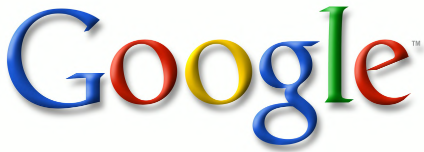



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583377 6

NKV

Champfleury

LENO



LES

AMOUREUX DE SAINTE-PÉRINE

Paris. — Imprimerie de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda

CHAMPFLEURY

LES AMOUREUX

DE

SAINTE-PÉRINE

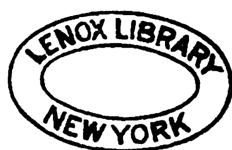
PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1859



A MON AMI

LE DOCTEUR VEYNE

CHAMPFLEURY

AVIS AU LECTEUR

. . . .

. . . Toute la grâce que je te demande, Lecteur, c'est qu'après t'avoir bien adverty qu'il n'y a rien que de fabuleux dans ce livre, tu n'ailles point rechercher vainement quelle est la personne dont tu croiras reconnoistre le portrait ou l'histoire, pour l'appliquer à monsieur un tel ou à mademoiselle une telle, sous prétexte que tu y trouveras un nom approchant ou quelque caractère semblable. Je sçais bien que le premier soin que tu auras, en lisant ce roman, ce sera d'en chercher la clef; mais elle ne te servira de rien, car la serrure est mêlée. Si tu crois voir le portrait de l'un, tu trouveras les adventures de l'autre : il n'y a point de peintre qui, en faisant un tableau avec le seul se-

cours de son imagination, n'y fasse des visages qui auront de l'air de quelqu'un que nous connoissons, quoy qu'il n'ait eu dessein que de peindre des heros fabuleux. Ainsi, quand tu appercevrois dans ces personnages dépeints quelques caractères de quelqu'un de ta connaissance, ne fay point un jugement temeraire pour dire que ce soit luy; prends plus tost garde que, comme il y a icy les portraits de plusieurs sortes de sots, tu n'y rencontres le tien : car il n'y a presque personne qui ait le privilege d'en estre exempt, et qui n'y puisse remarquer quelque trait de son visage, moralement parlant. . . . .

. . . .

ANTOINE FURETIÈRE.

LES
AMOUREUX DE SAINTE-PÉRINE

CHAPITRE PREMIER

Je ne sais ce que d'autres auront retiré de l'immense accumulation de peintures, de dessins et de sculptures à l'exposition universelle de 1855; pour moi, je fus particulièrement effrayé, après une course haletante au milieu de toutes ces manifestations artistiques de l'Europe entière. La seule idée qui m'entra en tête fut que je venais d'assister à une sorte d'enterrement d'un demi-siècle, et je me sentis pris d'une certaine mélancolie en pensant que le rôle des grands maîtres, qui avaient passionné la foule pendant trente ans, était à peu près terminé. C'étaient leurs œuvres complètes que venaient d'exposer d'illustres peintres; à partir de ce moment, ils n'appartenaient plus aux époques militantes et nouvelles. L'heure du repos venait de sonner pour eux.

Ce qui me confirma de plus en plus dans cette idée fut que la jeunesse avait été étouffée au milieu d'un si grand concours : aucun artiste nouveau ne se révéla et ne pouvait se révéler. Avant tout, le public cherchait à se rendre compte de l'œuvre entière d'un maître pendant une trentaine d'années, et si la comparaison amena quelques discussions, il s'agissait plutôt d'oppositions artistiques entre les nations dont les œuvres étaient peu connues jusqu'alors. Le tempérament anglais et le tempérament français, les tendances symboliques allemandes et la vulgaire imitation de la nature, telle qu'on la comprend aujourd'hui en Belgique, voilà ce qui préoccupait les esprits. A cette heure, les fameuses querelles françaises entre le romantisme et le classicisme étaient déjà si lointaines, que les plus fougueux jadis, ceux qui parlaient d'égorger M. Eugène Delacroix au nom de M. Ingres, en arrivaient à une sorte d'indifférence en matière d'art qui leur permettait d'admirer les qualités des deux chefs de l'école française. On ne discute pas impunément pendant trente ans.

Cet éclectisme, cette tranquillité, cette constatation d'œuvres consacrées désormais ne suffisaient pas à mon esprit inquiet. Après une course d'ensemble qui m'avait permis de constater l'état de l'art en 1855, j'étais avide de découvrir des œuvres nouvelles, nécessairement étouffées sous les immenses collections qui couvraient peut-être deux lieues de murailles. Je visitai soigneusement les salles consacrées à chaque pays, et je dois dire que, sauf les envois de l'Angleterre, rien ne me parut mériter de nouvelles visites. J'allais sortir de l'exposi-

tion, désespéré de n'avoir été remué par aucune œuvre nouvelle, lorsque je fus frappé à la vue d'un petit tableau modeste, placé dans le coin sombre d'une salle latérale, une sorte d'antichambre où avaient été rejetées les œuvres qui ne valaient pas la peine d'être exposées.

Une petite dame âgée était assise devant un piano de forme primitive; ses doigts maigres plaquaient des accords sur une mélodie sortie des flancs d'un violon tenu par un vieillard aux cheveux gris.

Tel était extérieurement ce tableau qui me remplit d'une des plus vives émotions que j'aie éprouvées de ma vie : tout en jouant du piano la vieille dame détournait un peu la tête et envoyait au violoniste un sourire attendrissant que le peintre avait rendu en homme de génie. La vie tout entière de ces deux petits bourgeois se lisait enfermée dans un cadre modeste. Les boiseries grises du salon, dont la monotonie était rompue par un portrait au pastel accroché au-dessus du piano, la forme du piano lui-même, le costume des deux époux (car ils étaient certainement mariés), le chat accroupi sur un tabouret, semblant se livrer à ses réflexions égoïstes, la forme oblongue du cahier de musique, mais surtout le regard de la vieille dame, tout servait à lire leur histoire.

Si quelquefois je me suis repenti d'avoir perdu beaucoup de temps à étudier les arts au lieu de me plonger dans les sciences, à cette heure, j'étais ravi de pouvoir lire dans ce petit tableau, comme dans un livre, certain que j'avais un *portrait* devant mes yeux et non un *ta-*

bleau. Ces deux musiciens étaient mariés et s'aimaient encore après quarante ans de mariage. S'aimer, je devrais dire s'adorer. Et le peintre n'avait pas fait asseoir sans intention la vieille dame à son piano, pas plus qu'il n'avait fait tenir sans motif un violon au mari.

Matériellement, la peinture de ce portrait me parut médiocre; ce n'était pas un pinceau rompu aux grands secrets de l'art. Pourquoi ce tableau était-il si vivant? Par quelle raison était-il accroché pour la vie dans mon cerveau? sinon par un *sentiment* profond de la part du peintre, sentiment explicable seulement par une longue liaison avec ses modèles. Oui, je ne pouvais en douter, le peintre était vieux, contemporain et ami des deux musiciens. Un jeune homme n'eût pu rendre cette affection profonde des deux vieillards; un maître habile eût sacrifié l'expression à la *touche*, à de savantes combinaisons de palette. Par certaines maladresses, je jugeai que le portrait n'avait pas été peint en présence des modèles. J'en conclus que le peintre fit une *surprise* à ses vieux amis pour le leur offrir en cadeau, soit le jour de la fête de la vieille dame, soit le jour de l'an. Il y a des bornes à l'induction; je n'aurais pu affirmer, à moins d'être un charlatan, s'il s'agissait du premier de l'an ou de la fête de la dame.

Un moment la pensée me vint que la vieille dame, d'accord avec le peintre, avait peut-être offert ce portrait à son mari le jour de sa fête; mais elle n'eût pas commandé le portrait de la sorte. Elle eût voulu seulement l'image de celui qu'elle aimait; elle ne se savait pas intéressante au piano; elle n'eût pas compris le charme

de ce portrait histoiré. C'était évidemment une personne simple, naturelle, n'ayant jamais eu de grandes passions, partageant son temps entre l'amour de son mari et les occupations domestiques. Pour musicienne, elle l'était, mais seulement une fois par semaine : un duo devait être un grand divertissement dans son existence tranquille. J'aurais pu jurer quelle sorte de musique charmait ces époux : Haydn, ses contemporains et les petits compositeurs français, aujourd'hui ignorés, qui ont écrit nombre de *pièces* faciles pour le violon et le *forte-piano*. Les deux époux ne connaissaient pas cette musique hérissée de difficultés, trop souvent fiévreuse et maladive, que l'Allemagne nous a envoyée à la suite de Beethoven ; ils n'auraient pu la comprendre ; ils aimaient la musique simple, claire et coulante comme ces petit ruisseaux tranquilles au fond desquels dorment des cailloux polis.

J'hésitai longtemps à placer le domicile des époux dans l'île Saint-Louis ou aux environs de la place Royale ; mais je me trompai dans l'un et l'autre cas, comme on le verra plus tard.

Pourquoi ce tableau se trouvait-il là ? Comment l'honnête artiste avait-il envoyé à l'exposition un petit portrait, si dépaysé au milieu des immenses toiles envoyées par toute l'Europe ? C'est ce qui me donna à travailler ; cependant j'en conclus que, placé dans l'appartement des époux, le portrait avait fait l'admiration de tous ceux qui le voyaient. Le peintre fut complimenté à l'excès : chacun était frappé de la vive expression des musiciens ; pressé de toutes parts, le peintre envoya son

portrait à cette exposition universelle dont l'annonce faisait grand bruit.

J'allai souvent revoir le portrait, certain d'être seul dans ce corridor mal éclairé qui semblait servir de débarras au trop plein du musée. Personne que moi, je puis l'affirmer, ne remarqua le petit tableau ; dans mon égoïsme j'en étais presque heureux. Qui pouvait le comprendre? Sont-ce ceux qui dissertent de la ligne, de la couleur, de la composition, du clair-obscur, des empâtements et des frottis, toutes qualités matérielles absentes de *mon* tableau? Mais il avait en lui une force plus durable, en ce qu'il réveillait des sensations intimes et délicates telles que j'en ai rarement rencontré. Ce regard qui s'échappait de la tête penchée de la vieille dame, pour être recueilli par le violoniste, montrait quelle affection profonde et non interrompue avait toujours existé entre les deux époux. Une merveille à Paris, qu'un tel regard! Quelle heureuse et calme existence annonçait ce regard!

Jamais le moindre nuage n'était entré dans ce petit salon aux boiseries grises : la vie calme et tranquille avait coulé pour ces deux époux, exempte des passions mondaines; ils offraient la réalisation parfaite d'un heureux ménage. A cette exposition, où se voyaient représentés les fureurs de la passion, les crimes de l'amour, les grands drames historiques provoqués par le délire des sens, il était un petit tableau modeste que personne ne regardait et qui montrait où se trouve la vraie tranquillité, dans une longue affection consacrée par le mariage.

Je résolus d'aller voir le peintre, un peu par curiosité, un peu pour avoir la preuve de mes inductions. Il s'appelait Jacquem et demeurait rue du Chemin-de-Versailles, d'après l'indication du livret. En ce moment, tout mon échafaudage fut renversé par le simple fait de la connaissance de la rue. Le peintre ne demeurait pas à Paris, ses modèles étaient de la province : ce *regard*, qui m'avait tant frappé en plein Paris, perdait une partie de sa signification, sorti d'une ville tranquille et calme où la vie s'écoule paisiblement. Le portrait qui m'avait inspiré de si douces sensations menaçait de disparaître tout à coup de mon cerveau ; mon rêve était passé, mon illusion envolée, quand par je ne sais quelle curiosité semblable à celle qui pousse à revoir encore une fois la femme qu'on a beaucoup aimée, je retournai rendre visite à mon tableau. L'impression fut plus vive que je ne m'y attendais, je trouvai le sourire de la petite dame encore plus séduisant que de coutume ; de son regard elle encourageait le vieux violoniste à tenter un *trait* difficile. Sa bouche disait : « Comme tu joues bien, mon ami ! »

Pour moi, je m'écriai devant le tableau : *Jacquem, Jacquem !* étonné de la construction du nom du peintre et de sa terminaison latine. Sans tomber dans les systèmes paradoxaux, la forme d'un nom, sa sonorité, la juxtaposition des syllabes forment une rhétorique toute particulière, pleine de charmes. Je n'ignore pas que de grands esprits ont traité cette question avant moi, et je suis tout fier d'appartenir par là à leur école. — C'est bien là un nom de Versailles ! m'écriai-je, dans ma

disposition à doter la province de noms particuliers, et machinalement j'ouvris le livret à la lettre J; mais je fus frappé par la légèreté que j'avais apportée à ma première lecture. Le tableau était intitulé : *les Deux Musiciens*. Ce n'était donc pas un portrait, mais une simple fantaisie d'artiste. Le peintre demeurait rue du Chemin-de-Versailles, *à Paris*. — Voilà bien du temps perdu en chimères, me dis-je en fermant le livret. Que cette leçon te soit profitable, pour t'empêcher à l'avenir de tomber dans des inductions téméraires! J'étais battu sur toutes les coutures; mes vieux époux, que j'aimais déjà comme si j'avais fait parti de leur intérieur, n'existaient que dans l'imagination du peintre; ce *regard* si particulier qui n'appartenait pas au domaine de l'art, et qu'un sentiment profond, selon moi, avait seul pu rendre, ce regard si tendre et si amical était sorti du pinceau d'un artiste médiocre. M. Jacquem habitait Paris; ce n'était pas un de ces noms de province tels que j'aime à en recueillir sur les enseignes dans mes voyages.

« Suis-je assez battue? soupira tristement la Vanité, dans la petite chambre qu'elle occupe chez moi. Mais l'Orgueil : — Rassurez-vous, ma sœur, nous allons essayer d'avoir raison de cette abominable Raison. » On aurait pu en ce moment m'annoncer un changement de gouvernement, que je m'en serais peu soucié; j'étais tout entier absorbé par les débats des singuliers disputeurs qui, par leurs raisonnements variés, me font souvent assister à des combats oratoires curieux, tels qu'on en entend rarement en Sorbonne.

L'Orgueil parla fort bien, si bien qu'il arracha des sou-

rires d'approbation de la Vanité blessée. Il dit pour sa défense que de primesaut il avait vu des portraits dans ce tableau, et que, jusqu'à preuve du contraire, il soutenait que Jacquem n'avait pu faire des figures chimériques ; et il ajouta que d'abord il conclut à l'existence des deux musiciens dans Paris ; que mis en défaut par une lecture trop subite des lèvres, il s'était laissé entraîner du côté de Versailles ; mais qu'il revenait à sa première opinion, acceptée proverbiablement pour la meilleure. Ces épilogueurs employèrent de telles formules avocassières et sophistiquées, que, pour les mettre d'accord et obtenir la paix, je résolus d'aller chez le peintre lui-même.

— Où est située la rue du Chemin-de-Versailles ? me demandai-je, car jamais je n'en ai entendu parler. Comme je sortais de l'exposition, je m'adressai aux nombreux cochers de fiacre qui stationnent aux portes. Un vieux cocher, dont la mine pleine d'expérience me plut, me dit : — Connaissez-vous la barrière des Bassins ? — Non. — Vous allez prendre les Champs-Elysées, vous rencontrerez la rue de Chaillot, et dans les environs la rue du Chemin-de-Versailles. Vous en avez pour dix minutes.

Ceux qui aiment les sentiers désertés par la foule n'ont qu'à quitter les Champs-Elysées brusquement, un jour de grand soleil, à l'heure où les équipages, les cavaliers, les filles entretenues et les coulissiers remplissent la grande avenue de leur luxe effronté ; un petit quart d'heure suffit pour les transporter dans des endroits tout à fait inconnus aux Parisiens. La rue du Chemin-

de-Versailles donne dans l'avenue et conduit à la barrière des Bassins par la rue Pauquet-de-Villejust. C'est un contraste étrange avec les Champs-Elysées ; la ville de province la plus morne ne saurait donner une idée du silence d'un quartier désert, inhabité, qui attend encore des constructions. A l'heure actuelle, ce quartier qui, par suite du projet de rejeter les barrières en dehors des fortifications, attend sa réunion avec Passy, reste sans habitants ; là sont situés les grands réservoirs de la pompe à feu, qui ont donné leur nom à la rue et à la barrière des Bassins, la plus pauvre, architecturalement parlant, des barrières de Paris. Dans l'hiver, ce quartier est rempli d'une boue épaisse apportée par les bestiaux qui font leur entrée triomphale dans la ville, sans prévoir qu'ils sont réservés à la nourriture de l'ogre parisien, qui consomme en un jour ce qui suffit à l'entretien d'une province en un mois.

Pour s'aventurer en pareil lieu il faut une extrême envie d'échapper au monde des Champs-Elysées ; on n'y rencontre âme qui vive, sauf les troupeaux de bœufs et de moutons ; mais à l'angle de la rue des Bassins, il est permis de pénétrer dans l'enclos où sont situés ces réservoirs, et par un jour de brouillard on se trouve tout à coup devant le panorama d'un Paris particulier. Au loin s'étendent, sur des collines, dans une atmosphère bleuâtre, une prodigieuse quantité de petites maisons, au milieu desquelles se détachent la façade plate de l'École militaire et le dôme des Invalides. De tout le Paris monumental, telle est la seule vue. Un étranger amené là par hasard en conclurait que la France est une nation

militaire par-dessus tout. Ici l'école d'instruction avant la guerre, là l'hôtel du repos après la guerre. Les observations ne dépendent que du milieu dans lequel on se place.

Jacquem demeurait au numéro 7 de la rue du Chemin-de-Versailles. Pour habiter un tel quartier, il faut une certaine philosophie ; je connaissais mon homme en entrant dans sa rue, et je tirai tranquillement le pied de biche de la sonnette, comme si j'allais rendre visite à un vieil ami. La porte s'ouvrit. A la disposition du jardin, à de certaines particularités, je compris que j'entrais dans une de ces maisons meublées, si communes dans le quartier de Chaillot, où les vieillards se retirent pour y jouir de l'air particulier à ces hauteurs. La personne qui me reçut dès l'abord était une grande femme maigre, d'un extérieur peu sympathique, la maîtresse de la pension, à n'en pas douter. — M. Jacquem, s'il vous plaît ? — Au troisième au-dessus de l'entré-sol, chambre numéro 17.

Pauvre Jacquem ! me dis-je en montant un escalier aussi froid que la maîtresse de la maison. La propriétaire m'avait toisé d'un coup d'œil dans lequel je lus : « Qu'est-ce que celui-ci ? que vient-il demander à Jacquem ? » Étant arrivé au haut de l'escalier, je me trouvai en face d'une porte jaune portant le numéro 17. Je frappai légèrement du doigt, et un petit vieillard sec et riant vint m'ouvrir en me faisant un de ces anciens saluts dont la forme est passée. Je me trouvai dans une mansarde assez longue, à croisées en tabatière, qui perdait son caractère de mansarde par la quantité de peintures et de gravures accrochées au mur. C'était presque un ate-

lier. Le peintre m'avança un fauteuil en velours d'Utrecht jaune, dont les bras offraient des animaux moitié sphinx, moitié chimères aux extrémités. — Monsieur Jacquem, je sors du palais de l'exposition, où j'ai beaucoup remarqué votre tableau. Il sauta de dessus sa chaise, se leva : — Mon tableau ! dit-il, ah ! ah ! ah ! mon tableau ! ah ! ah ! ah ! Vous avez vu le tableau, ah ! bah ! vraiment ? Il courait dans l'atelier en se livrant à un rire d'autant plus singulier qu'il me parut renfermer quelque ironie. Puis il revint vers moi, me regarda d'un air sérieux : — Vous avez vu le tableau de Jacquem à la grande exposition ? Et il sauta en l'air comme s'il allait prendre sa volée par la fenêtre en tabatière, et repartit en éclats de gaieté vraiment intempestifs. Moi-même je crus que j'allais l'imiter, tant j'étais surpris de la réception et de la singulière figure du peintre. Il portait un long bonnet de coton et de larges lunettes d'acier derrière lesquelles éclatait un regard des plus vifs. Son grand nez recourbé et comique semblait présenter des salutations à son menton, sorte de personnage grave qui, tout en acceptant les politesses du nez, savait conserver le décorum. L'esprit joyeux qui animait Jacquem avait infligé à sa bouche une forme allongée et sarcastique qui retroussait les coins du côté des oreilles. Deux grandes rides moqueuses partaient l'une du coin de l'œil vers les tempes, l'autre formant une courbe très-accentuée dans la paupière inférieure et se perdant dans des joues jaunes, solides comme du vieux cuir. Tel était au premier aspect Jacquem, qui m'apparut tout entier quand il me dit : — Couvrez-vous, monsieur, je vous en prie. L'ayant refusé

du geste, il enleva son bonnet de coton malgré mes supplications, et resta le crâne entièrement chauve, sauf deux petites pointes de cheveux goguenardes, en forme d'aiguilles, qui se montraient par-dessus les oreilles.

Jacquem, habillé tout en noir, serré dans un petit habit étriqué fort râpé, les jambes perdues dans les sinuosités d'un pantalon de drap qui semblait en taffetas, Jacquem maintenant avait honte de son bonnet de coton, quoiqu'il le portât à la hussarde. J'avais devant moi un personnage d'une autre époque, sans doute un des nombreux élèves de David; la couleur des esquisses accrochées au mur, la façon de grouper les personnages, certaines compositions historiques que j'interrogeais me le prouvaient.

— Eh bien, vraiment, monsieur, vous me faites plaisir, dit le peintre quand il eut calmé les derniers tressaillements de sa joie. Nous sommes tous vaniteux; je ne parle pas pour vous, mais les artistes. Il y a si longtemps que je n'avais entendu de compliments, que je ne savais plus comment ils étaient faits. Pourtant, c'est une drôle d'idée qui vous amène pour me parler d'un pauvre petit portrait perdu au milieu de toutes ces belles peintures d'aujourd'hui. Je ne m'y reconnais plus, monsieur, devant tous ces jeunes gens qui chargent leurs palettes de couleurs à étonner Rubens... Qui est-ce qui aurait songé à cela il y a soixante ans? — Ah! m'écriai-je, c'est donc un portrait? — Me croyez-vous assez vaniteux, dit le petit peintre, pour oser envoyer à l'exposition un tableau? Je peux vous le dire, c'était un bon tour que je voulais jouer à mon vieil ami Ravier et à sa femme. — Ravier?

repliquai-je, en analysant les syllables de ce nom sans caractère précis. — Connaîtriez-vous mon ami Ravier? — Non, monsieur Jacquem. Pardonnez-moi mes questions. Où demeure ce M. Ravier? — A Sainte-Périne, j'allais vous le dire. — A Sainte-Périne! fis-je désappointé d'avoir longtemps hésité entre l'île Saint-Louis et les alentours de la place Royale. Mon observation était prise en défaut et coupable de légèreté, car, maintenant que j'avais visité le quartier de Chaillot, où se retirent beaucoup de rentiers, d'autres endroits me revenaient à la mémoire comme pouvant leur prêter asile: le versant de la Montagne-Sainte-Geneviève, qui conduit au Jardin-des-Plantes, ou les Batignolles. — Je voulais faire une surprise à Mme Ravier. A mon tour je me levai en me frottant les mains: — Une surprise! m'écriai-je, je m'en doutais!

Jacquem me regarda avec le même étonnement que me causa en entrant son bonnet de coton. Comme je paraissais attendre une explication:

— Mon ami Ravier et sa femme ne sortent pas souvent de Sainte-Périne, mais ils se faisaient une fête de voir cette grande exposition, dont on parlait tant dans les journaux. Alors j'ai pensé à leur faire une malice, c'était de les mettre tout à coup en présence de leur portrait. Sans m'inquiéter si je serais reçu ou refusé, j'arrangeai le tableau avec mes souvenirs et en me servant de deux petits portraits à la mine de plomb que vous pouvez voir accrochés au mur, en face de vous. Je n'avais pas besoin de les faire poser, je les sais par cœur. Je connais Ravier depuis quarante ans, comme je

connais ses airs de violon. Je me mis bravement à la besogne.

— Et vous avez fait là un excellent portrait, monsieur Jacquem, le meilleur de l'exposition.

— Parlons en conscience, monsieur, ne vous moquez pas de moi... Une petite toile de vingt-quatre comparée à ces grands portraits du Salon! Ah! c'est de la raillerie, et Jacquem est un trop vieux renard pour songer à manger de ces raisins-là. Je sais ce qu'il y a dans mon portrait: un bon vieil ami et une excellente femme, Mme Ravier, qui, à soixante-sept ans, joue encore du piano comme dans sa jeunesse. Quant à Ravier, les jours où son rhumatisme ne pince pas son bras droit, je vous assure qu'il met du nerf dans son coup d'archet. J'ai rendu tout bonnement ce que je leur voyais faire souvent; j'ai assis Mme Ravier à son piano, et je les ai entourés tous les deux des objets qu'ils aiment, leur intérieur, le portrait du père de M. Ravier, le vieux chat accroupi sur un tabouret en tapisserie brodé par Mme Ravier, la boîte à violon sous le piano, les boiseries grises de leur chambre. Voilà-t-il pas un fameux portrait! Ces peintures-là, monsieur, font plaisir à trois personnes au plus : aux amis qui y sont représentés, et au peintre qui a passé quelques bonnes heures en jouissant par avance de sa malice. Mais je dois vous dire le dénoûment : je ne comptais guère sur mon admission, surtout quand j'allais flâner dans les Champs-Elysées, aux approches de l'exposition. C'étaient d'immenses caisses qui arrivaient chargées de peintures de l'Europe tout entière: du Danemark, de l'Angleterre, du Pérou même. Il faut que

tu sois bien insensé, Jacquem, pour avoir envoyé ta pauvre petite toile, qui n'aura pas plus d'importance pour ces messieurs du jury qu'une rognure d'ongle. Eh bien, ils refuseront mon portrait, et tout sera dit; la course n'est pas longue d'ici, j'irai chercher mon portrait, et, comme il n'est pas grand, je le mettrai sous ma houppelande sans que personne en sache rien. Jacquem n'a plus d'ambition, et il n'en mourra pas. Monsieur, ils l'ont accepté! s'écria le peintre en se levant et en courant par l'atelier.

Sans doute pour me donner une idée des émotions qui s'étaient emparées de lui lorsqu'il apprit cette nouvelle, Jacquem se mit à gambader en frappant des mains, en s'écriant : « Jacquem est reçu, le vieux Jacquem et son petit tableau. Heureux Jacquem ! Ces messieurs ne se doutent pas de la joie qu'ils donnent à un pauvre peintre. » Il revint à moi, se pencha vers mon oreille. — Monsieur, c'est le plus grand service qu'on pouvait me rendre... quoique ces messieurs du jury m'aient rendu ambitieux; oui, monsieur, à l'heure qu'il est, Jacquem est un ambitieux... Savez-vous ce qu'il demande? Il veut entrer à Sainte-Périne, lui aussi, pour être tout à côté de ses vieux amis, pour manger avec eux, pour avoir des soins et des égards.

Je me rappelai alors la figure froide de la maîtresse de la pension.

— Mais vous y avez droit, monsieur Jacquem. Pourquoi ne seriez-vous pas admis à Sainte-Périne?

— Monsieur, c'est ce que nous verrons plus tard. Mais je bavarde, et je ne vous ai pas dit comment se

passa la visite de mes amis Ravier à l'exposition... Je fus d'abord deux jours sans pouvoir retrouver mon tableau: enfin, je le découvris et j'allai engager Ravier et sa femme à venir faire un tour au Salon. Ils ne comprennent pas grand'hose aux tableaux d'histoire; et puis le bruit, la poussière, le cou tendu en l'air, notez qu'ils ne sont plus des jeunes gens, les fatiguaient. Ils voulaient s'en aller, et je les reconduisis malignement par la salle un peu étroite où ces messieurs les jurés ont encore fait trop d'honneur à mon petit tableau. En arrivant devant le cadre, Mme Ravier a poussé un cri : — Mon ami, on dirait que c'est toi! Et elle s'est jetée au cou de son mari; heureusement il n'y avait personne. Dans ce moment-là, il n'y avait pas un artiste plus heureux que moi. Jacquem avait du talent, du génie, mes bons amis le criaient tout haut; ils ne pouvaient plus se détacher de devant leur portrait. Ils étaient comme cloués, ils auraient voulu emporter ce tableau pour le montrer à tous les pensionnaires de Sainte-Périne; ils semblaient fiers de se voir représentés en musiciens. En sortant, Mme Ravier m'a serré la main, émue sans pouvoir parler; je crois que tous les trois nous avions envie de pleurer. Ah! l'amitié est une bonne chose!

Jacquem se tut, car il était attendri, et pour chasser son émotion il se mit à gambader dans l'atelier en me tournant le dos; mais, à un geste de son bras, je m'aperçus qu'il s'essuyait les yeux. Pour moi, je feignais de regarder attentivement diverses esquisses accrochées au mur. C'était de l'honnête peinture, consciencieuse et médiocre, sans le plus petit grain d'invention. On compre-

nait pourquoi Jacquem n'était pas arrivé à la réputation; les esquisses sentaient les délassements d'un employé qui, levé à six heures du matin, fait de la peinture avant d'aller au ministère. En effet, le peintre, comprenant que le petit bout de chandelle de sa bobèche intérieure ne s'allumerait jamais à la flamme de l'art, était entré dans les bureaux d'une compagnie d'assurances, et il en sortit poussé par l'âge, possesseur d'une petite rente qu'il s'était créée à force d'économies.

Ces détails, je ne les connus qu'un à un après divers visites faites à Jacquem, qui, enchanté de se trouver d'accord avec un jeune homme sur le compte des peintres de l'Empire, m'avait pris en réelle affection. D'après ce qu'il me dit, ma curiosité se tourna vers Sainte-Périne, son intérieur si curieux, ses mœurs si particulières au milieu de Paris, qui ne s'en doute pas, et je n'eus de cesse que je ne fusse introduit par Jacquem chez ses amis Ravier.

CHAPITRE II

Paris est la ville de l'Europe où l'on s'inquiète le plus des souffrances privées. Dans cet immense tourbillon d'affaires, de plaisirs, où sont roulés des hommes en apparence égoïstes, il est rare que la compassion pour le malheur n'ait pas gardé une petite place chez ceux qui semblent le moins portés à l'étude des classes souffrantes. L'assistance publique joue un rôle immense et mystérieux qu'on ne peut connaître qu'en étudiant de près les rouages de l'administration du parvis Notre-Dame. Vieillards et enfants, femmes-mères, ceux privés de leurs bras et ceux privés de la raison, tous ont droit à l'assistance publique, une des plus belles réalisations des sociétés modernes, qui devrait avoir un palais pour bureau et au-dessus du fronton une imposante figure symbolique, taillée par le ciseau d'un grand statuaire. Si bien des réformes sont encore à désirer, si les environs de Paris attendent de vastes constructions destinées à hâ-

ter le retour à la santé des convalescents, il faut s'en prendre au temps, dont les progrès s'agglomèrent lentement[1].

Entre toutes les créations remarquables de l'assistance publique, il faut citer comme une des plus utiles l'institution de Sainte-Périne, qui est à l'hôpital ce qu'un colonel est à un soldat. C'est un hôtel des invalides civils en petit, et tous les efforts de l'administration doivent tendre à développer cette maison de retraite, appelée *Institution* pour ne pas froisser les vieillards sans fortune qui, sur le déclin des années, ont conservé de faibles revenus. L'Institution de Sainte-Périne et les Petits-Ménages servent d'asiles à la vieillesse à Paris; mais la situation topographique des deux établissements indiquerait seule les degrés qui les séparent. Sainte-Périne est située dans les Champs-Élysées, voisin des hôtels les plus aristocratiques de Paris; les Petits-Ménages forment un des angles de la rue de Sèvres, c'est-à-dire le quartier le plus peuplé et le moins riche du faubourg Saint-Germain. Pour être reçu à Sainte-Périne, il faut avoir occupé une certaine position dans la société; les Petits-Ménages sont composés de vieillards de la basse classe qui ont économisé quelques centaines de francs de rente, et qui longtemps ont ambitionné ce lieu de retraite. Il serait difficile de trouver dans la rue de Sèvres des vieil-

1 Ce désir n'indique-t-il pas la date de la composition de ce livre écrit pendant les huit premiers mois de l'année 1857? Depuis cette époque, l'ouverture de l'Asile de Vincennes montre quels progrès on peut attendre de l'avenir.

(*Note de l'auteur.*)

lards d'une grande famille; à l'Institution de la rue de Chaillot, on rencontre des gens titrés : d'anciens noms s'y éteignent lentement. La force des choses y a conduit des hommes et des femmes de condition élevée: là se retrouvent encore les habitudes de la haute société, et le salon de conversation, fréquenté par des personnes de soixante à quatre-vingt-dix ans, rappelle les soirées du monde.

Assise sur des bases solides par l'impératrice Joséphine, l'Institution Sainte-Périne a pris d'importants développements depuis le premier empire; à l'heure actuelle, c'est une maison de retraite dont l'entrée est très-recherchée. Des solliciteurs nombreux sont inscrits sur des listes de surnumérariat, attendant patiemment que la mort souffle sur la petite flamme qui anime encore le corps de quelques vieillards. La première condition pour être admis à l'Institution est de justifier de soixante ans accomplis; la petite bourgeoisie y a droit d'entrée comme la noblesse. D'anciens industriels, chefs de bureaux, militaires, négociants, rentiers, etc., jouissent du même privilége: il n'y a égalité que devant la rente à payer à l'administration des hôpitaux et devant le trousseau à fournir à l'Institution. Moyennant sept cents francs par an, le pensionnaire a droit au logement, à la nourriture, aux soins du médecin, et à divers avantages, tels qu'une bibliothèque, un salon de conversation; le reste est à sa charge, habillement, entretien, service particulier, ce qui suppose une petite fortune de douze cents francs. Mais combien d'avantages pour ces maigres douze cents francs, qui, avec la plus stricte économie, ne

donneraient pas dans Paris le quart des jouissances de Sainte-Périne! Un joli logement donnant d'un côté sur la vaste cour de l'Institution, de l'autre sur un grand jardin ; l'air des buttes de Chaillot, cité comme l'endroit le plus sain de Paris, une cuisine abondamment servie, la proximité des Champs-Elysées pour ceux qui aiment le mouvement de la foule, la promenade dans un beau jardin tenant à l'Institution, et, par-dessus tout, l'avantage de la société, si chère aux vieillards [1].

Ou ce sont des esprits détachés des passions humaines, qui ont vidé, à force d'y boire, la coupe des jouissances et des infortunes, et s'entretiennent entre eux du néant des vanités humaines, ou d'autres ont conservé l'esprit jeune, le cœur chaud, et se plaisent encore aux passions du monde. Alors, dans cette réunion de caractères et de positions si variés, l'Institution offre le tableau contrastant de gens ayant aimé la vie, l'aimant encore et ne se trouvant pas froissés par les rapports et les dédains d'une jeunesse moqueuse, sans respect pour les folles manies de la vieillesse.

C'était après cet heureux séjour que soupirait Jacquemin.

Fréquentant presque tous les jours les Ravier, il en revenait avec des provisions d'anecdotes dont une surtout me donna le plus vif désir de pénétrer dans l'établissement où s'agitaient encore tant de passions. C'est

1 Dans quelques mois, l'institution Sainte-Périne sera transféré à Auteuil. La transformation de Paris, depuis quelques années, change le caractère du *roman* qui, par suite des observations positives dont les lecteurs sont curieux, prend le caractère d'un ouvrage *historique*.
(*Note de l'auteur*.)

ainsi que j'appris l'aventure d'un pensionnaire de l'Institution, surpris, à une heure du matin, récitant des poésies sous les fenêtres d'une dame âgée de soixante-cinq ans. Rencontré par le secrétaire du directeur, qui rentrait, le poëte fut reconduit dans sa chambre, un peu malgré lui, soutenant qu'il avait le droit de réciter des poésies à la lune, les pieds dans la neige ; qu'il remerciait la direction de prendre soin de sa santé, mais qu'il se sentait encore assez de chaleur intérieure pour ne pas craindre de refroidissements.

Par ce fait et d'autres nombreux qui vinrent se grouper autour de celui-là, je connus que l'*amour* était une des passions qui survivaient le plus chez l'homme, et ma curiosité ne fit que redoubler.

J'allai souvent me promener dans le grand jardin dont les murs sont mitoyens du Château des Fleurs ; les soirs d'été, je voyais arriver, après le dîner, la belle société de Sainte-Périne : de vieilles dames qui avaient conservé le goût de la toilette, des vieillards prenant soin de leur personne. Les conversations se tenaient d'abord en commun sur de grandes banquettes en bois vert, en forme d'éventail. On prenait l'air en écoutant la musique du bal voisin ; des groupes se formaient deux par deux, disparaissaient dans les bosquets, montaient au belvédère. A deux pas de là, au Château des Fleurs, les filles entretenues vendaient leurs charmes peints au plus haut enchérisseur ; ici l'amour était revenu à la simplicité de l'âge d'or. C'étaient des soins, des égards, d'exquises délicatesses qui cherchaient à faire oublier la poussière de papillon envolée de la jeunesse.

Peu à peu, par mon assiduité et par l'habitude qu'on prit de ma personne, je fus introduit dans le ménage Ravier. Jacquem ne jurait plus que par moi ; la fréquente répétition de mon nom, les compliments à outrance dont il entourait mon caractère, firent que Mme Ravier la première m'invita à lui rendre visite. C'était une petite dame pétulante qui avait conservé toute la vivacité de la jeunesse : une aimable curiosité faisait le fond de son caractère ; elle ne procédait que par questions sur ce Paris qu'elle avait longtemps habité et dont elle semblait plus retirée qu'à cent lieues. Les soins qu'elle rendait à son mari, l'entretien de son ménage, les accès assez fréquents de rhumatisme qui s'emparaient de l'épaule de M. Ravier la forçaient de ne jamais s'éloigner de l'Institution. Rarement on vit naturel plus heureux ; pour désennuyer son mari, qui alors était sous le coup de la maladie, elle appela à elle ce qui lui restait de jeunesse, et cette petite dame aux membres fins et souples semblait un oiseau dans sa chambre. Elle courait, sautait, chantait, trouvait des mots gais pour faire rire son mari ; nulle part ailleurs je n'ai vu d'intérieur plus animé.

Deux fois la semaine Mme Ravier recevait quelques pensionnaires : M. Perdrizet, le petit poëte amoureux de Mme de la Gorgette ; M. Destailleur, l'homme le plus poli de France, celui que Mlle Arsène Chaumont appelait *Urbanité* ; l'abbé Falaise, l'aumônier de l'Institution ; M. de Capendias, qui représentait la noblesse ; Mme de la Borderie, une femme de bien ; M. Lobligeois, célèbre par son avarice, et Mlle Miroy, une des victimes de l'établissement. Tou

les personnes qui se quittaient rarement, partageant tous les jours une des quatorze tables oblongues de la salle à manger, dont chacune est occupée par six personnes.

Ainsi qu'on le pense, ce petit cercle était fort jalousé par les pensionnaires de l'établissement, car on ne pouvait guère citer dans Sainte-Périne que trois sociétés tranchées : la chambre de Mme Gibassier, où se tenaient les plus mauvais propos de l'établissement, où se réunissaient plus particulièrement des dames et le rival de M. Perdrizet, le poëte Courroux-Desprès, qui avait obtenu jadis des succès dans les concours d'Agen ; on citait encore les réunions de M. et de Mme Désir, anciens petits marchands, remarquables par la présence de M. de Flamarens, dont la noblessse était mise en balance de celle de M. de Capendias et de Mme de la Borderie.

Si on excepte les trois tables qui, à partir du dîner, réunissaient leurs habitués dans trois salons différents, les autres pensionnaires de Sainte-Périne vivaient plus isolés, les uns malades, les autres misanthropes, certains passant leurs soirées à la bibliothèque de l'Institution, d'autres faisant leur partie au salon pour ne pas dépenser de chauffage ni d'éclairage. Jacquem m'initiait peu à peu à ces détails : le petit peintre était un fin observateur, sauf pour ce qui l'intéressait personnellement ; mais il ne se doutait pas avoir un ennemi mortel dans la personne de M. Lobligeois, vieil avare, qui se vantait de coûter fort cher à l'administration de l'assistance publique.

Il existe deux modes de payement pour être admis à

l'Institution Sainte-Périne : le premier consistant en une rente annuelle de 700 francs, le second en l'apport d'un capital qui varie suivant l'âge du pensionnaire. Pour prendre immédiatement un exemple frappant de la différence du capital à payer, un pensionnaire âgé de soixante ans, en versant 6,348 francs lors de son entrée, pourrait vivre tranquille jusqu'à cent ans sans avoir rien à payer désormais, tandis qu'un homme âgé de quatre-vingt-seize ans ne payerait que la somme de 990 francs, les calculs de probabilité sur la vie ayant démontré que cet homme pouvait espérer tout au plus vivre deux ans. Or, M. Lobligeois, admis à Sainte-Périne à l'âge de quatre-vingt-un ans, s'était bien gardé de suivre le premier mode de payement, consistant en une rente de 700 francs; il avait versé une somme de près de 3,000 francs, et s'était frotté ses mains sèches en se disant quelle merveilleuse affaire il faisait ce jour-là.

M. Lobligeois commençait par manquer au règlement principal de l'Institution, qui n'admet dans son sein que des rentiers à quinze cents francs au plus; l'avare avait cinq mille francs de rente. Il ne se disait pas qu'il empêchait un pauvre homme d'entrer à sa place; ces sortes de raisons ne germaient pas dans son esprit. Sa prétention était d'arriver à un âge très-avancé, et de passer près de vingt-cinq ans dans l'Institution, bien nourri, en compagnie agréable, pour la somme de trois mille francs. Vingt-cinq ans pour trois mille francs! Jamais homme ne fit de plus heureux calculs en se rendant compte que chaque année ne représentait guère plus de cent francs. Cent francs la nourriture et le logement! Jamais M. Lo-

bligeois, malgré son économie, n'avait pu arrriver à ce résultat dans Paris, malgré l'économie la plus stricte. Boire, manger, se loger, se chauffer pour cent francs! Dans le pays le plus fortuné et le plus fertile, il était impossible d'arriver à ce merveilleux résultat. Aussi le réveil du vieillard lui semblait plus agréable qu'à l'âge heureux où l'enfant ouvre la paupière sans penser aux fatigues de la vie; il avait fait des décomptes par jour de ce qu'il coûtait à l'administration, et se réjouissait de passer une excellente journée pour la somme de cinq sous et demi. La chambre dans laquelle il couchait et qu'il occupait à peu près pour six liards, le déjeûner qui lui revenait à un sou, le dîner à deux sous, faisaient que son sommeil et sa digestion se passaient d'autant plus agréablement qu'il trompait l'administration par le surplus de rentes qu'il accumulait chez son notaire, avec la seule intention d'accumuler. M. Lobligeois n'avait pas de parents et ne souffrait pas de son isolement; sa fortune lui servait de famille. A de certains jours de la semaine, bien enfermé dans sa chambre, la clé enlevée, le verrou tiré, M. Lobligeois ouvrait un secrétaire, et se donnait la jouissance de considérer et de manier un plein tiroir de pièces d'or: jamais la poignée de main d'un ami dont on a été séparé depuis longtemps ne lui eût causé un plus doux tressaillement que de plonger sa main dans le tiroir et d'embrasser ainsi toutes les pièces reluisantes. La passion de l'or avait annihilé toutes les autres, et M. Lobligeois eût été parfaitement heureux sans le sinistre battement d'ailes de la chauve-souris qui plane au-dessus de la tête de tous les humains. La chauve-

souris de M. Lobligeois était une terreur extrême de la mort : il ne voulait pas en entendre parler ; ainsi que ces animaux qui, ne voyant pas le chasseur, s'imaginent n'en être pas vus, il espérait en oubliant la mort être oublié d'elle.

La mort, cependant, faisait d'assez fréquentes visites à Sainte-Périne ; elle venait tirer doucement par la manche de vieilles dames et de vieux messieurs qui ne consentaient pas à la suivre volontiers. Le seul fait d'être admis à l'Institution devait indiquer aux entrants qu'il ne leur restait plus qu'un maigre tiers de vie à dépenser ; mais il en était peu qui voulussent accepter cette idée. L'égoïsme le plus net régnait dans cette société, où la disparition fortuite d'un convive et d'un compagnon aimable inspirait rarement un regret. L'administration des hôpitaux elle-même se préoccupait peut-être plus d'un pensionnaire défunt que ses camarades de table. Il était à remarquer que, dans ce lieu où l'idée de la mort était inscrite sur tous ces visages fatigués, sur ces bouches édentées, sur ces yeux éraillés, le mot s'y prononçait rarement. M. Lobligeois était du grand nombre de ceux qui craignaient autant la chose que le nom : c'est ce qui expliquera pourquoi il regarda Jacquem d'un mauvais œil.

Mme Ravier n'avait pas caché les prétentions de son vieil ami et les efforts qu'il faisait pour entrer à l'Institution : ce surnumérariat frappa désagréablement l'avare. Un homme qui demandait à entrer ne pouvait être satisfait que par la sortie d'un pensionnaire ; or, comme l'idée de sortie entraînait forcément l'idée de

mort, aux yeux de M. Lobligeois, le petit peintre, quoique d'un aspect frétillant, représenta dès lors l'image de la Mort. Qui l'aurait pensé? Personne ne s'en douta, ni les époux Ravier, ni M. Perdrizet, ni Mme de la Gorgette, ni M. Destailleur, ni Mlle Arsène Chaumont. La Mort représentée par ce petit homme vivant, sautillant, plein de verdeur dans le caractère, sympathique à tous les habitués du salon Ravier! Jacquem habillé en squelette, un sourire sarcastique perpétuel dans une vieille mâchoire vide, Jacquem, le premier, se fût ému de cette macabre personnification dont l'avait doté l'avare. Cependant il en était ainsi: à chaque visite du peintre, M. Lobligeois se disait: « Il cherche à remplacer quelqu'un. » Et ce *quelqu'un* inconnu devant disparaître tout à coup pour faire place à Jacquem, choquait particulièrement le vieil avare, quoiqu'il crût que les autres et non pas lui devaient mourir.

Ces sortes de raisonnements ne sont pas rares : il existe des vieillards intelligents qui songent souvent à ne pas quitter la société. Ils sentent la vanité de cette pensée; ils s'en rendent compte, doutent, croient, doutent encore, reprennent confiance et arrivent à ce résultat dernier, de ne pas vouloir songer à la chose;—car, disait un jour M. Lobligeois, poussé à bout, parler toujours de la mort, c'est vouloir l'attirer dans la maison. Aussi, pour ne plus avoir à souffrir de la présence de Jacquem, l'avare se fit recevoir chez Mme Gibassier, dont on désignait les réunions sous le titre de Club des femmes malades.

Les autres habitués du salon de Mme Ravier ne parta-

gèrent pas pour Jacquem les répulsions de M. Lobligeois. La société y était plus jeune et plus intelligente que dans les autres réunions; l'amour et l'amitié y jouaient encore un assez grand rôle pour chasser les terreurs de la vieillesse. Si Jacquem m'avait paru vert à l'âge de soixante-deux ans, l'amoureux Perdrizet étonnait ceux qui ne le connaissaient pas, de pouvoir concourir aux avantages de l'Institution. L'ancien chef de bureau de la douane semblait n'avoir que cinquante ans par sa figure, par sa démarche et par l'ensemble de sa personne. L'œil vif et brillant, la bouche bien conservée, la taille droite, M. Perdrizet avait à peine perdu les avantages de la jeunesse. Vif, emporté, la parole pétulante, de son âge il n'avait de partis que les cheveux. Sa réputation de *séducteur*, répandue dans Sainte-Périne, le faisait rechercher de toutes les dames de l'établissement, et même des dames du dehors qui habitent les pensions bourgeoises de la rue de Chaillot et des environs; mais M. Perdrizet s'était consacré tout entier au culte de Mme de la Gorgette, et je n'en fus pas surpris.

Qu'on s'imagine une grande et forte femme, portant sur sa physionomie colorée tout l'enjouement et la bonté particuliers aux personnes chez lesquelles le sang se joue librement. De grandes coques de cheveux gris argentés, qui n'avaient pas besoin de bonnet pour dissimuler les clair-semés que l'âge apporte trop souvent à la racine de la raie, sur le sommet de la tête; des chairs réjouissantes partout en abondanee, une taille de la force de M. Perdrizet lui-même, mais en harmonie avec l'importance de la personne; deux étages de menton avec un

léger entre-sol, pour rester dans la vérité ; des mains potelées et petites, qui avaient dû être les plus belles mains de France, vingt ans auparavant, et des yeux d'un bleu massif qu'on ne pouvait se lasser de regarder, tant la douceur en était particulière. Trois fossettes s'étaient emparées de la figure de Mme de la Gorgette, et formaient au moindre geste de la physionomie des *signes* qu'une jeune femme eût payés bien cher. Ces fossettes des deux joues semblaient vivantes tant elles étaient mobiles et vives ; la gaieté de la jeunesse s'y jouait encore et forçait ceux qui causaient avec Mme de la Gorgette de l'entretenir de choses plaisantes, car la plus petite intention comique la faisait sourire, et alors se dessinaient ses deux fossettes qui n'avaient pas leurs pareilles. Si Mme de la Gorgette eût vécu entourée de jeunes gens, nul doute qu'elle n'eût inspiré à l'un d'eux une vive passion, sans que son âge pût servir de barrière. Non pas que les sens eussent occupé une grande place dans sa vie, mais elle semblait si heureuse de rendre heureux, qu'elle n'avait pas voulu chagriner l'inflammable M. Perdrizet.

En la voyant pour la première fois, je ne pus m'empêcher de songer à ces triomphantes créatures que le pinceau de Jordaens s'est plu à représenter fréquemment en qualité de *reines* dans ses nombreuses reproductions de *Roi boit* qu'il affectionnait. Mme de la Gorgette, aussi belle que la Médicis peinte par Rubens dans la série d'allégories du Louvre, n'en avait pas le côté dominateur. Sa poitrine imposante, qu'elle avait le droit de porter fièrement, se rattachait plutôt aux riches poitrines de

sang et de lait qui meublent les tableaux de Jordaens, élève du grand maître flamand, mais qui a plutôt peint des riches bourgeoises que des reines. La manière particulière dont Mme de la Gorgette s'habillait prouvait qu'elle n'avait pas besoin d'échafaudages pour soutenir cette riche poitrine dont le rare et heureux privilége consistait en une précieuse solidité. Il était permis d'en juger par l'aspect resplendissant des chairs de la figure, sur laquelle le sang se jouait comme chez une jeune femme. Une grande bonté formait le fond du caractère de Mme de la Gorgette, que M. Perdrizet seul avait le droit d'appeler Aurore.

En regard de Mme Aurore de la Gorgette, peut-être est-il convenable de tenter d'esquisser le profil de Mlle Miroy, qui jouissait à tort dans l'institution d'une réputation de coquetterie. Mlle Miroy, jadis recherchée par M. Perdrizet, semblait un fuseau en présence de sa rivale. Sans être précisément maigre, sa personne s'allongeait et perdait toute valeur en comparaison des charmes de la belle Lilloise, car Mme de la Gorgette était de Lille. La qualité de vieille fille avait donné à toute la personne de Mlle Miroy quelque chose d'incomplet, d'insatisfait, auquel le meilleur naturel ne saurait échapper. Si l'on pouvait se fier complétement aux statistiques, n'a-t-il pas été démontré par les tables de mortalité que les célibataires ne jouissent que d'une moyenne de vie inférieure d'un tiers à celle des gens mariés ? La vie à deux, les inquiétudes partagées, la société perpétuelle même, dans ce qu'elle offre de tiraillements, sont des garanties d'existence ignorées par le célibataire, qui, dans son

égoïsme, s'imagine échapper, par l'absence de communauté, aux mille contrariétés engendrées par le mariage.

Mariée quarante ans plus tôt, Mlle Miroy n'eût pas offert ces couperoses dans le teint, signe d'un sang agité qu'il n'avait pas été donné au célibat de calmer; douée par la nature de qualités excellentes, cette demoiselle, qui ne pouvait être qualifiée de *vieille* en comparaison des nonagénaires de l'établissement, avait désobéi aux lois de la nature et en fut punie par un certain aigrissement de caractère, démentant la devise de son cachet, sur lequel était gravée une harpe avec ces mots en exergue: « *Toujours d'accord.* » La pauvre demoiselle Miroy souffrait d'autant plus qu'elle avait senti ses meilleures qualités se paralyser une à une pour faire place à des mélancolies sombres, à des accès de folle joie, à des inquiétudes sourdes, à mille petits cas névralgiques sous lesquels disparaissait son égalité d'humeur. Peut-être la lecture d'ouvrages d'imagination l'avait-elle poussée dans cette voie, car c'était une femme à dévorer des bibliothèques de romans, qu'elle laissait tomber tristement les uns après les autres, se demandant où était cet idéal d'*homme* qu'elle n'avait jamais rencontré. Cependant, six mois après son entrée à Sainte-Périne, elle crut trouver dans le vif Perdrizet un profil affaibli des héros de ses lectures, et elle se mit à échafauder un de ces jolis romans de tête bien supérieurs aux chefs-d'œuvre consacrés.

A cette époque, l'ex-chef de la douane ne brûlait pas encore pour Mme de la Gorgette; le cœur libre, l'estomac sain, l'esprit tourné à la gaieté, il était difficile de rencontrer un plus charmant type d'amant que M. Per-

drizet, quoiqu'il portât des besicles d'or. Il est des hommes dont la physionomie est tellement pétillante que tout leur vient en aide, même les défauts : les besicles d'or prêtaient aux regards de M. Perdrizet des rayonnements particuliers. Son œil n'en paraissait que plus vif ; même, au besoin, il était permis de croire qu'il portait des lunettes pour adoucir la flamme de ses prunelles. Mlle Miroy lui dit un jour, en manière de compliment, qu'elle était étonnée que les verres de ses lunettes ne fussent pas troués par la vivacité de ses yeux.

L'ancien chef de bureau avait subi, comme il arrive trop souvent aux employés, une perte irréparable, celle de ses cheveux ; mais il portait audacieusement sa tête nue, ne cherchait pas à dissimuler, par une perruque, les ravages du fauteuil de cuir, car il a été démontré que le fauteuil de cuir vert à clous de cuivre, qu'il soit protégé ou non par des ronds de caoutchouc, est une des principales causes de la calvitie. Notaires, avoués, avocats, huissiers, chefs de bureau, employés, tous personnages qui se gaudissent trop longtemps dans des fauteuils de cuir vert à clous de cuivre, sont condamnés à la perte prématurée de leurs cheveux. M. Perdrizet n'avait pas l'air humilié que donne cette situation à beaucoup de personnes chauves ; au contraire, il semblait chercher, par nombre de soins, à donner plus d'apparence brillante à son crâne nu et reluisant, qui faisait autant de plaisir à voir que la batterie de cuisine d'une ménagère flamande. C'était une belle surface d'ivoire poli, qui eût certainement inspiré à un peintre le désir d'y peindre un paysage ou une fine miniature.

L'oreille de M. Perdrizet, mise à jour par l'enlèvement des broussailles de la jeunesse, donnait l'idée d'un homme qui avait perdu ses cheveux au service de la galanterie : curieusement et délicatement travaillée, quoique sa forme rappelât légèrement l'oreille du faune antique, elle n'affectait pas la position verticale, qui est la plus commune, mais elle était provoquante par la manière narquoisement oblique dont la nature s'était plu à la jeter. Une telle oreille renfermait bien des séductions par sa pose originale et sa parfaite concordance avec l'ensemble de la physionomie du chef de bureau. Cette oreille alluma la flamme la plus vive chez Mlle Miroy, qui, sans avoir de fortes connaissances physiognomoniques, était attirée, sans pouvoir s'en défendre, vers M. Perdrizet. Les trésors d'amour qu'elle sentait enfouis au dedans d'elle-même se réveillèrent tout à coup et produisirent dans l'Institution une révolution plus grande que si M. Lobligeois avait jeté ses louis par la fenêtre. La couleur verte, celle de l'espérance et du printemps, devint l'emblème favori de la pauvre demoiselle, qui eut un renouveau sans avoir jamais entrevu le nouveau de sa vie. Son cœur reverdit et la poussa vers la nature. Désormais, au lieu de s'enfermer chez elle pour lire les romans *noirs* qu'elle louait chez un petit libraire du faubourg du Roule, elle alla plus fréquemment dans le jardin, un peu pour rafraîchir ses idées brûlantes, beaucoup pour rencontrer l'être qui venait de l'initier à une nouvelle vie. Elle eut des bouffées de souvenirs d'enfance qui lui rendirent l'existence souriante ; elle consulta le célèbre médecin Desclozeaux, attaché à l'Insti-

tution, pour obtenir de lui quelques secrets afin de chasser la couperose de ses joues. Elle se rappela que jadis, au couvent, les pensionnaires faisaient de petits sachets de lavande parfumée, en entremêlant les brins de fleurs de faveur de soie; et elle passa une huitaine à confectionner quelques-uns de ces sachets, qu'elle offrit aux principaux habitués du salon de Mme Ravier, afin d'avoir le droit d'en proposer un à M. Perdrizet. — Rien n'était meilleur pour la conservation et la bonne odeur du linge, disait-elle. Et son bonheur fut au comble quand le chef de bureau déclara, deux jours après, qu'une odeur exquise s'échappait de l'armoire où il rangeait ses chemises. Ce mot-là tourmenta son imagination et amena la pauvre amoureuse à plier les tiges de lavande en forme de cœur, que M. Perdrizet accepta sans remarquer la délicatesse du symbole.

Mlle Miroy alla jusqu'à louer un petit jardin, dans l'Institution même, à raison de vingt-cinq francs par an : l'administration s'est réservée, au bout du parc public, un certain espace allongé de terrain, divisé en petits jardinets séparés par des treillages. On a voulu, par cette mesure, que les pensionnaires aristocratiques pussent respirer le frais à leur fantaisie, isolés, s'ils le désiraient; cependant ces jardins sont rarement occupés, malgré la modicité du loyer. Le parc public ne suffit-il pas aux promenades des pensionnaires, qui préfèrent la société à l'isolement? Mais Mlle Miroy rêvait un petit boudoir de verdure, un asile mystérieux où elle inviterait M. Perdrizet, quand tous deux se comprendraient. Quels rêves délicieux n'accumula-t-elle pas!

C'était de rester à côté l'un de l'autre les chaudes après-midi de l'été, abrités par un dôme de feuillage sous une tonnelle, occupés à de douces causeries, se taisant pour se regarder, écoutant le chant des oiseaux, loin de tout regard. Pour varier, Mlle Miroy ferait de temps en temps la lecture; elle choisirait les livres dont elle se rappelait certaines pages brillantes. Elle sentait en ce moment que son accent serait au diapason de ses tendresses; M. Perdrizet l'écoutait, lui prenait les mains, tombait à ses genoux, lui jurait une flamme éternelle. Et au-dessus de leurs têtes, sur le fond de verdure, brillait la fameuse devise du cachet: *Toujours d'accord*. Beaux rêves! touchantes illusions!

Le réveil devait être amer. M. Perdrizet ne s'aperçut pas d'abord de ces manéges; il eut la légèreté de ne pas remarquer la robe blanche à rubans verts que Mlle Miroy introduisit à la chapelle, le dimanche 10 mai, et qui causa tant de propos dans l'Institution. Une robe blanche à Mlle Miroy! Il y avait de quoi défrayer toutes les conversations de l'hiver. La société Gibassier s'empara de cette robe printanière, et, par ses mauvais propos, en ternit la blancheur.

Cette société Gibassier causait la terreur dans Sainte-Périne par les méchancetés qui en sortaient. Tous les caractères chagrins, les malades de corps, les vieillards aigris s'y donnaient rendez-vous. On l'appelait le Club des femmes malades, car il y avait des boiteuses, une sourde et une aveugle; la plus influente de la réunion, une sorte de directrice, Mme Gibassier, ne sortait qu'avec des béquilles. La société Gibassier jalousait le salon des

Ravier, où ces sortes de propos ne trouvaient aucun partisan. Vis-à-vis de Mme Gibassier et de ses amis, les habitués de Mme Ravier passaient pour des jeunes gens ; aussi la robe blanche à rubans verts de Mlle Miroy, âgée seulement de soixante ans, parut-elle un défi, une sorte de provocation jetés à toute l'Institution. Toute la société Gibassier était octogénaire : qui oserait lutter avec Mlle Miroy? qui pouvait s'habiller en blanc au printemps? La première émotion passée, on chercha à connaître quels motifs secrets avaient pu déterminer l'*ennemie* à arborer une couleur si printanière. Comme la pensée des pensionnaires de Sainte-Périne est sans cesse tournée vers l'amour, la société Gibassier fit une enquête qui démontra la passion naissante de Mlle Miroy. Des agents invisibles l'épiaient dans toutes ses démarches, la suivaient au jardin, au salon commun, à la bibliothèque, à la salle à manger, au dedans et au dehors de l'établissement; car on remarqua que maintenant, contre son habitude, Mlle Miroy sortait les jours de soleil, de deux à quatre heures, pour se rendre aux Champs-Elysées, où, assise sur une des chaises de fer qui bordent la grande avenue, elle examinait avec la plus vive attention la toilette des jolies femmes qui vont parader en calèche au bois de Boulogne. Les yeux féminins deviennent des microscopes accusateurs quand ils s'attachent à un seul objet : les plus petites observations tombant sous leurs rayons se transforment en immenses découvertes. Mlle Miroy et les mille détails de son amour naissant furent sujets à de plus patientes investigations que le fraisier dont Bernardin de Saint-Pierre a raconté les

drames. Si, en rentrant à l'Institution, vers les quatre heures et demie, Mlle Miroy s'enfermait dans sa chambre et reparaissait au dîner avec une nouvelle coiffure, ne donnait-elle pas raison à Mme Gibassier, qui l'accusait d'avoir *pincé*, l'après-midi, cette coiffure aux Champs-Elysées? Aussi fut-il démontré que l'ennemie allait, le plus souvent possible, se retremper au sein d'un monde corrompu, afin d'étudier les secrets avantages des modes nouvelles.

La pauvre demoiselle mangeait tranquillement en compagnie de M. et Mme Ravier, de M. Perdrizet, de Mme de la Borderie, de M. de Capendias, de Mlles Chaumont et de M. Destailleur, sans se douter qu'en face d'elle, à la table numéro huit, celle occupée par la société Gibassier, dix personnes ne la quittaient pas de vue, non pas dix juges, mais dix accusateurs qui sans cesse ranimaient leurs observations par des coups de coude et de légers pressements de pied sous la table. Si l'amour laissait le champ libre à l'observation, Mme Miroy eût remarqué combien était calme et tranquille une table qui, à l'ordinaire, était la plus bruyante de la salle à manger : rires aigres, paroles sarcastiques, voix vinaigrées se faisaient entendre généralement au milieu du bruit des couteaux et des fourchettes de tout le réfectoire.

Il ne fallut pas deux séances au redoutable tribunal secret pour découvrir le but où allaient se jeter les mélancoliques regards de Mlle Miroy : en face d'elle, le vivant M. Perdrizet mangeait d'un héroïque appétit de tous les plats, sans craindre de fatiguer son estomac. Très-occupé de la nourriture, M. Perdrizet n'eut connaissance

de ces regards enflammés que par un tiers qui l'en avertit ; aussi, les manéges de la pauvre amoureuse continuèrent-ils assez de temps pour que l'économe de l'Institution remarquât avec surprise que la consommation avait été, pendant la quinzaine, moins forte d'un douzième. La table Gibassier, perdue dans les observations, en avait presque oublié le boire et le manger. — « Nous allons avoir certainement une épidémie prochaine, dit le médecin de Sainte-Périne, à qui l'économe témoignait ses inquiétudes sur cette diminution de nourriture. » Car la majorité des vieillards ne vit que pour manger, l'amour ne vient qu'après. Le médecin, en réfléchissant sur le fait qui lui était rapporté, ne pouvait supposer que, par un renversement singulier des lois naturelles, cette fois l'amour et la curiosité de constater cet amour avaient été plus forts que l'estomac. Les médecins sont quelquefois victimes de faits semblables qui déroutent les observations scientifiques. Mlle Miroy aimait M. Perdrizet, et des témoins nombreux, assez alléchés par la malignité pour en oublier le boire et le manger, faisaient croire à une épidémie prochaine. Quelques jours après, le médecin en chef de Sainte-Périne envoyait à l'Académie de médecine une communication importante : il avait senti des courants invisibles et morbides qui présageaient le retour d'une violente épidémie ; le bruit s'en répandit dans Paris, les journaux l'enregistrèrent, la nouvelle courut la France. La France était victime des regards perçants de Perdrizet, de son crâne luisant et de ses besicles d'or. Voilà ce qui me fera toujours réfléchir sur l'enchaînement des faits.

A mille prévenances, mille soins délicats, M. Perdrizet fut averti des ravages que produisait sa personne. Chacun l'en plaisanta, et il se tint sur ses gardes, afin de ne pas se laisser lier par des chaînes aussi lourdes que celles portées par M. Destailleur, dont Mlle Chaumont avait fait son esclave. L'histoire ancienne cite des traits d'amour héroïque, qui se sont rarement renouvelés dans les temps modernes. M. Destailleur n'était pas capable d'héroïsme. Son extérieur tranquille, sa personnalité affadie fuyaient l'éclat; mais il possédait des qualités plus monotones et plus durables. On ignorait à quelle époque il s'était attelé au char de Mlle Arsène Chaumont, tant il semblait naturel que ces deux personnes eussent toujours vécu ensemble dans les mêmes relations calmes et polies. Qui ne se rappelle avoir vu ces gravures italiennes où un jeune *Paolo*, aux genoux d'une tendre *Francesca*, tend ses mains vers elle en la suppliant de lui accorder quelques chastes baisers? M. Destailleur rappelait cet aimable Paolo par son ingénuité, sa timidité et la candeur avec laquelle il s'approchait de Mlle Chaumont. Si Mlle Chaumont lui demandait le matin : — Comment vous portez-vous? Il ne manquait pas de répondre : — Avec plus de crainte que jamais de vous déplaire, ou par une phrase d'un tissu analogue. La politesse la plus exquise, le respect dû à toute femme, étaient poussés si loin, que M. Destailleur fut cité comme l'homme le plus parfait qui eût jamais habité l'Institution. Les mots galanterie, amour, passion, ne pouvaient s'appliquer à M. Destailleur, mais plutôt les titres de cavalier servant, de *patito*, qui se trouvent en quantité dans le dictionnaire de la bonne compagnie

italienne, et que notre langue moins tendre ne saurait reproduire. Mlle Chaumont l'avait appelé : *mon attentif*. C'est un de ces mots de génie que les femmes peuvent seules créer. Je me trouvai un jour dans le salon de Mme Ravier à l'heure où chacun prenait congé de la maîtresse de la maison. Mlle Chaumont engageait M. Destailleur à passer le premier; l'attentif s'en défendait. Enfin, après divers refus, M. Destailleur s'exécuta en disant : — Que cela soit ainsi, mademoiselle, car si je ne savais pas vous obéir, je ne serais plus votre serviteur. Jamais je ne reverrai deux êtres plus polis et plus délicats; ils parlaient un langage particulier et semblaient avoir inventé une langue.

L'aimable Perdrizet n'aurait pu tenir à ces confidences éternelles, à ces promenades sentimentales, à ces conversations *opalisées* qui faisaient le fond de la vie de M. Destailleur et de Mme Chaumont. Vif comme la poudre, léger comme un oiseau, preste et subtil, M. Perdrizet était d'une nature contraire à ces épanchements. Il avait beaucoup aimé, ses grosses lèvres rouges, nettement dessinées, solides encore, le prouvaient; mais de l'amour il n'avait cherché que la jouissance gaie, le plaisir, les galanteries de table soufflées à l'oreille d'une voisine, les liaisons nouées et dénouées avec la même rapidité. M. Perdrizet possédait toutes les facultés du soupirant; il devenait sentimental au besoin, pourvu qu'il ne fût pas forcé d'employer cette note longtemps. Aussi, le cœur libre, ne repoussa-t-il pas d'abord les tendres avances de Mlle Miroy, sans songer au trouble qu'il allait jeter dans le cœur de la pauvre fille. Il ac-

cepta des promenades dans le parc, se laissa conduire dans le petit jardin particulier, et fit tout pour donner corps à la trame malveillante qui s'ourdissait chez Mme Gibassier.

Ainsi qu'une plante étrangère fanée sous un climat brumeux, dont les premiers rayons de soleil du printemps raniment les feuilles mélancoliques, Mlle Miroy sembla revivre d'une nouvelle vie ; elle rajeunit, ses yeux se ranimèrent, le sang circula plus librement dans ses veines, et le mot *bonheur* fut écrit sur son front. Elle avait pris de la vivacité de M. Perdrizet, et il semblait qu'elle cherchât à se mettre à l'unisson de celui qu'elle aimait. — Comme vous êtes gaie, ma chère demoiselle, lui disait avec douceur Mme de la Borderie, une des femmes les plus respectables de l'Institution. Mlle Miroy souriait, et en même temps rougissait de sourire. Ce bonheur, inscrit visiblement sur la physionomie de Mme Miroy, rembrunissait encore les figures de la table d'en face. Le Club des femmes malades souffrait du bonheur de Mlle Miroy ; chaque jour qui s'écoulait accusait les rides de ces vieilles femmes : la bouche rentrait, le nez s'allongeait, les chairs s'affaissaient. La nature a voulu que l'homme ne s'aperçût pas de ses ruines personnelles ; mais Mme Gibassier les observait chez ses amies, et elle ne pouvait s'empêcher d'en faire de tristes allusions à sa propre situation. Cette société était à l'unisson de la discordance ; toujours des propos cruels, d'amères railleries, des contradictions contre toute belle action. Le Dante a oublié dans son *Enfer* de peindre un coin sombre où seraient condamnées à vivre ensemble

les vieilles femmes chagrines dont la vie s'est passée à interpréter en mal les actions des jeunes. Il n'existait dans le salon des Gibassier ni douceurs, ni consolations ; même les rapports entre les habitués étaient entachés de perfidies cruelles. La table autour de laquelle on se réunissait semblait un marbre de dissection où était étendu tour à tour chaque pensionnaire de l'établissement. Ceux qui ont vu des appareils orthopédiques peuvent se rendre compte des opérations qu'on faisait subir aux sujets, avec cette exception que tout être qui tombait entre les mains des opérateurs de la société Gibassier en sortait plus difforme qu'il n'y était entré. Le prévenu, dans ce salon, subissait une sorte de *question* plus cruelle que les tortures du moyen âge.

C'est ainsi que le cœur de Mlle Miroy fut disséqué à diverses reprises dans cette société, et qu'on le tira à *hue* et à *dia* jusqu'à ce qu'il fût écartelé et mis en lambeaux. Pauvre fille aveuglée par l'amour, qui, à soixante ans, avait eu la force de se rajeunir et de donner une nouvelle circulation à son sang ! Le printemps qui vint lui apporta de vertes bouffées d'espérances : elle imagina de faire participer le salon de Mme Ravier à un jeu de la province : *Je vous prends sans vert*, qui rappelle le printemps de la vie. Pendant trois mois, les hôtes de Mme Ravier allèrent tous les matins se décorer au jardin d'une feuille verte attachée au corsage ou à la boutonnière, et ceux qui oubliaient cette mesure étaient condamnés à une légère amende dont l'accumulation devait servir à de fins goûters dans le jardin particulier de Mlle Miroy. Il fut facile de remarquer, à l'intérêt

qu'on apportait à ce jeu, la quantité d'esprit vivace dont chacun était doué. M. et Mme Ravier, M. Destailleur et Mlle Chaumont, M. Perdrizet et Mlle Miroy, ne manquèrent guère à la règle du jeu ; mais combien furent pris *sans vert?* Mme de la Borderie, M. de Capendias et M. Lobligeois, qui avaient renoncé aux plaisirs de la galanterie. Pour Mlle Miroy, elle abusait de la verdure ; elle portait sans cesse à la main une petite branche, manquant à la règle du jeu qui veut que la feuille soit cachée, afin de ne pas attirer l'attention des autres joueurs.

Jacquem était inconsolable de ne pouvoir se mêler au vert, car il avait été décidé que seuls les pensionnaires de l'Institution en feraient partie. Jusque-là, Sainte-Périne lui était apparue sous le jour le plus gai. Nous en causions souvent ensemble, et l'entrée du paradis ne tente pas davantage une âme pieuse que cet asile où la vieillesse semblait encore appartenir au monde. Jacquem, doué d'un heureux naturel, laissait passer à côté de lui les drames de la vie sans en être attristé : il ne les voyait pas. La fréquentation exclusive des Ravier faisait qu'il ignorait les mauvais propos de la société Gibassier. Si je lui eusse fait part des observations que j'accumulais et des récits que j'entendais par mes rapports avec différentes personnes de l'établissement, Jacquem eût été effrayé et aurait peut-être demandé que sa pétition d'entrée fut annulée. Sans être pessimiste, il est important d'étudier l'envers et l'endroit, la lumière et l'ombre : l'ombre ne manquait pas dans ce tableau d'intérieur où les mécontents formaient la majorité. Le cabinet du directeur

était sans cesse assiégé de plaignants des deux sexes qui déposaient des accusations contre l'économe et le cuisinier. Sur cinquante plaintes, il y en avait quarante-huit dirigées contre la cuisine, et je pus examiner un énorme dossier contenant jour par jour la gazette culinaire de la société Gibassier, qui ne demandait pas moins que le renvoi du cuisinier. Sur ce gros livre étaient inscrites les diverses quantités de viande, leur degré de cuisson, les sauces et leur nature, leur chaleur et leur tiédeur. Ce grand-livre de cuisine se divisait en potages, en viandes rôties, en ragoûts, en légumes, en poissons et en desserts, avec de larges colonnes d'observations où étaient détaillés tous les reproches du pensionnaire difficile. Jamais de compliments, toujours des reproches. Quand les détails manquaient, l'auteur du rapport se rattrapait sur les ensembles; il critiquait l'abus des viandes rôties, se plaignait de la mesquinerie des desserts, réclamait plus de poisson et se montrait ennemi acharné des légumes.

Ce livre avait pour titre: *Observations de M. Tringle relatives à la nourriture des pensionnaires de Sainte-Périne.* M. Tringle fut un des plus singuliers pensionnaires de l'établissement; ainsi que beaucoup d'autres vieillards, il désirait se rattacher le plus possible à la vie : dans cet espoir, il étudiait tous les livres qui traitent de la vieillesse, et se perdait dans des contradictions étranges. Ainsi, il lui arrivait parfois de lire dans les journaux qu'une femme d'un grand âge venait de mourir après une vie très-calme. L'histoire du célèbre Cornaro, qui vécut jusqu'à l'âge de cent trente ans en ne mangeant

que douze onces d'aliments solides et quatorze onces de vin par jour, le fit réfléchir ; mais, quelques temps après, le *Moniteur* ayant rapporté la nouvelle d'un vieillard de cent dix ans qui avait mené une joyeuse vie, M. Tringle ne sut à quoi s'en tenir sur le régime à adopter. Il était rare qu'on ne le rencontrât pas sur les quais, fouillant les boîtes des bouquinistes, pour y acheter à bon marché de vieux volumes d'anas qu'il rapportait triomphant, heureux quand il y trouvait des faits incroyables tels que l'homme mort à cent dix ans, et qui un an auparavant avait senti deux grosses dents lui repousser tout à coup ; mais cet homme ne buvait que de l'eau de scorsonère. Là-dessus, M. Tringle buvait pendant trois jours de l'eau de scorsonère, pour passer à une nouvelle boisson. Un jour, il lut qu'un laboureur avait vécu jusqu'à cent onze ans, ne s'étant nourri que de pain d'orge sans levain et n'ayant bu que du petit-lait et de l'eau ; dès lors, M. Tringle fit une pétition pour obtenir de l'administration du pain d'orge sans levain.

Je fus curieux de faire sa connaissance, et l'occasion s'en présenta facilement, car M. Tringle, par ses histoires d'alchimiste, trouvait peu d'auditeurs complaisants dans l'Institution. Dès la première fois, il m'avoua qu'il voulait arriver à l'âge de cent vingt ans, parce qu'il était certain qu'à cet âge les dents repoussaient ainsi que les cheveux, fait signé et imprimé par le célèbre Chrétien Montrelinos, médecin de l'électeur de Brandebourg. Il était alors occupé de cette question importante, mais fort délicate, d'arriver à cent vingt ans, afin de vérifier les observations des médecins. — Du reste, me disait-il,

ces faits se sont présentés dans un âge beaucoup moins avancé. Mlle Jeanne Thévenot, du village de Pennetier, près Trimolat, en Périgord, fut prise, à quatre-vingt-six ans, d'une fièvre qui fit tomber ses cheveux blancs; mais ils repoussèrent noirs, redevinrent blancs, tombèrent encore une fois et redevinrent noirs. Il est vrai qu'elle ne sortait jamais de chez elle pendant le mois de mars, ajouta-t-il. Je n'ai connaissance de ce fait que depuis avant-hier; mais dès l'année prochaine, je me renfermerai pendant le mois de mars.

La bonne foi de M. Tringle, le sérieux qu'il apportait à raconter ces anecdotes m'illusionnaient parfois, et me faisaient oublier sa taille courbée et sa parole chevrotante; je ne m'étonne plus que les médecins d'aliénés sentent quelquefois des chimères pénétrer dans leurs cerveaux. Depuis que j'étudiais les pensionnaires de Sainte-Périne, je me sentais devenir vieux à mon tour. Si au premier abord j'avais été surpris du singulier ton de cette société, maintenant je me sentais atteint des mêmes croyances, des plus folles illusions, et je ne fus même plus étonné quand M. Tringle m'annonça que tout récemment, à Issoudun, une dame de quatre-vingt-quatorze ans s'était remariée en troisièmes noces avec un homme de cent cinq ans, et que de ce mariage étaient nés deux fils et une fille.

CHAPITRE III

Les pensionnaires de Sainte-Périne, à part leurs légères manies et leurs vices, semblaient des philosophes prenant en pitié les habitudes des grandes villes telles que Paris. Ils avaient trouvé la réalisation du célèbre utopiste Fourier, et s'inquiétaient à peine de leurs relations extérieures. Famille, femme, mari, enfants, ne tenaient pas une grande place dans le souvenir des vieillards, dont l'occupation consistait à veiller à leur entretien personnel. L'égoïsme, auquel tous les hommes sacrifient à des degrés différents, prenait un plus grand empire à mesure que les vieillards de l'institution avançaient en âge. Quelques pensionnaires étaient connus pour être séparés de leurs femmes, quelques femmes de leurs maris, certains autres de leurs enfants, et rarement la conversation roulait sur ces êtres noyés dans les flots de la civilisation : les jouissances matérielles, telles que la nourriture et la digestion, avaient une im-

portance plus réelle que les liens de la famille. Il est vrai qu'on eût pu compter dans l'Institution beaucoup de membres dont les familles s'étaient *débarrassées* en payant la somme demandée pour leur admission : peut-être, dans le principe, quelques natures délicates souffraient-elles d'être éloignées tout à coup de la société ; mais les liaisons rapidement formées, le contentement qui se lisait sur la majorité des physionomies, la vie en commun, les petites passions mises en jeu, la malignité, la curiosité et la gourmandise faisaient oublier au nouvel entrant le rang qu'il avait tenu dans un monde plus brillant. Aussi, Mme de la Borderie fut-elle remarquée par l'empreinte de tristesse qu'un séjour de deux ans dans l'établissement ne put effacer. Sur sa physionomie étaient inscrites tant de souffrances morales qu'elles inspirèrent à tous les pensionnaires une sorte de respect. Le sourire de cette femme distinguée faisait mal et portait à la tristesse, car on le sentait affecté : sous ses yeux flottaient deux grandes paupières vides qui semblaient de grands sacs où s'étaient accumulées jadis bien des larmes.

Mme de la Borderie ne confia ses chagrins à personne, mais chacun les devinait et plaignait la pauvre femme, dont le fils occupait une haute position dans les ambassades. A part ce profond chagrin que Mme de la Borderie essayait de chasser, il était visible que cette femme respectable cherchait à se rallier à la société, non pour prendre sa part des propos intérieurs, mais pour en affaiblir au contraire la malignité. En sa présence, la conversation prenait une direction plus élevée, dont

l'influence se communiquait aux pensionnaires les moins intelligents. Une immense bienveillance s'attachait à chacune de ses paroles et pénétrait tous les cœurs : si Mme de la Borderie eût fréquenté les réunions de Mme Gibassier, Sainte-Périne eût été un paradis terrestre; mais cette femme de haute distinction, qui connaissait d'autant mieux le monde qu'elle parlait peu, devina la sorte de contrainte qu'elle exerçait sur ces esprits malveillants. Quand elle paraissait, on se taisait, et les quelques soirées que passa Mme de la Borderie dans cette société lui parurent glaciales comme la peau d'un serpent. Le venin du Club des femmes malades ne trouvait plus de proie; alors la conversation s'arrêtait court, manquant de thème. Ces femmes se sentaient en présence d'un esprit supérieur dont la bienveillance était la base; leurs pensées ne pouvaient communiquer. Rien que l'arrivée de Mme de la Borderie rompait le fil électrique empoisonné qui servait de conducteur à l'esprit de la société Gibassier.

Le plus souvent, Mme de la Borderie vivait retirée dans son appartement, dont elle ouvrait rarement la porte aux désœuvrés; mais si une personne avait besoin de ses conseils, aussitôt elle se mettait à son service, et ne craignait pas de voir troubler sa solitude; c'est ainsi que Mlle Miroy alla un matin frapper à la porte de Mme de la Borderie, après en avoir obtenu l'autorisation la veille.

— Que se passe-t-il, ma chère demoiselle ? lui dit affectueusement la veuve, surprise du trouble qu'elle remarquait.

— Ah ! madame, ne m'interrogez pas, je ne saurais vous répondre ; j'ai honte de mes propres pensées, et je n'ose même pas les analyser. J'aime et je crains de n'être pas aimée ; je suis aimée et je n'aime pas.

Mme de la Borderie resta froide en entendant cette singulière confidence ; elle s'attendait à partager d'autres chagrins que ceux causés par l'amour. Jusque-là, elle avait évité de se mêler aux intrigues amoureuses, naissant et renaissant sans cesse dans l'établissement, car elle prenait en pitié ces passions d'un autre âge.

— Hélas ! ma chère demoiselle, répondit-elle, vous vous êtes trompée en venant à moi pour me demander conseil sur cette question : si j'avais su dès hier que l'amour faisait le fond de votre embarras, malgré tout mon désir de vous être utile, je vous eusse prévenue combien j'étais ignorante en pareil cas.

— Vous êtes trop bonne, madame, pour refuser de m'entendre... Oui, je suis folle d'aimer M. Perdrizet, je me le répète sans cesse ; mais il n'a pas paru me repousser dans le principe, alors je me suis laissée entraîner peu à peu, je me suis habituée à un bonheur chimérique, j'ai construit un nid où nos deux cœurs devaient reposer ; j'en ai amassé un à un les brins d'herbe séchée, la mousse, la plume ; je me suis compromise pour celui que j'aimais.

— Je le sais, dit Mme de la Borderie ; il y a peu de pensionnaires qui l'ignorent.

— N'est-ce pas, madame ? M. Perdrizet ne devrait-il pas essayer d'arrêter les bruits fâcheux qui courent sur moi dans Sainte-Périne ?

— Que vous a-t-il promis, ma chère demoiselle?

— Rien, hélas! c'est un inconstant.

— Pauvre femme! s'écria Mme de la Borderie. Ne connaissiez vous pas la réputation de M. Perdrizet?

— Au contraire, je savais combien il était volage; peut-être sa réputation m'a-t-elle attirée! Je me disais qu'il avait été mal aimé jusqu'alors, qu'on ne l'avait pas compris, qu'on l'avait fatigué, et je me sentais assez de tendresse pour attacher l'inconstant et le fixer auprès de moi. Rien n'a pu décider la constance de M. Perdrizet: il n'est pas coupable, il n'a pas fait de serment; mais je ne peux m'empêcher de l'appeler ingrat... Si vous saviez, madame, l'affreux remède qu'il m'a proposé! J'en frémis encore... Vous savez que ma fenêtre donne sur un petit pavillon dont il occupe le second étage, et au-dessous de lui demeurent M. et Mme Désir. C'est de ma fenêtre que j'ai reçu le trait mortel qui fera le désespoir de ma vie. Accusez-moi, madame, je n'essayerai pas de me défendre; je mets ma faute sur le compte de la fatalité. Un matin, je tirai un coin de mon rideau pour regarder si l'humidité de la nuit ne m'empêcherait pas de descendre au parc; j'aperçus à la fenêtre M. Perdrizet qui interrogeait le ciel d'un regard mélancolique tel, que je crus à une sorte d'inquiétude ou de regret de sa part. Peut-être, pensais-je, cette vie de garçon lui pèse-t-elle. On dit qu'à un certain moment de la vie, les séducteurs sentent le vide s'agrandir au dedans d'eux, et dans ce vide se promener les ennuis. M. Perdrizet, repentant, m'inspira de l'intérêt. Je me dis que je comblerais ce vide accablant, que je remplirais sa vie, que j'essayerais de chas-

ser l'ennui de son intérieur, ainsi que l'a fait pour son mari Mme Ravier, dont j'ai étudié depuis longtemps les soins, les prévenances et les mille détails affectueux. J'ouvris ma fenêtre, et M. Perdrizet m'adressa un si vif sourire que je l'ai conservé là, dit Mlle Miroy, en mettant la main sur son cœur.

En ce moment, sa figure refléta un éclair de joie qui se changea presque aussitôt en un brouillard de tristesse.

— Oui, continua-t-elle, ce sourire seul pourrait adoucir mes chagrins en ce moment, s'il avait continué à luire ; mais il s'éteint de jour en jour, et demain peut-être, il ne laissera plus qu'une trace noire et désolée.

— M. Perdrizet s'est-il expliqué franchement ? demanda Mme de la Borderie.

— Non, madame, et je préférerais un arrêt brutal à cette légèreté polie dont il ne se sépare jamais, mais qui est le signal trop certain d'un amour éteint. Et dire que je ne puis maintenant le regarder à mon aise de cette fatale fenêtre qui a causé tout mon malheur !

— Vous a-t-il défendu, mademoiselle, de le regarder ?

— Voilà ce qui arrive, madame : au premier étage du pavillon, juste au-dessous de M. Perdrizet, demeure Mme Désir, dont le mari s'est imaginé que je lui faisais des avances ; me voyant chaque matin à ma fenêtre, il en a conclu que je cherchais à l'entrevoir, et il m'a répondu par des regards dont je n'ai pu méconnaître la tendresse. J'aime M. Perdrizet et il ne m'aime pas. M. Désir m'aime et je ne l'aime pas. Jugez, madame, dans

quelle triste situation je suis plongée. Toute la journée, je suis attachée aux traces de M. Perdrizet, et M. Désir me suit de loin. Quand je marche, il marche ; quand je m'arrête, il s'arrête. Il n'ose venir à moi, et j'en remercie le ciel. Que lui dirais-je? Que je ne l'aime pas et que j'en adore un autre. Faire le malheur d'un galant homme, troubler un ménage uni, voilà ce à quoi je n'ose m'arrêter. Et cependant, madame, l'amour rend cruelle! Pour se guérir soi-même, on ne craint pas de faire subir mille tortures aux autres. J'ai voulu jouer à la coquette un moment pour réveiller l'amour de M. Perdrizet; j'ai répondu publiquement aux œillades de M. Désir, afin que M. Perdrizet s'en aperçût ou tout au moins qu'on s'en aperçût pour lui et que le bruit en vînt à ses oreilles. M. Perdrizet n'a pas paru en souffrir; il conserve son insouciance; il est toujours gai, toujours galant auprès des femmes; il semble ne pas se douter du fer rougi à blanc qui me brûle le cœur; il n'en fait pas plus mauvaise mine à M. Désir; il n'est pas jaloux, il ne m'aime pas, il ne m'a jamais aimée. Que faire, madame? donnez-moi un conseil, je vous en supplie.

Mme de la Borderie levait les bras en signe d'impuissance.

— Si vous vouliez parler à M. Perdrizet, continua Mlle Miroy, savoir ce qu'il pense, quelles sont ses intentions pour l'avenir. Ah! s'il se mariait, j'en mourrais.

— M. Perdrizet ne songe pas à se marier, dit la veuve.

— En êtes-vous certaine, madame?

— Tel que je le connais, dit Mme de la Borderie, avec

son caractère insouciant, sa nature indépendante, M. Perdizet restera vieux garçon. Il n'est pas fait pour les joies du ménage, il ne les comprendrait pas.

— Oh ! tant mieux ! s'écria Mlle Miroy, qui, ne pouvant épouser M. Perdrizet, était bien aise qu'il n'en épousât pas d'autre.

— Quant à l'interroger sur ses intentions, je ne le saurais, ma chère demoiselle : je peux recevoir ici les confidences de votre amitié pour lui, mais je ne voudrais pas servir d'auxiliaire dans une liaison que la société n'admet pas.

— Que je suis malheureuse ! s'écria Mlle Miroy en fondant en larmes. Abandonnée par le monde, repoussée par celui que j'aime, en butte aux mauvais propos de Mme Gibassier, sans parents, sans amis, je ne comptais que sur une personne, et cette personne me repousse, et je reste seule avec mon chagrin !

— Ma chère demoiselle, ne vous laissez pas aller ainsi à la douleur.

— Ne suis-je pas la plus malheureuse des femmes?

— La plus malheureuse, reprit Mme de la Borderie, ne le croyez pas; jetez les yeux autour de vous, et vous verrez des souffrauees bien autrement amères.

Ces mots avaient été dits d'un tel ton que Mlle Miroy en fut frappée et regarda la veuve. Les pleurs appellent les pleurs ; la confidence de peines cachées réveille des peines endormies : les femmes se laissent entraîner entre elles à des torrents de larmes. Pendant le récit de la pauvre abandonnée, les paupières de Mme de la Bor-

derie avaient changé de forme et de couleur, gonflées par des agitations intérieures. Un cercle d'un rouge éteint, des veines bleuâtres nombreuses comme des brindilles d'arbres, s'étaient dessinées autour des yeux et n'apparaissaient que plus vivement sur le fond de pâleur générale de la physionomie. Mme de la Borderie avait pris les mains de Mlle Miroy, et ce simple contact révélait de profondes émotions. Mlle Miroy fut frappée de l'alternative de chaleur et de froideur qui passa dans ces mains pour être remplacées par une moiteur fiévreuse et ensuite par une sueur glacée dont la variation subite annonçait un état maladif.

— Vous vous sentez mal, madame?

Mme de la Borderie fit un geste qui signifiait : — Laissez-moi. » Elle essaya de parler, mais les sons de son gosier semblaient étouffés sous des sanglots qui ne pouvaient sortir. Cependant les yeux de la veuve étaient secs, mais tristes comme le lit d'une rivière desséchée. Mlle Miroy, que ses pleurs avaient soulagée, comprit combien Mme de la Borderie devait souffrir de ne pouvoir répandre de larmes. La veuve, pour cacher sa douloureuse émotion, avait mis sa main devant ses yeux ; étendue dans son fauteuil, au lieu de la position droite qu'elle affectait habituellement, il était facile de voir qu'elle se livrait tout entière à son émotion, sans espoir de pouvoir la combattre.

Mlle Miroy, qui n'osait troubler le silence de la veuve, inquiète de la douleur qu'elle avait réveillée, promenait ses regards autour de l'appartement et cherchait, sans y parvenir, à se rendre compte de cette souffrance su-

bite. Rien dans ce modeste appartement n'indiquait une personne se laissant aller habituellement à l'abattement. Le mobilier et la décoration étaient d'une propreté exquise : des boiseries grises relevées par des socles noirs indiquaient seulement une certaine tendance à la simplicité dans la décoration. Le meuble en acajou était d'une stricte propreté. Pas de tableaux aux murs et rien sur la cheminée qui témoignât le moindre caprice pour les babioles de la mode ; aucun portrait, sinon, accroché à droite de la pendule, un cadre recouvert d'un crêpe, sous lequel l'œil le plus exercé pouvait à peine deviner un profil masculin. Dans cet appartement, où rien n'attirait le regard, Mlle Miroy fut frappée par ce portrait voilé qui éveillait un souvenir triste. Elle eut à peine le temps de se dire qu'à ce cadre étaient accrochés les chagrins de Mme de la Borderie, lorsque celle-ci sortit de son état d'abattement et suivit du regard les yeux de Mlle Miroy.

— Oui, dit-elle, vous m'avez comprise.

Alors, pour décharger son cœur trop plein, elle alla soulever le crêpe qui recouvrait une figure de jeune homme pleine de distinction, dont le nez, purement dessiné, la barbe blonde et les lèvres fines, semblaient témoigner une race tenant à la fois du sang français et du sang anglais. Cette physionomie, par sa froideur diplomatique, ne pouvait inspirer de sympathie : dans chaque trait étaient inscrites les conventions du monde, l'exquise politesse, la suprême distinction calculée et longtemps apprise ; mais le peintre n'avait pu faire passer aucun des rayonnements du cœur sur cette figure

glaciale, d'un ton mat, qui cependant paraissait ressemblante malgré sa sécheresse.

— L'avez-vous perdu ? s'écria Mlle Miroy, qui crut d'abord que ce profil avait dû être peint pendant la jeunesse de M. de la Borderie.

— Oui, je l'ai perdu, il y a longtemps.

Là-dessus le silence régna dans l'appartement, Mlle Miroy craignant d'être indiscrète par ses questions et de ranimer la douleur de la veuve.

— Je ne veux plus le voir, dit Mme de la Borderie en tirant le crêpe sur le portrait.

Et elle ajouta en se parlant à elle-même :

— Puisqu'il ne veut plus me voir...

Mlle Miroy, indécise, se leva comme pour respecter les souvenirs de la veuve.

— Restez, ma chère demoiselle. Vous m'avez fait bien du mal sans le savoir, dit-elle en lui prenant la main, mais je ne vous en veux pas. Qui sait si la Providence ne vous a pas appelée ce matin auprès de moi pour me soulager en vous faisant part de mes chagrins. Hélas ! vous avez à en porter de lourds, mais les miens sont cruels.

A son tour, Mlle Miroy, frappée par l'accent, les gestes et la physionomie de la veuve, comprit pour la première fois qu'un secret rongeait Mme de la Borderie, et la minait peu à peu.

— Vous parlez d'affection trompée, ma chère demoiselle, vous semblez en souffrir ; mais si le récit de mes chagrins pouvait adoucir les vôtres, je n'hésiterais pas à vous confier ce qui fait le désespoir de ma vie.

— Vous pouvez parler, madame, je suis dans une disposition à vous comprendre.

— Ce portrait que vous voyez couvert d'un crêpe, dit Mme de la Borderie, est celui de mon fils vivant encore.

— Loin de vous?

— Il reste à Paris, près d'ici, dans les Champs-Élysées, et j'en suis plus séparée que s'il avait traversé la mer. Il vit, et il est moins vivant pour moi que s'il était mort... Ah! s'il avait pu mourir jeune, à l'âge où les instincts ne se sont pas développés dans leur froide cruauté, je l'aimerais encore, je le regretterais, je pourrais penser que là-haut il s'intéresse à moi, qu'il m'attend; mais il est trop vrai qu'à dix pas d'ici, il habite un hôtel considérable, sans s'inquiéter jamais de sa mère.

— Pauvre femme! s'écria à son tour Mlle Miroy.

— Quelquefois je me demande s'il est bien mon fils, s'il est sorti de mon sein, continua la veuve. Ne suis-je pas la seule infortunée qui appelle en vain son fils? Y a-t-il d'autre fils ingrats sur la terre? S'il s'était uni à une femme qui n'ait pas voulu de moi dans son intérieur, je me serais résignée. C'est le sort des mères que de se sentir sevrées tout à coup des tendresses filiales, auxquelles la nature a voulu que succédassent les caresses des enfants de son fils; mais il ne s'est pas marié, il vit seul dans son égoïsme sans comprendre quel coup il porte à mes sentiments maternels. Dans la passion la plus vive se glissent de secrets avertissements qui mettent l'homme et la femme en garde contre les transports de leur amour. Le cœur semble se refuser à tourner longtemps dans un même cercle; l'amant oublie un jour la maîtresse la plus

aimée, la maîtresse abandonne l'amant le plus amoureux. Telle paraît la loi de la nature. Mais au-dessus de l'affection entre époux se dresse l'affection des enfants pour leurs parents. J'ai été abandonnée par mon fils !

En même temps, Mme de la Borderie jeta un immense regard sur le cadre voilé dont le crêpe annonçait qu'elle n'avait plus de fils. Ainsi entretenait-elle sa douleur par un emblème funèbre qui, placé en face de son lit, ne pouvait échapper ni à son dernier regard du soir ni à son premier regard du matin. Puis elle raconta à Mlle Miroy les illusions passagères qui se faisaient encore jour en elle, malgré une triste réalité. Tous les matins, elle s'attendait à voir entrer chez elle son fils; tous les soirs, elle priait la Providence de fondre cette glace indifférente qui l'avait séparée à jamais de celui qu'elle ne pouvait s'empêcher d'aimer; car, renvoyée pour ainsi dire de son hôtel, elle ne voulait plus reparaître en présence de ce fils dénaturé en qui tout bon sentiment semblait éteint. Par instants, elle n'accusait plus son fils, mais l'ambition dont il était atteint. Elle cherchait tous les motifs pour justifier l'ingrat; elle s'efforçait d'appeler en elle les secrets motifs qui font agir un ambitieux, pour se rendre compte de l'absence du sentiment filial; mais si elle parvenait momentanément à absoudre son fils, les cordes maternelles, éteintes un instant, vibraient plus douloureusement que jamais quand elles se réveillaient.

— Que faut-il faire pour lui plaire ? s'écriait Mme de la Borderie, qui, ayant fait le sacrifice de sa fortune à son fils, n'avait plus à lui offrir que son amour maternel. Dans ce but, cette femme courageuse s'était enfer-

mée pendant deux ans pour étudier l'histoire du passé : ce qu'elle dévora de livres fut immense, car elle eut le pressentiment que, pour deviner l'avenir des peuples, il faut avoir sondé profondément leur passé. Elle entrevoyait pour son fils une immense position dans la diplomatie, et elle songeait à devenir son Egérie, un conseil ignoré que personne ne saurait deviner, un de ces agents mystérieux, dévoués, tels qu'on n'en rencontre guère dans la société, où tout être qui sert quelqu'un demande à être servi à son tour. L'illustre veuve du célèbre la Borderie, qui laissa son souvenir attaché à un consulat important, passa les nuits et les jours à étudier les secrets motifs qui agitent les peuples et les nations. On la vit reparaître momentanément chez quelques grands personnages liés jadis avec son mari ; tous furent étonnés des pensées profondes que cette femme avait puisées dans l'étude.

— Depuis quelque temps, dit-elle à Mlle Miroy sous le coup de l'admiration la plus vive pour l'intimité d'un sentiment naturel qu'elle n'avait jamais soupçonné, je songeais à recevoir mon fils. Mon amour-propre ne souffrait plus de la froideur à laquelle je m'attendais ; je voulais l'étonner, lui montrer en quelques mots la route à suivre, lui tracer un plan de conduite pour l'avenir, lorsque je le rencontrai chez un ancien ministre de Louis XVIII. Il parut étonné de me voir, et me salua en m'appelant *madame*. Ce mot *madame* me fit froid, je crus que j'allais tomber. C'est ce soir-là que j'ai enveloppé d'un crêpe ce portrait, car, désormais, pour moi, mon fils était mort.

CHAPITRE IV

Les sectateurs de l'ordre et de la régularité jetteront peut-être quelques pierres dans mon jardin à l'occasion de ces pages, dont la liaison ne paraît pas à la première lecture. J'obéis aux lois mystérieuses de l'enchaînement des faits sans chercher si mes drames répondent à la poétique habituelle des romans. Je ne me suis jamais prosterné aux pieds de l'*intérêt*, une fausse idole à laquelle il est temps d'échapper. Que des esprits vulgaires cherchent dans des combinaisons surprenantes le moyen de réveiller la curiosité de leurs lecteurs, je l'admets; il faut se rattraper par des moyens inférieurs quand l'étude des caractères manque. Je n'ai pas prétentendu donner un roman complet, supporté par une charpente régulière; mon seul but a été de peindre un intérieur peu connu, des portraits singuliers, des mœurs qui n'avaient point encore été décrites, et je n'ai pas voulu sacrifier à l'économie facile de ces romanciers *habiles*, qui ne manquent pas de faire danser tous leurs person-

nages à la ronde, pour les marier à un moment, les faire mourir à un autre, et ainsi de suite. Le panorama de la vie ne se déroule pas de la sorte, et j'estime qu'il est curieux, au moins une fois, d'essayer de le suivre le plus près possible, sauf à jouir du résultat ou à en être victime.

M. Lobligeois fit tout à coup oublier Mlle Miroy, par un singulier changement dans sa toilette. Ainsi que beaucoup de gens sales, il portait au cou une cravate blanche, c'est-à-dire une sorte de mauvaise ficelle jaunâtre par endroits qui ne jurait pas considérablement avec un menton hérissé de poils bleuâtres que son propriétaire ne coupait pas plus d'une fois par semaine. Un mauvais chapeau crasseux sur les bords, dont le soleil avait décomposé la couleur sur le fond, une longue redingote noire blanchie aux coudes, luisante au plastron, aux boutonnières éraillées, jointe à un pantalon de la même famille, formait le costume habituel de l'avare. Ses mains noueuses et pointues semblaient avoir eu peu de rencontres avec le savon, et la chevelure avait la même horreur du peigne. Dans Paris, M. Lobligeois eût passé pour un cynique, ou un philosophe, ou un savant, ou un maniaque. L'idée fixe qui le possédait le rapprochait de ces chercheurs de systèmes, des collectionneurs et des demi-fous que tout le monde connaît pour les avoir vu rôder aux alentours des bibliothèques, des cours publiques, des musées et des ventes de tableaux.

Si la robe printanière de Mlle Miroy excita une immense curiosité dans Sainte-Périne, la redingote neuve et la cravate réellement blanche de M. Lobligeois sur-

prirent davantage encore. Il y a de ces gens chez lesquels la crasse sur les habits s'harmonise avec la physionomie : ils sont déplaisants à regarder, mais on sent qu'ils ne peuvent être autrement; ils obéissent à la fatalité qui les a classés dans les êtres malpropres, de même qu'il y a des animaux infects. Avec ses vieux habits graisseux, M. Lobligeois obéissait à sa nature ; il ne choquait pas, il était ainsi, il devait l'être. Au contraire la redingote neuve, la cravate blanche bien pliée jurèrent d'autant plus qu'un être foncièrement crasseux l'est toujours par quelque côté : le pantalon, que M. Logeois n'avait pas renouvelé, n'en semblait que plus minable, le fond du chapeau paraissait plus jaune qu'avant cette restauration, et les souliers appartenaient trop à la classe de ceux que le peuple de Paris a appelés spirituellement des *philosophes*.

Le soir, chez Mme Désir, chez Mme Gibassier et chez Mme Ravier, l'opinion publique se montra d'un seul avis à propos du cas particulier de M. Lobligeois. — *Il aime*. Cette singulière société rapportait tout à l'amour, comme ce juge italien qui, au début d'une affaire criminelle, cherchait d'abord où était la *femme*. Un jour, on vint l'avertir qu'un couvreur était tombé d'un toit. — Où est la femme ? dit-il. Les agents répondirent qu'il n'était pas question de femme, puisque c'était en accomplissant son état de couvreur que l'ouvrier se laissa tomber du haut du toit. Le juge, ne voulant pas en avoir le démenti, fit une enquête qui prouva que le couvreur cherchait à s'introduire dans la mansarde d'une jeune fille qui lui envoyait des baisers, et que, près d'arriver

au but, le pied lui avait manqué. A Sainte-Périne, presque tout le monde pensait comme le juge ; aussi M. Lobligeois fut-il bien et dûment convaincu d'aimer. L'opinion publique, qui avait raison quant au fond, s'égara dans les détails, et ce ne fut que beaucoup plus tard qu'on connut les drames qui s'étaient emparés de l'avare ; mais le narrateur n'est pas tenu à une logique précise.

L'Institution de Sainte-Périne est pourvue nécessairement d'une concierge. La concierge, qui habite un petit pavillon bien éclairé, donnant d'un côté sur la cour de l'établissement, de l'autre sur la rue de Chaillot, avait une fille, Mlle Rose, charmante enfant dont la vivacité, les gais propos, les cheveux blonds cendrés et les yeux bleus firent longtemps la joie de la maison. De huit à quatorze ans, la petite Rose remplit l'Institution de sa gaieté, de ses jeux et de sa jeunesse, qui formait le plus singulier contraste avec toutes les vieillesses de promeneurs dans le jardin. Ce n'était pas une jeune fille rieuse, mais un lutin. De même qu'on rencontre au fond d'ateliers de chiffonniers du faubourg Saint-Marceau des enfants rieuses dont les couleurs fraîches surprennent au milieu de cet entassement de poussière, de même Rose, par ses folâtreries, ses courses et ses jeux dans le jardin, surprenait les visiteurs, qui ne voyaient autour d'elle que vieillards malingres, ridés, se traînant avec peine. Une grappe de raisin qu'on détache du cep ne ferait pas plus singulière figure à côté de vieilles grappes conservées dans des lieux secs depuis deux ans. Rose se faisait pardonner ses ébats par sa gentillesse et son heureux

naturel : elle égayait rien que par sa vue les vieillards de l'établissement, qui, malgré leur ambition de vivre éternellement, se trouvaient reportés, en présence de la jeune fille, à un âge bien éloigné de là, où ils couraient après des papillons, où ils faisaient de gros paquets de fleurs, où ils vivaient de la véritable vie, celle des ris et des jeux, sans que le funèbre cortége des inquiétudes, des chagrins, des maladies, de la soif de l'argent, des honneurs, du jeu, des procès, de l'ambition eût développé sa longue et sinistre queue.

Rose avait les cheveux les plus beaux du monde ; on eût dit des flocons de neige accumulés : le vent se jouait en toute liberté dans ces boucles cendréeset en dérangeait les anneaux comme un amant passionné. Ces jolis cheveux causèrent la perte de la jeune fille. A deux pas de l'arc de Triomphe de l'Étoile est le fameux bal Dourlans, aussi célèbre dans le monde hors barrière que l'est le jardin Mabille pour les lorettes. A l'âge de quatorze ans, Rose, qui sentait en elle des tentations d'indépendance. alla danser au bal. Il ne manqua pas de danseurs qui lui firent compliment sur sa gentillesse ; mais il se trouva entre autres un comédien de la banlieue qui s'y prit si habilement que la jeune fille se laissa entraîner par ce tentateur à l'œil noir, dont les moyens de séduction consistaient en billets de théâtre de Passy et de Courbevoie. Rose avait été élevée par ses parents dans la religion du mélodrame. Le véritable Conservatoire n'est pas rue Bergère : il existe à Paris dans toutes les loges de portiers, dont l'ambition consiste à applaudir leurs *demoiselles* sur les planches. Si la concierge de Sainte-

Périne avait pu garder rancune à Rose de sa fuite, cette rancune serait tombée devant le choix du célèbre Lafourcade, qui faisait les délices des militaires de Courbevoie, ainsi que des rentiers de Passy.

Le titre de premier rôle que portait Lafourcade, en gros caractères sur les affiches, fit passer par-dessus l'enlèvement de Rose, d'autant mieux que la jeune fille se sentit prise d'une double passion, celle du comédien et celle de la comédie. Rose, qui, à l'heure qu'il est, fait les délices d'un petit théâtre, commença son apprentissag dramatique sous la protection de Lafourcade, et fut initiée dès l'abord aux mystères des coulisses. Deux mois après sa fuite, quand elle rentra à Sainte-Périne ; ce n'était plus un enfant, mais une jeune fille fatiguée par les misères de la vie, les privations de toute espèce que subissait son amant, et les travaux dramatiques, plus pénibles que le public se l'imagine. En deux mois, Rose avait dû exercer sa mémoire la nuit et le jour, afin de se faire un répertoire pour le moment où elle débuterait. Le directeur de la troupe ambulante de Courbevoie ne brillait pas par une caisse bien fournie : la proportion des recettes était de une sur cinq ; les appointements des acteurs s'en ressentaient, ainsi que la richesse de leurs costumes de ville et de théâtre. Ils étaient tenus, contrairement aux engagements dramatiques, à se fournir eux-mêmes des habits historiques : aussi le répertoire d'habits coûta-t-il à Rose encore plus de peine à fabriquer que le répertoire à apprendre par cœur ; mais qu'importe, elle était *artiste* : c'est un titre avec lequel les directeurs feraient jouer des cabotins à moitié morts de faim.

La concierge de Sainte-Périne présenta l'*artiste* à toutes les dames et à tous les messieurs de l'établissement. Rosette (c'était son nom de théâtre) fut complimentée; les plus galants promirent de s'intéresser à ses débuts, pour lesquels elle venait placer des billets dans l'établissement. Rosette débutait à Passy dans les premiers jours de septembre; elle jouait *en second* dans un vaudeville de M. Scribe, et elle comptait sur les applaudissements de ces messieurs, qui pouvaient revenir de Passy par l'omnibus de dix heures. Quelques-uns alléguèrent leurs maladies, leurs habitudes de se coucher de bonne heure, et entre autres M. Lobligeois qui ne se souciait nullement de souscrire à un billet de premières loges du prix de trente sous. M. Lobligeois n'avait jamais été au théâtre, et, malgré les grâces de Rose, il trouva moyen de refuser la souscription; mais il arriva que M. de Capendias, le jour de la représentation, fut empêché par une sorte de goutte qui lui rendait impossible le service de ses jambes, et il offrit son billet à M. Lobligeois. L'avare calcula que, la pièce finissant à neuf heures et demie, il lui serait loisible de revenir à pied de Passy, et il accepta par pure curiosité.

Cette représentation sembla donnée exclusivement pour les pensionnaires de Sainte-Périne, car la population de Passy ne pouvait s'intéresser aux débuts de Rosette, et elle était revenue de son enthousiasme pour le beau Lafourcade. Les premières loges étaient composées des différentes sociétés de Mme Ravier, de Mme Désir et du terrible Club des femmes malades qui représentaient plus spécialement la critique. Jamais je ne vis une si com-

plète collection de vieillards, tous en habits de fête, se passant de riches tabatières de mode ancienne. La curiosité était à son comble : on eût dit des enfants assistant pour la première fois au spectacle et s'intéressant rien qu'à voir le rideau avec ses grands plis et ses torsades d'or. Peut-être une secrète pensée courait-elle en même temps dans l'assemblée : « C'est le dernier spectacle que nous voyons. » Il ne manqua même pas à cette solennité ces types de femme singulière qu'on remarque aux premières représentations. Dans une petite avant-scène au-dessus de la rampe s'étalait une ancienne danseuse de l'Opéra, Mlle Bourdette, qui finissait tranquillement ses jours à Sainte-Périne, après avoir oublié sa folle vie de théâtre. Au déclin de ses jours, elle s'était prise de passion pour le jardinage, ainsi que beaucoup de vieillards qui cherchent à oublier les faussetés de la civilisation en se retrempant au sein de la nature ; mais l'annonce du spectacle avait rappelé à Mlle Bourdette ses anciennes pompes, et elle portait une robe de couleur éclatante, garnie de lophophores resplendissants. A côté d'elle était M. Cèdre, un des plus modestes pensionnaires de l'établissement, qui travaillait depuis dix ans à un grand ouvrage intitulé : *la Flore de Sainte-Périne*, où étaient décrits les mousses, lichens, byssus et les mille petites herbes logées entre les pavés.

Une autre personne occupait les regards de la foule : Mlle Clarita, femme-poëte, qui rédigeait un journal de tailleurs et protégeait Lafourcade. C'était une forte femme, avec un gros front, des cheveux coupés à l'enfant, une physionomie masculine, et le bruit se répandit dans la

salle qu'elle portait des bretelles, pour se rapprocher, sans doute, le plus possible de l'homme. Avant la comédie, Lafourcade, pour la récompenser de sa protection, eut la galanterie de chanter la fameuse romance :

Mon égoïsme à moi, c'est toi.

qui avait fait la fortune littéraire de Mlle Clarita, et les spectateurs n'eurent pas assez d'enthousiasme pour cette romance, rehaussée par une tendre mélodie. M. Destailleur accompagnait nécessairement Mlle Chaumont et la comblait de prévenances. Seul, au milieu de l'orchestre, M. Lobligeois sentait son isolement, ce qui ne lui était jamais arrivé. Pour lui, les politesses, les compliments faisaient défaut : on ne lui empruntait pas de lorgnette; il ne pouvait rendre ces petits services qui font le charme de la société, et, pour la première fois, il s'aperçut que chacun avait des habits de fête. Les dames portaient de vieilles dentelles, qui n'étaient pas sorties des tiroirs depuis bien des années; les messieurs, des cravates brodées : quelques-uns avaient détaché le jabot de l'ancien temps, sur lesquels ils laissaient tomber avec préméditation quelques grains de tabac pour jouer de la main sur le jabot avec la coquetterie qui agite un éventail dans les doigts ambrés d'une senora.

Mme de la Gorgette illuminait le théâtre par sa beauté triomphante : ce fut à cette soirée que M. Perdrizet compara sa poitrine à une corbeille : pour lui, il sautillait de loge en loge et semblait un pinson à lunettes d'or. De l'orchestre, on devinait son caquetage spirituel

aux aimables sourires féminins qui l'assaillaient. Le lustre semblait envoyer tout exprès ses rayonnements lumineux sur le crâne luisant du chef de bureau, et Mlle Miroy, dans sa loge, soupirait de la trop coquette galanterie de son adoré. Mme de la Borderie, tout entière à ses chagrins, avait souscrit pour deux billets en priant Rosette de la dispenser de venir; mais Mme Ravier était accompagnée de Jacquem, qui soupirait toujours après son admission à Sainte-Périne. Dans le petit couloir étroit qui contient une maigre place pour les musiciens, on remarquait M. Ravier, qui avait voulu rehausser la solennité de la représentation en prêtant le concours de son talent aux deux ménétriers de Passy qui accompagnent habituellement le vaudeville. La pièce commença, et, dès la seconde scène, Rosette parut habillée en étudiant allemand. A la vue de cette élégante petite personne, le corps serré dans une redingote de velours de coton, un pantalon gris collant, des bottes à la Souvaroff, une petite casquette de velours jetée coquettement sur le coin de l'oreille, un murmure d'enthousiasme éclata par toute la salle. On disait : Qu'elle est jolie! et bien habillée! et bien coiffée!

— *Tcharmante! tcharmante!* s'écriait M. de Flamarens assez haut pour qu'on l'entendît de la scène. Rosette fut troublée de cet accueil; son *rouge* la brûlait; ses habits d'homme la gênaient : les planches ne pouvaient plus la porter; elle pouvait à peine respirer, et elle eut juste assez de force pour s'appuyer contre un arbre et s'incliner devant ce public enthousiaste qui dansait devant ses yeux.

Mais les applaudissements la firent revenir à elle, et surtout les encouragements de M. de Flamarens, qui de sa voix aiguë : *Tcharmante! tcharmante!* aurait donné du cœur à de plus timides qu'elle. De toutes ces bruyantes approbations, une seule déplut particulièrement à M. Lobligeois, celle de M. de Flamarens. Il se sentait pour ainsi dire passé dans le corps de la débutante, et il distinguait par-dessus tout ce mot *tcharmante*, qui prenait une singulière expression, d'être prononcé par une voix vibrante, rendue encore plus significative par l'absence d'une dent de la mâchoire supérieure. Cette dent tombée était le seul défaut de M. de Flamarens, un des courtisans les plus élégants de la cour de Louis XVIII, et qui avait conservé, de son ancienne situation à la cour, un caractère de distinction devant lequel chacun s'inclinait encore à Sainte-Périne. M. de Flamarens se tenait droit malgré sa haute taille; il eût résolu le problème du parfait vieillard, si une demi-obésité n'eût contrarié la verdeur de sa vieillesse. Toujours vêtu d'un habit bleu à boutons d'or, d'un gilet irréprochablement blanc, ganté avec soin, M. de Flamarens avait conservé un parfum de bonne compagnie que notre époque ne connaîtra plus. Sa bouche était sans cesse souriante, son œil bleu caressait les femmes; seulement les joues un peu luisantes attestaient trop de soins et de précautions hygiéniques. Mme Gibassier prétendait que M. de Flamarens conservait la fraîcheur de son teint en s'appliquant la nuit sur la figure des rouelles de veau; mais c'était une calomnie, et les dépenses que faisait l'ancien courtisan, chez un parfumeur du faubourg Saint-Honoré, suffisaient à en-

tretenir le visage dans un état hygiénique peut-être trop brillant.

En ce moment, M. Lobligeois était jaloux de M. de Flamarens. Il ne se l'avouait pas encore, mais, après s'être retourné vers le galant interrupteur, qui, non loin de la première galerie, se penchait vers Rosette en frappant légèrement l'une contre l'autre ses mains gantées, M. Lobligeois rentra ses mains dans ses poches. L'artistique nœud de la cravate blanche de l'ancien courtisan lui rappela qu'il portait au moins depuis un mois une sorte de ficelle au cou, et les boutons ciselés de l'habit de M. de Flamarens, dans lesquels se jouait la lumière du gaz, lui firent penser qu'il manquait deux boutons à sa redingote jaune. Combien M. Lobligeois eût voulu crier bravo, faire sonner ses mains comme un tambour et manifester un violent enthousiasme pour être remarqué de Rosette, car elle devait avoir recueilli comme des diamants les encouragements de M. de Flamarens; mais l'avare n'osait donner cours à son admiration. Il était ignorant des formules d'approbation employées par les spectateurs du grand monde; il eût rougi d'applaudir, et ne pouvoir rendre son désir le rendait malheureux.

Le hasard fit que Rosette jeta un regard dans l'orchestre et qu'elle rencontra les yeux de M. Lobligeois. L'avare ressentit un tressaillement tel qu'il n'avait jamais éprouvé pareille sensation : la décharge d'une machine électrique, le frissonnement qui parcourt la moelle épinière à de certains passages d'une symphonie héroïque, les palpitations communiquées à toutes les fibres par le bruisse-

ment de l'or, le rappel à la vie par l'éther ne produisent pas de secousses plus douces que celle causée à l'avare par un simple regard de Rosette. M. Lobligeois en fut enivré; il y a dans le manége des yeux d'une actrice un sentiment qui caresse l'amour-propre avec d'autant plus de force qu'elle regarde un homme quand elle a tant d'yeux avides autour d'elle qui implorent cette faveur. En un instant, l'amour de l'or fut remplacé par l'amour de la femme. M. Lobligeois sentit poindre en lui un sentiment nouveau si vivant et si doux qu'il n'essaya pas de le combattre : une petite flamme s'allumait qui menaçait peut être plus tard de l'embraser tout entier; mais l'avare ne comprit pas le danger. Au contraire, il cessa de respirer dans la crainte d'éteindre cette flamme légère qui le remplissait de chaleurs inconnues. La femme lui fut révélée, et il méprisa l'argent.

De nouveaux horizons s'ouvrirent dans le lointain, avec des couleurs de lever de soleil. La vie s'élargissait pour l'avare. Il se dit que jusque-là il n'avait pas vécu, il eut pitié de son existence mesquine, du rôle égoïste qu'il avait joué jusqu'alors; il eut honte de ses vêtements et du peu de soin de sa personne. Rosette continuait son rôle; mais M. Lobligeois ne comprenait rien à la pièce. Il ne voyait qu'une femme devant lui, la physionomie souriante, le timbre frais et jeune, des formes fines et enfantines qui le plongeaient dans un ravissement extatique. Quand Rosette chanta un couplet de facture, M. Lobligeois pensa aux rossignols, quoique de sa vie il ne se fût inquiété du chant des oiseaux. La nature reprenait tout à coup ses droits qu'elle n'abandonne ja-

mais. Il est peu d'hommes, à n'importe quelle classe ils appartiennent, qui puissent se vanter, à leur heure dernière, de n'avoir pas payé leur tribut à l'amour. A son tour, M. Lobligeois, qui avait entendu, sans y prendre garde, tant d'histoires de galanteries, était entraîné par l'amour dans des prairies embaumées, bordées au loin par des marécages dangereux. Le vaudeville terminé, M. de Flamarens cria le premier : Rosette! Rosette! et M. Lobligeois, perdant toute timidité, se laissa aller à rappeler Rosette avec toute la salle. Sa voix avait pris de telles inflexions qu'il en fut surpris lui-même : il criait Rosette et il craignait de crier amour! Il lui semblait que chacun devait deviner ses sentiments à la façon dont il rappelait l'actrice. Rosette reparut, s'inclina devant les spectateurs avec un sourire plein d'une charmante émotion; mais un gros bouquet, parti des premières loges, fit tressaillir douloureusement l'avare, qui crut que ce bouquet avait été lancé par M. de Flamarens. Aussi attendit-il avec émotion que le gros de la foule fût passé pour tâcher de revoir Rosette. Son intention était de la retrouver à la sortie du spectacle et de lui offrir de la ramener chez sa mère, à Sainte-Périne. En sortant de l'orchestre, il aperçut un enfoncement assez noir dans le corridor qui conduit aux coulisses. Quel sacrifice n'eût-il pas fait alors pour complimenter Rosette et la voir de près dans le coquet habit d'étudiant allemand, qu'elle portait dans la perfection! L'intérieur d'un théâtre, avec son mirage, auquel peu d'hommes échappent, se présenta à l'avare tel que se le peint un jeune élève de rhétorique. Rosette était plus qu'une femme à ses yeux,

mais une actrice dont les regards animent le cœur d'une chaude flamme. Ce sont de telles pensées qui font amener à Bicêtre une douzaine de fous amoureux des reines et des impératrices. A cette heure, M. Lobligeois était réellement atteint de folie, car il oubliait sa vie passée, sa passion de l'or, pour vouloir se retremper dans une autre existence non moins fiévreuse.

Il attendit ainsi une heure, à la porte du théâtre, la sortie de Rosette, et jamais le temps ne lui parut plus long. Il eût souffert davantage s'il n'avait pas eu la certitude du départ du galant M. de Flamarens; mais les pensionnaires de Sainte-Périne, de peur de manquer le dernier départ de l'omnibus de Passy, avaient quitté précipitamment le théâtre. M. Lobligeois ne craignait plus maintenant que l'explication à donner de son attente dans la rue; quel motif alléguer pour se présenter en face de Rosette? L'émotion ne gagnerait-elle pas l'avare? Trouverait-il l'occasion de toucher un mot de ses secrets sentiments? Mais un moment suffit pour assoupir les craintes de M. Lobligeois et faire naître en lui de vives souffrances. A un certain timbre de voix rieuse, l'avare comprit que Rosette sortait du théâtre; quelqu'un lui donnait le bras, et son accent prononcé ne permettait pas de douter que le comédien Lafourcade reconduisait la jolie débutante, qu'il osait tutoyer.

Vers minuit, le quai qui conduit de Passy à Chaillot est désert; les lumières de Paris brillent au loin, la Seine coule lentement. De gros bateaux noirs de charbon sont amarrés, privés de mouvement. M. Lobligeois revint seul, le long du quai, plongé dans une sombre mélan-

colie, jetant un regard inquiet sur les ponts déserts, du haut desquels il pensait à se jeter. Le tutoiement de Lafourcade l'avait glacé ; le feu follet récent, qui s'était joué en lui pendant le spectacle, était remplacé par un mauvais tison éteint de décembre L'avare eut un sentiment de sa vieillesse, plus triste et plus désolé que le quai à cette heure. Que n'eût-il pas sacrifié en ce moment pour retourner trente ans en arrière, à cet âge où l'homme souple peut encore changer ses habitudes, vaincre ses passions, se plier aux exigences de la vie? Que faisais-je à trente-huit ans? se demanda M. Lobligeois? Et la figure de l'argent, qu'il avait adoré sous toutes ses formes, se représenta à chaque époque invoquée par l'avare. L'épargne, l'économie, l'avarice s'étaient emparées tour à tour du jeune homme, de l'homme et du vieillard, et avaient changé toutes les fantaisies, les idées qui flottaient autour de lui. La solitude vint à la suite de la soif de l'or, car la société des hommes amène toujours quelque dépense imprévue : pour accumuler avec plus de sûreté, M. Lobligeois avait fui toute relation, toute relation de famille. Il s'était réfugié aux environs de la barrière d'Enfer, dans une maison de laitier, afin d'échapper à certains neveux et cousins dont quelques-uns étaient dans la gêne. L'avarice amena la solitude, la solitude une sorte de déguenillement. Vivant uniquement pour lui, logé dans un faubourg, au fond d'une cour pleine de fumier et d'animaux, M. Lobligeois n'avait pas de toilette à faire : il contracta ainsi des habitudes de vivre misérables, dont il fut forcé de se défaire à son entrée à Sainte-Périne. Il eût sans doute été repoussé

lors de l'enquête qui fut faite sur sa demande d'admission, si un pair de France, son compatriote, n'avait poussé chaudement l'affaire; mais avant de recevoir l'avare, le directeur lui fit comprendre qu'à défaut de luxe, une mise convenable était exigée par les règlements, et M. Lobligeois, tout en soupirant, alla se fournir chez un fripier de vêtements dont la couleur seule indiquait le caractère du nouveau pensionnaire.

Ce fut seulement après cette représentation, en revenant seul sur les quais, que M. Lobligeois rougit de son costume. Rosette, dans son habit de velours d'étudiant, était si charmante, qu'il semblait impossible de se présenter à côté d'elle en mauvais équipage. L'avare comprit alors seulement le rehaussement que peut donner la toilette et l'apparence de jeunesse qu'on peut puiser dans des soins particuliers du corps. Par la coupe de ses habits, leur couleur et mille ingrédients hygiéniques, M. de Flamarens pouvait se donner seulement cinquante ans. M. Lobligeois se promit d'étudier le gentilhomme et d'essayer de surprendre quelques-uns de ses secrets de toilette; mais ces réflexions ne vinrent qu'une à une, lentement, jour par jour, et à force de creusements d'imagination. Sans doute, dès le lendemain, M. Lobligeois remplaça son paletot jaune par un habit; mais l'habit neuf ne fit ressortir que plus vivement les taches de graisse du pantalon, l'éraillement des genoux, les reprises grossières du bas des jambes. L'avare, tout en se combattant, décida de l'acquisition d'un pantalon dans un magasin de confection; mais les souliers énormes de porteur d'eau jurèrent plus avec le pantalon neuf que le

vieux pantalon avec l'habit neuf. Quand les pieds furent chaussés convenablement, la tête ne voulut plus être abritée sous un vieux feutre râpé, graisseux, portant sur le fond la livrée du soleil. M. Lobligeois acheta un chapeau neuf, au grand étonnement des pensionnaires.

A la suite de chaque acquisition nouvelle, il alla se faire admirer chez la concierge, sous le prétexte de la consulter; mais l'avare y mettait encore plus de ruse. Il espérait rencontrer Rosette chez sa mère ou apprendre de ses nouvelles. La mère, heureuse et fière de son enfant comme toutes les mères d'actrices, ne manquait pas de donner un feuilleton exact des succès de sa fille à qui, disait-elle, on offrait le plus brillant engagement à *Montpernasse*. Elle n'eût pas prononcé avec plus d'ostentation le mot de Comédie-Française. Grâce à son oreille complaisante, M. Lobligeois profita des conseils de la concierge, qui le persuada de ne pas s'en tenir à une simple réforme dans les vêtements extérieurs, mais encore de se fournir de linge, de mouchoirs, de bas, de cravates et de faux-cols chez une marchande à bon compte du faubourg du Temple. En moins de huit jours, M. Lobligeois, devenu savant en amour, chargea la concierge de s'occuper de ces acquisitions en sa qualité de femme, et il pensa avec raison qu'elle tirerait quelque commission sur ses achats.

La concierge ne prit guère plus d'un tiers en sus du prix du linge, et fut d'autant plus émerveillée des prodigalités de l'avare, que rien jusqu'alors n'avait pu les faire soupçonner. Moyennant une légère rétribution, elle se chargea d'ourler, de coudre, de marquer les chemi-

ses et les mouchoirs, ce qui donna à M. Lobligeois l'occasion de fréquenter assidûment la loge ; mais il fut récompensé de ses dépenses par la rencontre de Rosette, qui, un matin de printemps, apparut avec le plus frais chapeau de paille qui se pût voir. La vie d'actrice lui avait communiqué une sorte d'élégance dans la tournure et la toilette qui acheva de tourner la tête de l'avare. A l'aspect de Rosette, il fut pris d'un frémissement particulier qui lui coupa les jambes et la voix. Il ne pouvait parler et il fut forcé de s'asseoir. Mais la concierge avait un tel enthousiasme pour sa fille, qu'elle ne prit pas garde à l'émotion de M. Lobligeois.

— Comme tu es belle ! disait-elle ; et elle forçait le vieux pensionnaire de se répandre en admirations semblables.

— C'est M. Lobligeois, dit-elle, tu ne le reconnais donc pas?

En même temps elle servait, sans s'en douter, les désirs du vieillard amoureux, car elle répétait à sa fille l'admiration que M. Lobligeois avait pour son talent, le plaisir qu'il éprouva à la représentation de Passy et son intention d'alter la revoir jouer encore. Rosette sourit, s'inclina et dit qu'elle n'oublierait jamais les marques d'approbation que lui avaient donnés les pensionnaires de Sainte-Périne.

— Si monsieur tient à me voir dans un rôle nouveau, la semaine prochaine, nous donnons, à Courbevoie, la première représentation d'un drame dans lequel j'ai un rôle ravissant, le meilleur de la pièce : un petit paysan italien qui tient presque toute la scène... C'est moi qui

sers à découvrir le criminel... Le rôle est long, difficile à apprendre ; mais j'aurai bien du succès, ma bonne mère !

— Y a-t-il des brigands ? demanda la concierge.

— Oui, puisque je fais découvrir leur caverne.

— Alors c'est un ouvrage bien écrit ?

— Oui, maman.

— Y a-t-il des seigneurs ? ajouta la concierge, car je n'aime que les gens au-dessus de ma position.

Rosette ayant assuré que le drame était traversé par des tyrans farouches, une princesse persécutée, divers satellites et une horde de brigands, sa mère en conclut que le théâtre de Courbevoie serait trop petit pour contenir les amateurs de drame; et M. Lobligeois promit d'y assister afin de rendre compte du résultat de la représentation à la concierge, au cas où elle ne pourrait pas s'absenter de sa loge.

CHAPITRE V

On s'imagine combien la représentation donnée à Passy par Rosette enfanta de propos dans la société Gibassier. Il en est ainsi dans tous les petits centres, où les mêmes individus sont forcément mis en jeu. A l'exception d'un certain nombre d'hommes et de femmes qui, ayant occupé jadis une grande position, continuaient à aller le soir dans le monde et se tenaient dans une aristocratique réserve vis-à-vis de la classe moyenne de Sainte-Périne, les pensionnaires vivaient entre eux, et leurs propres observations ne pouvaient les porter qu'à des malignités sans cesse renaissantes. Mme Gibassier, dont la tendance d'esprit hargneuse trouvait sa satisfaction dans un petit cercle à étudier, avait longtemps choisi avant de réunir des auxiliaires dans son appartement. Tout d'abord, elle eut mille soins et mille égards pour un ancien officier supérieur d'artillerie, que la guerre avait condamné à une complète surdité. Le

lieutenant-colonel Roustamy servit d'enseigne au salon de Mme Gibassier; il commandait le respect par son nom. Ce fut une conquête précieuse. Un ancien consul infirme, attaqué d'une paralysie générale, qu'on amenait chaque soir dans un fauteuil à roulettes, trouva dans cette société dénigrante une sorte de compensation à ses maux.

N'espérant plus guérir, après avoir essayé de tous les remèdes et couru toutes les eaux d'Europe, l'ex-consul n'était pas médiocrement satisfait d'entendre médire de tous les gens vivants qui conservaient l'usage de leurs membres. Les plus grosses calomnies ne l'effrayaient pas, et le lieutenant-colonel, grâce à sa surdité, pouvait les prendre pour des affabilités. L'Institution contenait une vingtaine de vieilles filles entre lesquelles Mme Gibassier fit un triage. Certaine de s'entendre avec toutes les vieilles filles, dont le célibat avait changé en aigrissement l'égalité de caractère, la veuve, sans se connaître en observations physionomiques, fit des avances aux nez les plus pointus et aux lèvres les plus minces. Et son choix donna raison à la science de Lavater. Si on joint à ce personnel une vieille marquise condamnée à un branlement perpétuel de la tête par un tic nerveux, une aveugle chagrine et une dame qui laissait échapper de temps en temps une sorte d'aboiement, on aura une idée du Club des femmes malades, présidé par Mme Gibassier, dont le fauteuil, plus élevé que celui de ses visiteuses, était situé entre la chaise longue de l'ancien consul paralytique et la bergère du lieutenant-colonel affecté de surdité.

Saint Sébastien n'a jamais été plus criblé de flèches

par les peintres que la personne mise sur le tapis, lors de ces fameuses soirées qui se tenaient seulement deux fois par semaine, car Mme Gibassier avait compris que le dénigrement trop souvent répété amènerait une monotonie fatigante; mais les autres jours, aidée par deux vieilles filles, ses intimes, qui lui servaient de fidèles lieutenants, elle taillait de la besogne pour les jours de réception.

Justement, le lendemain de la représentation de Rosette fut un des lundis de Mme Gibassier.

— Quel dommage, mon cher monsieur, dit-elle au consul, que vous n'ayez pu assister hier au théâtre de Passy! Ah! nous en avons vu de belles!

— Madame Gibassier, que vous seriez aimable de me donner quelques nouvelles.

— Je ne sais vraiment par quel bout commencer, tant il s'est passé de choses...

Tout le club donna alors son avis: l'une proposait de mettre en avant M. de Flamarens, l'autre citait Mlle Bourdette, celle-ci s'emparait de Mlle Chaumont, celle-là de Mlle Miroy, car il est bon de constater que les vieilles filles s'occupaient encore plus des vieilles filles que des dames. Les lois mystérieuses des corporations qui font qu'un cocher, causant à la station avec un autre cocher désœuvré, ne parlera que de courses et de voyageurs, les comédiens ne s'occupant que de leurs camarades, les couvreurs admirant en l'air la couverture d'une toiture, expliqueront-elles cet acharnement des vieilles filles à se dénigrer entre elles? Si le lieutenant-colonel n'eût été sourd, à coup sûr il eût frémi du caquetage de

toutes ces femmes s'entre-déchirant; mais rien ne pouvait plus froisser son tympan, pas même les aboiements de la vieille dame qu'on avait placée à ses côtés, afin que le cercle en fût débarrassé.

— Mesdemoiselles! mesdemoiselles! s'écria Mme Gibassier en réclamant le silence, si vous parlez toutes ensemble, vous risquez de ne pas vous faire comprendre. Il me semble, d'ailleurs, que vous vous exercez sur trop de personnes à la fois... Il est bon de ne pas éparpiller son esprit sous peine de le perdre... Je vous demande la permission de m'occuper un moment de la singulière robe que portait insolemment Mlle Bourdette à cette représentation. A-t-on jamais vu pareille audace de s'habiller avec une étoffe de théâtre? Une garniture de lophophores resplendissants à l'âge de cette ancienne danseuse! Vraiment, il n'y a dans l'Institution que M. Cèdre pour se montrer en compagnie d'une telle mascarade!

— Est-ce que M. Cèdre est épris de Mlle Bourdette? demanda l'ex-consul.

— Le pauvre homme n'y pense guère; il a été entraîné de force par la danseuse pour lui servir de cavalier, car aucune de ces dames n'eût consenti à accomcompagner Mlle Bourdette vêtue comme une reine de théâtre.

— Certainement, dirent en chœur les vieilles filles.

Un aboiement de la dame nerveuse sembla confirmer l'opinion publique.

Là-dessus on discuta sur la question de l'admission des femmes de théâtre à Sainte-Périne. L'administration

de l'assistance publique recueillit un blâme général dans cette circonstance. Toutes ces dames et demoiselles se disaient confites en dévotion, allaient religieusement aux offices de la chapelle de l'établissement, et il fut décidé que plusieurs d'entre elles tâteraient l'aumônier, l'abbé Falaise, afin de faire réprimander vertement Mlle Bourdette de la robe éblouissante qu'elle avait tirée de son ancien coffre, laquelle robe fut certainement profanée jadis sur les planches de l'Opéra.

Puis vint le tour de Mlle Miroy d'être exposée au pilori. Son crime consistait en une inattention marquée de la comédie et en une attention profonde pour chacun des mouvements de M. Perdrizet.

— En omnibus, dit Mme Gibassier, je lui ai demandé de m'éclairer sur un passage du drame, que je feignis n'àvoir pas compris, et Mlle Miroy est restée béate sans pouvoir me répondre. Certainement elle n'a pas entendu un mot de la pièce, cette grande folle qui s'imagine que M. Perdrizet va passer son temps à soupirer pour elle.

— On dit, reprit amèrement une vieille fille, qu'elle pense à se marier avec lui.

— Si cela était, dit Mme Gibassier, nous y mettrions bon ordre. Je ne comprends même pas que nous laissions des intrigues se nouer autour de nous.

— Mme Gibassier a raison.

— N'ai-je pas vu dans le principe M. Perdrizet s'exposer à de graves accidents en passant des quarts de nuits sous les fenêtres de sa belle ?

— Mais aussi le directeur s'est interposé.

— Qui l'a prévenu, s'écria Mme Gibassier, sinon moi,

par un petit mot adroit dont il ne pouvait soupçonner l'origine? Ne pourrait-on pas employer le même moyen avec plus de précautions encore pour avertir Mlle Miroy du danger qui la menace?

En ce moment, les vieilles filles défendant la corporation semblaient prendre parti pour Mlle Miroy contre M. Perdrizet, qu'on avait remarqué tournant autour de Mme de la Gorgette. Le petit chef de bureau fut déclaré un effronté *coureur*, par la raison qu'il n'avait jamais adressé le moindre hommage à aucun des membres du club féminin.

Ces propos étaient coupés de temps en temps par l'étrange aboiement de Mme de Lacourtie, que cette infirmité fit placer à Sainte-Périne. La pauvre femme souffrait de cette maladie, qu'elle ne pouvait vaincre et qui l'isola forcément de la société. Les médecins avaient espéré qu'une vive émotion pourrait la guérir, et s'efforcèrent de pousser ses parents à la marier. Quoiqu'elle fût riche, beaucoup de prétendus reculèrent à l'idée d'épouser une femme qui aboyait tout à coup sans être arrêtée par le lieu où elle se trouvait. Vers trente-cinq ans, il se présenta un jeune homme dont les affaires étaient tellement embarrassées, qu'il ne recula pas devant cette union : grâce à une bizarrerie de la nature, les créanciers du mari furent payés; mais la fortune passa rapidement dans les mains du prodigue, qui abandonna la femme qu'il avait épousée par intérêt. Dans les premières années du mariage, le mari affecta de se conduire honnêtement vis-à-vis de la pauvre disgraciée : il la menait au théâtre, quoiqu'un aboiement subit, trou-

blant la pièce, révoltât la salle entière ; mais c'était pour arriver à disposer de la fortune entière d'une femme qui, trop faible pour résister, se laissa dépouiller. Elle passa ainsi trente ans séparée de son mari, ruinée, n'ayant conservé que de faibles ressources, et l'Institution Sainte-Périne lui parut un refuge contre le monde où elle ne pouvait pénétrer. Mme Gibassier s'en était emparée dès son arrivée, car la vieille femme songeait à s'abriter sous l'influence des noms et des titres nobiliaires. Sans société, craignant d'être repoussée des pensionnaires par son infirmité, Mme de Lacourtie se laissa entraîner dans le Club, et elle ne s'aperçut que plus tard de la terrible organisation dans laquelle elle était entrée ; mais d'une faiblesse extrême, connaissant les méchancetés dont Mme Gibassier et ses amis pouvaient user, elle n'osa se séparer du club des femmes malades, et si elle ne se joignait pas aux mauvais propos, aux lettres anonymes, elle semblait les approuver par son silence.

Mme Gibassier n'en demandait pas plus ; son seul but était d'être protégée par de nombreux complices, dont les uns pouvaient être courageux, les autres timides, suivant leur tempérament ; mais il était nécessaire d'imposer aux pensionnaires de l'Institution par un certain groupe, et la vieille femme y avait réussi. Le nom de Mme Gibassier n'était prononcé dans Sainte-Périne qu'avec terreur ; combien de pensionnaires détournaient la tête quand elle attachait sur eux son regard observateur, qui jaillissait comme une èche d'une prunelle d'un vert clair, presque toujours cachée derrière des paupières clignottantes et ridées !

Cet œil faisait penser à un tigre nonchalamment étendu sur le sable, d'une parfaite tranquillité en apparence, que le moindre bruit réveille aussitôt. Mme Gibassier semblait toujours aux aguets : elle avait une physionomie de la famille de celle des gens de police, dont le regard va sans cesse de droite à gauche et ne s'arrête jamais à l'horizon. On eût dit que Mme Gibassier voyait par le dos à de brusques réponses qu'elle faisait tout à coup à des personnes qui s'étonnaient d'avoir été observées sans s'en douter. Les traits secs et tranchants de Mme Gibassier ne prêtaient pas en faveur de la couleur de ses observations, car on sentait que les meilleures actions racontées devant elle devaient se dissoudre comme des perles dans du vinaigre. Parlant peu, mais nettement, Mme Gibassier s'était emparée facilement d'une sorte d'autorité sous laquelle les habitués de son salon pliaient sans mot dire. D'un geste, d'un regard, elle savait arrêter les conversations les plus animées, et les béquilles doubles qui se dressaient à chacun des côtés de son fauteuil prenaient la forme d'instruments despotiques tels que l'imagination se plaît à en décorer les souverains de peuples sauvages. Quand la discussion était lancée trop vivement pour que les adversaires pussent se soustraire aux gestes et aux regards de la présidente du club, un coup sec, produit par le choc des deux béquilles l'une contre l'autre, était plus impérieux que toutes les sonnettes des assemblées délibérantes.

M. Tringle lui-même cessait ses doléances sur la cuisine et craignait autant ces avertissements que si la

mort fût venue, de son doigt sec, frapper deux coups à sa porte le matin. Quoique les femmes soient peut-être moins sujettes que les hommes aux terreurs insensées que cause la mort à la vieillesse, les statistiques rassurantes sur la durée de la vie, les faits nombreux dont M. Tringle avait toujours une forte provision étaient écoutés avec une certaine attention par l'assemblée. On se moquait de M. Tringle après son départ, mais on le supportait, et il était un des rares habitués du salon qui eût le droit de tenir quelque temps le dé de la conversation. Il était d'ailleurs protégé par l'ex-consul paralytique, qui se cramponnait à la vie avec cette rage que déploient les gens maladifs. Depuis que M. Tringle eut raconté le cas singulier d'un homme qui, après s'être mutilé en tombant d'un sixième étage, avait vécu soixante-quatre ans dans un lit sans pouvoir faire usage de ses membres, il eut un ami dévoué dans la personne du consul. La maladie chronique est une sorte de prison à perpétuité qui laisse encore de l'espoir au malade ainsi qu'au prisonnier : des rêves de santé travaillent les uns comme l'espoir de la liberté s'empare de sautres.

Grâce à son répertoire d'anecdotes, M. Tringle était supporté dans le salon Gibassier, et il assistait aux conférences silencieusement, sans prendre garde aux complots méchants qui s'y tramaient; l'esprit de M. Tringle était ailleurs, dans une sorte d'Élysée fantastique où des vieillards d'un âge incalculable se promenaient dans des jardins embaumés, et renaissaient tous les matins à une nouvelle vie. Chez Mme Ravier,

M. Perdrizet s'était moqué de M. Tringle, avait persifflé ses croyances, et depuis on ne l'avait pas revu. M. Tringle n'avait pas sur la mort les mêmes idées que M. Lobligeois, car, entre toutes, la passion de l'or est celle qui, en même temps qu'elle rend les doigts crochus, inspire à l'âme un amour immodéré pour le corps; mais M. Tringle, d'un caractère difficile, ne pouvait supporter la contradiction et ne la pardonnait pas. Aussi s'imagine t on quelle rancune il gardait à ceux qui osaient plaisanter sur des faits aussi importants que ceux de la prolongation de l'existence.

Quand Mme Gibassier entama le chapitre relatif à M. Lobligeois, M. Tringle était perdu dans les combinaisons culinaires d'une soupe réconfortante qui ne devait pas contenir moins de quatorze espèces de légumes: suivant lui, les sucs nourriciers de produits si variés produiraient des effets salutaires à la santé; mais il semblait difficile d'amener l'économe de Sainte-Périne à ordonner la confection d'un tel potage. Si les quatorze légumes bouillonnaient dans le cerveau du maniaque, les nouvelles habitudes de M. Lobligeois prêtaient encore à une plus grande variété de commentaires. Il avait été déclaré amoureux, tout le prouvait; mais quelle était la personne assez pourvue de charmes pour changer ainsi complétement un homme jusqu'alors dévoré par la passion de l'or? Chacune des dames disait son mot sans parvenir à trouver l'objet de la flamme de l'avare. Cette curiosité mal satisfaite, cette inquiétude d'errer à travers une forêt de commentaires, donnait aux habitués du club l'aspect épileptique de poëtes qui,

ayant perdu tout à coup la mémoire, chercheraient des rimes. Les bouches se tiraient, les tempes se creusaient, mille rides nouvelles s'ajoutaient aux anciennes, les bouches rentraient, les mentons s'allongeaient, toutes ces vieilles langues portaient le nom de Lobligeois avec la secrète intention d'y accoler un nom féminin pour les triturer, les lancer l'un contre l'autre et en obtenir des effets d'un scandale intéressant.

En ce moment, M. Lobligeois lui-même entra ; non plus le Lobligeois des anciens jours, l'avare aux ongles en deuil, l'homme à la redingote safran, au chapeau crasseux, celui qui portait une mauvaise ficelle de coton enroulée autour d'un col de chemise qui semblait une corne de roman pliée par le doigt graisseux d'une cuisinière, mais un Lobligeois nouveau qui donnait raison aux théories de rajeunissement de M. Tringle, un Lobligeois en paletot neuf, en linge blanc, un être surnaturel pour tout dire. Un léger murmure d'ébahissement se fit entendre dans le salon.

— Nous parlions de vous, monsieur Lobligeois, se hâta de dire Mme Gibassier. Ces dames se plaignaient de ne plus vous voir.

L'avare s'inclina, sans se douter des regards qui entraient dans ses habits comme des vrilles. A cette heure, M. Lobligeois était dans la position d'une victime entourée d'assassins qui n'osent porter les premiers coups. Mme Gibassier lui offrit une chaise et la plaça de telle sorte que le malheureux pouvait être étudié de face, de dos, sans qu'aucun mouvement ni tressaillement fussent perdus. En femme habile, Mme Gibassier dressa sponta-

nément son plan d'attaque : il fallait qu'avant la fin de la séance M. Lobligeois lui livrât son secret. Son or, qu'il aimait plus que la vie, s'était échappé en partie dans ces recherches de toilette ; pourquoi ne lui serait-il pas plus facile de lui arracher son secret ?

Assis sur la sellette, M. Lobligeois était d'autant moins sur ses gardes, qu'il ne soupçonna pas le complot. Toute idée fixe chasse l'observation la plus développée, car l'observation, pour ne pas s'éparpiller, se met au service de l'idée fixe. Un rayonnement intérieur s'était emparé de M. Lobligeois et faisait luire un soleil éclatant et bienfaiteur au centre duquel apparaissait l'image de Rosette. Si la passion de l'or mal éteinte cherchait à reprendre ses droits, ces rayons lumineux qui encadraient le profil de l'actrice n'associaient-ils pas cet amour naissant à la puissance de la fortune ? L'avarice souriait encore à l'avare, et la première passion faisait bon ménage avec la nouvelle. Grâce à ce que M. Lobligeois appelait son *économie*, il lui était permis aujourd'hui de répondre aux moindres désirs de Rosette, si elle acceptait les hommages de l'amoureux. Aussi M. Lobligeois ne pouvait-il prendre garde aux interrogatoires du terrible tribunal inquisiteur devant lequel il se trouvait. Mme Gibassier amena naturellement la conversation sur le compte du personnel féminin de Sainte-Périne, et ce fut un massacre, une boucherie tels, que l'esprit de M. Lobligeois en fut révolté. Les flèches de l'amour laissent d'abord dans les plaies une sorte de baume qui rend meilleures les natures les plus perverties. L'humanité apparaît sous un jour meilleur, un caractère satirique devient

bienveillant, les actions des hommes se colorent de teintes moins tristement égoïstes, les sentiments paraissent plus sincères, les paroles plus amicales ; le *bien*, le *beau*, le *vrai*, cette trilogie fantastique cherchée par les philosophes, semble exister quelque part, dans le pays régi par la *liberté*, l'*égalité* et la *fraternité*. Le mensonge, les intentions coupables, les perfidies, les trahisons, les scandales, les inimitiés sont bannis de la terre. L'esprit adopte les utopies généreuses rêvées par de grands chercheurs. Et tout ce changement est produit par des yeux de femme, par une bouche souriante, par la fraîcheur de la jeunesse ! Amour, amour, tu perdis M. Lobligeois !

En entendant ces âcres satires, ces paroles aigres, ces traîtres inductions contre toutes les dames de l'établissement, M. Lobligeois fut froissé ; il n'était plus au diapason du salon Gibassier, avec lequel à cette heure il ne sympathisait guère plus qu'un parchemin avec des charbons ardents. Cependant madame Gibassier continait sa tuerie, sans paraître remarquer le malaise de l'avare : elle évoquait tous les noms des dames de l'Institution, et accolait à chacun d'eux une petite biographie empoisonsonnée, froide et courte comme une vipère. Quelquefois un mot lui suffisait pour accabler celle qu'elle mettait en jeu, mais le mot n'en portait pas moins. Et toutes les vieilles demoiselles applaudissaient à ce massacre. Le but de Mme Gibassier était de personnifier si cruellement chaque dame de Sainte-Périne, que M. Lobligeois donnerait des marques certaines de répulsion quand comparaîtrait la personne qui lui était sympa-

thique; mais, quoique habile, Mme Gibassier fut trompée dans ses calculs : l'état d'esprit dans lequel se trouvait l'avare fit qu'il tressaillit à chaque nouvelle accusation sans manifester de symptômes plus prononcés en entendant ces calomnies. Mme Gibassier se dit : « Ce n'est pas pas dans la maison que M. Lobligeois est amoureux. » Car elle avait fait passer sous les fourches de sa langue empoisonnée toutes les dames de Sainte-Périne, sans omettre même les plus âgées; mais la situation dans laquelle se trouvait l'avare ne pouvait lui échapper; elle le voyait mal à l'aise, elle sentait qu'il brûlait de s'échapper, elle comprenait qu'il ne reviendrait plus désormais, et qu'une antipathie prononcée avait remplacé non pas la sympathie, mais l'habitude prise depuis un an par M. Lobligeois de fréquenter son cercle. On voit souvent des personnes liées par les mêmes instincts et les mêmes goûts vivre en bonne intelligence jusqu'à ce que l'une d'elles se lance dans d'autres sentiers, voie s'ouvrir de nouveaux horizons : le trait d'union est remplacé par une haute barrière. Autant ces personnes se lançaient jadis dans d'intimes causeries, autant elles deviennent froides quand l'une est en progrès et l'autre stationnaire. Toutes deux s'abordent avec réserve, leurs mains ne se serrent plus avec expansion, la froideur semble se communiquer à la peau des doigts, les affinités sont rompues, l'embarras succède à une douce familiarité. On s'est rencontré, on hâte de se quitter et l'*au revoir* est prononcé d'un ton qui marque combien on serait aise de n'avoir plus de rapports désormais. Quoique ces délicatesses ne pussent se produire dans les réunions de

Mme Gibassier, basées sur le dénigrement, les caractères principaux d'une rupture ne s'en firent pas moins sentir sur la physionomie de M. Lobligeois. A sa mine embarrassée, au maintien de sa personne, à la façon dont il était assis sur l'extrême bord de la chaise, il était facile de pressentir combien il désirait, sans l'oser, prendre congé de la société. Mais Mme Gibassier se complut à faire souffrir l'avare en dépensant à son intention des milliers de compliments exagérés dont il n'avait que faire, compliments qui roulaient sur sa bonne mine, sur la recherche de ses habits, sortes de propos caustiques dans la confection desquels excellent les femmes. A différentes reprises, lardé de mille traits auxquels il ne pouvait répondre, tant ses ennemis étaient nombreux, M. Lobligeois avait essayé de se lever, mais un mot plus piquant le forçait à se rasseoir de nouveau. Il comprenait maintenant qu'il était deviné, et il maudissait ses vêtements de le trahir; il craignait plus que le conseil des Dix ce terrible club de femmes dont il avait été à même d'apprécier la redoutable curiosité. Il se souvenait des exécutions auxquelles il avait assisté ; ce n'étaient plus des oreilles, des yeux, des ongles qu'il redoutait, mais des scalpels qui s'ouvriraient aussitôt son départ pour l'écorcher. Aussi essaya-t-il de dompter sa physionomie pour arriver à prendre un air souriant; il poussa la témérité jusqu'à essayer de se mettre à l'unisson des dames du club en lançant un trait perfide contre Mlle Miroy. C'était peine perdue. Un mouton tombant dans un groupe de loups ne réussît pas à sauver sa vie en demandant à se faire loup. Qu'il trahisse le berger,

qu'il indique où est parqué le troupeau, on en profitera, mais le mouton n'en sera pas moins mangé.

Par moment, M. Lobligeois se sentait pris de l'envie de crier : Pitié ! mais ce mot était inconnu dans le dictionnaire de Mme Gibassier ; et les alternatives de crainte et de terreur par lesquelles passait l'avare donnaient à l'assemblée un spectacle qui prouvait sa puissance. Ce ne fut qu'après un suprême effort que M. Lobligeois put se lever et quitter un salon qui lui semblait un abattoir. Ainsi que l'avare l'avait pensé, la discussion roula exclusivement sur son compte, ses actions passées, ses faits et gestes, et Mme Gibassier n'eut pas besoin de recommander aux vieilles filles qui l'entouraient de surveiller désormais, par tous les moyens possibles, la conduite de celui qui passait pour un renégat.

CHAPITRE VI

Le rhumatisme ayant abandonné le bras de M. Ravier, sa femme en profita pour donner une petite soirée musicale à laquelle je fus invité, grâce à mon ami Jacquem; je pus ainsi étudier sur le vif ce monde singulier dont j'entendais souvent raconter par le peintre les non moins singulières aventures. Le cercle fut un peu élargi pour cette solennité, à laquelle je m'intéressai d'autant plus vivement, que, pour la première fois, j'allais jouir de ce tableau vivant, découvert à l'Exposition universelle, qui fut pour moi une initiation à des mœurs particulières qu'il n'est pas toujours facile de rencontrer ainsi encadrées. Sauf les personnages de la haute aristocratie, qui ne recevaient et n'acceptaient aucune invitation, de précieux échantillons de la vieillesse étaient étalés à mes yeux. Qu'on se figure les transports d'un botaniste à qui on découvre tout à coup un petit coin isolé où poussent des fleurs non encore décrites! L'Institution de Sainte-Périne était pour moi une découverte de la na-

ture de la goutte d'eau, quand on s'avisa de l'étudier pour la première fois au microscope. Rien que l'invitation à cette soirée m'empêcha de dormir pendant deux nuits, et il arriva qne la réalité ne fut pas au-dessous de mes espérances.

Pendant que M. et Mme Ravier jouaient un duo de Fiorillo, je n'avais pas assez de mes deux yeux pour regarder ces auditeurs, qui se croyaient des spectateurs, et qui pour moi n'étaient que des acteurs. Combien de beaux romans cachés sous ces cheveux blancs, sous ces crânes polis, et quels romans supérieurs à ceux que décrivent les observateurs les plus exacts! S'il eût été possible, je me sentais de force à vivre plusieurs années au milieu de ces vieillards, à les écouter et à me contenter de la modeste position de scribe. Maintes fois, il m'arriva de me sentir devenu vieux tout à coup; les efforts que je faisais pour m'introduire dans la peau de mes personnages m'attiédissaient le sang, sans que mon cœur en fût moins chaleureux. Le cœur! voilà ce qui survivait chez tous ces vieillards. Le temps avait mis les têtes en branle, ébréché les dents, ridé les joues, éteint les yeux, enlevé les cheveux, mais le cœur avait échappé à ses atteintes. Le cœur ne serait-il pas cette âme immatérielle, qui a échappé à l'autopsie physique des chirurgiens pour retomber sous le scalpel moral des philosophes ? Les derniers battements du cœur ne valent-ils pas ce vòl à tire-d'aile de l'âme, qu'on dit nous quitter après la mort? La petite et douce musique de Fiorillo favorisait mes réflexions, et j'aurais pu m'oublier dans d'inutiles rêveries, lorsque je fus rappelé à la

réalité par le cœur de Mme de la Georgette, qui était comme enfouie dans une montagne rose, et dont le doux soubresaut marquait encore de la vitalité. Qu'on s'imagine une Sévigné, un peu forte, avec d'épais cheveux argentés, et on aura un portrait exact de la rivale de Mlle Miroy.

Mme de la Gorgette avait peut-être la coquetterie de la chevelure, car, pour mieux en faire ressortir la splendide blancheur, un nœud de velours noir était posé du côté de la tempe gauche. On a vu quelquefois des femmes de trente-cinq ans, dont la chevelure a grisonné tout à coup, et apporte un charme singulier à la physionomie. Mme de la Gorgette avait ce charme; d'un regard elle attirait les plus timides, et je ne saurais dire quelle impression j'emportai d'une légère conversation avec elle : le timbre de sa voix mettait tout d'un coup à l'aise, et donnait envie de lui conter quelque mot plaisant, rien que pour admirer ces chairs tressautantes qui entraient immédiatement en allégresse. Cette soirée porta le dernier coup à Mlle Miroy, qui entraînait M. Perdrizet dans les sentiers de la mélancolie, sans se douter combien cette tendance était antipathique au chef de bureau. Au milieu des dames de la soirée, Mme de la Gorgette paraissait une reine, et je ne fus pas étonné, quelques jours après, d'entendre parler du galant cadeau que lui avait fait M. Perdrizet, un cadeau qu'il me fut donné de voir et d'étudier.

Où M. Perdrizet avait-il découvert cette feuille légère, semblable à un billet de banque, qui portait pour titre : *Nouveau papier-monnaie de Cythère*, au centre duquel on

lisait : *Assignat de cinquante baisers payables au porteur*; sous ce titre était gravé délicatement un autel de l'amour portant un cœur enflammé. Les encadrements du billet portaient mille propos délicats, tels que : *Loi de la Nature. — Série des cœurs. — L'an du bonheur* (avec la date en blanc). — *Domaines de l'amitié.* Sur le côté droit était imprimé : *L'amour récompense la fidélité,* et, en regard : *L'amour punit l'indifférence.* Enfin, au bas de l'assignat : *Fidélité : sa garantie est dans nos serments.*

Ce billet de banque fit le désespoir de tous les amoureux de Sainte-Périne. Les messieurs étaient jaloux de la découverte de M. Perdrizet, et les dames reprochaient à leurs soupirants de ne pas avoir donné cours depuis longtemps à de tels assignats, dont la dépréciation ne pouvait jamais arriver. Les fameuses cartes du *Tendre* étaient dépassées par le papier-monnaie de Cythère, et je ne m'étonnai plus qu'avec de tels moyens M. Perdrizet triomphât des cœurs les plus rebelles. Combien sont précieux les premiers cadeaux de l'amour! Une épingle donnée à propos vaut mieux que tous les bijoux. L'assignat de cinquante baisers, quoiqu'il parût à Mme de la Gorgette empreint d'une certaine nuance audacieuse, ne lui déplut pas et la fit sourire. Par les galanteries habituelles de M. Perdrizet, le cadeau pouvait être accepté sans entraîner quelque idée défavorable. L'opinion publique peignait le chef de bureau comme un homme dont la vie et les pensées étaient sans cesse tournées vers le beau sexe, et ses galanteries ne tiraient pas à conséquence; mais Mlle Miroy ne pensa pas de la sorte, quand elle apprit l'existence de ce singulier billet à ordre à l'aide

duquel M. Perdrizet réclamait des baisers. Cinquante baisers, donnés et réclamés avec une telle prodigalité, semblent de la famille de ceux qui se distribuent avec libéralité entre jeunes gens dans les petits jeux.

Ils sont donnés comme ils sont reçus, un peu sans façon, par complaisance, innocemment; mais ne pouvait-il pas arriver que sur les cinquante M. Perdrizet n'en prît quelques-uns empreints d'une certaine scélératesse! A cè jeu dangereux Mme de la Gorgette serait peut-être tentée, et la pauvre demoiselle Miroy payerait les violons. Déjà depuis longtemps on pressentait que M. Perdrizet était fatigué de son amour; il n'écoutait plus avec l'attention des premiers jours les tendres paroles que lui murmurait son amie en se promenant avec lui autour du pavillon des bosquets; le traître avait même souri en exécutant la prière de Mlle Miroy, qui lui donna une feuille de rosier en le priant d'appliquer ses lèvres sur la nervure de la feuille, ce que fit M. Perdrizet sans se rendre compte du désir de celle qui l'adorait. A l'endroit où le chef de bureau avait appliqué ses lèvres, Mlle Miroy y appuya les siennes et renferma la feuille du rosier dans un petit portefeuille. Toujours son amour la reportait vers la nature; aussi trouvait-elle grossier cet assignat de cinquante baisers, qu'elle disait rappeler les mauvais temps de la Révolution, incapables de concorder avec de purs sentiments.

— Vous vous tourmentez trop, ma chère demoiselle, lui dit Mme de la Borderie, et en même temps vous tourmentez M. Perdrizet. Prenez-le tel qu'il est, il n'est pas en votre pouvoir de changer son caractère. A cela,

Mlle Miroy répondait par l'exemple de M. Destailleur et de Mlle Chaumont. M. Destailleur ne connaissait qu'une femme au monde, il ne vivait que pour elle, il passait le jour et la nuit à rêver à quelque objet qui pût lui plaire. On citait son dernier mot comme une preuve du tact et de la délicatesse qu'il savait apporter dans les phrases les plus banales de la conversation. Tous les matins, quand il répondait au : *Comment vous portez-vous ?* de Mlle Chaumont, c'était avec une variante pleine de charmes. On conte que jadis un vaudevilliste avait pour tâche spéciale de bâtir le fameux couplet au public, d'autant plus difficile à tourner que depuis soixante ans des millions d'auteurs ont demandé dans des milliers de couplet final au public de vouloir bien applaudir l'auteur et les acteurs. Il fallait certainement une imagination très-fertile pour inventer une nouvelle formule piquante, propre à faire sourire des spectateurs blasés. M. Destailleur avait autant d'imagination que le collaborateur chargé du couplet; chaque matin, il trouvait une réponse galante à une phrase invariablement la même. Peut-être passait-il une partie de ses nuits à la travailler. Mais cette réponse paraissait si naturelle, si vivement tournée, et il la disait avec une telle physionomie, qu'on ne pouvait guère supposer qu'elle ne coulât pas de source. Celle qui faisait actuellement le désespoir de de Mlle Miroy était ainsi conçue : Mlle Chaumont ayant demandé à M. Destailleur comment il se portait, il répondit : — Comme ne voulant vivre que pour vous aimer. — Douce et cruelle phrase qui s'était enfoncée dans le cerveau de la pauvre demoiselle Miroy, car elle

lui montrait en même temps la tendresse d'un amour persévérant et le ridicule d'une passion qu'elle portait à elle seule. Plus M. Destailleur était fidèle, plus il faisait apparaître la légèreté de l'aimable Perdrizet.

Le chagrin pousse à la solitude, la solitude amène de certaines pratiques qui touchent à la manie. Mlle Miroy se jeta dans les réussites. On a appelé *réussites* des combinaisons plus ou moins compliquées de cartes à jouer, dont les grandes divisions consistent d'abord dans les couleurs, et ensuite, dans les grades des rois, dames ou valets. Quelques réussites sont compliquées, d'autres simples; le hasard, joint à un peu d'attention, amène quelquefois une réussite au premier coup, tandis que des séries de cartes contraires peuvent empêcher la réalisation d'un arrangement méthodique des cartes pendant des heures entières. Les femmes inoccupées font des réussites, pour la réussite en elle-même, afin de passer le temps; mais d'autres pensent à une chose, à quelqu'un, en appliquant l'image de ce quelqu'un à leur réussite. M. Perdrizet était toujours au fond des cartes; en battant le jeu, Mlle Miroy se disait: Réussirai-je? car elle espérait que cette réussite annonçait une consolidation de l'affection de M. Perdrizet. Bien des fois les réussites avaient menti, mais Mlle Miroy n'en continuait pas moins à battre, à tailler, à assembler méthodiquement les cartes, espérant qu'elles lui donneraient une fois raison.

Tant que M. Perdrizet se montra purement volage, Mlle Miroy se nourrit d'espoir: le petit chef de bureau étant ainsi, qui pouvait se vanter de fixer le séduisant

papillon? Mais, quand il s'attela publiquement au char de la belle Mme de la Gorgette, Mlle Miroy en ressentit une sorte de déchirement intérieur tel qu'il lui semblait que sa salive sentait le sang. Elle frissonna comme un poitrinaire qui connaît sa maladie et voit se présenter tout à coup les premiers symptômes irrécusables dont il ne peut retarder le triste dénoûment. Sous le coup de cette passion dévorante, Mlle Miroy commit la faute à laquelle bien peu de femmes échappent, de la détailler à l'infidèle, sous la forme de lettres fiévreuses dont la correspondance de Mlle de Lespinasse pourrait donner l'idée. Ce fut une série de lettres quotidiennes, pressantes, amoureuses, désespérées : la pauvre femme laissait courir sa plume sans s'inquiéter si la raison entrait dans ces phrases longues et lâches, d'une *anglaise* maigre et hâtive, dont les caractères n'étaient guère plus dessinés que la pensée. Du milieu de ce fatras se détachent quelques cris de souffrances réelles, quelques apostrophes éloquentes, mais noyées dans les pages nombreuses dont M. Perdrizet n'avait que faire. J'ai pu parcourir à la hâte cette correspondance, qui n'est pas sans analogie avec les romans par lettres de Mme Riccoboni. Il faut beaucoup de courage pour y découvrir quelques traces de sentiments réels.

Au début, M. Perdrizet répondit à Mlle Miroy, qui le suppliait de venir lui rendre visite, car elle ne sortait plus, craignant de montrer sur sa physionomie l'incendie intérieur qui la dévorait. Le chef de bureau tenta de parler raison à la pauvre éplorée : il posa l'*amitié* comme principe de sa conduite, en développa les beaux côtés et

traça un sombre tableau des *fureurs de l'amour*. Selon M. Perdrizet, Mlle Miroy s'était méprise sur la nature de l'attachement de celui qui n'avait agi que comme ami vis-à-vis d'elle. M. Perdrizet rappelait la malheureuse femme dans les voies de la raison; il espérait la voir plus calme au milieu des pensionnaires qui l'aimaient, et il se justifiait de n'être pas venu au rendez-vous de Mlle Miroy, en ajoutant combien une telle entrevue pouvait être douloureuse pour tous deux. A ces raisons d'ingrat, la délaissée répondit par une lettre de treize pages, dont le chef de bureau parcourut vaguement le commencement et la fin. Et il y répondit d'autant plus laconiquement qu'il prévoyait la longueur future des lettres suivantes. C'est ce qui arriva. La femme de ménage n'était plus occupée qu'à se rendre du bâtiment Joséphine au pavillon où demeurait M. Perdrizet. Tous les matins elle avait ordre, si par hasard Mlle Miroy était endormie, de prendre sur la table un gros paquet cacheté à l'adresse du chef de bureau : c'était la besogne de la nuit, après laquelle la malheureuse femme essayait de s'assoupir; mais, la plupart du temps, la femme de ménage la retrouvait l'œil sec et désolé, attendant avec anxiété le retour de la messagère pour connaître la réponse de M. Perdrizet. Peines perdues ! espoir éteint ! illusions sans cesse renaissantes et toujours déçues ! M. Perdrizet ne répondait plus.

Bientôt il en arriva à refuser les paquets apportés par la femme de ménage. Sa passion avait fait des progrès pour Mme de la Gorgette, qui, par sa nature calme et sans artifice, savait piquer au jeu le séducteur. Heureux

jusque-là, il ne comprenait pas qu'on pût lui résister, et il semblait, en matière de femmes, un de ces enfants gâtés que la moindre contradiction irrite. Mme de la Gorgette ne soupçonnait pas les tourments de l'amour; elle ne connaissait que la tendresse sans tempêtes. Son idéal était un bonheur tranquille qui est représenté par un des plus beaux mots de la langue française : la *félicité*. Tout homme qui lui eût fait entrevoir quelques chagrins, quelques tyrannies, des inquiétudes, elle ne l'eût pas compris, elle ne l'eût pas aimé; aussi n'avait-elle jamais été malheureuse. Seules, les femmes aux membres minces, de moyenne taille, à la physionomie pâle et bistrée, sont dominées par des inquiétudes nerveuses qui les font tressaillir ainsi que les petits chevaux arabes, souples et brillants. Mme de la Gorgette appartenait à la race du Nord, solide d'allure, d'un caractère doux et tranquille, d'une carnation puissante, aimables et aimantes personnes dont les battements du cœur ne contiennent pas d'orages et rafraîchissent la tête de l'heureux homme qui a le droit de s'y reposer.

Combien de fois le sensuel Perdrizet rêva de s'endormir sur ces montagnes satinées que Mme de la Gorgette portait avec orgueil : il en badina avec elle et le lui fit entendre sur un ton enjoué; à quoi elle répondit plaisamment que peut-être ces montagnes n'avaient que l'apparence, et qu'il était à présumer que, vues de près, il serait plus juste de les comparer à des vagues flottantes. M. Perdrizet accepta gaiement ces vagues; mais il eut un mot cruel pour Mlle Miroy, qu'il compara à un pays plat, sarcasme qui heureusement ne devait pas être

relevé, car la pauvre abandonnée eût conçu pour son ancien chevalier un mépris égal à la profondeur de son amour.

Il est vrai que Mlle Miroy n'avait jamais offert l'aspect florissant de Mme de la Gorgette ; et l'ingratitude de M. Perdrizet ne fut guère propre à enrichir sa carnation et à envelopper ses membres fins d'une chair joyeuse. Plus elle allait et plus elle dépérissait ; quoique Mme de la Borderie la vît tous les jours, elle s'apercevait du mal secret qui la minait ; et la mère infortunée, dont tous les chagrins étaient consignés dans les paupières vides, cherchait à trouver des paroles de consolation pour la malheureuse qui se mourait d'amour. Mais ses soins charitables furent détruits tout à coup par un événement imprévu. Après avoir déjeuné, Mme de la Borderie était allée rendre visite à Mlle Miroy, qu'elle avait trouvée un peu plus calme la veille ; espérant la guérir à l'aide du temps, la veuve se promettait de ne plus laisser Mlle Miroy à ses tristes réflexions. Toutes deux s'entretenaient de leurs douleurs ; celle de la veuve était si profonde, si vive et si durable que, pendant son récit, Mlle Miroy oubliait momentanément l'ingrate conduite du chef de bureau. Ces deux femmes s'étaient comprises, et ce qu'elles ne pouvaient pas faire elles-mêmes, elle se promettaient intérieurement d'arriver à un bon résultat l'une pour l'autre. Mlle Miroy rêvait de ramener le fils à sa mère, la veuve épiait le moment favorable de faire entendre la vérité à M. Perdrizet, et à une certaine heure de le disposer à tomber dans les bras de celle qui souffrait. Ce commerce de confidences, en les

attendrissant mutuellement, les disposait à ne pas s'inquiéter de leurs propres souffrances, mais à chercher des moyens de guérison l'une pour l'autre. Aussi retiraient-elles de leurs longs entretiens des illusions qui leur permettaient quelquefois de s'endormir, une ombre de sourire sur les lèvres. Le sourire entier, le sourire franc était parti depuis longtemps, et rien ne pouvait le rappeler. Ceux qui ont vu certaines tables de marbre de débitants de liqueurs, dévorées et déchiquetées par les alcools puissants qui entrent dans la combinaison des boissons enivrantes, comprendront que la passion avait dévoré chez les deux amies une partie du sourire, comme les parties acides de l'alcool dévorent la matière la plus tendre du marbre. Mais il arrivait souvent que l'état de repos produit par une longue conversation cessait tout à coup quand les dames se quittaient: Mme de la Borderie s'en était aperçue par elle-même, et elle se demanda si son amie ne subissait pas les mêmes symptômes cruels aussitôt son départ. Ce fut dans ce but qu'elle fréquenta plus assidûment Mlle Miroy, sachant combien l'isolement est complice en de telles afflictions.

Quand elle eut frappé à la porte de Mlle Miroy, elle fut reçue par la femme de ménage qui, effarée, s'écria:

— Ah! madame, j'allais vous chercher; quel malheur! mademoiselle ne revient plus à elle.

Mme de la Gorgette entra précipitamment dans l'appartement, et trouva Mlle Miroy étendue sur son lit, les cheveux en désordre, la robe délacée, la figure d'une extrême pâleur et les paupières fermées.

— Que s'est-il passé, Jeannette?... Depuis quand cette pauvre demoiselle est-elle dans cet état?

— Depuis une heure, madame, après avoir ouvert une lettre que j'ai trouvée pour mademoiselle chez le concierge... elle l'a lue, a poussé un cri; une espèce d'attaques de nerfs l'a prise, et depuis une demi-heure elle est dans cet état.

—Vous auriez dû aller chercher l'interne.

—Madame, je n'ai pas pu quitter mademoiselle. Si vous saviez combien j'ai eu de mal à la retenir pendant ses attaques; j'ai essayé d'ouvrir la fenêtre, d'appeler au secours, mais je n'osais la quitter d'une minute... Elle avait une force de lion; heureusement elle s'est assoupie tout à coup.

— Descendez vite appeler l'interne de service.

— Oui, madame, j'y cours.

Mme de la Borderie avait ramassé une lettre tombée sur le tapis de pied.

— Attendez, dit-elle à la femme de ménage, elle va revenir à elle, peut-être ne sera-ce rien. Mettez toujours un peu d'ordre dans la chambre.

Pendant que la femme de ménage rangeait dans l'appartement, Mme de la Borderie lut la lettre suivante, dont elle vérifia la signature dès les premières lignes, mais la lettre n'était pas signée.

« Ma chère demoiselle, un de vos amis, qui veut votre bonheur, a voulu vous signaler l'affreuse conduite de M. Perdrizet, qui est indigne de vos bontés : après avoir essayé de faire naître sur sa personne l'attention de quel-

ques femmes distinguées de Sainte-Périne, M. Perdrizet s'est affolé de Mme de la Gorgette, qu'il ne quitte pas plus que son ombre, qu'il compromet par ses assiduités, et qu'il rendra malheureuse comme tant d'autres. Sous le prétexte d'une pure amitié, M. Perdrizet s'est introduit chez cette dame; il l'a entourée de soins et d'égards, il va la prendre souvent sept ou huit fois par jour, le matin pour déjeuner; après le déjeuner, il la conduit à la promenade, la ramène chez elle, va la reprendre pour dîner, lui laisse à peine un moment de liberté entre ses repas, retourne encore vers les huit heures du soir, et la reconduit à la suite de la soirée. Ces manéges, vous les connaissez trop, ma chère demoiselle : le vil séducteur les a employés vis-à-vis de vous jadis, et vous a lâchement abandonnée. N'y a-t-il pas une vengeance à tirer de cet homme sans cœur qui se joue ainsi des femmes?

» C'est ce que je pense, ma chère demoiselle, et je voudrais connaître vos intentions à cet égard. Je sais combien vous souffrez en secret, quoique vous fassiez l'impossible pour ne pas donner votre chagrin en spectacle. Je sais qu'enfermée nuit et jour, vous appelez l'ingrat d'une voix pleine de sanglots ; je devine vos yeux rougis, la fatigue de votre corps, l'anéantissement de toutes vos facultés, l'absence de sommeil, les nuits sans fin, la couche brûlante où vos membres s'étalent sans pouvoir trouver le repos. Comme vous l'avez aimé, l'indigne! Je me rappelle votre figure souriante, vos fraiches toilettes, le rajeunissement inscrit sur toute votre physionomie. Ces dames se demandaient quel était l'admirable secret qui vous avait rendu momentanément la

jeunesse : elles vous jalousaient; aujourd'hui elle vous plaignent. Que les femmes sont à plaindre! Elles ne peuvent qu'attendre, soupirer en secret, pleurer dans le silence. L'ingrat Perdrizet ne se doute même pas de votre martyre : il est aux pieds d'une autre. Il lui répète ces paroles brûlantes qu'il vous a dites autrefois; il jure de n'aimer qu'elle, comme il jurait de n'aimer que vous. Il ose s'écrier qu'il n'a jamais connu l'amour avant de rencontrer Mme de la Gorgette. On l'a surpris, le blasphème, un soir dans le pavillon des Bosquets, où cet homme cruel se croyait seul en présence de sa nouvelle passion. Indigné, un des pensionnaires de l'établissement s'est avancé pour lui dire qu'il mentait; mais le couple s'était enfui tout à coup. Une autre fois, on a épié ces nouveaux amants. Mme de la Gorgette, en coquette rusée, s'inquiétait de la bague que portait M. Perdrizet, cette même bague que vous avez portée longtemps vous-même et dont vous lui avez fait cadeau. Hélas! ma chère demoiselle, ce sont des faits trop positifs. Mme de la Gorgette porte votre bague maintenant : cela a été remarqué à table où elle semble affecter de la mettre en évidence, afin sans doute que personne n'ignore la liaison qui l'unit au séducteur. Vous avez la main fine, ma chère demoiselle; chacun en connaît la forme élégante et allongée; Mme de la Gorgette a une main grasse et potelée. Si quelqu'un ose dire que votre main est maigre, celle de Mme de la Gorgette est lourde et grasse. Aussi a-t-elle été obligée de passer votre anneau au petit doigt de la main gauche, tandis que vous le portiez au doigt du milieu; et encore l'anneau s'en-

fonce-t-il dans les chairs et produit des boursouflures sans grâce, quoique M. Perdrizet chante à tout venant les charmes de cette main qu'il ne se lasse pas de baiser, ayant obtenu la permission de déposer un baiser dans chaque fossette. Ce petit homme sec et matériel aimait les femmes puissantes : il ne pouvait vous comprendre, ma chère demoiselle, vous dont l'âme inquiète tendait à chasser tout ce qu'il y a de matériel dans le corps. Consolez-vous, ma chère demoiselle, ou plutôt cherchez une consolation dans la vengeance, car tout serait inutile pour ramener le traître : il est au pouvoir d'une sirène adroite qui semble connaître le secret d'attirer à elle les hommes les plus trompeurs. A première vue, elle offre des séductions corporelles que malheureusement les femmes délicates telles que vous ne peuvent faire naître; mais que trouver au fond de cette matérialité? Si vous vouliez, ma chère demoiselle, vous entendre avec moi, me confier vos chagrins, rassembler quelques lettres de M. Perdrizet, me les prêter, nous arriverions à une vengeance que vous devez souhaiter. Toutes ces dames applaudiraient. Ne craignez pas de vous confier à un anonyme, qui se fera connaître aussitôt qu'il en sera temps. Ma chère demoiselle, répondez-moi, je vous en prie, aux initiales D... O..., poste restante ; je m'engage, avant quinze jours, à me présenter chez vous, à vous relever de votre abattement, et à vous montrer une personne qui prend à cœur les intérêts d'une femme estimable. »

Après avoir lu cette lettre singulière, Mme de la Borderie resta plongée dans de nombreuses réflexions. Si

Mlle Miroy n'avait pas été trouvée dans un complet évanouissement par la veuve, celle-ci ne se fût pas inquiétée de cette lettre anonyme, rédigée avec tant d'art qu'à la première lecture elle pouvait être prise réellement pour l'offre de service d'une personne sensible; mais en relisant certains passages, Mme de la Borderie crut découvrir, cachée sous une barbarie apparente, une scélératesse qui avait pris racine sur-le-champ. Il n'y avait pas à en douter, Mlle Miroy reçut un coup terrible à la lecture de cette lettre; aussi la veuve commença par la faire disparaître, espérant que, sortie de son évanouissement, son amie l'aurait peut-être oubliée. Mlle Miroy fit un mouvement, agita les bras, les laissa retomber lourdement, ouvrit les yeux, et ses paupières se baissèrent aussitôt. On eût dit que, revenant à la vie, elle comprenait le fardeau que son cœur allait reprendre, et qu'elle préférait se laisser aller à l'anéantissement, comme ces soldats à moitié gelés dans la déroute de Moscou, qui suppliaient leurs camarades de les laisser assoupis dans les neiges.

Les ressorts moraux semblaient brisés, la volonté n'avait plus de souffle, la pauvre amoureuse craignait d'ouvrir ses yeux à la lumière, de peur de rencontrer flottante dans l'appartement l'image de l'être qui l'avait indignement trahie. Mme de la Borderie prit la main de son amie; en même temps les pulsations du cœur lui annonçaient que la vie reprenait son empire.

— Ma chère amie, comment vous trouvez-vous? lui dit-elle en se penchant vers elle et en lui parlant à demi-voix.

Mlle Miroy ouvrit lentement les paupières et appuya fortement la main de la veuve sur sa poitrine. Ce geste, qui montrait le siége de ses souffrances, engagea Mme de la Borderie à parler et à employer des câlineries maternelles qu'elle amassait péniblement en elle, comptant toujours les dépenser pour son fils ingrat. C'étaient des demi-mots, de tendres inflexions, des paroles douces que la femme seule sait trouver et qui auraient attendri le séducteur le plus effronté. Si M. Perdrizet s'était trouvé là, il eût déploré sa coupable conduite et il eût essayé de la réparer en se jetant aux pieds de celle qu'il avait séduite et en la priant de lui pardonner ; mais le volage ne se doutait pas des tortures cruelles de Mlle Miroy : il n'aurait pu comprendre cette flamme brûlante qui dévorait le creuset, il n'aimait pas ainsi, et il eût été étonné d'avoir causé tant de ravages.

Cependant, peu à peu, Mlle Miroy revint à elle et envoya un pâle sourire de remercîment à la veuve ; mais cette crise subite l'avait vieillie de dix ans. — Ah ! cette lettre, s'écria-t-elle... où est-elle?

— Je l'ai brûlée, dit la veuve, qui mentait pour la première fois de sa vie.

— Vous êtes bonne, dit Mlle Miroy, en pressant fortement la main de la veuve ; mais je la sais par cœur, elle est inscrite en traits de feu dans ma tête... Quelle lâcheté de m'écrire de pareilles indignités ! Et pourtant ce sont des vérités, trop vraies, hélas ! Oui, je lui avais donné une bague et il l'a donnée à une autre... le monstre, s'écria-t-elle tout à coup. Passez-moi une petite glace.

Son instinct de femme se réveillait. Quand la femme de ménage eut obéi :

— J'avais raison, dit Mlle Miroy, je me sentais laide à faire peur... J'ai tant souffert en quelques secondes... On m'eût plongé un fer rouge dans la poitrine que la douleur n'eût pas été plus vive... Ah ! c'est fini ! Qu'il en aime une autre, je n'étais pas faite pour lui... Ma chère madame de la Borderie, combien je vous donne de peine ? Voulez-vous me rendre un dernier service ?

— Ne suis-je pas toute à vous ?

— Jeannette, va fermer les volets des fenêtres, tirer les rideaux ; vous me laisserez seule, n'est-ce pas ? voilà tout ce que je vous demande.

Mme de la Borderie insista longuement pour rester auprès de son amie, mais Mlle Miroy fut inflexible. Elle supplia tellement la veuve de la laisser à ses tristes réflexions, que Mme de la Borderie sortit, à la condition de revenir dans l'après-midi frapper à la porte.

CHAPITRE VII

Le théâtre de Courbevoie est fréquenté assidûment par les militaires de la caserne. Quelques rares bourgeois s'y font remarquer. Le gros du public est surtout composé des blanchisseuses de Neuilly, des teinturiers de Puteaux et des ouvriers des diverses fabriques des environs. C'est un public vulgaire et naïf, une sorte de public sauvage à une lieue de Paris, un public dont un mot de blanchisseuse peut donner une idée approximative. Cette femme avait été fortement émue par la représentation d'*Antony*, et il lui était resté dans la tête une variante de la phrase finale qu'elle ne se lassait pas de répéter à ses compagnes : « Elle me résista, je l'*assassina!* » déclamait-elle avec un geste de massacre. Ce fut au milieu de ce public que se lança M. Lobligeois, dont les sorties fréquentes furent étudiées par un membre secret du Club des femmes malades. On sut par là qu'il usait fréquemment de l'omnibus qui conduit de la bar-

rière de l'Étoile au pont de Neuilly. En effet, le dîner finissant vers sept heures et demie, l'avare craignait d'arriver trop tard au théâtre, où il s'était emparé d'une certaine place qui lui permettait d'être remarqué de Rosette. A l'angle de la première galerie, les acteurs étaient assurés d'avoir un fidèle spectateur dans la personne du *vieux monsieur* de Sainte-Périne, car on le désignait ainsi, suivant les renseignements fournis par l'étoile de la troupe.

Rosette était devenue le premier sujet, grâce à sa beauté qui faisait recette ; aussi son nom était-il désormais écrit en caractères voyants sur l'affiche, tête à tête avec Lafourcade. Les galants fourriers du régiment et les rudes maréchaux des logis chevronnés n'avaient pas peu contribué à la réputation de Rosette. Assis à l'orchestre, ils applaudissaient son entrée à tout rompre, et ce transport militaire pour les plaisirs dramatiques alla jusqu'à l'envoi de nombreux pompons en signe d'enthousiasme. Si Rosette fut émue de ce triomphe, M. Lobligeois sentit son amour s'en développer encore. Plus l'actrice grandissait, plus elle lui semblait désirable ; mais la défiance qu'il avait de lui-même s'augmentait d'autant. A Courbevoie, accueillie par une salle enthousiaste, Rosette n'était plus la fille de la concierge de Sainte-Périne : c'était une créature à part, une femme habitant un pays particulier, un être passionné dont les sentiments n'avaient rien de commun avec le public séparé d'elle par les quinquets. C'est ce qui explique la valeur des femmes de théâtre aux yeux de quelques banquiers épris. Ce monde factice, où tout est broderie et lumière, fard et

dentelles, est pour eux une sorte de pays idéal qui les délasse des affaires matérielles auxquelles s'applique leur cerveau tout le jour. Sans être mahométans, ils entrevoient les planches du théâtre comme une sorte de paradis où dansent, au son de musiques enivrantes, des houris habillées de gaze transparente. Leurs sens blasés se réveillent à moitié, allumés par des poses provoquantes, et, s'ils parlaient sincèrement, ils ne désireraient pas un autre paradis.

M. Lobligeois n'avait pas usé son corps en débauches de toutes sortes; au contraire, il le maltraita une partie de sa vie, lui imposant des privations extrêmes. L'avarice dicta la chasteté comme la frugalité; mais la nature ne perd jamais ses droits. Ni les habitudes ni la volonté ne peuvent s'opposer à son cours naturel. M. Lobligeois devait devenir amoureux avec d'autant plus de force qu'il avait tenu ses sens sous clef une partie de sa vie. Aussi eut-il les sensations du Chérubin de Beaumarchais bien plus vives, mais plus courtes : en deux ans, il passa par la variété de sensations amoureuses qui, chez l'homme normal, vont par transitions insensibles, de vingt à cinquante ans. Quand, à la fin de la seconde représentation où il assistait, Rosette jeta un coup d'œil sur M. Lobligeois, l'avare crut sentir les effets d'une douce foudre; et il revint à pied de Courbevoie comme un homme ivre qui se sent pousser dans des zigzags singuliers par la chaleur mystérieuse du vin. M. Lobligeois ne tenta pas d'échapper à cet état, pas plus que le buveur n'essaye de suivre le droit chemin. En pareille aventure, les amoureux et les buveurs savent qu'ils sont gouvernés par

une puissance à laquelle il leur est interdit de résister: ils obéissent et se laissent aller.

— Rosette, tu m'as remarqué! s'écriait l'avare, de même que l'ivrogne interpelle sa bouteille.

A une autre époque, M. Lobligeois ne se serait pas hasardé à minuit, seul, dans les Champs-Élysées; il eût craint pour sa vie, car il datait d'un temps où les Champs-Élysées, la nuit, semblaient une succursale de la forêt de Bondy: maintenant, M. Lobligeois marchait sans souci du danger, il l'eût bravé. Sous le simple coup d'œil de Rosette, ses muscles s'étaient retrempés et avaient pris un nouveau ressort. Par moment, il lui arrivait de sauter, pour se prouver lui-même la nouvelle force qui courait dans ses membres. Il lui semblait possible de faire dix lieues, et cependant il se hâtait de rentrer à Sainte-Périne, afin de se déshabiller au plus vite, de s'étendre dans son lit, et là, sans lumière, d'être plus seul avec sa pensée.

Combien lui parurent longs les huit jours qui le séparaient de la prochaine représentation! On le remarquait à tout instant dans la loge de la concierge, où il ne cessait de parler du merveilleux talent de Rosette. M. Lobligeois poussa le délire jusqu'à acheter la brochure du mélodrame qui se jouait à Courbevoie, et il apprit par cœur le rôle de Rosette, le récitant sans cesse en s'essayant de donner à sa voix chevrottante les charmantes inflexions de la jolie voix de l'actrice. Ce fut une monomanie poussée si loin, qu'elle transpira jusque dans le salon de Mme Gibassier, où fut recueillie cette phrase prononcée à haute voix par l'avare qui, grimpé sur le bel-

védère, déclamait le rôle de la fille du tyran, se croyant seul : « Misérable ! je ne crains pas vos satellites aux » mains redoutables, sans cesse occupées à fabriquer de » noirs poisons... qu'ils emploient le fer ou le feu, qu'ils » me chargent de chaînes, une lueur impénétrable péné» trera au fond de mon cœur et saura y allumer des forces » qui défient les humains ! » Phrase qui préoccupa extraordinairement les habitués du club. On la retourna sur toutes ses faces, on l'analysa, et l'expertise, quoique confiée à des femmes expertes, amena la fausse découverte d'une folie qui s'était tout à coup emparée de l'avare. La société Gibassier avait raison quant au fait, mais la cause lui échappait. En effet, la folie tenait l'avare, folie douce et charmante, vision perpétuelle qui servait d'encadrement au profil de Rosette; il ne manquait au terrible tribunal féminin qu'un agent actif, un espion ingambe pour s'attacher aux pas de M. Lobligeois et le suivre au théâtre de Courbevoie, où de récentes marques d'attention de Rosette achevèrent d'enflammer l'avare.

On conte que le célèbre philosophe Kant, dont la parole était facile, balbutia un jour de cours public, ne trouva que quelques paroles sans suite, étonna les étudiants et disparut tout à coup de sa chaire sans avoir pu assembler ses idées. Tous avaient remarqué que le professeur portait avec inquiétude ses yeux dans une certaine direction et les refermait comme attristés par un cruel événement. Après la leçon, remis de son trouble, Kant envoya chercher l'administrateur et entra dans une violente colère :

— Pourquoi, dit-il, a-t-on fait disparaître le mûrier

qui ombrageait la fenêtre ?... Je l'ai cherché pendant toute ma leçon ; je suis habitué à regarder ce mûrier. Vous l'avez abattu, je ne peux plus faire mon cours.

Il fallut replanter un nouveau mûrier. Les comédiens découvrent souvent un mûrier dans certains spectateurs. M. Lobligeois devint le mûrier de Rosette, en ce sens que l'actrice s'habitua à voir son admirateur à la même place à chaque représentation, et que l'amour de l'art venant à se développer insensiblement, elle cherchait, sur la physionomie attentive du vieillard, s'il éprouvait quelque satisfaction. Mais elle se trompa sur la nature du plaisir que laissait paraître M. Lobligeois. Toujours enthousiasmé, il admirait chacun des mouvements de l'artiste, chacun de ses gestes, chacun de ses regards. M. Lobligeois ne se connaissait pas en art dramatique; son avarice l'avait empêché jusque-là de pénétrer dans les théâtres, et il était impropre à dire si tel ou tel mouvement était juste, si un cri était naturel, si l'actrice sanglotait suivant les règles. Ce qu'il admirait, c'était Rosette ! Elle n'avait qu'à se montrer, il la trouvait une actrice merveilleuse ; tout ce qu'elle faisait était bien : regards, sourires, pleurs, les mains jointes, à genoux, assise, debout, immobile, habillée en princesse ou en paysanne. A peine elle entrait, le vieillard était ému et la voyait à regret quitter la scène ; aussi s'intéressait-il médiocrement au mélodrame quand Rosette retournait dans la coulisse.

Du coin où il était placé, M. Lobligeois pouvait voir une partie de ce qui se passait dans les coulisses de droite, et il enviait plus qu'un trône la position du pom-

pier immobile, qui, le casque sur la tête, accoudé contre un portant, suivait d'un œil distrait le développement de la pièce. Combien de gens ont jalousé le sort de ce pompier, pour qui les coulisses n'ont pas de mystères ! Par moment, l'avare s'inquiétait des conversations de Lafourcade et de Rosette, et il admirait comment, avant d'entrer en scène, Rosette pouvait prêter l'oreille à des propos en dehors de son rôle. Une autre grande joie pour M. Lobligeois était de ne pas quitter de vue la toile baissée pendant les entr'actes : à de certains mouvements ondulants, il comprenait qu'une personne du théâtre s'avançait près de l'œil pratiqué dans la toile ; un petit doigt s'accrochait dans cet œil, et M. Lobligeois frémissait de bonheur quand il reconnaissait les doigts fins de Rosette. Que regardait-elle dans la salle ? Qui regardait-elle ? Si quelqu'un eût pu dire à l'avare : « C'est vous qu'elle regarde, » il eût jeté sa fortune aux pieds de Rosette. Mais l'actrice regardait machinalement les spectateurs en masse, sans s'inquiéter d'un spectateur isolé. De grands comédiens, dit-on, ne manquent pas, avant une importante représentation, de jeter ainsi un coup d'œil dans la salle, pour flairer la disposition du public, comme ces dompteurs d'animaux qui, une seconde avant de pénétrer dans la cage des tigres, leur jettent un rapide coup d'œil par une ouverture imperceptible. — « Quelles seront aujourd'hui les dispositions des animaux ? » se demandent les comédiens et les dompteurs ; car l'acteur peut être dévoré tout d'un coup par le public comme l'autre le sera par son lion. Il suffit d'un esprit chagrin qui fasse naître de mauvais courants dans la

foule pour l'amener tout à coup. Rosette ne connut que plus tard ces terreurs dramatiques, dont elle eut le sens exact quand elle devint comédienne. A cette heure, c'était une jolie enfant faisant ses premiers pas sur le plancher difficile du théâtre, et le régiment en garnison à Courbevoie n'était pas difficile du côté de l'art dramatique.

Le soir où les pompons furent envoyés sur la scène par les militaires, M. Lobligeois, ému, allait quitter la salle lorsque l'ouvreuse vint le prévenir que Mlle Rosette le priait de passer un instant à sa loge.

— Moi ? s'écria le vieillard ; êtes-vous bien sûre ?

— Certainement, monsieur, vous êtes de Sainte-Périne?

— Oui, madame.

— Mlle Rosette me l'a dit, et pendant l'entr'acte elle vous a désigné de telle sorte que je ne pouvais pas me tromper.

— Vous ne savez pas ce que désire Mlle Rosette ?

— Non, monsieur, elle m'a seulement ordonné de vous accompagner.

M. Lobligeois se leva lentement et crut que ses jambes refuseraient de le porter : il passait la main dans ses rares cheveux, donnait un coup de manche à son chapeau et rêvait des costumes d'une richesse étourdissante pour se présenter en face de la jeune princesse persécutée par un père barbare, et qui n'en était pas moins habillée de satin blanc à broderie d'argent, quoique cloîtrée au fond d'un donjon. Tout était mystère dans cette aventure, jusqu'à une certaine porte qu'ouvrit tout à coup dans le corridor la messagère, porte que M. Lobligeois n'avait

jamais remarquée jusque-là, et qui du théâtre communiquait aux loges. Quand il descendit de noirs escaliers, raides, étroits, huileux, l'avare put croire que le mélodrame continuait et qu'il allait jouer un rôle dans la pièce. L'attirail de décors qu'on enlevait en l'air à coups de sifflets, les coulisses portées par des machinistes, les accessoires, le va-et-vient de gens fardés, en costumes de princes, mêlés à la population ouvrière en blouse du théâtre, tout ce bruit et ce remue-ménage contribuèrent à faire croire à M. Lobligeois qu'il rêvait.

— Voilà la loge de Mlle Rosette, dit l'ouvreuse en montrant à l'avare un petit escalier de huit marches en haut desquelles se trouve une porte sur laquelle était écrit en lettres rouges le nom de *Rosette*. Le vieillard respira avant de monter et tâcha de prendre une certaine fermeté.

— Mon cher monsieur, que vous êtes aimable! s'écria Rosette en prenant sans façon la main de M. Lobligeois. Dites-moi comment vous m'avez trouvée aujourd'hui?

— Mademoiselle...

Le public a été trop bon, n'est-ce pas? Voyez donc que de pompons?

Et elle montrait d'un geste une grande variété de pompons jetés sur une table de toilette : il y en avait de toutes les nuances, de tous numéros, des grenadiers et des voltigeurs, des tambours et des musiciens.

— C'est la mode ici, dit Rosette; ils vous envoient des pompons comme ailleurs des bouquets... Ça m'a fait grand plaisir.

— Moi aussi, mademoiselle.

— Eh bien! je suis contente, car vous êtes un amateur...

— Oh! s'écria M. Lobligeois.

— Je vous ai remarqué; vous ne manquez pas à une seule de mes représentations... Au moins, vous pourrez donner de mes nouvelles à maman... Ah! que je suis bavarde, je ne vous fais pas seulement asseoir! Cette loge est si petite... Mon cher monsieur, je voulais vous demander un service...

— Ah! mademoiselle! s'écria M. Lobligeois.

— Ce serait de raconter à maman mon succès de ce soir, et de vous charger de ceci pour elle, dit Rosette en présentant à l'avare les trois plus gros pompons. Ne suis-je pas indiscrète de vous charger de cette commission?

L'habitude de la scène avait déjà communiqué aux regards de l'actrice une expression si câline, qu'elle aurait fait jeter dans le feu M. Lobligeois avec un simple coup d'œil.

— Vous êtes bien gentil, mon cher monsieur, dit-elle sans attendre sa réponse. Ici, ces pompons seraient perdus. Je veux en garder au moins trois comme souvenir, et maman seule pourra me les mettre de côté dans sa grande armoire... Vous lui direz que jo l'embrasse.

En ce moment, la cloche appela les acteurs pour le dernier acte, et le régisseur, au bas de l'escalier, criait :

— Rosette! Rosette! en scène!

— Dites encore à maman qu'aussitôt libre, j'irai la voir.

Elle serra de nouveau la main de M. Lobligeois, et

descendit avec lui de sa loge. Cette commission combla l'avare de joie : une simple pression de main de l'actrice payait M. Lobligeois plus qu'il n'avait osé en attendre de sa vie. *Elle* l'avait remarqué; *elle* le chargeait d'être son intermédiaire auprès de sa mère; *elle* l'avait remercié vivement; *elle* lui avait serré la main! De son pouce, l'avare interrogeait ses autres doigts pointus, car ils lui semblaient recouverts maintenant d'une double électricité qui faisait courir des frissons dans la main droite. Quoique tout son corps eût participé aux courants échappés du contact de la pression de mains de Rosette, l'avare avait maintenant une sorte de religion pour sa main droite : il lui semblait qu'elle avait touché un objet consacré, et que la main gauche, au contraire, conservait sa rudesse primitive. S'il eût eu, sur le moment, à palper de l'or, M. Lobligeois se serait servi certainement de sa main gauche, celle de droite étant purifiée par les délicatesses du toucher de Rosette. Cette soirée ouvrit de nouveaux horizons au vieillard, qui considéra avec tristesse l'isolement dans lequel il avait vécu jusqu'alors, l'horrible égoïsme né de son attachement à l'argent; il se reprocha de n'avoir pas fréquenté ses parents, de ne pas leur être venu en aide, et se sentit devenir meilleur en un clin d'œil. L'amour seul accomplit ces transformations. Pour la première fois, il eut un sommeil léger, transparent pour ainsi dire, à travers lequel il pouvait suivre ses propres pensées et ses actions de la veille. Il se réveilla avec la joie d'un homme heureux de retrouver la nature, d'entendre les oiseaux chanter, d'admirer la verdure des arbres, de se rafraîchir à

l'air. Un nouvel homme habitait le corps de M. Lobligeois.

Sa première visite fut pour la concierge, à qui il raconta l'immense succès de sa fille, et il en donnait comme preuve les trois pompons dont l'actrice l'avait chargé. La concierge, dans son enthousiasme naturel, ne se tenait pas d'écouter l'avare ; elle lui faisait répéter avec mille détails les moindres incidents de la veille. Assise en face de M. Lobligeois, elle se montait de telle sorte l'imagination qu'elle se représenta le vieillard tantôt sous les traits de Rosette, tantôt sous les mille têtes du public, et, comme M. Lobligeois avait retenu divers passages du mélodrame, elle applaudissait et frémissait, se croyant réellement au spectacle. Puis elle se levait, allait à sa cheminée et s'ingéniait à arranger les pompons en manière d'ornement au-dessus de sa glace : mais comme elle n'avait pas de clous, elle ne put y réussir, et sa dernière combinaison fut de planter naturellement deux de ces pompons dans le goulot de deux vases de porcelaine couleur d'opale transparente, destinés à contenir des bouquets.

— Et le troisième pompon, dit l'avare, qu'en ferez-vous ?

— Attendez, monsieur Lobligeois, je chercherai ; je le mettrais bien au milieu du lambris de la cheminée, mais j'ai peur que la chaleur du tuyau du poêle ne le gâte, et je vais voir à le placer ailleurs.

Ayant fait une complète inspection du mur de la loge, la concierge jeta son regard vers une sorte d'enfonce-

ment où était situé le lit. Un petit bénitier de faïence grossière contenait une branche de buis desséché.

— Je ne peux cependant pas le mettre dans le bénitier.

M. Lobligeois tournait autour de la concierge.

— Cette soirée, dit-il, m'a fait un grand plaisir, et je m'en souviendrai longtemps.

— Ah ! que j'aurais voulu y être ! disait la concierge.

— Oui, vous avez bien perdu, madame; mais les pompons qui sont dans les vases, sur la cheminée, vous rappelleront toujours le triomphe de Rosette.

— Ah ! Dieu, je ne les donnerais pas pour un empire... Il y a longtemps que je désire un fauteuil à la Voltaire; eh bien ! monsieur Lobligeois, vous me croirez si vous voulez, quelqu'un me dirait : « Voilà un fauteuil, j'emporte les pompons, » que je ne les donnerais pas.

— Ah ! s'écria l'avare, moi qui voulais vous faire une proposition !

— Laquelle ?

— Je ne peux plus, maintenant que je connais vos intentions.

— Dites toujours.

— N'avez-vous pas assez de vos deux pompons sur la cheminée ? Je vous en vois à la main un troisième dont vous êtes très-embarrassée.

— C'est vrai ; mais à quoi voulez-vous rimer ?

— Je voulais vous demander ce pompon pour me souvenir moi-même de la représentation d'hier soir... La pièce était si intéressante, reprit l'avare, craignant de

mettre à jour ses véritables sentiments... Je vous la donnerai à lire...

La concierge jeta un regard sur l'avare qui baissait les yeux. Il comprit qu'on le regardait, et une rougeur subite, qui ne s'était pas manifestée peut-être depuis trente ans, vint l'embarrasser encore davantage. La concierge ne répondait pas, et ce silence fit faire à M. Lobligeois un grand effort.

— Vous m'avez rendu quelques services dont je suis reconnaissant, dit-il, et je comptais m'acquitter prochainement par un cadeau qui maintenant me sera facile, puisque je connais vos désirs. Aujourd'hui même, je dois aller au faubourg Saint-Antoine, et je veux vous trouver un bon fauteuil à la Voltaire.

— Oh ! monsieur Lobligeois, dit la concierge avec un geste de refus.

— Ne vous inquiétez pas ; je connais un ouvrier qui fabrique à son compte et qui me cédera un excellent fauteuil à meilleur marché que dans les magasins...

— On ne peut rien vous refuser, homme généreux, s'écria la concierge en tendant à M. Lobligeois le fameux pompon rouge qu'il ambitionnait.

Dès lors ce pompon devint une sorte de culte pour l'avare ; il le plaça en face de son lit, de sorte qu'il put le contempler à son coucher, à son réveil, en fermant les yeux et en les ouvrant. Quelquefois il regrettait qu'il ne fût pas animé, afin de l'entourer de soins, de l'arroser, de le voir croître ; mais il l'époussetait, et une dévote n'a pas plus de respect pour l'Enfant-Jésus de cire qui est sur sa cheminée. Il le faisait tourner

entre ses doigts et admirait au soleil la brillante couleur rouge qui en forme la base. Ces perpétuelles contemplations produisirent leur fruit. Un mot de Rosette revint tout à coup à la mémoire de l'avare : « Ici ils vous envoient des pompons comme ailleurs des bouquets. » Les personnes qui aiment profondément ne perdent pas une parole de l'objet aimé; c'est ce qui fait que les femmes jugent de la passion de l'homme à de certains cadeaux qui se rapportent à des paroles prononcées souvent longtemps en arrière. M. Lobligeois continuait à aller au théâtre, et ne retrouvait plus dans le public le même enthousiasme qui l'avait frappé quelque temps auparavant. Les militaires ne peuvent manifester leur entraînement dramatique avec autant de somptuosité qu'un agent de change : les pompons se payent sur la masse, il n'est pas permis d'en sacrifier tous les jours pour les beaux yeux d'une actrice. Ce qui amena M. Lobligeois à faire emplette d'un certain bouquet qu'une marchande des quatre saisons, qui avait fini sa journée, lui vendit pour un prix raisonnable. En arrivant à sa place accoutumée, le vieillard se trouva assez embarrassé de ce gros bouquet, qui faisait jeter sur lui des regards curieux. Le spectacle commença. Rosette parut plus séduisante que jamais et envoya un regard à l'adresse de son admirateur dévoué. C'était le moment de lancer le bouquet ; mais M. Lobligeois se sentit retenu par une force inconnue. Son bras droit s'était raidi, et le bouquet penchait honteusement sur le plancher de la loge. Mille raisonnements troubles se pressèrent dans le cerveau du vieillard. Il osait importer à Courbevoie une coutume

nouvelle ; il allait se faire remarquer. Ce bouquet dévoilerait à toute la salle ses secrets sentiments ; Rosette serait peut-être compromise. Qui sait si l'entrée de sa loge ne lui serait pas interdite ! La jalousie de Lafourcade pouvait être éveillée.

Vers la fin du troisième acte, où Rosette avait été très-applaudie, M. Lobligeois sortit pour prendre l'air à un carreau ouvert qui donnait dans le couloir.

— Vous avez là un joli bouquet pour Mlle Rosette, dit au vieillard l'ouvreuse qui l'avait introduit pour la première fois dans les coulisses.

L'avare se troubla et balbutia :

— Oui, je préfère le lui porter tout à l'heure dans sa loge ; car c'est abîmer les fleurs que de les jeter ainsi... Le bouquet serait gâté...

— N'importe, dit l'ouvreuse, Mlle Rosette serait bien contente, j'en suis sûre... Elle n'est pas habituée ici aux bouquets.

— Croyez-vous ?

— Mettez-vous à sa place, monsieur...

— C'est que... dit M. Lobligeois...

— Oui, dit la fine ouvreuse ; je vous comprends... vous n'osez pas jeter le bouquet.

— Précisément.

— Tous les messieurs de votre âge sont comme vous, mais il y a un moyen...

— Lequel ? s'écria vivement le vieillard.

— Je m'en vais prévenir l'ouvreuse de la seconde galerie ; elle jettera le bouquet. L'effet sera produit ; le

monde ne saura pas qu'il vient de vous, mais Mlle Rosette le devinera.

M. Lobligeois, en ce moment, eût embrassé la savante ouvreuse. En effet, au cinquième acte, le bouquet, lancé des secondes galeries, salua l'entrée de l'actrice et fut salué lui-même par les applaudissements de tous les spectateurs. M. Lobligeois crut qu'il allait se trouver mal ; les applaudissements résonnaient en lui comme s'il était monté sur les planches. En sortant, il respira longuement, heureux de son idée ; l'ouvreuse vint à lui.

— Monsieur, vous n'oublierez pas l'ouvreuse des secondes galeries, qui se recommande à vous.

L'avare fit une légère grimace, mais l'événement l'avait mis en largesse, et il donna une pièce de monnaie à sa conseillère; cependant il se sentit une telle émotion, qu'il n'osa se présenter dans la loge de Rosette.

Plus il se sentait pris dans les engrenages de la passion, plus le vieillard tentait de s'y soustraire ; il comprenait le chemin dangereux dans lequel il s'aventurait, et parfois il lui arrivait de comparer sa position à celle d'un voyageur que des voleurs attendent au coin d'un bois, car il lui revenait de subites odeurs d'avarice, comme un homme qui a mal digéré : il voyait ses écus prendre la fuite pour ne jamais revenir. Mais l'amour était le plus fort, et le combat commençait à peine que l'avarice gisait à terre, honteusement terrassée. Un fait le démontre suffisamment : il en fut longtemps question dans Sainte-Périne. M. Lobligeois avait loué une chambre dans la rue de Chaillot, ce dont s'émut particulièrement la société Gibassier. Les tendances à l'économie

exagérée du vieillard étaient assez proverbiales pour qu'un tel événement ne traînât pas à sa suite une foule de commentaires de toutes couleurs. On n'ignorait pas que M. Lobligeois avait été presque forcé à cette dépense par l'administration, car le règlement oblige les pensionnaires à rentrer à dix heures du soir, sauf certaines prolongations qu'on peut accorder de loin en loin; mais pour ceux qui ont l'habitude de passer leurs soirées dans le monde et de rentrer habituellement, l'hiver, passé minuit, il leur est permis, afin de ne pas déranger l'ordre de l'Institution, de découcher, ce dont plusieurs pensionnaires profitent en louant au dehors un petit appartement, suivant leurs moyens de fortune.

Dans le principe, M. Lobligeois tenta d'éluder le règlement en prévenant la concierge, qui se levait volontiers pour un homme qui venait d'applaudir sa fille; mais le directeur, ayant eu vent de ces rentrées insolites, mit en demeure M. Lobligeois de prendre un domicile particulier ou de se présenter à la grille à dix heures précises. Ce fut alors que le vieillard, tout en soupirant, se décida à louer, moyennant vingt francs par mois, une toute petite chambre garnie, voisine de l'Institution. Au petit jour il rentrait et reprenait les habitudes de la maison.

Un matin qu'il était à sa fenêtre en train de se faire la barbe, il aperçut un petit chapeau de paille élégamment garni de velours noir qui entrait par la grande grille et de là chez la concierge. Un nuage passa sur les yeux de M. Lobligeois qui, aux battements de son cœur, ne put se méprendre sur la personne légère et sautillante

qui, d'un bond, avait sauté les deux marches de la loge. C'était Rosette elle-même, il n'y avait pas à en douter, qui venait embrasser sa mère. L'émotion sembla figer le vieillard sur place; il ne savait quelle conduite tenir. Descendrait-il dans la loge? resterait-il dans sa chambre? S'il se montrait devant la concierge en présence de Rosette, son émotion ne le trahirait-elle pas? Il resta ainsi quelques minutes noyé dans un trouble inexprimable; puis il pensa que sa barbe n'était faite qu'à moitié, et il tenta de raser la partie gauche de sa figure; mais son bras tremblait, et le rasoir, mal tenu par une main émue, ne mordait plus sur la peau. Enfin, après un suprême effort, la volonté reprit le dessus, et M. Lobligeois put mener à bien cette opération; mais la toilette printanière de l'actrice l'avait frappé, et il voulait mettre son costume à l'unisson. Malgré sa récente transformation, l'habillement du vieillard tenait encore de l'économie par la couleur : le noir en était exclu comme trop salissant, et il ne se trouvait aucune pièce dans les tiroirs qui rappelât les toilettes de fantaisie. M. Lobligeois, pour faire honneur à l'actrice, se décida à s'entourer le cou d'une cravate blanche qui en était réellement à sa première représentation, et il descendit, non sans une certaine émotion, ne sachant la façon dont il allait aborder Rosette et dont il serait reçu.

— Venez, monsieur, que je vous fasse des reproches, s'écria l'actrice d'un ton railleur.

— A moi? dit M. Lobligeois un peu déconcerté.

— A vous-même. Vous voulez bien vous charger

d'une commission pour maman, et je ne vous revois plus. Si encore vous n'étiez pas venu au spectacle! mais je vous ai vu aux premières, et je vous attendais à chaque représentation dans ma loge. C'est mal, n'est-ce pas, maman?

— Faut lui pardonner, dit la concierge, car monsieur m'a dit assez de bien de toi, et il ne manque jamais de me donner des nouvelles de ton triomphe.

— Oh! triomphe! dit Rosette.

— Je sais ce que je dis, reprit la mère enthousiaste; je ne l'ai pas vu, mais quand M. Lobligeois va à ton théâtre, c'est tout comme.

— Ah! monsieur garde un pompon sur les trois que je lui confie, dit malicieusement Rosette.

— Mademoiselle... laissez-moi vous expliquer...

— Oui, expliquez-vous...

Mis en demeure de parler, le vieillard se troubla, balbutia quelques paroles que l'actrice se plaisait à rendre plus obscures en le taquinant gaiement.

— Laisse donc monsieur Lobligeois en paix, disait la mère; tu vois bien qu'il est dans son droit, et tu cherches à l'embrouiller... Le commissionnaire n'a-t-il pas droit à une récompense?... Il voulait un souvenir de ta représentation; il m'a demandé un pompon, je lui ai donné... Y a-t-il du mal là dedans?

— Non, maman; mais je suis bien aise de donner une petite leçon à M. Lobligeois, afin qu'à l'avenir il vienne me rendre compte de ce dont je le charge.

Là-dessus, l'actrice tendit la main au vieillard en lui

riant au nez pour lui montrer que cette petite scène n'avait rien que d'amical.

— Tout à l'heure, dit Rosette, j'irai faire un tour au jardin: il y a longtemps que je ne l'ai vu; vous y rencontrera-t-on, monsieur Lobligeois?

Le vieillard sourit comme un jeune homme à qui on accorde un rendez-vous, et il osa presser faiblement la main de l'actrice.

— Dans une demi-heure, n'est-ce pas, monsieur Lobligeois?

— Oui, mademoiselle, dit le vieillard, qui sortit laissant la mère et la fille.

— Cet homme-là a une passion pour toi, je le gagerais, dit la concierge.

Rosette se mit à rire.

— Je m'y connais.

— Après? dit l'actrice.

— Eh bien! il ne faut pas le décourager.

— Jamais, dit Rosette.

— Est-ce ton Lafourcade qui te fera un sort?... Un comédien, un paresseux, un homme qui a les poches percées... On y jetterait des trésors que tout filerait par les coutures.

— Je l'aime!

— Jusqu'ici, je t'ai laissé faire; tu as voulu jouer la comédie, c'est bon, c'est un état comme un autre. Ton Lafourcade t'a fait débuter, mais tu peux te passer de lui maintenant...

— Je l'aime!

— Voilà-t-il pas un bel avenir que de vivre avec monsieur Lafourcade!

— Je l'aime!

— Il dévorera ta jeunesse.

— Je l'aime!

— Il te plantera là.

— Je l'aime!

— Ces gens-là n'ont ni foi ni loi, c'est des vrais bohémiens.

— Je l'aime!

— Ça m'étonne qu'il ne t'ait pas encore battue?

— Je l'aime!... je l'aime!... je l'aime?...

— Laisse-moi tranquille avec tes amours! Tu veux donc me faire du chagrin?...

La concierge essaya d'altérer sa voix pour lui donner des apparences de sanglots rentrés.

— Moi qui ne demande qu'à te rendre heureuse, s'écria Rosette... Ah! du jour où je tiendrai un bon engagement, je t'emmène avec moi; nous aurons un bel appartement du côté du boulevard du Temple.

— A Belleville, dit la concierge?

— Où tu voudras.

— Je gagnerai bien cinq ou six mille francs pour commencer?

— Tant que ça! s'écria la concierge.

— Charlotte, une de mes camarades, est sortie de Passy pour jouer à Batignolles; de là, le directeur de la Gaîté l'a tout de suite engagée à trois mille, et elle ne me vaut pas. Lafourcade me l'a dit dernièrement. Tu

vois donc que je n'ai pas besoin de me laisser faire la cour par ce vilain vieux.

— Il est de fait, dit la concierge, qu'il n'est pas beau; mais il est généreux.

— Je n'ai besoin de rien à Courbevoie, et puis j'aime Lafourcade.

— Il n'y a plus rien à dire; mais pourquoi cherches-tu à agacer M. Lobligeois?

— Dame! nous n'avons pas tant de connaisseurs à Courbevoie; ça fait plaisir de voir tous les soirs un homme qui ne manque pas à une de vos représentations et qui s'intéresse à vos rôles.

— Il les sait par cœur. Ce n'est pas un méchant homme... Si tu savais comme tu l'as changé; il ne se ressemble pas plus que le jour et la nuit. Qu'est-ce que tu voulais lui dire, au jardin?

— Rien; c'est une politesse que je lui fais. Je veux qu'il vienne au théâtre.

— Tu as raison. A quoi bon se mettre mal avec des personnes riches?

— En me promenant, je rencontrerai, sans doute, quelqu'un de ces messieurs et de ces dames, et je ne suis pas fâchée de leur souhaiter le bonjour.

— Ils ne vont plus te reconnaître; tu es si élégante !... Surtout ne taquine pas trop M. Lobligeois.

— A tout à l'heure, maman !

— Va, ma bonne fille... Rosette ! cria la concierge, en rappelant l'actrice, dans ton intérêt, ne parle pas de tes amours à M. Lobligeois.

CHAPITRE VIII

Un beau jour, dans la vie de Jacquem, que le 1er juillet de l'année 1855, lorsqu'il reçut l'avis des bureaux de l'administration centrale de l'assistance publique, qu'il était porté sur la liste de ceux qui entreraient à Sainte-Périne lors des premières vacances ! Le petit peintre ne trouvait plus assez grand son atelier de la rue du Chemin-de-Versailles pour manifester sa joie. Il vint me voir. — « Ce sont mes dernières visites dans Paris, me dit-il. Une fois admis dans l'Institution, je n'en sortirai plus. » Puis il ajouta confidentiellement, en me priant de n'en pas parler, qu'il y avait deux ou trois pensionnaires qui branlaient dans le manche. — « Je ne souhaite pas leur mort, me dit-il, mais j'aime autant en profiter qu'un autre. Moi-même, je m'en irai à mon tour, et je vous jure que je ne me regretterai point. » Ce Jacquem était un philosophe comme il en manquait à Sainte-Périne : il désirait finir ses jours tranquillement

en compagnie de ses amis Ravier. Ce n'était pas lui qui se serait embarqué dans les terribles passions où étaient accrochés Mlle Miroy et M. Lobligeois. L'amitié suffisait à remplir son cœur, et son seul désir était d'appliquer ce qui lui restait de force à accomplir un projet dont l'avait rendu complice M. Cèdre. A eux deux, ils devaient laisser dans la bibliothèque de l'Institution un monument important : le manuscrit de la *Flore de Sainte-Périne*, décrite avec exactitude par le botaniste, et peinte à la gouache par Jacquem. Au moins cette entreprise témoignerait-elle de leur passage dans l'établissement ; et déjà Jacquem y travaillait, dessinant d'après nature les mousses et les herbes dont M. Cèdre lui apportait chaque matin des échantillons.

Tous les habitués des soirées de Mme Ravier avaient pris en amitié le peintre et souhaitaient de le voir admis, car Jacquem avait le caractère facile des artistes; passant jadis ses heures de loisir à peindre ou à dessiner, il n'avait pas eu le temps de laisser entrer en lui les pensées de fortune ni d'ambition, et son caractère se ressentait de cette heureuse disposition. Jacquem, toujours occupé, ne s'était jamais ennuyé dans sa vie : il ne connaissait ni désirs ni soucis. De petites rêveries de réputation s'étaient peut-être autrefois dessinées en lui, mais il avait su les étouffer à l'instant, jugeant prudemment qu'un bon employé vaut mieux qu'un méchant peintre, et qu'à l'âge où vinrent ces fumées de gloriole, il était trop tard pour en tirer autre chose qu'un mauvais feu sans flamme. D'ailleurs, la part d'amour-propre qu'il tenait de la nature trouvait à s'accommoder des

compliments du monde qu'il voyait. C'étaient d'honnêtes confrères de son bureau et leurs femmes, qui s'enthousiasmaient devant les ressemblances *étonnantes* des portraits du peintre. Jacquem n'en demandait pas plus.

J'allais m'éloigner de Paris pendant quelque temps, et je dus faire une visite de politesse aux Ravier, dont je conservais un bon souvenir; ils voulurent bien m'engager à leur dernière soirée de l'année, et je n'eus garde d'y manquer. Quand j'arrivai, je trouvai tous les habitués groupés autour de Jacquem, qui tenait à la main un immense éventail orné de dessins à la gouache et d'inscriptions qui, par leur disposition, m'annonçaient un objet inconnu.

— Monsieur de Capendias, dit Jacquem, est-ce bien vous qui tenez le bureau de l'*occasion?*

— Oui, monsieur Jacquem.

— Veuillez, je vous prie, donner un tour de roue.

— Nous allons donc connaître la qualité de M. de Capendias, disait Mme Ravier.

Aux branches de l'éventail était accrochée une roue mobile portant des numéros. M. de Capendias donna un petit coup à la roue.

— Numéro 1! s'écria-t-il.

— 1, reprit Jacquem, vous avez l'*Amour voleur.*

— Ah! ah! s'écrièrent les dames, M. de Capendias a l'*Amour voleur.*

Là-dessus, on plaisanta vivement M. de Capendias.

— Voyons, monsieur Jacquem, conduisez maintenant M. de Capendias au bureau de l'*Amour voleur* afin qu'il reçoive son châtiment.

Jacquem retourna gravement l'éventail du côté qui contenait les châtiments et les récompenses.

— Le n° 1 de l'*Amour voleur*, dit Jacquem, ordonne que Mlle Chaumont donne à M. Capendias *deux baisers sur les yeux.* » En même temps qu'on félicitait le gentilhomme sur cette faveur, on accusait l'inventeur de l'éventail d'avoir imaginé des châtiments trop doux. Ne comprenant rien à ce jeu, je m'adressai à Jacquem. — Nous tirons, me dit-il, la loterie de l'Amour; et il me donna en main le curieux éventail, apporté le soir même par l'aimable Perdrizet, prodigue en ces sortes de surprises. Où avait-il trouvé cet éventail? C'est ce que personne n'avait pu dire, car, par ses couleurs passées, l'éraillement des dessins et la forme un peu maniérée des petits Amours, on jugeait qu'il était antérieur à la République.

— C'est le tour maintenant de Mme de la Gorgette et de M. Destailleur, s'écria toute l'assemblée.

Tout en rougissant, M. Destailleur vint s'asseoir au milieu du cercle en compagnie de Mme de la Gorgette.

— Heureux homme! lui dit M. Perdrizet, d'aller au tribunal de l'Amour avec une si belle pénitente.

Mais le fidèle M. Destailleur cherchait des yeux Mlle Chaumont pour lui montrer qu'il ne l'oubliait pas. Le bureau de l'*Espérance* fut indiqué à Mme de la Gorgette pour y attendre les ordres du destin; la roue amena le chiffre 5, qui représentait l'*Amour heureux*. Chacun félicita Mme de la Gorgette sur le bonheur qui l'attendait; mais l'éventail avait un revers, comme le bonheur, et l'amie fut condamnée à *garder un silence de quatre minutes*.

Ce fut ainsi que se passa cette soirée, où on visita tous les bureaux : *au Désir, au Hasard, au Plaisir, au Secret, à la Fidélité*, etc. Dans chacun de ces bureaux, on épuisa les différentes variétés d'amours : *galant, malin, vainqueur, dormeur, curieux, respectueux*, et bien d'autres. Les gages consistaient à recevoir un baiser *où la dame voudra*, ou à boire un verre d'eau, ou à faire une révérence, ou à accomplir la volonté d'une dame, ou à donner un tendre regard; enfin c'était la quintessence des petits jeux. Par instants, je me croyais à l'âge de quinze ans, entouré de jeunes filles et de jeunes garçons; mais mon illusion provenait de trop fréquents séjours au milieu de ces vieillards. L'observation est une qualité qui s'émousse à une trop grande contemplation des objets : un coup d'œil lancé à point en apprend davantage que des heures, des jours et des années de clignements d'yeux. J'ai souvent été frappé de ce fait, et je tiens pour plus profonde l'observation naïve, celle qui n'a pas conscience d'elle-même. Nous avons des yeux intérieurs qui toujours sont frappés par des individus ou par des objets et qui amassent des matériaux sans que nous en ayons conscience. Puis la gerbe d'observations instinctives est apportée dans un secret laboratoire où il se forme des combinaisons de faits entrevus, d'inductions et de déductions. Mais regarder longuement en se posant ce travail : *Je vais observer*, est un mauvais système qui amène l'éparpillement, la trop grande abondance de matériaux, leur extrême ténuité, et c'était peut-être mon tort à Sainte-Périne. J'avais oublié la nature de mes vieillards, leur âge, leurs manies; je m'étais

trop mêlé à leurs drames intérieurs. Ainsi, à cette soirée, j'écoutais, je regardais et je ne jugeais plus. Le sentiment de comparaison avait faibli en moi. Tel fut le choc produit par la vue de deux vieillards très-âgés qu'on avait amenés à cette soirée pour les distraire. Assis dans leurs grands fauteuils, l'un à la tête branlante, l'autre le menton tout à fait assoupi sur la poitrine, ils étaient arrivés tous deux à l'état d'enfance; ils ne comprenaient plus ce qui se passait; peut-être les cris et les rires leur rappelaient-ils leurs premières années.

M. Perdrizet avait été condamné à chanter une chanson, et, pour la première fois de sa vie, il refusa quelque chose aux désirs de la société. Le petit chef de bureau ne savait pas chanter, et j'aurais juré qu'avec ses besicles d'or, son crâne reluisant et ses mèches de cheveux provoquantes, il avait dû charmer les salons de l'empire par des romances sentimentales. Malgré qu'il fût pressé vivement, il ne put subir la peine édictée par la loterie de l'Amour; mais il demanda comme une faveur de lire à la société un petit fragment *délicieux* qu'il avait sans doute préparé pour la circonstance. Cette demande de transaction ayant obtenu l'assentiment de tous, M. Perdrizet tira un papier de son portefeuille.

— Mon conte, dit-il, a pour titre *Cœur criblé.*

Quoiqu'on s'attendît encore à quelque galanterie, le titre fit sensation, et les dames chuchotèrent : *Cœur criblé,* en se regardant avec des bouches souriantes et des roucoulements d'yeux qu'eût enviés une actrice pour jouer des rôles de Marivaux.

— *Cœur criblé*... répéta de nouveau M. Perdrizet, qui lut :

« Un homme sensible, excessivement sensible... »

En ce moment, la porte s'ouvrit, et Mme de la Borderie parut. Mme Ravier courut à elle, lui prit les mains, et la pria de venir entendre la lecture promise par M. Perdrizet. Pendant que la veuve recevait les compliments des messieurs, les dames se pressaient autour de M. Perdrizet et s'enthousiasmaient sur le piquant début de sa lecture. Le petit chef de bureau souriait en recevant ces flatteries, et semblait les envoyer d'un regard à Mme de la Gorgette. Il était triomphant; certain de son succès de salon, d'avance il savourait les applaudissements qui attendaient la fin de son conte.

— Maintenant, monsieur Perdrizet, dit Mme Ravier, vous pouvez continuer.

— Cœur criblé,» reprit de nouveau M. Perdrizet, afin d'expliquer à Mme de la Gorgette le sujet qu'il allait lire; cette fois, il put aller jusqu'au dénoûment sans interruption.

« Un homme sensible, excessivement sensible, se trouvait dès longtemps très-malheureux. Tout le désolait. Il voulut calculer combien de coups recevait son cœur dans une année. Voici ce qu'il imagina : il fit en carton un cœur de la grosseur d'un cœur d'homme, et à chaque blessure qu'il recevait, il y plantait une aiguille. Au bout d'un mois, le carton était tellement criblé, qu'il n'était plus possible d'y enfoncer une aiguille de plus. Il se prit

à pleurer, à pleurer amèrement. Puis, quand il eut bien jeté des larmes : voyons, dit-il, pour savourer mieux mon malheur, repassons tous ces sujets de misères dont le sort m'accable depuis un mois. Et il voulut les rappeler; vain espoir ! Il ne put plus s'en rendre compte ; non, pas d'un seul. Tout s'était effacé de sa mémoire. —Oh ! oh ! dit-il, toutes ces misères qui me font tant souffrir, ce ne sont donc que des chimères?... Allons ! allons ! défaisons-nous aussi de cette nouvelle misère, qui consiste à trop s'appesantir sur ses maux. Et toi, cœur de carton, reste là criblé d'aiguilles pour m'apprendre, me rappeler sans cesse que les grandes misères sont des fantômes, et les montagnes à peine des grains de poussière. »

Quand la lecture fut terminée, un murmure d'approbation remplit le petit salon des Ravier, et M. Perdrizet fut d'autant plus applaudi qu'on le soupçonnait d'être l'auteur de cet apologue. Il s'en défendit un peu mollement et laissa l'assemblée dans le doute à ce sujet. Chacun allait à lui et le complimentait à sa manière. Bien que réservée et d'une nature peu flatteuse, Mme de la Borderie apporta ses suffrages à l'heureux chef de bureau et lui témoigna combien elle avait éte émue de la lecture de ce *Cœur criblé*.

— Mais j'aurais une grâce à vous demander ? dit-elle tout à coup.

— Parlez, belle dame, je suis à vos ordres.

— Seriez-vous assez bon pour m'accompagner chez moi ? j'ai quelques mots à vous dire.

Comme M. Perdrizet ne répondit pas sur l'instant.

— Vous hésitez? dit la veuve. Pour un galant homme...

— J'avais promis à une personne...

— Aux regards inquiets que je vous vois jeter dans le fond du salon, je comprends que vous ayez peur de mécontenter Mme de la Gorgette; mais laissez-moi arranger l'affaire.

En même temps, la veuve se fraya un passage dans l'assemblée, et alla demander la permission à Mme de la Gorgette de lui enlever son cavalier, ce qu'elle obtint sans peine.

Mme de la Borderie profita d'un intermède de musique donné par M. et Mme Ravier pour s'échapper sans être remarquée.

— Le temps est beau, dit-elle à M. Perdrizet, si nous faisions un tour de jardin? Ah! monsieur le cœur criblé, reprit-elle en s'efforçant de donner un accent de gaieté à ses paroles, vous êtes donc bien malheureux ou vous l'avez été beaucoup pour planter tant d'aiguilles dans un morceau de carton?... Permettez-moi de vous dire que je ne vous ai jamais cru si malheureux... Mais ce n'est pas de vous qu'il s'agit... Je sais un cœur criblé par votre rigidité, par votre ingratitude, par votre abandon subit: celui-là est réellement criblé et ne s'ingénie pas à inventer un cœur de carton pour y planter l'image de ses peines. C'est un vrai cœur plus que criblé, saignant, déchiré, palpitant, vous ne l'ignorez pas!

— Moi! s'écria M. Perdrizet.

— Vous ne pouvez l'ignorer.

— Je vous jure, madame...

— Ne jurez pas, monsieur; je vous sais honnête homme, et je me confierai à votre parole en quelque matière que ce soit, sauf en matière d'amour... Vous ne vous rappelez déjà plus Mlle Miroy.

— Pardonnez-moi, madame.

— Certainement, vous savez son nom; mais j'appelle oubliée une personne qu'on a presque compromise, donnée en spectacle, qu'on a fréquentée assidûment et qu'on laisse tout à coup sans plus s'en inquiéter que si elle était morte.

M. Perdrizet ne répondait pas.

— Elle est très-malade, elle souffre extrêmement; votre abandon l'a jetée dans un état de mélancolie profonde qui la fait fuir la société; elle repousse même mes soins, se nourrit à peine, et à son âge ces désordres sont sensibles.

— A son âge! s'écria M. Perdrizet.

— N'a-t-elle pas soixante-cinq ans? Vraiment, monsieur, vous m'étonnez par votre sang-froid. Vous me dites *à son âge*, comme si elle avait trente ans. Je ne sais quelle fièvre s'est emparée de presque tous les pensionnaires. A vous entendre, on vous prendrait pour des jeunes gens, insouciants de la vie. Si je ne me trompe, M. Perdrizet, vous devez flotter autour de soixante-dix ans.

— Qu'importe! dit le chef de bureau, blessé par ce rappel au calme.

— Vous auriez pu encore faire le bonheur de Mlle Miroy et le vôtre. C'est une femme excellente qui ne

demandait qu'un peu de tranquillité pour ses dernières années... Vous avez pris plaisir à les empoisonner : ce que cette malheureuse souffre, je ne puis vous le dire... Si c'était une personne coquette, je ne la défendrais pas, elle porterait le châtiment de sa faute ; mais vous lui avez fait de fausses promesses, vous vous êtes engagé...

— Pardon, madame, je n'ai fait aucune promesse à Mlle Miroy, ni pris aucun engagement... C'est elle qui me poursuivait.

— Je l'en crois incapable.

— Je ne dis pas que Mlle Miroy soit une coquette ; je la sais une excellente personne, mais prise du besoin d'aimer. Un homme s'est trouvé sous sa main, moi, qui alors n'avais pas d'inclination. J'ai eu le tort d'écouter ses aspirations ; j'ai été son ami, elle s'est trompée sur le caractère de mes sentiments. J'ai toujours été poli avec les femmes, galant même... on ne saurait leur faire assez de compliments... Vous-même, madame, représentez, à cette heure, la femme sous son meilleur jour, la consolatrice de...

— Il ne s'agit pas de moi, monsieur, je vous prie.

— Mlle Miroy a donc basé sur l'amitié que je lui témoignais un attachement dont je ne soupçonnais pas la nature tout d'abord. Plus tard, je compris qu'elle m'entraînait petit à petit dans les sentiers d'une liaison dont je ne pouvais accepter la chaîne. Je n'ai pas voulu désillusionner Mlle Miroy, et c'est là mon seul tort.

— Un grave tort, dit Mme de la Borderie, dont les conséquences seront peut-être fatales.

— Je comptais la détacher de moi peu à peu ; mais

au contraire, chaque jour sa passion faisait des progrès, et avec la passion la tyrannie... Mlle Miroy a des trésors d'amour qu'elle vous jette avec tant de prodigalité, que vous risquez d'être étouffé dessous. Elle a trop économisé dans sa jeunesse... Je connais peu d'hommes qui sauraient y répondre.

— Cependant, monsieur, vous avez accepté des gages de cette tendresse que vous repoussez aujourd'hui ; Comment ! vous avez eu l'indélicatesse de donner à Mme de la Gorgette un anneau de ma malheureuse amie?

M. Perdrizet ne répondait pas.

— Est-ce la conduite d'un galant homme ?

— Madame, laissez-moi vous dire combien je repousse l'horrible accusation que vous m'imputez... Oui, j'aime Mme de la Gorgette; elle m'a plu dès la première fois que je la vis, et peu à peu cette même passion dont était atteinte Mlle Miroy pour moi, je la ressentis pour une autre... Mais Mme de la Gorgette s'est inquiétée de quelques bagues que je portais : il ne manque pas ici de personnes pour troubler des affections naissantes... Elle a voulu que je lui sacrifie tous ces anneaux ; je les lui ai onnés volontiers... Je ne pensais pas chagriner Mlle Miroy ; d'autres bagues plus chères ont été remises à Aurore.

— Cependant, monsieur Perdrizet, vous qui connaissez les lois de la galanterie, vous deviez renvoyer à Mlle Miroy son anneau, puisque vous aviez l'intention de rompre avec elle.

— Vous avez raison, madame.

— Mlle Miroy pleure, se désole; elle ne vous attend

plus, et elle espère peut-être encore vous revoir, grâce à l'anneau que vous avez gardé.

— Que faire ? s'écria M. Perdrizet.

— Redemander la bague à Mme de la Gorgette et la rapporter vous-même à Mlle Miroy.

— C'est impossible.

— Vous le ferez, monsieur Perdrizet, j'en suis certaine.

Le chef de bureau, inquiet, ne répondait plus.

— Je lui enverrai un souvenir, dit-il.

— Un cadeau est une illusion de plus que vous ferez naître dans le cœur de ma malheureuse amie. C'est sa bague que je vous demande, et en même temps une franche explication.

— Que dirai-je à Mme de la Gorgette pour lui retirer cette bague ?

— Rien n'est plus simple ; je vous donne jusqu'à demain soir... Si vous ne vous sentiez pas le courage nécessaire, je serais obligée d'aller trouver moi-même Mme de la Gorgette.

— Eh bien ! madame, demain après dîner.

— Vous reporterez l'anneau à Mlle Miroy ?

— Comme il vous plaira, madame.

Là-dessus, M. Perdrizet rentra chez lui et passa une nuit fort agitée, se demandant comment il sortirait de cet embarras.

CHAPITRE IX

Mme de la Gorgette vivait au milieu de ces troubles sans s'en apercevoir : si elle les eût soupçonnés, peut-être eût-elle prié M. Perdrizet de mettre un terme à ses assiduités, car elle ne pouvait voir souffrir quelqu'un sans en être émue ; et la pensée qu'elle était la cause involontaire du profond chagrin de Mlle Miroy aurait développé tellement ses facultés compatissantes que, malgré le charme de sa liaison avec le chef du bureau, elle y eût renoncé tout à coup. Son heureux caractère la portait à un heureux calme, mais elle savait comprendre les souffrances de ceux qui l'entouraient, et elle était loin de soupçonner le motif qui exilait Mlle Miroy du salon des Ravier. Tous les matins, M. Perdrizet avait obtenu la faveur de venir chercher Mme de la Gorgette pour déjeuner, et elle ne manquait pas de lui faire cadeau d'une rose cueillie dans les pots de fleurs qu'elle entretenait

dans son antichambre. A dix heures, une petit coup de sonnette annonçait l'arrivée du galant chevalier, qui trouvait son adorée déjà habillée et d'une fraîcheur de jeune fille. Le lendemain de la conversation avec Mme de la Borderie, la sonnette retentit comme d'habitude, et la femme de ménage alla ouvrir.

— Comment! c'est vous, M. Perdrizet? s'écria Mme de la Gorgette.

— Oui, ma chère amie ; ne m'attendiez-vous pas ?

— Certainement, mais je n'ai reconnu ni votre manière de sonner, ni vos pas dans l'escalier... Je vous trouve changé ; est-ce qu'il vous est arrivé quelque mauvaise nouvelle ?

— Pardonnez-moi, ma chère amie, dit M. Perdrizet, qui, au moment d'accomplir sa promesse de la veille, sentait renaître les difficultés.

— Eh bien! voici ma main ; je suis donc obligée de vous l'offrir ?

D'habitude, la journée commençait par un doux baiser sur la main, qui n'était que le prologue de mille galanteries déployées jusqu'au soir par le chef de bureau. Aujourd'hui, M. Perdrizet n'osait plus demander cette main droite qui portait l'anneau de Mlle Miroy. Toute la nuit, il avait cherché un moyen de reprendre cet anneau, et il espérait toujours que le hasard lui en rendrait la possession. Si la bague pouvait être brisée ! M. Perdrizet la redemanderait pour la faire raccommoder et la remettrait à Mlle Miroy ; mais pourquoi le hasard se rendrait-il complice des traîtrises amoureuses du trop galant séducteur ? M. Perdrizet comptait qu'il trouverait son amie en

train de mettre un dernier ordre à sa toilette, et que peut-être elle n'aurait pas encore passé ses bagues à sa main; alors, il lui serait possible de s'emparer de celle que lui réclamait Mme de la Borderie. Tout en s'habillant, il avait si longtemps réfléchi qu'il dépassa de quelques minutes l'heure habituelle à laquelle il se rendait chez Mme de la Gorgette, et ses calculs furent renversés par ce simple fait. Autrement, il eût été possible de dérober la bague de Mlle Miroy et de mettre sur le compte d'une perte la disparition subite de l'anneau. En offrant sa main à baiser, Mme de la Gorgette fit briller toutes les bagues que lui avait sacrifiées le chef de bureau, et M. Perdrizet resta un moment immobile, perdant pour la première fois de sa vie son entrain et sa gaieté; ce dont s'aperçut Mme de la Gorgette.

— Qu'avez-vous ? lui dit-elle.

— Un commencement de mal de tête, répondit M. Perdrizet en passant sa main sur son crâne comme pour en chasser les soucis.

Mais le crâne luisant du chef de bureau ne donnait pas l'idée d'un homme voué aux migraines.

— Vous ne m'aimez déjà plus, je crois.

Ce mot fit oublier à M. Perdrizet le but de sa visite. Il avait si souvent entendu dans sa vie le fameux *vous ne m'aimez plus*, qu'il disposait d'un arsenal immense de raisons pour répondre à une telle accusation. Pour cacher son trouble, il devint si galant qu'il se laissa prendre à ses propres paroles et abandonna l'incident de l'anneau, attendant désormais du destin la conclusion de cette aventure : sa légèreté habituelle reprit le dessus, et

il conduisit triomphalement Mme de la Gorgette à la salle à manger, ayant oublié les instructions de Mme de la Borderie.

Cependant, vers le soir, la veuve aborda M. Perdrizet et lui demanda de tenir sa promesse, ce qui fut un nouveau coup de foudre pour le séducteur.

— J'ai parlé à Mme de la Gorgette, dit-il, elle rendra la bague.

— Ne me l'aviez-vous pas promise pour aujourd'hui?

— Madame, j'ai réfléchi à votre demande, et je ne puis vraiment pas faire une telle malhonnêteté à une femme que j'aime infiniment.

— Je vous comprends, monsieur, vous refusez...

— Non, madame.

— Mais il me sera permis d'accomplir les désirs d'une femme que vous avez trahie et de me présenter en son nom auprès de Mme de la Gorgette?

— Oh! vous ne le ferez pas, madame. Mlle Miroy ne le voudrait pas, et vous ne vous montrerez pas plus exigeante qu'elle.

— Pourquoi l'avez-vous trompée si indignement? Si vous la voyiez, vous frémiriez du ravage que vous avez causé...

— Je ne demande pas mieux que de la voir, reprit M. Perdrizet, croyant échapper par là aux orages qu'il avait accumulés sur sa tête.

— Vraiment, vous consentiriez à lui rendre visite?

— J'ai beaucoup d'estime pour Mlle Miroy.

— Vous seriez bon pour cette pauvre femme ?

— Elle ne m'a jamais fait de mal.

— Combien votre visite lui ferait de bien !

— Si j'avais su, depuis longtemps je me serais présenté chez elle.

— Laissez-moi préparer mon amie à cette rencontre ; elle est si faible que je crains la plus légère émotion... Voulez-vous m'attendre un instant dans le jardin ?

— Tout à vos ordres, madame.

Là-dessus, la veuve vola chez son amie, lui apprendre le retour de M. Perdrizet.

M. Perdrizet se frottait les mains d'avoir échappé à la restitution de la bague, lorsqu'il rencontra dans le jardin M. et Mme Ravier, en compagnie de Mme de la Gorgette. Naturellement, il lui offrit son bras, et il se promena avec elle, respirant avec délices l'air frais de la soirée, et il s'oublia dans un de ces doux entretiens que la présence de la belle Aurore lui inspirait. Peu lui importait d'être remarqué par les pensionnaires de l'établissement ; jamais M. Perdrizet ne s'était inquiété des regards inquisiteurs des vieilles filles de la société Gibassier, sans cesse aux aguets, étudiant les physionomies et les gestes des promeneurs ; mais Mme de la Borderie apparut tout à coup au détour d'une allée, et le costume sévère de la veuve produisit un fâcheux effet aux yeux de l'amoureux. Il eut un geste de dépit que ne put s'empêcher de remarquer Mme de la Gorgette.

Ma chère madame, dit Mme de la Borderie en s'avançant, je vais vous enlever M. Perdrizet un moment, si vous le permettez.

— A tout à l'heure, Aurore ! s'écria le chef de bureau, obligé d'obéir à cette fâcheuse injonction.

Et il suivit la veuve.

— Mlle Miroy est prête à vous recevoir, dit Mme de la Borderie.

— Mais vous serez présente à cette entrevue ?

— Je ferai ainsi qu'il vous plaira.

A cette heure M. Perdrizet marchait comme un forçat entre deux gendarmes, et ce ne fut pas avec sa démarche légère et sautillante qu'il grimpa l'escalier de Mlle Miroy.

Aussitôt qu'il fut entré dans la chambre, la pauvre abandonnée lui tendit la main, une main amaigrie que M. Perdrizet n'osa serrer ; Mme de la Borderie lui avança un siége, car Mlle Miroy, étendue dans une chaise longue, était incapable de faire les honneurs de son appartement.

Après le dérangement des chaises, un profond silence s'établit dans cette petite chambre où jadis M Perdrizet avait roucoulé de si jolis mots. Mlle Miroy fit un signe à la veuve qui s'approcha d'elle ; elles se dirent quelques mots à l'oreille, et Mme de la Borderie disparut aussitôt.

— Votre visite me fait du bien, s'écria Mlle Miroy, quoique le son de sa voix indiquât qu'elle cherchait à contenir ses larmes. Alors elle se laissa aller et dit toutes ses souffrances à l'homme qui l'avait abandonnée ; elle se plaignit vivement du manque d'égards de son ancien adorateur, combien elle avait été froissée de la suspension de la correspondance ; elle comprenait que l'amour

pouvait s'éteindre à un certain moment, mais l'amitié devait remplacer la passion, et elle se trouverait trop heureuse si M. Perdrizet voulait bien lui rendre une partie de cette amitié qui lui était si chère. De temps en temps, des larmes coupaient ses confidences, et M. Perdrizet en profitait pour jurer qu'il avait toujours conservé pour Mlle Miroy une vive estime. S'il n'était pas revenu, c'était pour affaiblir peu à peu une passion qui devait les rendre malheureux tous les deux. Il se vanta d'avoir souffert lui-même.

— Cependant, dit la pauvre fille, vous en aimiez une autre ?

— J'ai eu quelque attention pour une femme estimable...

— Je le sais, ne me cachez rien...

M. Perdrizet affirma que Mme de la Gorgette lui laissait le cœur tranquille ; sa société lui offrait un certain charme, mais au delà des fréquentations d'une pure amitié, il ne sentait pas la passion l'envahir.

Cet entretien ne dura pas moins d'une heure : quoique M. Perdrizet n'eût plus trace d'amour pour Mlle Miroy, il ne pouvait entendre sans un certain intérêt les détails des souffrances par lesquelles elle avait passé. L'homme est ainsi fait, que sa vanité est caressée par le récit des malheurs qu'il a causés. Ayant éprouvé de cruelles émotions, Mlle Miroy devenait éloquente : elle sentait le fil brisé chez son ancien adorateur, et elle conservait encore un reste d'espérance de le rattacher. Les femmes veulent boire le malheur jusqu'à la dernière goutte ; ce fut poussée par de secrètes inquiétudes, que la pauvre fille

demanda à M. Perdrizet de le revoir avec un accent si vif, qu'il ne put s'y refuser, et qu'il promit de revenir le lendemain.

Quand Mme de la Borderie vint rendre visite le soir à son amie, elle la trouva avec un demi-sourire sur les lèvres, un singulier sourire qui ne pouvait se defendre d'un reste de scepticisme. Sur les joues d'un convalescent restent de vagues teintes bilieuses qui témoignent des derniers symptômes de la maladie : ces teintes sont longues à s'effacer. Il en était de même des doutes et des soupçons causés chez Mlle Miroy par la conduite de son ancien adorateur. Malgré tout, elle s'efforça de croire au renouveau de la passion de M. Perdrizet, et, peut-être pour mieux s'illusionner, elle se lança dans des flots de paroles presque gaies qui étonnèrent d'autant plus la veuve que, dans les circonstances habituelles de sa vie non troublée, la mélancolie faisait le fond du caractère de Mlle Miroy. Tout d'abord, celle-ci se jeta au cou de son amie, en la remerciant de lui avoir ramené l'ingrat ; elle disait ne pas trouver au dedans d'elle assez de marques vives de reconnaissance pour payer ce service. Mme de la Borderie se défendait de ces témoignages chaleureux, répondant qu'elle avait fait la chose la plus naturelle.

— Vous me faites respirer, s'écria Mlle Miroy, et vous ne voulez pas que je vous adore ! Tenez, je respire maintenant... Ah ! que l'air est bon ! Avant de l'avoir revu, ma poitrine était un brasier, chaque bouffée d'air était comme un soufflet qui en rallumait la chaleur ; maintenant que je suis bien, c'est un plaisir d'ouvrir ma

poitrine à l'air du soir... Mon Dieu, que j'ai souffert! Et je suis heureuse d'avoir tant souffert, je n'en sens que mieux mon bonheur de revenir à la vie...

Elle se leva tout à coup de sa chaise longue.

— Ma chère amie, dit-elle, allons faire un tour au jardin: je veux revoir l'herbe, les charmilles, les arbres; croiriez-vous que la verdure me faisait horreur? Je souffrais tellement que tout ce qui prospérait autour de moi me rendait jalouse. J'aurais voulu voir tout le monde malade... J'ai souhaité des choses affreuses, la mort de M. Perdrizet. C'est mal, n'est-ce pas, mais que voulez-vous? J'aimais mieux le voir mort que de le savoir aux genoux d'une autre.

— Descendons avant que la fraîcheur vienne, dit Mme de la Borderie pour essayer de calmer l'exaltation de son amie. Mais vous sentez-vous réellement assez forte, après être restée trois mois dans votre chambre?

— Je ferais dix lieues à pied.

Les deux dames descendirent l'escalier; mais, arrivée au bas, Mlle Miroy comprit que ses membres étaient moins forts que sa volonté: le sang s'était engorgé dans les jambes, qui fonctionnaient difficilement, et son front se couvrait de gouttes de sueur de faiblesse qui l'avertirent de ne reprendre la marche qu'avec ménagement.

— Il faut, dit-elle tristement, que je me repose déjà sur ce banc de pierre; je me croyais mieux...

Et la tristesse la reprit tout à coup, car elle songea que l'amour de M. Perdrizet pouvait bien ressembler à ses forces, mises en jeu subitement et abattues plus subitement encore.

— Ma chère amie, dit Mme de la Borderie qui lui prit les mains, vous avez un peu de fièvre ; il ne serait pas prudent de rester plus lontemps à l'air frais.

— Encore la fièvre ! s'écria Mlle Miroy.

— Ne vous affectez pas, ma bonne amie, il en est ainsi pour toutes les maladies. Vous avez perdu une partie de vos forces en vous tenant couchée, il faut y aller avec prudence maintenant. Voulez-vous de moi pour médecin ? Je vous promets de vous guérir.

Mlle Miroy pressa la main de la veuve.

— Pour commencer, je vous ordonne de rentrer : je resterai avec vous si ma compagnie vous plaît ; je m'en irai si vous voulez rester seule... Désirez-vous que je vous fasse une petite lecture ? Demain nous sortirons une heure en plein soleil, en compagnie de M. Perdrizet...

— Oh ! oui. Et le soir nous irons entendre un peu de musique.

— Tout le monde sera heureux de vous revoir ; si vous ne me l'aviez pas exprimé si nettement, vous auriez vu combien tous ces messieurs et dames prenaient d'intérêt à votre santé.

Ce fut ainsi, par des paroles affectueuses, que Mme de la Borderie détermina Mlle Miroy à rentrer ; elle voulut rester seule, tant elle se plaisait à repasser les souvenirs de la journée, et, pour la première fois depuis longtemps, la pauvre fille ferma les yeux tranquillement, sans être froissée par ses paupières brûlantes.

Le lendemain, à déjeuner, M. Perdrizet, en rencontrant Mme de la Borderie, la prévint qu'il irait vers une heure de l'après-midi chez Mlle Miroy ; par discrétion, la

veuve n'alla pas rendre visite à son amie, elle la fit seulement prévenir par sa femme de ménage des intentions du chef de bureau. A trois heures de l'après-midi, Mlle Miroy envoya chercher Mme de la Borderie en la priant de venir immédiatement.

— Je ne l'ai pas vu encore ! s'écria Mlle Miroy en fondant en larmes.

— M. Perdrizet ?

— Non, il n'est pas venu ; déjà il m'abandonne... Pourquoi est-il revenu hier ?

— Ma chère amie, il sera arrivé quelque événement imprévu...

— Vous croyez ?

— Certainement.

— Je n'ose vous demander de prendre quelques informations... J'aurais bien envoyé ma domestique... mais je craignais...

— Je m'en vais y aller, dit Mme de la Borderie. Promettez-moi d'être plus calme... Je vous le ramènerai, il ne faut pas qu'il s'aperçoive combien son absence vous cause d'inquiétude... Les hommes de la trempe de M. Perdrizet doivent être traités avec indifférence.

En ce moment, on entendit des pas sur l'escalier.

— C'est lui, c'est lui ! s'écria Mlle Miroy qui devint pâle comme une morte. Laissez-moi.

Son émotion était si grande qu'elle ne prenait pas la peine de cacher à la veuve combien elle désirait rester seule avec l'ingrat. Mais Mme de la Borderie connaissait les faiblesses humaines et savait les pardonner. Elle eut la délicatesse de sortir assez vite pour qu'en ar-

rivant M. Perdrizet pût se trouver seul avec Mlle Miroy. L'amour rend égoïste, mais l'égoïsme ne rend pas amoureux. Par ce renversement de phrase, dont certains auteurs abusent pour étonner le public, on peut rendre la situation exacte des deux personnes qui se trouvaient en présence à la sortie de la veuve.

En entendant les pas de M. Perdrizet dans l'escalier, Mlle Miroy sacrifiait aussitôt l'amitié; elle ne se rappelait plus les services que lui avait rendus, que lui rendait et que lui rendrait certainement Mme de la Borderie. Elle lui disait presque : *Va-t' en !* sans songer à voiler sa pensée. Un tiers la gênait; elle n'osait plus laisser se jouer les mouvements sur sa physionomie, ses gestes, son regard, peut-être ses cris. Celui qu'elle attendait depuis trois heures arrivait ! Ce qui allait sortir de cette poitrine, de ces yeux, de ces mains irritées par trois heures d'attente, elle ne le savait pas. Seulement, elle se sentait devenir éloquente par le sentiment comme par le regard, et elle renvoyait son amie. Elle était montée à ce diapason mystérieux que les grands artistes trouvent rarement et qui les avertit par des tressaillements intérieurs qu'il leur est donné d'enthousiasmer le public le plus difficile. Si les joueurs entendent une secrète voix qui leur crie : « Tu vas gagner, » les amoureux possèdent la même faculté : une flamme secrète parcourt tout leur être et les rend capables d'actions surnaturelles, que les médecins peuvent à peine expliquer dans les cas d'extases.

Plongée dans cet état, Mlle Miroy ne pouvait analyser la physionomie embarrassée de M. Perdrizet, qui arrivait au rendez-vous, honteux du restant de chaîne qu'il por-

tait au cou. La pauvre femme illuminait de ses propres rayonnements celui qu'elle aimait, et ressemblait à ces peintres qui ne savent trouver de cadre assez beau pour leurs tableaux. Enfin, il était venu! Il arrivait! Et Mlle Miroy ne se rappelait plus les tristes réflexions qu'elle avait faites pendant trois heures d'une mortelle attente. Elle fit placer M. Perdrizet près de son lit de repos, le plus près possible, l'accabla de prévenances, voulut savoir ce qu'il avait fait pendant leur séparation et ne lui laissa pas la peine de se défendre. Toujours elle parlait, donnant un cours à ses tristes souvenirs, afin sans doute de les dépenser et de n'avoir plus à les retrouver au dedans d'elle-même. M. Perdrizet s'efforçait de prêter attention à ces paroles d'amour; il essayait de donner un tour galant à ses lèvres perfides, à ses yeux un rayon de tendresse; mais les lèvres se pinçaient et les yeux restaient froids sans pouvoir obéir au séducteur.

Toute la personne de M. Perdrizet était revêtue d'un calme, d'une propreté, de certaines couleurs qui n'avaient nul rapport avec la passion. Le petit habit bleu à boutons d'or du séducteur était étriqué, et les pans obéissaient à cette ancienne coupe connue sous le nom d'habits en sifflets. Les deux fines mèches de cheveux s'avançaient au devant des oreilles comme deux aiguilles cruelles, et le crâne poli reluisait comme un plat à barbe de cuivre accroché à la porte d'un perruquier. Mlle Miroy, obéissant à cette loi physique qui attire les caresses vers les objets ronds, avait osé placer sa main sur le crâne de M. Perdrizet; peu à peu elle la descendit vers les sourcils, remonta au sommet et se hasarda à tenter

une excursion dans le pays opposé, où un renflement subit, que les ennemis de la phrénologie ne peuvent nier, annonçait les facultés vivement développées qui portaient le chef de bureau vers mille beautés diverses. Le jeune amant qui plonge avec enivrement ses mains dans la chevelure de sa maîtresse, détache le peigne et laisse tomber en flots annelés ces grappes de cheveux dont chaque brin contient de l'électricité, est moins éperdu que ne le fut Mlle Miroy en couvrant de sa main maladive l'ivoire brillant et chaud qui recouvrait les pensées de M. Perdrizet. La paume de la main de la pauvre femme semblait avoir soif de ces légères protubérances, sur lesquelles un disciple de Gall eût retrouvé l'absence d'amour de la famille, des appétits sensuels très-développés, l'esprit de saillie, l'absence d'organe de l'idéalité, et enfin la circonspection qui faisait la base de cette tête carrée, dont les angles latéraux étaient très-développés.

Voilà les bosses que Mlle Miroy caressait naïvement de sa main, tandis que M. Perdrizet s'efforçait d'échapper aux atteintes d'un fluide qui courait dans chaque veine des mains de l'amie de Mme de la Borderie. A diverses reprises, il essaya de dégager sa tête; mais aussitôt les doigts maigres de Mlle Miroy se crispaient, formaient étau et serraient dans un vaste allongement les quatre côtés de la boîte osseuse du séducteur. Cependant il eut le courage de regarder Mlle Miroy en face et de s'écrier:

— Mon front... je souffre.

— Pauvre cher, dit-elle en courant à sa toilette, je vous brûle, n'est-ce pas?

Alors, sans en demander permission, elle trempa un linge dans l'eau et l'appliqua sur le crâne de M. Perdrizet, qui ouvrit des yeux effarés en pensant qu'un mauvais génie l'avait poussé dans cette chambre où il s'était promis de ne jamais rentrer. Les caresses, les soins, les paroles de Mlle Miroy, tout le froissait. Il en était arrivé à une excitation nerveuse qui le forçait à s'écrier : — Laissez-moi, vous êtes une folle! mais un reste de pitié le retenait encore, et il n'osait blesser ouvertement une femme maladive.

S'étant essuyé le front avec un grand soin, car sans doute Mlle Miroy avait enlevé, avec son ablution, un onguent précieux qui donnait le luisant au crâne, M. Perdrizet se leva, malgré qu'il fût invité par gestes de se rapprocher de la chaise longue.

— Oh! charmante personne, dit-il, oui, charmante... (Il tira sa montre) on ne sera pas bien long à dîner... (La physionomie de Mlle Miroy prit une teinte de mélancolie.) Quelle excellente après-midi!

— Délicieuse, cher, dit Mlle Miroy, et demain plus aimable encore.

— Oui, demain, je l'espère meilleure, s'écria M. Perdrizet, qui parlait traîtreusement en pensant à aller se promener loin de Sainte-Périne le lendemain.

— Que je voudrais pouvoir aller dîner près de vous! dit Mlle Miroy.

— Pas d'imprudence, ma chère amie, pas d'imprudence! répondit le chef de bureau, qui se voyait placé entre deux femmes.

— Encore une bonne conversation telle que celle-ci, et je sens que mes forces reviendront.

— Je ne souhaite pas sa maladie, pensa M. Perdrizet, mais si je dois la guérir par de telles après-midi, la malheureuse court grand risque de rester sur sa chaise.

— On sonne le dîner, ma toute bonne, dit-il en se préparant à sortir.

— Non, pas encore : je n'ai pas entendu, reprit Mlle Miroy, s'élançant contre sa porte pour empêcher M. Perdrizet de sortir.

— Je suis perdu, pensa le chef de bureau ; elle ne veut pas me laisser sortir. C'est que, ajouta-t-il, j'ai quelques désordres à réparer dans ma toilette.

— On ne sonnera pas avant une demi-heure.

Et Mlle Miroy s'avança vers le chef de bureau en étendant la main dans la direction de son crâne. M. Perdrizet enfonça son chapeau sur sa tête.

— Demain, dit-il.

— Encore...

— Non, demain, j'ai le sang à la tête...

Et il ne quittait pas Mlle Miroy de l'œil, craignant quelque nouvelle folie.

— Un peu, dit-elle de sa voix la plus caressante.

—Ma chère, vous voyez que j'ai mis mon chapeau.

— Qu'importe, ôtez-le une minute.

— Demain.

— Une seconde.

Comme elle semblait vouloir se précipiter sur le chapeau, M. Perdrizet se réfugia derrière une table en

étendant sa main comme pour obtenir une trêve, tandis que de la gauche il tenait le bord de son chapeau fixé sur sa tête.

— Vraiment, dit-il, je n'aurai pas le temps de prendre quelques soins de ma personne avant le dîner.

Mais Mlle Miroy n'écoutait plus; elle cherchait un moyen d'attraper le volage.

— Chère âme! s'écria M. Perdrizet, quelle folie!

En même temps ils tournaient autour de la table, comme deux écoliers, la femme poursuivant l'homme et jouant le rôle du séducteur. Un instant Mlle Miroy faillit s'emparer du chapeau du chef de bureau, mais le bord lui glissa dans les doigts.

— Vraiment, chère, vous n'êtes pas raisonnable, dit M. Perdrizet après avoir renversé une chaise qui servit de barrière aux audacieuses entreprises de l'amoureuse. Je n'aime pas voir jouer avec mes chapeaux; c'est bon pour les enfants, ajouta-t-il d'une voix très-sérieuse.

— Ah! vous êtes fâché?

— Oui! oui!

— Eh bien! je vais me tenir tranquille, méchant homme.

— Vous savez, chère, que je n'aime pas à être en retard pour le dîner.

— C'est bien, monsieur; allez dîner... Ah! que je suis malheureuse!

Elle alla de nouveau s'étendre sur la chaise longue.

— Allons, chère, faisons la paix, donnez-moi votre main.

L'innocent séducteur s'avança, comptant sur les re-

mords de Mlle Miroy; mais celle-ci avait joué adroitement la comédie: d'un mouvement brusque, elle enleva le chapeau du chef de bureau et considéra encore une fois, sans oser le palper, ce crâne séduisant auquel elle attachait sans doute des idées étranges. Là-dessus, elle permit à M. Perdrizet de se retirer, en lui faisant promettre de revenir le lendemain.

CHAPITRE X

Ce jardin de Sainte-Périne semblait avoir été planté pour entendre des conversations amoureuses. Plus d'une fois je m'y promenai seul, regardant aux branches des arbres s'il n'y restait pas accroché des lambeaux de déclamation, si quelques soupirs n'étaient pas collés au feuillage. Les bosquets touffus, je me plaisais à les peupler de groupes isolés se parlant à voix basse, échangeant des pressions de mains, et retrouvant dans une verte vieillesse les souvenirs passés de jeunesses éteintes. Les anciens ne semblent pas avoir compris la Vénus âgée, car ils n'en ont laissé nul témoignage sculpté. Je rêvais quelquefois à un monument en mémoire des longues amours, situé en haut du belvédère. Cette Vénus eût été l'image exacte de Mme de la Gorgette. Une Vénus aux formes prononcées, souriante, faisant fuir du regard le Temps qui s'avance la faux à la main.

Mais ce qui me parut plus difficile à comprendre (quoi-

que le cas se retrouve souvent dans la société) fut la passion de M. Lobligeois pour Rosette, cette passion greffée sur le pied vivace d'une autre passion, la plus vive de toutes, l'avarice. Le rendez-vous dans le jardin acheva de porter le dernier coup à la raison de M. Lobligeois. Quant il eut attendu avec une impatience fébrile la demi-heure convenue, l'avare comprit combien il était entraîné vers l'actrice. Viendra-t-elle? se demandait-il en arpentant à grands pas l'allée sablée qui conduit au bâtiment Joséphine. Comme Rosette ne venait pas, M. Lobligeois voulait aller au-devant d'elle, retourner dans la loge; mais il n'osait. Il craignait que la concierge ne remarquât son empressement et ne se gendarmât contre ses folles illusions. Cependant, comme il tournait le dos à l'allée par où devait arriver l'actrice, il entendit tout à coup un bruit léger de graviers, et il ne s'y trompa pas. Nul autre que le petit pied de Rosette ne pouvait faire crier ainsi les cailloux.

M. Lobligeois se retourna et fut ému vivement par la physionomie de l'actrice, alors que le jeu des rayons de soleil pénétrant à travers le feuillage, frappait sur les lèvres de Rosette et les faisait paraître d'autant plus fraîches que le haut de la figure étaitnoyé dans l'ombre. Les rubans couleur cerise qui se croisaient sur la paille de sa capote pâlissaient à côté de ces lèvres jeunes, plus fraîches que des fraises penchées sous leurs feuilles, après une légère pluie. Mais cette jeunesse, les taquineries de Rosette dans la loge, firent que M. Lobligeois resta plus troublé que jamais; plus il comprenait la beauté de l'actrice, plus il devenait timide. Suis-je digne

d'une telle femme? se demandait-il, et cette question le paralysait. Rosette prit plaisir à se jouer de l'embarras du vieillard ; il semblait préoccupé ; elle le trouvait *tout chose*, disait-elle. Pendant quelques minutes, qui durèrent des siècles, M. Lobligeois se crut un de ces objets fragiles que les jongleurs des Champs-Élysées lancent dans toutes les directions et qu'on craint de voir se briser. Rosette jonglait avec sa personnalité et lui faisait subir mille petits accrocs.

— Voulez-vous être bon à quelque chose, monsieur Lobligeois? dit-elle. J'ai dans ma poche une brochure à étudier, vous allez me faire répéter et vous me donnerez la réplique.

Il y a peu de comédiens qui n'aient leurs poches bourrées de bibliothèque dramatique sous forme de brochures; Rosette avait acheté le matin une douzaine de pièces nouvelles, afin de suivre le répertoire courant des théâtres du boulevard, et elle s'imagina de faire répéter à l'avare une tirade amoureuse, très-emphatique, qui acheva de porter le trouble dans les idées de M. Lobligeois, car il avait pris le rôle au sérieux. C'était un être d'une basse extraction qui se mourait d'amour pour une personne d'une condition très-élevée, et l'auteur dramatique avait fourré dans ce rôle toutes les aspirations d'ouvriers tourmentés par un faux idéal, où se mélangeaient nécessairement des râclures d'*antonysme* et de capitaine Buridan.

— Vous auriez fait un fort bon comédien, dit Rosette, il est fâcheux que vous n'ayez pas commencé de meilleure heure. Savez-vous que je suis fière de vous avoir

pour auditeur? On n'en rencontre pas tous les jours d'aussi distingué. Je m'en vais vous signaler à mes camarades du théâtre.

— Vraiment? disait M. Lobligeois..

— Mais je me garderai bien d'en instruire ces dames; je veux vous garder pour moi...

— Dites-vous vrai? s'écria l'avare.

— Oui, je ne veux pas que ces dames sachent combien vous comprenez le théâtre, elles vous demanderaient des conseils et j'exige de rester votre seule élève.

— Mon élève! dit M. Lobligeois. Serait-ce possible!

— Voilà le vieillard de l'orchestre du Théâtre-Français demandé, dit plaisamment Rosette.

— Comment? s'écria l'avare un peu froissé par le mot de vieillard.

— C'est le plus beau titre que vous puissiez ambitionner, mon cher monsieur Lobligeois. Allez au Théâtre-Français, et vous remarquerez toujours quatre ou cinq banquettes garnies de messieurs en cheveux blancs, presque tous une tabatière à la main et toutes sortes de lunettes, lorgnons, jumelles, pour mieux voir. Ces messieurs sont la base du Théâtre-Français, qui ne peut exister sans eux. Plus de vieillards à l'orchestre, plus de Théâtre-Français. Pourquoi? Parce que ces messieurs ont vu jouer les célèbres acteurs d'autres époques, et qu'ils servent de guides aux nouveaux venus. Ils ont des signes particuliers que le public ne comprend pas, mais qui se font entendre au delà de la rampe. Ainsi, vous entendez éternuer un de ces vieillards, vous croyez qu'il a le cerveau embarrassé; pas du tout, il éternue,

et le comédien comprend que cet éternuement veut dire qu'il n'a pas saisi une certaine nuance de son rôle.

— Que me dites-vous là, mademoiselle?

— Vous en savez autant qu'eux; il n'y a que leur langage à apprendre, ainsi c'est surtout la tabatière qui joue un grand rôle dans la tragédie; les vieillards de l'orchestre du Théâtre-Français ont un art particulier pour faire crier doucement leur tabatière sans troubler le spectacle. Un petit *crrric* veut dire qu'on a fait un vers faux, un *crrrrac* prolongé signifie : vous déclamez mal à propos, hors du ton, vous parlez comme une personne naturelle, ce qu'il ne faut pas.

M. Lobligeois manifesta l'étonnement le plus profond en entendant ce singulier cours dramatique; car, n'étant allé que rarement au théâtre, il n'était pas au fait de ces petits mystères que Rosette connaissait plutôt par tradition de cabotinage que pour les avoir remarqués. En parlant ainsi à l'avare, elle mélangeait la goguenardise à la naïveté; elle s'amusait à bavarder sur les manies des vieillards du Théâtre-Français, mais elle croyait le fond réel, pour l'avoir entendu souvent raconter à Lafourcade et au souffleur du théâtre.

— Ainsi, dit-elle, vous allez vous fournir d'une grande tabatière, et nous conviendrons ensemble de certains signes, pour que je vous comprenne lorsque je serai en scène.

— Volontiers, dit M. Lobligeois, au comble de la joie.

— Maintenant, je vous quitte; nous avons un raccord au théâtre à deux heures, et je serais à l'amende. Adieu, mon cher, dit-elle en tendant la main à l'avare, qui fut

enlevé au septième ciel par le mot de *cher*, prodigué au premier venu dans les coulisses.

— J'irai ce soir à Courbevoie, s'écria-t-il pendant que l'actrice s'éloignait d'un pied léger.

En effet, le soir même, l'avare, après s'être muni d'une immense tabatière, se disposa à remplir le rôle de juré dramatique. Rosette, moitié plaisamment, moitié sérieusement, l'avait montré à ses camarades, et dès cette représentation, M. Lobligeois ne fut plus désigné que sous le titre de l'homme à la tabatière. Les comédiens français ont la manie de ne pas apporter de sérieux au théâtre ; ils aiment à se moquer du public et à le lui faire voir : leur plus grande joie est de se livrer sur la scène à des aparté gouailleurs connus dans leur argot sous le titre de *balançoires*. Tel acteur de drame qui se monte, se force et se fatigue pour rendre une passion, semble montrer la prodigieuse évolution de ses facultés en lâchant quelque phrase d'un comique au moins douteux. Dans les petits théâtres, ces rôles *à côté* prennent des développements dont sont victimes les auteurs : le rôle est émaillé de plaisanteries de coulisses, et les comédiens adorés de la foule finissent par s'entretenir avec le public. C'est ce qu'on appelle, toujours en argot dramatique, des *cascadeurs*.

Au théâtre de Courbevoie, où les habitués commençaient à se lasser du répertoire uniforme de Lafourcade, la *cascade* avait pris des développements inouïs, et M. Lobligeois servait de motif à des plaisanteries qui le rendaient heureux, car l'intimité avec les comédiens se fit petit à petit, et l'avare fut regardé comme un *acces-*

soire obligé du théâtre. Il n'existe pas de bande de cabotins qui ne traîne à sa suite des personnages bizarres qui servent de hochet à ces bohêmes de l'art dramatique. On ne faisait plus de recettes, Lafourcade ne payait pas ses acteurs, mais l'homme à la tabatière faisait oublier ces misères. Entre chaque entr'acte, l'avare montait sur le théâtre, et il jouissait désormais de la faveur d'entretenir Rosette sans que personne y trouvât à redire. Dans ces relations si nouvelles M. Lobligeois contracta, il est vrai, quelques habitudes fâcheuses : il se laissa aller à emprunter certains mots au vocabulaire des coulisses, et il répandit un soir une certaine terreur à Sainte-Périne, dans le salon de Mme Ravier, en appelant M. de Capendias *mon vieux*, terme chéri de tous les comédiens; quoi que fît M. Lobligeois pour s'excuser, le mot resta, car *vieux*, *vieille* et *vieillesse* étaient, même dans leur sens réel, bannis de la conversation dans l'Institution.

Peu à peu l'avare s'était lancé dans des cadeaux qu'il suppliait Rosette d'accepter, et Lafourcade qui n'ignorait pas la passion mal déguisée de l'avare, avait trouvé tout naturel que l'actrice acceptât ces présents. Un baiser sur la main était l'unique récompense de tant de soins, et Rosette trouvait toujours dans le directeur qui l'avait initiée à l'art dramatique, son idéal; mais il devait arriver des événements trop communs à toutes les entreprises dramatiques pour ne pas changer de face la situation. La salle de Courbevoie se vidait tous les jours; les militaires de la garnison, après avoir vu cinq ou six fois les pièces du répertoire, devenaient indifférents à

des affiches qui ne se renouvelaient pas. Les dettes criaient dans le pays : des logeurs sans dignité, des gargotiers sans délicatesse menaçaient de fermer le côté *doit* de leurs grands-livres, si l'on ne jetait quelque à-compte dans la gueule du monstre *avoir*. Lafourcade perdait la tête au milieu des tracas qui retombaient sur lui seul. Ses comédiens, sur les dents, menaçaient de l'abandonner.

— Je ne sais pas réellement, dit-il à Rosette, à quoi nous est utile l'homme à la tabatière.

— Il est amusant pourtant.

— Amusant, amusant, je ne trouve pas; il ferait mieux de tirer la troupe d'embarras.

Là-dessus le cerveau de Lafourcade travailla, et dès le soir même la proposition fut faite à M. Lobligeois de partager la direction de la troupe de Courbevoie, moyennant un certain versement de fonds qui devait amener des bénéfices considérables. L'avare fit la grimace, demanda à réfléchir et resta deux jours sans revenir. A ce moment suprême où sa bourse était mise violemment en jeu, l'avare essaya de secouer la passion qui l'attachait à Rosette. Enfermé pendant deux jours en face de son argent, il mettait en regard le souvenir de l'actrice. Mais l'argent n'était plus cet argent vivant dont jadis le contact le faisait tressaillir, les pièces d'or ne brillaient plus de cet éclat particulier qui récréait sa vue : on eût dit qu'il était changé en feuilles mortes, tandis qu'au loin s'agitait une jolie figure, jeune, rieuse, dont chaque mouvement, chaque inflexion de voix, chaque regard, étaient des caresses toutes nouvelles. Autrefois, M. Lo-

bligeois faisait sonner son or, et il trouvait dans ce tintement une musique qui le ravissait; ce n'était plus aujourd'hui qu'un son métallique qui ne trouvait plus d'écho intérieur. — Rosette! Rosette! s'écriait-il, et rien que de dire ce nom le remplissait d'une douce mélancolie à laquelle rien ne se pouvait comparer.

Quand il se rappelait la somme de jouissances accumulées depuis le premier jour où il vit l'actrice, les joies particulières que lui avaient causées son or ne pouvaient entrer en balance. M. Lobligeois lutta deux jours et partit pour Courbevoie avec la somme demandée par Lafourcade. Et quelles nouvelles jouissances allaient l'attendre! Associé à la direction, il lui serait permis d'être plus souvent auprès de l'actrice; il aurait voix consultative dans ce petit cabinet où se décidaient les intérêts de l'art dramatique: il quittait sa position de modeste spectateur pour devenir un des chefs de l'entreprise. Ce fut tout essoufflé qu'il arriva au théâtre, portant son sac de mille francs en triomphateur; car, par un reste de ladrerie, il avait voulu faire la route à pied, pour s'assurer, par le poids du sac pendant le chemin, qu'il portait bien réellement mille francs en pièces de cent sous, se forçant, par ce détail matériel, à ne pas oublier un moment la nature de son expédition.

J'ai connu des amateurs enthousiastes qui, après avoir trouvé de vieux tableaux, de vieux bustes, de vieux meubles, avaient la manie de les rapporter eux-mêmes dans leur cabinet, afin de se bien convaincre qu'ils étaient les heureux possesseurs de curiosités longtemps cherchées. Ces fardeaux les harassaient, ils s'arrêtaient

à chaque borne pour reprendre haleine, mais le témoignage de la possession n'était que plus accusé par la fatigue. M. Lobligeois ressemblait à ces collectionneurs: cet argent, qu'il avait tant aimé, tant regardé, tant respecté, il le portait sur son bras et s'en dépouillait en faveur de Rosette. Mais plus le sacrifice était grand et plus l'actrice lui devenait chère. Les pauvres filles qui se donnent pour un morceau de pain à des gens riches, ne les tiendront jamais comme ces créatures savantes qui mangent jusqu'à leur dernier écu.

Contre l'attente de M. Lobligeois, Lafourcade resta froid devant la somme qui tirait la troupe d'embarras. Le comédien avait une sorte de mépris pour l'argent. Il tenait n'importe quelle somme comme inférieure à son talent, et il eût reçu de même un directeur qui serait venu lui offrir un engagement de vingt mille francs. L'avare, étonné de cette dignité, comprit que son rôle de bienfaiteur en était diminué d'autant, et il rentra dans son humilité vis-à-vis des comédiens; mais Rosette remercia d'un mot M. Lobligeois, et ce simple mot paya longuement l'intérêt de la somme avancée. Un *merci, mon cher monsieur Lobligeois*, prenait dans la bouche de l'actrice des inflexions si caressantes, que le cœur chatouillé de l'avare en bondissait dans sa poitrine. Dès lors, M. Lobligeois fit partie de la troupe; on lui donnait à transcrire les règlements intérieurs des coulisses, le tableau des répétitions, et il fut nommé publiquement, en présence de tous les cabotins, directeur du matériel, *chef des accessoires*, c'est-à-dire qu'il eut à s'occuper désormais des mille objets imprévus nécessaires à la re-

présentation, tels que mise en ordre des poulets de carton et des poulets amoureux, des meubles, des tables garnies de tout ce qu'il faut pour écrire, des poignards, des espingoles, des plumets, des colichemardes, des fioles de poison et autres objets lugubres dont aucun drame ne s'est privé jusqu'ici.

Ce fut une occupation dans la vie inoccupée de M. Lobligeois, occupation réglée par Lafourcade avec un art diabolique. Il trouvait ainsi le moyen d'intéresser extraordinairement l'avare aux représentations dramatiques, et il espérait par là faire de grosses saignées à la bourse de M. Lobligeois. En effet, peu à peu l'avare, séduit par ce genre de vie, se laissa aller à des avances sans cesse renaissantes. Mille francs coulaient de sa bourse avec plus de facilité que cinq sous jadis. Il ne croyait pas pouvoir payer assez cher la fréquentation habituelle de Rosette. De temps en temps, pour se mieux disposer l'esprit de la fille, il faisait quelque cadeau à la mère qui, vers la fin de l'année, put montrer une loge meublée avec autant de luxe que celles des concierges des grands hôtels de la Chaussée-d'Antin. La mère ne se gênait plus pour spéculer sur la passion du vieillard; elle avait toujours remarqué dans tel magasin un meuble ou un vêtement qui lui manquaient, et M. Lobligeois se mettait en course pour la satisfaire. Mais aussi il fut payé de ces sacrifices par la confidence de son amour pour Rosette, que la concierge lui tira adroitement. M. Lobligeois était peut-être plus heureux de sa rencontre avec la mère qu'avec la fille, car avec la mère il osait avouer son amour pour la

fille, et avec la fille il restait sur le pied d'une amitié ordinaire.

Les deux femmes s'étaient entendues, et, par un reste de délicatesse singulière, Rosette, qui repoussait les paroles à double entente du vieillard, avait permis à sa mère de ne pas désespérer M. Lobligeois; aussi la concierge, conservant quelque rancune à Lafourcade du peu d'égards qu'il lui témoignait, se répandait-elle en plaintes amères contre le comédien qui empêchait, disait-elle, sa fille de se faire un sort. Elle faisait même entendre à demi-mot à M. Lobligeois qu'elle souhaitait de le voir réussir auprès de l'actrice; elle le lui laissait espérer en lui donnant à croire que sa fille courbait la tête sous une domination dangereuse, et que si elle osait quitter le comédien, peut-être ne serait-elle pas éloignée d'accepter *les amitiés* de M. Lobligeois. Mais il fallait attendre, ne pas perdre patience, ne pas quitter le théâtre de vue, enfin saisir l'occasion favorable.

—Un vrai dévouement trouve toujours sa récompense, disait-elle au vieillard, que ces paroles entretenaient dans une suprême confiance. Ainsi que ces sortes de femmes, la mère de Rosette savait inventer mille flatteries pour caresser l'amour-propre de l'amoureux; elle le voyait toujours jeune : les jours de barbe, elle le trouvait même beau. Quant à ce *pané* de Lafourcade, elle le traitait de la belle manière; elle rougissait pour sa fille d'être sous la direction d'un tel homme.

M. Lobligeois croyait à toutes ces paroles et se laissait entraîner à des illusions sans bornes, quoique déjà une brèche assez forte eût été faite à sa bourse, brèche par

laquelle s'introduisait cavalièrement Láfourcade; mais il n'était plus possible à l'avare de reculer : au contraire, il était attiré tellement vers Courbevoie qu'il donna congé de la petite chambre garnie du quartier de Chaillot pour en prendre une autre aux alentours du théâtre. Maintenant il faisait de fréquentes absences de l'Institution et il manqua souvent au dîner, ce qui surprit la bande Gibassier, épiant sans cesse les moindres détails d'intérieur. Comment un avare tel que M. Lobligeois pouvait-il abandonner des repas qu'il était obligé de payer malgré son absence? Le club des femmes malades, qui se lançait souvent dans les inductions les plus aventureuses, eût reculé devant la réalité, à savoir que fréquemment le pensionnaire de Sainte-Périne était attablé, le soir, au Coq-d'Or, rue de la Maçonnerie, à Courbevoie, avec une bande de cabotins. A cette heure, le vieillard avait mis toute pudeur de côté pour se rapprocher de Rosette : les coulisses ne lui suffisaient plus ; il partageait le repas des comédiens de la banlieue, et par des avertissements adroits de la bande, se laissait aller à arroser de vins extra les succès futurs des pièces en répétition.

Maintenant le vieillard, au courant de l'argot dramatique, pouvait s'entretenir avec les cabotins des seuls motifs de conversation habituels; toujours le théâtre et ce qui se rapporte à l'art et aux artistes. A ces repas, il était criblé de plaisanteries par les comiques, mais il les supportait, et il arriva même jusqu'à rendre la réplique. D'ailleurs Lafourcade le protégeait et venait à son aide, quand il craignait que des propos d'un goût douteux ne désillusionnassent le directeur des accessoires; mais le

comédien comptait sans Rosette, qui faillit un soir faire supprimer la subvention à tout jamais. L'instinct dramatique s'était développé chez elle peu à peu, et elle ambitionnait pour l'avenir des succès plus sérieux que ceux de la banlieue. Un germe d'artiste commençait à pointer en elle, et, sans apporter encore dans le théâtre les convictions fiévreuses qui ont soutenu les grandes comédiennes, Rosette caressait un idéal qui flattait son amour-propre et soutenait sa volonté. Dans les rares occasions où elle se trouvait seule, il lui arrivait de jeter un coup d'œil sur sa situation présente et de s'attrister en pensant aux gens qui l'entouraient. Le charme de Lafourcade n'était pas encore rompu entièrement ; mais le fonds de la bande se composait de vieux cabotins qui avaient brûlé les planches de toutes les provinces, et qui cherchaient dans le vin un oubli de leurs maux passés et futurs. A vrai dire, ce n'était pas une compagnie intelligente, et les conversations y étaient rarement délicates.

Ce fut dans un de ces moments de tristesse que M. Lobligeois surprit Rosette dans sa loge.

— C'est encore vous ! s'écria-t-elle, fatiguée de ne pouvoir rester seule un instant.

L'avare resta stupéfait et se tint sur le dernier degré de l'escalier.

— A l'avenir, continua-t-elle, prévenez-moi quand vous aurez à me parler... Avez-vous quelque chose d'important à me dire?... Allons, quand vous resterez un pied en l'air...

En voyant la stupéfaction de M. Lobligeois, Rosette

oublia son moment d'humeur, et dit d'une voix plus douce :

— Descendez ou montez, monsieur Lobligeois?

Le vieillard n'osait plus entrer dans la loge, et il craignait de faire un mouvement; mais l'actrice, honteuse de son mouvement d'humeur, fit quelques pas en avant et parut inviter l'avare à entrer dans sa loge.

— J'ai les nerfs agacés ce soir, dit-elle pour se justifier. Et vous, monsieur Lobligeois?

— Je vous remercie, mademoiselle Rosette.

— Vous êtes donc fâché après moi?

— Non.

— Pourquoi m'appelez-vous mademoiselle?

— Quand on est traité de la sorte...

— Voilà, mon petit, les agréments de la vie de théâtre... Ah! vous voulez en tâter, et vous croyez que tout marche sur des roulettes! Détrompez-vous; je suis furieuse, il faut que ma colère se passe sur quelqu'un.

— Qu'avez-vous? demanda le vieillard.

— Lafourcade me trompe, j'en suis certaine!

— Ah! dit M. Lobligeois, avec un accent de contentement.

— Je l'ai surpris, cette après-midi, dans la boutique de la bouchère, où il n'avait nul besoin, et, depuis quelque temps, je remarque que cette femme ne manque pas une seule de nos représentations. Mais cela ne se passera pas ainsi; je ne jouerai pas, ou cette femme quittera la salle!

— Y pensez-vous?

— Jouer pour aller me faire critiquer par cette bouchère! Non; je serai mauvaise, ma mémoire me man-

quera, je n'aurai plus la tête à moi, je n'entendrai pas le souffleur, je ne serai plus à mon rôle... Décidément, je ne jouerai pas; et si Lafourcade continue à faire la cour à cette femme, je quitte la troupe.

— C'est peut-être ce que vous auriez de plus sage à faire, dit l'avare, qui entrevit dans l'avenir l'actrice seule, embarrassée de vivre, et prête à se donner à celui qui lui procurerait la vie matérielle.

— A votre place, continua le vieillard, je ne ferais pas d'éclat. Lafourcade peut être galant avec la bouchère sans vous tromper.

Tout en défendant le comédien, M. Lobligeois, que l'amour rendait perfide, faisait saigner le cœur de Rosette. En apparence, il disculpait Lafourcade pour, un instant après, lui lancer quelques traits qui prouvaient sa trahison. La colère se changea en une vive douleur; mais Rosette consentit à jouer ce soir-là, à la condition que, dès le lendemain, le vieillard se mettrait aux aguets pour surveiller les pas et démarches de son amant. M. Lobligeois accepta cette mission avec plaisir et il en tira un excellent parti. Certain que le comédien trompait Rosette, sous le prétexte de la plaindre et d'adoucir sa position par des conseils et de bonnes paroles, il envenimait les plaies de la pauvre fille et s'applaudissait en secret des blessures dont il pouvait constater la profondeur. Rosette aimait Lafourcade comme on aime à dix-sept ans. Quoiqu'elle vécût depuis plus d'un an dans l'intimité du comédien, le prestige de celui-ci ne s'était pas envolé, malgré les misères, le peu d'attention et les brutales manières d'agir du fort premier rôle. Lafourcade

était tellement assuré de son grand génie, que Rosette, privée de moyens de comparaison, n'avait jamais songé à le mettre en doute. Lafourcade, en sa qualité de directeur, commandait en autocrate le personnel de la troupe. A lui les beaux costumes, les rôles triomphants, la claque, composée de quelques polissons qu'il endoctrinait et dont il ne révéla jamais les entrées gratuites. Doué d'une suffisance dont rien n'approchait, Lafourcade arrangeait les pièces à sa guise, les coupait à sa fantaisie, trouvant toujours les rôles de ses camarades trop longs et les siens trop courts. Il s'était réservé les tirades à effet, dénouées inévitablement par les applaudissements prolongés des gamins des secondes galeries ; il n'avait pas eu de peine, parmi les tristes cabotins à quarante francs par mois qui l'entouraient, à se donner pour le metteur en scène le plus habile de Paris, et sa façon de commander dans les coulisses, de faire marcher tout à sa volonté, le rendait réellement un être de génie pour Rosette, qui ne connaissait rien de l'intérieur des théâtres.

Dressée par Lafourcarde, Rosette fût devenue la plus mauvaise actrice de drame, si, plus tard, le sentiment de la réalité n'eût repris le dessus et ne l'eût poussée dans les pièces comiques. D'ailleurs, elle aimait, et les défauts de Lafourcarde se changeaient en qualités superlatives, par la raison qu'ils étaient extraordinairement exagérés. L'amour de Rosette se composait même d'une sorte de fierté d'appartenir à un homme qui savait faire tout plier autour de lui. Aussi M. Lobligeois fut-il trompé dans ses calculs : plus il croyait compromettre le comé-

dien aux yeux de Rosette, et plus il le grandissait. Rosette craignait de voir enlever son amant par une autre femme, et si le dépit l'emportait en paroles amères contre Lafourcarde en son absence, auprès de lui elle redevenait timide, aimante, résignée, attendant comme la manne un regard du beau premier-rôle. Ces développements de passions restaient lettre close pour l'avare qui, lui-même aveuglé par son propre amour, ne se rendait pas compte de l'état du cœur de Rosette ; mais il la plaignait sincèrement, et la réalité des sentiments qu'il manifestait pour l'actrice fit qu'une amitié durable s'établit entre la jeune fille et lui. Rosette avait besoin d'un confident ; elle fut heureuse de trouver auprès d'elle un homme qu'elle pouvait recevoir à toute heure sans que la malignité de ses camarades pût s'exercer.

Mais la bourse de M. Lobligeois s'engouffrait mensuellement dans la caisse vide du théâtre !

CHAPITRE XI

Une seule visite de M. Perdrizet avait suffi à Mlle Miroy pour lui faire oublier les chagrins passés. Le lendemain du jour où un retour de jeunesse et de mutinerie la poussa à lutiner le chef de bureau, elle se réveilla le sourire sur les lèvres; en faisant sa prière, elle remercia Dieu de lui avoir laissé quelques beaux jours en réserve. Ses forces étaient revenues comme par enchantement; il lui semblait qu'un sang nouveau parcourait ses veines. Elle ouvrit la fenêtre, et sa figure fut caressée par un vent tiède et embaumé, chargé d'alanguissantes promesses. Les gens de service traversaient la cour et vaquaient à leurs occupations. Mlle Miroy les admira comme des êtres singuliers qu'elle aurait vus pour la première fois. Elle les regardait parler, rire, caqueter ensemble, et des paroles purement joyeuses paraissaient échangées entre eux. On entendait les gazouillements des oiseaux du jardin, et leur ramage était plus gai que

d'habitude; des moineaux se poursuivaient dans la cour, sautillaient lestement après quelques mies de pain oubliées, ou quelques brins de paille; tout était en fête, jusqu'à la girouette sur les toits en face, qui laissait échapper quelques douces paroles aux caresses du vent. De la chambre où demeurait Mlle Miroy, la vue se repose sur de grands arbres qui dépassent le mur d'un riche hôtel de la rue de Chaillot. La verdure des feuilles a des charmes intimes que l'homme ne comprend qu'à de certains moments; il y a des tendresses dans la feuille éclairée par un rayon de soleil, et il n'est pas donné à l'œil de surprendre ces délicatesses quand l'esprit est en proie à des idées grossières; seule, une douce mélancolie permet de s'associer à ces verdures qui semblent un bain pour les imaginations fatiguées.

Il y avait longtemps que Mlle Miroy n'avait goûté la nature; aussi se laissait-elle entraîner à ses rêves capricieux qui suivaient le cours des nuages changeants. C'est dans les grandes passions comme dans les grandes douleurs qu'on interroge le ciel; le bleu de l'atmosphère nuancé de blanc semble une couleur tranquillisante, chargée d'espérances. Les images trop accusées de la réalité se confondent dans les nuages, prennent des contours plus indécis et perdent de leur matérialité pour se transformer en profils languissants d'un charme extrême.

Dans ce singulier mirage, M. Perdrizet se débarrassait de ses lunettes d'or, et le poli brillant de son crâne se teintait de tendres nuances qui, jointes à l'allongement vague de sa personne fluette, en faisaient un Perdrizet séraphique. Tout ce qu'il y a de mystérieux, de

suave dans les forêts, dans les odeurs des fleurs, enveloppait le chef de bureau et le baignait dans une atmosphère irisée et rayonnante pour laquelle, malheureusement, le dictionnaire de la langue française se trouve en défaut; mais la pauvre amoureuse trouvait en elle-même ce séraphique portrait qu'elle eût été incapable d'analyser. La passion seule a le pouvoir d'évoquer des images si parfaites. C'était mieux que les anges tels que les peintres ont imaginé de les reproduire; un cœur voltigeait dans les nuages, recouvert d'une enveloppe si frêle et si transparente, qu'on pouvait en suivre tous les battements. Par intervalles, ce cœur rayonnait ou se noyait dans des nuages éthérés; il voltigeait, sautillait plus tendrement que les oiseaux dans l'air, et semblait s'abattre en vue des fenêtres de Mlle Miroy.

Un simple incident vint tirer l'amoureuse de sa contemplation. Un bruit aigu se faisait entendre dans la cour, produit par le couteau de M. Cèdre, qui, en compagnie de Jacquem, arrachait les herbes entre les pavés. C'était leur besogne de la matinée, car Jacquem, pour se rapprocher le plus souvent de Sainte-Périne, s'était mis à la disposition de M. Cèdre non-seulement comme peintre, mais comme apprenti botaniste; à eux deux ils tenaient l'établissement plus propre que dix jardiniers, M. Cèdre ayant déclaré une guerre formidable aux moindres mousses de l'Institution. Aussi la cour était-elle d'une propreté hollandaise, et, en même temps, le botaniste enrichissait sa collection. La vue des deux savants amena des larmes dans les yeux de Mlle Miroy, qui,

depuis longtemps privée de société par sa maladie, avait oublié qu'il existait des hommes et des femmes sur la terre. Si elle n'eût craint de les déranger dans leur travail, elle eût commencé avec eux une longue conversation. Maintenant elle avait soif de parler, de communiquer avec les autres : toutes ses pensées accumulées tendaient à s'épancher au dehors. Ce fut de la sorte qu'elle envoya le sourire le plus amical à une demoiselle Julie qui traversait la cour, et qui, encouragée par cet accueil, s'arrêta sous les fenêtres de la malade, et parut si disposée à supporter de longs discours, que Mlle Miroy la pria instamment de monter.

En ce moment, Mlle Miroy se fût confiée à son plus cruel ennemi, pourvu qu'il parût l'écouter. Le trop plein de son cœur demandait à s'échapper, et la pauvre femme, tout à son amour, ne s'inquiétait pas dans quels vases allaient s'égoutter ces inquiétudes, ces jalousies, ces nuits sans sommeil qui avaient rempli sa vie pendant six mois. Mlle Miroy aimait, et, ainsi que tous les amoureux, elle s'accrochait au premier confident sous sa main, pourvu qu'il fît mine de compatir à ses chagrins passés et qu'il parût admirer l'arc-en-ciel qui venait de s'étendre sur ce fond un peu sombre. Il lui fallait parler de *lui*, toujours de *lui*, dire combien *il* avait été méchant, mais aussi combien *il* était redevenu tendre. Dans cet état, les amoureux perdent toute observation, ignorent s'ils fatiguent leurs écouteurs et continuent de parler sans cesse d'eux, sans s'inquiéter si leurs écouteurs en sont préoccupés. Ces sortes de confidents sont aussi rares que le véritable amour; mais Mlle Miroy avait mis

la main, sans s'en douter, sur un des plus patients écouteurs de Sainte-Périne, car Mlle Julie faisait partie du club Gibassier, et le hasard faisait qu'un sujet curieux venait à s'offrir lui-même.

Jadis, Mlle Miroy ne se fût pas confiée de la sorte à la première venue ; mais les petits cénacles de l'Institution, ses commérages, ses méchancetés, tout avait été chassé de son cerveau pour y loger la personne de M. Perdrizet. On connaît ces kaléidoscopes, remplis de morceaux de verres, taillés à mille facettes, de telle sorte que la même image se répète mille fois dans chacune des facettes. Mlle Miroy semblait avoir perpétuellement devant les yeux ce kaléidoscope à travers duquel elle regardait le chef de bureau, toujours M. Perdrizet, et lui seul, et sa personne, et ses moindres actions étaient réfléchies dans la chambre noire de son cerveau. Si elle prononçait le nom de Perdrizet, la nature ne formait plus qu'un vaste écho qui répétait le nom chéri. Aussi, Mlle Julie ne perdit pas sa matinée ; elle put emporter de chez la pauvre fille un dossier de notes dont eût été jaloux un psychologiste. Pleine d'admiration pour la passion qui avait daigné se loger en elle, Mlle Miroy se plaisait à la suivre dans ses moindres détails ; poussée par des sentiments réels, elle ne se servait que de mots simples qui prenaient de l'éloquence de leur sincérité, et, singulier triomphe vis-à-vis d'une nature pervertie, elle finit par intéresser à ce récit son espion elle-même. C'est là ce qui prouve la grandeur de sa passion.

Au début du récit, Mlle Julie ne se tint pas de joie de la facilité avec laquelle elle allait accumuler des maté-

riaux intéressants pour les conférences du cercle de Mme Gibassier; mais, pour en tirer profit, il était nécessaire de se tenir en observation froide, et d'enregistrer fidèlement les cris passionnés de Mlle Miroy. Il arriva le contraire, et c'est un fait précieux à noter. Au sortir de chez l'amoureuse, Mlle Julie, quoiqu'habile dans ces sortes d'enregistrement, ne se rappelait plus aucun détail : l'émotion de Mlle Miroy l'avait gagnée, la méchante créature était redevenue femme un instant. Elle s'était laissée aller à la tourmente d'une passion racontée chaleureusement, et elle avait perdu ainsi sa facilité de froide analyste ; cependant le gros des événements lui resta dans la mémoire, mais adieu aux détails intimes, à ces souvenirs de paroles textuelles qui devaient faire la joie des membres du terrible club. Ayant annoncé le soir des détails excessivement curieux sur les amours de Mlle Miroy et de M. Perdrizet, Mlle Julie fut fortement réprimandée par Mme Gibassier de se trouver tout à coup en défaut, car elle ne put apporter aucune lumière aux faits connus précédemment. L'abandon de M. Perdrizet avait été si flagrant, qu'il ne fut pas difficile au club d'en être informé par la voix publique, car cet événement s'était traduit par la lettre anonyme rédigée par Mme Gibassier, et à laquelle Mlle Miroy ne se laissa pas prendre. Mais comme Mlle Julie avait ouvert la tranchée et pouvait de là observer ce qui se passait chez l'amoureuse, il fut décidé qu'elle retournerait à son poste. Elle promit de ne plus se laisser endormir par les récits de l'ennemi, et d'en rapporter des observations plus positives.

Ce ne fut pas la matière qui manqua. Le même jour

où Mlle Miroy s'était réveillée si heureuse, fut terminé par des angoisses nouvelles. M. Perdrizet ne vint pas! La pauvre amoureuse eut la force de descendre au réfectoire, où elle n'avait pas paru depuis longtemps, et elle put voir de ses yeux les attentions et les soins dont la belle Mme de la Gorgette était entourée par le séducteur. Bien plus, le chef de bureau fit mine de ne pas apercevoir l'affligée: elle en reçut un tel coup que la cuillerée de potage qu'elle essayait de prendre la brûla comme du plomb fondu dans la poitrine: en un instant, le mieux de la matinée se changea en rechute plus violente. Elle pâlit, son front se perla de sueur, et elle n'eut que la force de dire à Mme de la Borderie:

— Emmenez-moi, je me sens bien mal.

Les pensionnaires de l'Institution peuvent se diviser en deux catégories: ceux bien portants et ceux dont l'estomac a fléchi sous le poids des plaisirs et des abus. Les maladifs font bande à part, et passent leur journée à s'inquiéter des variétés de troubles qu'apportent chaque jour dans des organes usés les changements de saison, les diverses nourritures et les mille détails de la vie. C'est dans ce dernier camp que M. Tringle eût été sacré empereur si l'idée lui en fût venue. Il représentait à lui seul les inquiétudes de cette race maladive; il était porteur de leurs requêtes auprès de l'administration, et il leur servait d'ambassadeur et d'avocat. Il épiait les moindres malaises des pensionnaires, afin d'étaler ses connaissances en médecine et d'ordonner quelques émollients, quelques adoucissants, quelque jujube, quelque guimauve. Le départ brusque de Mlle Miroy le servit à

souhait, et il se vanta de la guérir si elle voulait l'écouter; mais l'opinion générale, adroitement mise en jeu par la bande Gibassier, fut que la maladie de Mlle Miroy tenait encore plus à des désordres moraux qu'à des perturbations physiques, et dès lors Mme de la Gorgette se trouva en butte à des accusations de coquetterie telles que le bruit en parvint jusque chez les Ravier.

Le coupable Perdrizet ne porta qu'une faible partie de ces accusations, dont le poids retomba sur la tête de l'innocente Mme de la Gorgette, qui ne s'en doutait guère.

En moins de huit jours, l'Institution fut en proie à des commérages, à des schismes provoqués par l'amour.

Ce fut à cette époque que Jacquem entra à Sainte-Périne, et il put voir la conclusion de drames terribles qu'il avait à peine soupçonnés. Un jour, pendant l'absence momentanée de la concierge, un commissionnaire ayant apporté un paquet de la part de M. Lobligeois, fut reçu et interrogé par une demoiselle du club des Femmes malades. Ce paquet, détourné, fut porté à Mme Gibassier, qui, sans scrupule, l'ouvrit et y trouva une lettre. M. Lobligeois priait la concierge d'accepter un châle qu'il avait choisi en compagnie de Rosette, et il témoignait de ses sentiments d'adoration pour l'actrice. Après une longue délibération, le châle fut renvoyé à la concierge, mais la lettre fut conservée.

On peut penser à quels propos donnèrent lieu les doubles amours de M. Lobligeois et de M. Perdrizet.

Pendant trois jours, Mlle Miroy répéta le mot *abandon-*

née, et elle ne put en prononcer d'autres. Ce mot formait à lui seul une langue. Elle le répétait à tout instant: *abandonnée, abandonnée, abandonnée !*

Mme de la Borderie vint la voir et n'en put tirer d'autre parole.

Quand la femme de ménage présentait un bouillon à Mlle Miroy, elle le repoussait doucement de sa main amaigrie en disant : *abandonnée !*

Le docteur Desclozeaux vint la voir, lui fit quelques questions : elle répondait toujours : *abandonnée !*

L'aumônier à son tour essaya de lui prodiguer les consolations de la religion : il se retira plein de pitié pour cette pauvre abandonnée.

Mlle Miroy, sans être en délire, en avait tous les symptômes : elle se tenait à moitié assise sur son lit, les yeux fixes, sans voir, les oreilles sans entendre, dans un état de constante fixité et de perpétuelle réflexion. Les allants et venant autour de son lit ne la troublaient pas ; de son regard plus intérieur qu'extérieur, car elle ne semblait pas regarder, elle contemplait sans doute au dedans d'elle-même l'image chérie du séducteur Perdrizet, que peut-être elle suivait dans ses évolutions galantes, jetant un compliment à une dame, se redressant de sa petite taille sur ses hauts talons, faisant miroiter dans le jardin son crâne luisant sous un rayon de soleil.

Chacun plaignait la pauvre amoureuse sans pouvoir trouver de remède à son mal. La médecine est impuissante dans ces sortes de prostration. Le médecin venait visiter tous les matins la malade, lui tâtait le pouls, secouait la tête en disant à son interne : Rien à faire. Un jour

Mme de la Borderie l'attendit après la visite et lui demanda des nouvelles de sa malheureuse amie.

— Aujourd'hui comme hier, madame, répondit-il, et demain comme aujourd'hui, j'en ai peur.

— Ainsi, monsieur le docteur, vous ne pouvez rien essayer...

—Essayer, madame... On essaye sur des corps jeunes, et encore...

— Il n'y a donc plus d'espoir pour cette infortunée, s'écria la veuve.

— J'ai vu souvent dans les maisons d'aliénés, dit le docteur Desclozeaux, des cas semblables... Une jeune fille était séduite par un homme qui la quittait tout à coup ; les mêmes désordres se représentaient, une sorte de stupeur que nul traitement ne pouvait changer. Cependant on les essayait; mais à l'âge de Mlle Miroy, je ne peux pas lui ordonner des bains glacés...

— Oh ! non.

— Et d'autres traitements plus énergiques encore.

— Ah ! que ce M. Perdrizet est coupable ! s'écriait Mme de la Borderie.

— Je n'excuse pas M. Perdrizet, dit le médecin ; mais Mlle Miroy a pris trop au sérieux les galanteries, les mêmes qu'il adresse en général à toutes les pensionnaires de l'établissement... Mlle Miroy est victime de son organisation, elle y obéit comme M. Perdrizet... Il y a des plantes qui ne peuvent s'acclimater dans des terrains trop brûlants; l'amour devait produire ces ravages chez Mlle Miroy. Les forces passionnées se sont triplées d'être restées dans un constant sommeil pendant une partie de

sa vie. Ce qui aurait produit peut-être une lueur douce dans la jeunesse, a amené trop tard un incendie... Et c'est ce qu'il m'est difficile d'éteindre.

Le lendemain le délire augmenta chez la malade.

— Il faudra veiller avec soin à la malade, dit le médecin à la femme de ménage. Ne quittez plus Mlle Miroy.

Mme de la Borderie, prévenue, vint s'installer auprès de son amie, et ne voulut pas laisser à la garde les mille soins dévoués qu'exige une malade. Quand elle la jugeait fatiguée, elle soulevait les oreillers, la changeait de côté, humectait ses lèvres pâles de sirop de cerise coupé d'eau de Seltz; elle lui rafraîchissait les yeux d'un collyre ordonné par le docteur. Après trois ou quatre jours, un certain assoupissement pointa sur tous les traits de la malade. Plus de gestes, plus un mot ! La maladie avait vaincu Mlle Miroy. La figure allongée et pâle comme l'ivoire, la bouche à demi ouverte, on l'aurait crue mourante, si des fleurs sans odeur, placées par Mme de la Borderie sur la cheminée et la table de nuit, n'avaient fait présumer un retour à la vie.

Mme de la Borderie voulait qu'au sortir de ces assoupissemements Mlle Miroy eût la vue caressée par les fraîches couleurs de ces fleurs. Le docteur annonçait un assoupissement de trois jours, au bout desquels une crise amènerait un retour à la vie ou à la mort.

Après une huitaine de veilles, Mme de la Borderie était si visiblement fatiguée, que le docteur insista pour qu'elle allât prendre un repos complet de vingt-quatre heures. Il n'y avait aucun danger pour Mlle Miroy. Pen-

dant ce dernier jour, la nature terminait ses secrètes opérations et ne devait donner son dernier mot que le lendemain. Mme de la Borderie finit par céder aux instances du docteur : d'ailleurs, la femme de ménage était à pour appeler l'interne au moindre danger; mais la garde, qui avait passé deux nuits sans dormir, se laissa gagner par le sommeil, et il ne resta de vivant dans la chambre qu'une veilleuse, dont la petite flamme tremblante semblait elle-même prise du dégoût de la vie.

Ce soir-là, M. Perdrizet reconduisait Mme de la Gorgette, qui demeurait au rez-de-chaussée : l'air était chaud, de pâles éclairs traversaient les nuages dans le lointain. Il avait fait une de ces journées d'été accablantes qui donnent aux nuits un charme que seuls comprennent les habitants du Midi. Quand Mme de la Gorgette voulut ouvrir sa porte, M. Perdrizet insista pour faire un tour dans la cour. Il faisait si bon de se sentir vivre en pareil moment ! De la journée, Mme de la Gorgette n'avait paru dans les jardins brûlés par les ardeurs de la canicule. M. Perdrizet avait droit à un dédommagement. Cette demande fut faite en termes si délicats, que Mme de la Gorgette accorda un petit quart d'heure de grâce à son chevalier ; mais le petit quart d'heure passé (il n'avait pas duré moins d'une heure), M. Perdrizet commença de nouveaux propos sur le pas de la porte que Mme de la Gorgette tenait ouverte, et quoique la dame s'en défendît, le galant ne voulut quitter la place qu'après mille promesses d'amour et deux baisers sur la main qui lui furent accordés.

Ce dernier caquetage dura encore quelques minutes,

pas assez haut pour réveiller les pensionnaires, mais assez haut pour qu'une fenêtre du premier étage s'ouvrît doucement, sans que Mme de la Gorgette ni M. Perdrizet s'en aperçussent. Une forme blanche parut à cette fenêtre, immobile.

C'était Mlle Miroy!

Explique qui pourra les réels courants magnétiques produits par la passion! Ils existent, on n'en saurait douter. Dans un ordre bien inférieur, j'ai connu un collectionneur de faïences, condamné depuis deux jours par la Faculté... Il lui restait à peine un souffle; on s'attendait chaque nuit à le voir mourir. Un matin sa femme trouve vide le lit du moribond. Qui avait emporté le mourant? La passion. On le retrouva à l'étage au-dessus en chemise, jetant dernier regard à ses chères faïences!

L'avarice amène de pareils résultats, l'ambition, la gloire, toutes passions mesquines en regard de l'amour.

La voix de M. Perdrizet avait traversé la prostration de Mlle Miroy! Elle était revenue à la vie! Ces inflexions de voix caressantes que le séducteur savait prendre quand il parlait à une femme, avaient réveillé l'amoureuse, qui sortit pour ainsi dire de son tombeau. Elle ne se rappelait ni ses souffrances physiques ni ses douleurs morales; elle se réveillait comme la senora sous les fenêtres de laquelle sont grattés les premiers sons de guitare d'un galant. Elle revenait à la vie comme un enfant qui vient de naître, sans ressentir autre chose qu'une délicieuse sensation, une voix chérie qui l'appelait; cependant à travers son émotion qu'elle ne raison-

nait pas, un secret instinct la poussa à se lever doucement pour ne pas réveiller la garde endormie. Deux fois elle se laissa retomber sur son lit comme un enfant dont les mouvements ne sont pas d'accord avec la volonté; mais elle s'appuya contre le chevet jusqu'à ce que ses jambes eussent repris leur assiette. Enfin elle parvint jusqu'à la fenêtre, l'ouvrit et eut une révolution terrible. Les sens reprenaient leur empire un à un. C'était la voix du bien-aimé qui chantait une mélodie incomparable, mais cette mélodie s'adressait à une autre. Une autre répondait au rossignol !

Des gouttes de sueur produites par l'émotion plus encore que par la fatigue perlèrent au frontde Mlle Miroy qui crut qu'elle allait tomber; mais elle se cramponna à la fenêtre et un petit courant de vent frais, qui vint tout à coup glisser à travers les ondes chaudes de l'atmosphère la ranima assez pour qu'elle pût quitter la fenêtre, suivre son lit en s'appuyant contre le bois, gagner un fauteuil voisin, et se reposer un moment près de cette veilleuse qu'elle n'eut pas la force de souffler, mais dans laquelle elle trempa le doigt pour noyer la petite mèche à demi usée.

Son instinct de femme était revenu tout à fait. Elle voulait que la garde sè trouvât dans l'obscurité, au cas où elle viendrait à se réveiller. Mlle Miroy avait gardé la connaissance exacte de sa chambre. Peut-être dans ce moment voyait-elle clair dans ces ténèbres ! Du fauteuil elle arriva en tenant le bras jusqu'à la commode, de la commode à la porte, de la porte à l'escalier, et des deux mains elle s'accrocha à la rampe, descendant lentement

les marches une à une, toujours comme un enfant qui essaye ses premiers pas.

Elle ne sentait ni le froid, ni la fatigue, ni la maladie depuis qu'elle avait entendu la voix chérie!

A peine Mlle Miroy était-elle au pied de l'escalier qui donne dans un corridor menant à diverses parties du pavillon, qu'elle entendit une porte se fermer, puis des pas d'homme résonner dans la cour, et en même temps une petite chanson que l'heureux Perdrizet fredonnait, plein de gaieté de la charmante soirée d'été passée en compagnie de Mme de La Gorgette.

— Ta ra ta ta, chantait-il d'un ton joyeux en fermant la porte du corridor qui menait à son appartement.

Mais il n'eut pas le temps de terminer sa petite chanson. Son chapeau venait de s'envoler brusquement comme emporté par une trombe, et une main froide, longue et amaigrie, s'empara de son crâne, une étreinte qu'il reconnut pour l'avoir déjà subie.

— Encore une fois! s'écria une faible voix à laquelle M. Perdrizet répondit par un cri perçant, car il crut avoir affaire à un fantôme.

Ces terribles doigts prenaient leur force de ce que les pouces des deux mains s'accrochant dans les embrasures des oreilles de faune de M. Perdrizet, les autres se rejoignaient sur le sommet du crâne qui, malgré son poli, était pris comme par huit étaux allongés.

— Cla... Cla... Cla... risse! s'écria M. Perdrizet en poussant un nouveau cri, et d'un brusque soubresaut il parvint à s'échapper, laissant tomber sans pitié sur le

carreau Mlle Miroy qui fut trouvée sans connaissance par la garde réveillée par ce bruit.

Le lendemain, le bruit se répandit que M. de Flamarens, prenant en pitié la malheureuse femme, avait mis en demeure M. Perdrizet de se prononcer entre elle et Mme de la Gorgette. On parlait même d'un duel; mais c'était une exagération de la société Gibassier.

Cependant, l'administration eut vent de tous ces désordres, qui eurent pour conclusion le départ de Mlle Miroy. Comme Mme de la Gorgette elle-même souffrait des calomnies qui troublaient sa tranquillité ordinaire, on craignit un moment qu'elle ne fût une nouvelle victime des galanteries du chef de bureau. Après une mercuriale sévère, M. Perdrizet promit de faire cesser tous ces bruits en épousant Mme de la Gorgette, et ce mariage, qui allait mettre un frein aux audacieuses séductions d'un homme trop inflammable, ramena la tranquillité dans l'Institution.

Pour M. Lobligeois, dont les absences devenaient trop fréquentes et ne pouvaient s'accorder avec le règlement, forcé d'opter entre une vie régulière ou la fréquentation des comédiens, l'amour l'emporta sur l'avarice ; il préféra donner sa démission et continua à dépenser sa fortune à nourrir la troupe. On a dit depuis qu'il était ruiné complétement, sans que Rosette lui eût jamais accordé la moindre faveur.

Il y a six mois, Mme Gibassier fut atteinte d'une maladie singulière et terrible qui semblait un châtiment de la Providence. A la suite de spasmes nerveux, ses mâchoires se raidirent, et ses dents ne purent être desserrées par

n'importe quel moyen. On la nourrissait en lui introduisant du bouillon par un trou formé par deux molaires qui manquaient à la mâchoire inférieure. Et le club des Femmes malades fut dissous, privé de son chef.

M. et Mme Ravier continuent leurs duos et reçoivent les samedis. Jacquem est on ne peut plus heureux, entouré de braves gens : pendant la musique, il travaille à colorier les plantes du botaniste Cèdre pour la *Flore de Sainte-Périne*.

FIN DES AMOUREUX DE SAINTE-PÉRINE

HISTOIRE

DE

RICHARD LOYAUTÉ

HISTOIRE

DE

RICHARD LOYAUTÉ

C'était le nom d'un pamphlétaire politique célèbre sous la Restauration. Peu d'hommes ont eu autant d'action que lui sur les masses ; il fut le rival de Paul-Louis, et sans les événements qu'on verra s'enchaîner dans ce récit, il eût laissé sans doute une mémoire égale à celle du Tourangeau. Jusqu'en 1828, Richard ne connut que les beaux côtés de la politique militante ; ses petits livres, ses brochures se lisaient avec avidité : il entra dans une Revue qui se mourait, et l'annonce qu'il devait y écrire une fois par semaine amena des milliers d'abonnés dès le début. Les salons s'arrachaient à la lettre le triomphant écrivain alors dans toute la fleur de l'âge : à trente-cinq ans, il en paraissait à peine trente, et la nature de sa physionomie caractérisée lui permettait de rester longtemps sans vieillir. Un teint bistré, des moustaches noires, une barbe qu'il savait porter élégamment, de grands yeux noirs, vifs, indécis parfois et alanguis, en faisaient un

des rares beaux cavaliers du journalisme, composé habituellement d'hommes que leurs travaux et leur vie enlèvent à l'élégance.

Les femmes adoraient Richard Loyauté, qu'un poëte romantique avait appelé : « Jeune Grec à l'œil noir. » A diverses reprises, les salons royalistes firent des offres avenantes au journaliste, qui ne voulut pas se laisser entraîner dans des endroits où ses principes pouvaient être exposés à quelques accrocs : non pas qu'il eût la netteté voltairienne et arrêtée de Paul-Louis ; c'était une autre veine. Son talent ressemblait à ses yeux : rarement il en sortait des éclairs, mais le plus souvent des phrases harmonieuses, sans précision absolue, coulant comme une rivière en mille détours allongés, empreinte de l'antiquité par la forme plutôt que par le fond, et répondant assez justement à ce titre de *jeune Grec*, trouvé par l'ami romantique, un poëte de premier ordre en 1827, dont le nom est oublié aujourd'hui.

Le public d'alors avait un enthousiasme suprême pour ce style à grandes périodes, travaillé comme les vers, coulant, harmonieux, ayant du nombre, qui depuis a trouvé tant d'imitateurs. Richard Loyauté passa pour un merveilleux écrivain auprès de la bourgeoisie, tandis que Paul-Louis, avec ses railleries nerveuses qui trouaient à chaque coup les actes du gouvernement comme une balle, était regardé comme un homme joyeux et plaisant dont le plaisir était de railler. C'étaient deux manières bien tranchées, mais celle de Richard Loyauté imposait plus de respect et donnait à supposer par sa

distinction un homme distingué. Aussi la porte de tous les salons, même du faubourg Saint-Germain, eût-elle été ouverte à Richard s'il avait daigné consentir à en franchir le seuil : plus d'une grande dame rêvait de ramener aux saines idées ce jeune Athénien révolutionnaire qui avait retrouvé dans sa prose les secrets de la langue d'André Chénier.

Richard n'avait pas ces ambitions : reçu dans les principaux salons de l'opposition, aimé de la belle Soubise de Pontlevoy, il n'enviait ni les fêtes du grand monde ni les femmes distinguées. Mme de Pontlevoy, femme d'un employé supérieur dans les bureaux du duc d'Orléans, pouvait lutter par la jeunesse et la beauté avec les plus jolies femmes du faubourg Saint-Germain. Comme trait d'union entre le prénom et le nom, un *de* flatteur, si Richard avait estimé ces misères, pouvait le consoler de relations qu'il ne voulait pas entretenir avec la noblesse.

Tout le Paris intelligent connaissait sa liaison avec la belle Soubise, qui ne craignait pas de se montrer avec Richard et son mari en loge découverte, aux premières représentations. A la Chambre, au bois, au boulevard, Soubise ne pouvait apparaître sans qu'aussitôt on ne vît à ses côtés la personne de Richard. C'était une liaison avouée, qui ne donnait même pas à parler, tant elle était claire et avouable : une jolie personne attachée à un vieux mari avait lié une vive amitié avec un homme beau et distingué. La société parisienne, surtout celle où vivait Richard, n'en demande pas plus et s'étonnerait profondément de la rancune d'un mari jaloux.

Pourquoi s'opposer à ces liaisons si naturelles? Deux jeunes gens séparés par une union imparfaite, se rencontrent, purgent les torts de la société en s'aimant; comment un mari serait-il assez ridicule pour faire du scandale? Il est vieux, la loi légale lui donne raison il est vrai, mais la loi naturelle? La fraction de société parisienne à laquelle appartenait Richard, aime à raisonner d'après la loi naturelle; et M. de Pontlevoy ne manifesta jamais l'idée de troubler le repos de sa femme et de Richard: il accueillait celui-ci comme un ami dévoué et ne parut même pas avoir l'idée de soupçonner l'homme dont il partageait les idées politiques. C'était un de ces ménages à trois si communs à Paris, où les choses les plus irrégulières prennent une tournure régulière, rien que par le fait de leur durée.

Il manquait à Richard la consécration de son talent de pamphlétaire, un procès de presse, un procureur général armé de foudres ridicules, des gendarmes dans le fond de la salle, un auditoire enthousiaste, un tribunal injuste et des jurés attendris. Richard rêvait les honneurs de la cour d'assises; toutes les célébrités du temps y avaient passé en ajoutant un fleuron de plus à leur couronne. Leur réputation s'était retrempée sur les bancs des accusés, et Richard craignait quelquefois que sa réputation ne s'éteignît dans une prospérité sans exemple. Il y avait alors un procureur général ami des belles-lettres, se délassant de ses fonctions judiciaires par des travaux dont on eût beaucoup parlé s'il avait appartenu à l'opposition; mais, défenseur zélé du gouvernement, demandant la condamnation des écrivains inculpés, ser-

vant de point de mire aux railleries des petits journaux, le procureur général devait laisser un nom ridicule. Telle est la loyauté des partis. Ce magistrat, frotté de littérature, était secrètement un des plus vifs admirateurs du talent de Richard; il le lisait comme Eve mangea la pomme, comme les mahométans boivent du vin, et l'aimait d'autant plus qu'il souffrait des tendances répréhensibles du pamphlétaire. Le procureur général lutta longtemps contre son entourage qui voulait que Richard fût poursuivi; en vain, il chercha à montrer combien cette belle prose à images un peû languissantes, de forme si pure, offrait peu de dangers. Richard ne se prononçait jamais ouvertement contre la religion et ses ministres, ainsi que MM. de Béranger et Paul-Louis Courier; au contraire, le magistrat démontrait au ministre de la justice que le pamphlétaire était un homme d'essence religieuse, que ses sentiments se pressentaient à chaque ligne. Dans sa comparaison des cultes anciens il était facile de voir un homme cherchant à se rattacher à un dogme; la jeunesse seule l'avait jeté dans l'opposition, la maturité le ramènerait inévitablement à la défense du trône et de l'autel. Le ministre de la justice, homme d'ordre absolu et sans aucune teinture littéraire, fut inflexible et exigea la mise en accusation de Richard Loyauté, à propos de son dernier article.

— Nous serons battus par le jury, monseigneur, s'écria le malheureux procureur général, qui entrevit à la suite de ce procès une grêle d'épigrammes attachée à son nom au moins pour un an.

Enfin Richard fut au comble de ses désirs : le prestige

de la cour d'assises lui manquait jusque-là ; le front rayonnant, il courut annoncer ce triomphe à Soubise, qui fondit en larmes ; elle voyait son ami dans un noir cachot, chargé de chaînes, au secret, séparé d'elle.

— Ingrat! s'écria-t-elle, en remarquant la joie peinte sur les traits de Richard, vous me préférez vos convictions politiques. Maudites soient vos opinions républicaines! Ne vous trouviez-vous pas assez heureux auprès de moi sans chercher cette popularité dangereuse, qui va nous séparer, qui me brise le cœur ?

Richard reconnut combien sa maîtresse l'aimait, par la douleur qui s'était emparée d'elle, et ce jour-là fut le plus beau jour de sa vie. Les pleurs de Soubise la rendaient encore plus séduisante ; jusque-là leur bonheur avait été sans troubles, et ce nuage faisait paraître plus bleu l'horizon passé de leur amour. M. de Pontlevoy, lui-même, fut ému au dîner qui se passa entre trois à la maison ; il se joignit à sa femme pour supplier l'écrivain de ne pas choisir un avocat dangereux, de ces hommes qui plaident pour eux et non pour le client, qui regardent toute cause politique comme une tribune personnelle, et irritent le tribunal sans songer aux intérêts de ceux dont ils ont à protéger les intérêts. Mais Richard, après avoir donné cours à l'amour et à l'amitié, était emporté vers cet idéal si longtemps caressé, qui, jusque-là, avait fui comme l'horizon et qui se manifestait enfin.

Il lui fallait courir les journaux amis, les salons politiques, donner du retentissement à l'affaire, réchauffer les tièdes, piquer les indifférents, se montrer fort, ap-

prêter sa défense, songer au choix d'un avocat, enfin, se préparer au grand combat.

Cette affaire d'excitation à la haine du gouvernement, des citoyens entre eux, d'attaques contre la morale, contre la religion (car l'article incriminé de Richard renfermait tous les délits, comme certains malades à leur heure dernière résument toutes les maladies), cette affaire excita une vive curiosité dans le Paris désœuvré qui déjeune des gazettes et soupe des spectacles. On était curieux de voir de près le jeune Grec à l'œil noir; aussi, les bancs habituellement réservés aux témoins étaient-ils garnis de dames de tous les partis : les femmes des salons de l'opposition, pour rendre hommage au courageux défenseur des libertés publiques; les dames royalistes, pour se venger des refus méprisants du pamphlétaire. Des avocats, des journalistes, des philosophes, des sectaires, tous conspirateurs ardents, qui, trois ans plus tard, devaient renier leurs principes pour arriver à des places et à des honneurs, formaient un auditoire plein de murmures favorables pour l'accusé. Le fond du prétoire était garni d'ouvriers, gens convaincus, à figures pâles et à grande barbe, de ceux qu'on rencontre habituellement sur les barricades, prêts à mourir au premier signal, jouant leur vie avec une indifférence stoïque, caractères résolus, fronts étroits, incapables de diplomatie, servant les ambitions cachées en soldats courageux, marchant sans arrière-pensée, sans soupçonner les motifs bas qui gouvernent les têtes d'en haut.

Ces braves gens étaient là en claqueurs; à la dernière

réunion des sociétés secrètes, on avait choisi les cerveaux les plus déprimés, c'est-à-dire ceux qui applaudissent le plus fort et qui pensent le moins.

— Nous applaudirons, quand notre noble Richard ira s'asseoir sur la sellette infâme, s'était écrié M***, que la révolution de juillet nomma ministre de la justice ; et les républicains n'avaient pas songé à la secrète analogie qui en faisait des claqueurs tels que ceux avec lesquels ils s'étaient battus huit jours auparavant au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à la reprise d'une pièce médiocre, où l'on voulait voir des allusions politiques.

Le nombre des avocats en robe était immense ; jamais le Palais ne vit tant d'avocats ; car la salle d'assises étant petite, tous ceux qui craignaient de ne pouvoir suivre ces débats louèrent des robes et firent le sacrifice des moustaches démocratiques, afin de paraître attachés au barreau.

Les amis du gouvernement, des ministres, des magistrats, des pairs de France se tenaient serrés derrière les juges, sans se rendre compte que leur présence, leur nombre, leur attention, témoignaient de la puissance de leur adversaire, dont l'entrée fut une véritable ovation.

Richard parut boutonné jusqu'au cou ; aussitôt des salves d'applaudissements, partant du fond de la salle, l'engagèrent à se tenir debout et à développer sa taille élégante. Le président déclara que toute personne donnant des marques publiques d'approbation ou de désapprobation serait immédiatement expulsée ; mais il avait

compté sans la belle Soubise, qui, placée auprès du banc de l'avocat, agita son mouchoir brodé dans la direction de Richard, et entraîna dans cette manifestation toutes les dames des chefs de l'opposition. Richard salua de nouveau, et les bravos, les applaudissements retentirent énergiquement dans tout l'auditoire, qui avait deviné dans le président un esprit indécis, timide, incapable d'oser employer la force vis-vis d'un public si hautement enthousiaste.

Après Richard, la personne qui se confondait dans les regards du public était Soubise de Pontlevoy, habillée d'un noir éblouissant, qui tenait moitié du deuil, moitié d'une fête. Cette séduisante créature, entourée des amis intimes de Richard, aussitôt qu'elle eut pris son parti de ce procès, montra un courage qu'on ne lui soupçonnait pas : à cette heure, fière de l'homme qu'elle aimait, elle eût voulu partager ses dangers; ses regards illuminés portaient la flamme de la passion et de la résolution. Quand elle regardait Richard, sans chercher à cacher ses sentiments, elle semblait dire aux femmes du faubourg Saint-Germain : « Voilà comment nous aimons dans notre parti! » et toutes les femmes étaient jalouses de ces regards échangés qu'aucun tribunal ne pouvait traverser.

L'interrogatoire de Richard fut pris de telle sorte que le président semblait l'accusé, l'accusé le juge : l'entourage, le rôle qu'il jouait, l'attention qu'il excitait, l'intérêt dont il sentait voler les bouffées jusqu'à lui, les courants de haine qui sortaient des yeux de quelques-uns, avaient donné à la parole de Richard une nerveuse con-

viction dont la netteté se trouvait rarement dans ses écrits. Les interruptions du tribunal firent luire des éclairs d'indignation et amenèrent dans sa bouche des phrases impératives, exaltées, qu'on n'avait plus entendues depuis la Convention. A cette heure on pouvait prévoir dans le journaliste un de ces jeunes tribuns populaires dont les récits antiques nous ont laissé la mémoire. Jusqu'alors on n'avait vu dans Richard qu'un pamphlétaire d'un grand style; il se révéla grand orateur, non pas fougueux et tonnant à la manière de Danton, non pas froid et impérieux comme Robespierre, mais une sorte de trait d'union entre Saint-Just et Barbaroux, un atermoiement entre la Montagne et la Gironde, une conciliation entre ces deux partis inconciliables.

Soubise suivait Richard des yeux et mimait pour ainsi dire ses paroles : l'émotion, le bonheur doublaient sa beauté. Les premiers regards de Richard ne la remuèrent pas plus profondément que ce spectacle joué devant des spectateurs enthousiastes, montés au diapason de l'acteur, en qui chaque parole trouvait un écho. De temps en temps Soubise regardait les jurés qui se laissaient aller aux influences du public; Mme de Pontlevoy n'avait pas besoin d'essayer de séduire chacun des jurés par un de ces coups d'œil de femme, chargés de pitié et de promesses, auxquels il est impossible de résister. En ce moment, sauf quelques membres du parquet, toute la salle était complice, et chacun était indigné des poursuites que le gouvernement osait exercer contre un homme si pur.

L'interrogatoire de Richard fut interrompu par des ap-

plaudissements auxquels il n'était plus temps d'apporter remède ; le président, qui reçut le soir même une mercuriale sévère du ministre, trouvait ces applaudissements presque légitimes.

L'avocat se leva et justifia malheureusement les craintes de M. de Pontlevoy. C'était une intelligence, mais amère, tranchante, froide, cruelle, insolente, dogmatique, hautaine, méprisante, excitant quelquefois l'admiration, la sympathie jamais. Cet avocat bilieux avait une grande réputation, mais il perdait toujours ses causes. Le parti républicain en fit son idole, à cause de ses principes sévères et accentués ; il importait peu au parti que les accusés fussent acquittés, ce qu'il fallait, c'était à chaque plaidoirie la réhabilitation des hommes de la Convention, la déclaration des droits de l'homme commentée et la publicité de ces doctrines. Tirés à un million d'exemplaires, ces discours, répandus par toute la France, servaient la cause et non l'accusé.

Par ses relations, Richard ne pouvait échapper à un défenseur si dangereux ; sa réputation lui infligeait cette défense distinguée et malencontreuse. Si l'avocat n'eût indisposé que le tribunal, il serait resté dans son rôle ; mais sa bile s'attaquait à toutes les institutions qui touchent à la justice, il commit la faute d'envelopper les jurés dans la haine qu'il portait à la magistrature. Il allait au-devant de la condamnation, la bravait, l'appelait ; dans cette hypothèse, il aiguillonnait les jurés, les perçait de flèches empoisonnées et semblait prendre plaisir à les retourner dans la plaie.

La physionomie de la salle changea tout à coup pen-

dant le discours ; au lieu de ce beau ciel attique que Richard avait fait entrevoir, des nuages menaçants s'amoncelèrent; l'écrivain avait réconcilié les esprits avec la république, l'avocat fit entrevoir une figure vengeresse qui glaçait les esprits. Les victimes de la terreur blanche montraient leurs têtes sanglantes, les fantômes des généraux de l'empereur apparaissaient, la poitrine trouée de balles royalistes, criant vengeance, et la voix de l'avocat prenait des accents cruels, menaçants, pour le jour où ses doctrines triompheraient.

Les républicains du prétoire applaudirent seuls; mais ce n'étaient plus les enthousiasmes partagés par toute la salle, aucune femme ne pouvait s'associer à la parole de l'avocat. Il eût fallu les tricoteuses de Marat. Richard lui-même était sous le coup de cette plaidoirie à laquelle son cœur généreux ne pouvait s'associer, mais qu'il devait subir en soldat discipliné. Soubise était désespérée et osait à peine lever ses beaux yeux.

Le procureur général profita de cet élan des esprits pour forcer encore les idées de l'avocat; il fit un tableau sombre et effrayant de la Révolution et n'eut pas de peine à démontrer aux jurés que, sous des phrases harmonieuses, par là d'autant plus dangereuses, les écrits de Richard entouraient de fleurs la hideuse machine de la guillotine. Un acquittement était une complicité tacite avec les agents de désordre; la guerre civile, la terreur, la dictature, les conspirations renaissaient, les honnêtes citoyens en étaient les premières victimes. La France avait prouvé qu'elle ne voulait plus subir de telles révolutions, péril des gens de bien, espoir de la lie du peuple.

Richard fut condamné à six mois de prison. Dans la salle des pas perdus, l'avocat fut porté en triomphe.

Richard ayant déclaré qu'il voulait subir immédiatement sa condamnation :

— Qu'importe, lui dit Soubise en se précipitant vers lui au moment où les gendarmes faisaient écouler la foule, je t'aime.

Ce mot fut une consolation pour Richard pendant les premières heures où les formalités d'emprisonnement, l'aspect des murs noirs de la Conciergerie, le changement de vie encombrent l'esprit d'inquiétudes. Jusque-là, il avait à peine songé aux suites d'une condamnation ; les tracas de son procès, les nombreuses démarches, les visites, les consolations des hommes de son parti, la position à prendre devant la cour d'assises, la préparation de ses réponses l'avaient occupé à tel point qu'il en avait oublié le dénoûment : maintenant la privation de liberté lui apparaissait aussi nue que les murs de sa prison ; il comprit alors ce mot de *liberté* qu'il n'avait jamais connu sans ceux d'*égalité* et de *fraternité*. Des prévenus de toute sorte, voleurs, faussaires, forçats en rupture de ban, emplissaient le préau de leurs cris et de leur argot; mais ce n'étaient pas là des égaux et des frères. De la croisée grillée du premier étage où Richard avait obtenu une chambre humide et noire qu'il payait fort cher, il cherchait à démêler sur ces figures vicieuses quelque trace de naïveté et d'honnêteté qu'il eût essayé de développer à son profit. C'était de l'égoïsme : Richard avait besoin d'un compagnon pour dire ses

rêves, ses espérances, peut-être pour se faire admirer; mais les plus grossiers instincts régnaient en maîtres sur ces figures à potence, et Richard, qui n'avait pas le don de l'observation et dont le regard aimait à s'arrêter sur les formes pures des antiques, était révolté de la laideur : à ses yeux, le beau n'avait pas besoin de repoussoir.

Ce fut plongé dans les tristes réflexions inspirées par la vue des prévenus se promenant dans le préau, que Richard jugea la rigueur de son triomphe, de ce triomphe si longtemps caressé, dont il n'avait pas prévu l'envers. Triste soirée pendant laquelle le condamné fit nombre de fois le tour de sa petite cellule, en appelant à son souvenir l'image de Soubise qui rendait encore l'emprisonnement plus cruel.

Le lendemain, le geôlier apporta à Richard une lettre dont l'enveloppe était chargée de caractères maigres et chéris qu'il porta à ses lèvres; mais en même temps il pâlit, car le cachet de la lettre était rompu. Une seconde lui faisait oublier la prison, et la rupture du cachet le rappelait à la triste réalité. Mais l'amour de Soubise, ses inquiétudes, son chagrin d'être séparée de celui qu'elle aimait, l'admiration qu'elle éprouva à l'audience, l'enthousiasme de tout Paris en lisant le journal du soir, les regrets qu'inspirait la détention du pamphlétaire, les manifestations qui se préparaient, les visites que chacun voulait rendre au condamné lui firent regarder cet événement comme une épreuve au sortir de laquelle sa puissance serait doublée. Combien Soubise aimait Richard! Chaque ligne de sa lettre en témoignait; elle ne

vivait que pour un homme. Toutes ses actions se reportaient vers cet homme : elle partageait ses succès, elle y entrait de moitié, et Richard buvait avec délices ces phrases rafraîchissantes pour son orgueil abattu ; mais il lui resta un souci : une correspondance si intime et si directe devait être lue par un tiers, un indifférent, un employé. C'était enlever la poussière brillante des ailes du papillon.

Richard envoya au préfet de police une lettre par laquelle il se plaignait de cette discipline sévère qui l'atteignait dans ses sentiments les plus intimes et lui en faisait perdre la fraîcheur. Dès le lendemain, le préfet vint rendre visite au pamphlétaire et lui exprima le regret de n'avoir pas enjoint à ses employés inférieurs de respecter le cachet des lettres qu'on lui envoyait. Le préfet était un homme du meilleur monde, disposé à adoucir la rigueur de la peine en ce qui lui était possible.

— C'est un honneur pour moi que de vous avoir sous ma surveillance, monsieur Richard, et je vais faire tous mes efforts pour vous garder.

Richard parut étonné.

— Après votre condamnation, vous devriez être transféré dans une maison de détention, vous en avez le droit, mais je vous conseille de rester ici avec les prévenus ; je vais vous en dire la cause et j'espère que vous m'écrirez dès aujourd'hui un petit mot afin que je puisse vous accorder cette faveur. A la Conciergerie, je suis le maître, j'y viens tous les jours, le directeur est sous ma surveillance immédiate ; tandis que dans les autres prisons je ne répondrais pas de faire plier les règles plus

ou moins sévères dont la direction a le monopole. Restez ici et vous vous en trouverez bien, je vous le garantis.

Richard ne répondit pas.

— Ah ! je vous comprends, vos amis ne peuvent plus faire des variations dans les journaux sur les rigueurs de la prison ; voilà ce que vous pensez. Eh bien, je vous laisserai jouir de ce petit bénéfice ; il est entendu pour le public que tout condamné dort sur la paille humide des cachots. J'aime autant être attaqué que loué par vos amis ; ma position n'en est que plus solide auprès du ministère... On est déjà venu me demander la permission de vous visiter.

— Vraiment ! s'écria Richard, qui ?

— Ne le devinez-vous pas ? Je n'ai pu refuser, quoique les parents seuls des condamnés aient le droit d'entrer. Vous trouveriez peut-être d'autres directeurs moins galants que moi, qui, voyant une personne distinguée demander à communiquer avec un prisonnier, s'empresseraient de refuser, pour faire du zèle.

— Je vous remercie, monsieur le préfet, s'écria Richard ému.

— Donc, vous nous restez. J'ai donné également des ordres pour que vos lettres ne passent plus par mon secrétariat.

Comme l'écrivain se confondait en remercîments chaleureux.

— Si vous me tenez un jour, dit le préfet, je demanderai votre protection.

Ainsi Richard, aux yeux de son parti, put jouir des

privilèges de l'emprisonnement sans en connaître les rigueurs. Soubise vint à la Conciergerie, et cette première visite la fit sangloter. Les sombres voûtes qu'elle avait traversées, la tristesse des prévenus au parloir, le bruit sourd des lourdes portes retombant derrière elle, le grincement d'énormes serrures, les souvenirs historiques attachés à cette prison, la vue des guichetiers, des gendarmes, avaient agi sur l'imagination de la jeune femme, qui fondit en larmes dans les bras de Richard. C'est dans les grandes douleurs partagées que l'homme se sent aimé ; à de tels moments, l'amour se prouve par des marques non équivoques d'effusion ou de tendresse. Les protestations, les serments qui, dans la vie, se prodiguent si aisément, se taisent dans les grandes douleurs ; un regard humide, une main émue sont bien autrement convaincants. Jamais Richard ne fut plus fier de l'amour qu'il inspirait à Soubise ; sa condamnation avait agrandi son amour et l'élevait sur le trône rarement occupé de la passion. Pour la première fois, Richard voyait reluire le mot *aimer* sur les murs noirs de la petite chambre qu'il occupait : ni la course à cheval au bois, quand, dans une allée isolée, ils se tenaient la main dans la main, ni la promenade en barque dérivant le soir au clair de lune, ni l'isolement dans une petite loge de spectacle au milieu d'un immense public, ni la vue de Soubise entourée de soupirants dans une soirée, ne rappelaient à Richard le bonheur qu'il éprouvait dans sa prison aux fenêtres grillées. A cette heure Soubise se fût tuée pour lui, qu'elle n'eût pas prouvé plus réellement la sincérité de son amour.

Il fallut se séparer. Les amants s'étaient à peine parlé, la parole étant trop matérielle pour rendre la passion qui les animait; mais un coup d'œil de Soubise avait dit: A bientôt. Richard resta sous le charme extatique d'un halluciné qui voit s'entr'ouvrir tout à coup le ciel et qui sent ses parfums, ses musiques, ses rayonnements s'emparer de tous ses sens; car l'amour qui laisse sans émotion, qui ne rend pas tremblant, qui ne chasse pas les réalités de la vie, qui ne remplit pas les yeux de mirages attendrissants, n'est qu'une vile grossièreté.

Richard oubliait la prison, la politique, l'ambition, la vie même; il ne sentait plus son corps: il flottait dans des espaces que l'oiseau seul connaît. Il n'entendait pas, il ne voyait pas, il n'écoutait pas; ses sens s'étaient épurés, son corps était assis sur une chaise, mais il ne le savait pas et il était sorti de son enveloppe matérielle pour planer dans des régions éthérées.

Le geôlier, qui survint, fit rentrer l'âme vagabonde dans le corps privé de mouvement. C'était l'heure du dîner; mais Richard tint rancune à ce dîner qui avait coupé court à ses illusions: il se jeta sur son lit, essayant d'évoquer encore une fois l'image de la séduisante Soubise. Le premier mois de détention se passa dans des félicités sans cesse renaissantes. Tout contribuait à entretenir le journaliste dans une heureuse sérénité d'esprit et de corps. Le parti républicain envoyait ses hommes les plus distingués frapper à la porte du pamphlétaire; des corporations tout entières d'ouvriers signaient des adresses pour entretenir le courage du détenu. Les poëtes chantaient, en vers alexandrins, la gloire du pri-

sonnier. Les peintres et les statuaires les plus célèbres demandaient à être admis à l'honneur de reproduire, sur la toile et sur le marbre, les traits du jeune tribun. Des lithographies couraient, représentant le beau prisonnier derrière les barreaux, aspirant l'air de la liberté. Dans les salons, de jeunes femmes chantaient, en s'accompagnant sur la harpe, une romance mélancolique en tête de laquelle était le portrait de Richard ; l'enthousiasme fut porté si loin, qu'on arrangea, pour la gloire du prisonnier de la Restauration, la poésie illuminée par l'immortelle mélodie de Grétry : du roi Richard on fit Richard le républicain ; mais *l'univers n'abandonnait* plus Richard, au contraire, la romance montrait l'enthousiasme des populations en présence de l'emprisonnement du pamphlétaire.

Soubise fit transporter sa harpe à la Conciergerie, et chanta d'une voix émue la nouvelle romance, qui faisait fureur dans les salons de l'opposition. En ce moment, Richard remerciait sincèrement l'avocat qui par son dangereux plaidoyer lui avait ménagé ces flatteuses ovations, auxquelles il ne manquait même pas les sifflements des serpents de la critique. Les feuilles royalistes déchiraient Richard dans des articles remplis d'esprit de parti ; les journalistes cherchaient à crever le ballon de gloire dans lequel Richard planait au-dessus de la multitude. Les premiers pamphlets de l'écrivain étaient analysés sévèrement, et d'habiles adversaires démontraient le peu d'idées qui se cachait dans ce style imagé, plein de méandres et d'ondulations gracieuses. Ces attaques passionnées faisaient vendre à des nombres immenses

les brochures politiques de Richard, qui n'en profitait pas, car il les avait cédées, trop heureux de pouvoir les faire imprimer, à un libraire républicain, qui en donna une faible somme. Mais qu'importait à Richard ? Il cherchait la gloire et non la fortune ; il trouvait même généreux le libraire qui, de son propre mouvement, lui faisait passer en prison quelques sommes qu'il ne lui devait pas.

Quelque imposant que soit un concours d'éloges, les hommes n'aiment pas à entendre partir d'un coin le sifflet de la critique. Il en est peu qui s'accoutument à ce bruit ; Richard était particulièrement blessé des vives attaques d'un petit journal satirique, subventionné par le gouvernement, qui, tous les matins, lançait des flèches empoisonnées contre l'écrivain. Il envoya deux de ses amis demander réparation à l'auteur anonyme de ces articles, qui prit texte de cette demande pour s'en moquer et cribler de traits sarcastiques l'illustre condamné. Richard ne put se contenir ; profitant d'une permission de sortie que le préfet de police lui avait donnée par quinzaine, il alla faire une scène violente dans les bureaux du petit journal royaliste. Mais le lendemain, mandé devant le préfet :

— Monsieur Richard, lui dit celui-ci, j'ai bien voulu vous accorder de sortir une fois par quinzaine, mais non pour continuer votre rôle politique. Le public ne doit pas savoir que vous sortez, car l'effet des lois serait brisé si, condamné à l'emprisonnement, on apprenait que je vous laisse la liberté. Quand votre temps sera expiré, allez demander raison aux journalistes qui vous attaquent, vous serez dans votre droit ; je serai dans le

mien en vous surveillant et en empêchant que la France regrette un homme distingué, perdu pour toujours par une misérable querelle de journalisme.

Richard, tout en se jurant de se venger de ses adversaires, promit au préfet de police de rendre ses sorties moins apparentes. La prison lui pesait à peine, en raison des nombreuses visites qu'il recevait. Soubise n'y manquait pas un jour; la plupart du temps elle y faisait porter son dîner, et M. de Pontlevoy, fidèle à l'amitié, l'accompagnait, sans se rendre compte de l'amour qui existait entre sa femme et le condamné. Parfois un nuage s'élevait dans l'esprit de Richard, honteux de tromper un ami estimable, qui se compromettait en le visitant, car sa position ne lui permettait pas d'afficher ses hautes sympathies pour un des chefs du parti républicain; mais, dans le principe, Soubise avait peint son mari sous des couleurs tellement habiles que Richard plaignit la jeune femme enchaînée pour la vie à un monstre d'égoïsme, qui ne la comprenait pas, l'avait trahie un an après son mariage et ne cherchait pas à faire oublier par une vive affection l'âge qui les séparait.

Les appointements de M. de Pontlevoy étaient mesquins pour un ménage dont la femme aimait le monde, la toilette, les plaisirs. Soubise n'avait pas apporté de fortune en se mariant : son éducation avait été dirigée dans un sentiment contraire aux habitudes domestiques, aussi les dettes régnaient-elles en maîtresses dans ce ménage monté sur un trop grand pied. Fréquentant assidûment la maison, Richard fut témoin quelquefois de scènes pénibles, où des créanciers irrités se laissaient

aller à des emportements de mauvais goût. Il put entrevoir le désordre qui se cachait sous un faux luxe, et comme il était naturellement généreux, sans en rien faire paraître, il désintéressa les créanciers les plus criards, et dut amener, par mille moyens délicats, la belle Soubise à s'adresser à lui quand elle avait quelques embarras pressants à satisfaire. Il eût souffert de voir Soubise s'imposer des économies de toilette et renoncer à des parures qu'elle portait à merveille. Ce ne fut pas sans de grandes luttes qu'il put faire accepter ces dons à la jeune femme, honteuse de ne pas trouver dans le budget d'un ménage bien conduit de quoi faire tête à ses goûts de luxe.

Depuis quelque temps, Soubise paraissait triste et inquiète, et Richard insistait pour connaître ses chagrins, sans qu'elle voulût s'en ouvrir à lui. Si elle oubliait momentanément les pensées secrètes qui altéraient sa physionomie, elle redevenait d'une gaieté factice, dont Richard n'était pas la dupe, car l'instant d'après sa physionomie se teintait d'appréhensions; ses yeux inquiets regardaient au loin: ses lèvres si mutines d'habitude portaient des réflexions graves, et Richard connut, par les symptômes certains d'un faux enjouement, que Soubise cherchait à s'attacher un masque de gaieté sur la figure pour ne pas lui faire partager son trouble. Il la pressa de questions, mais elle ne voulut pas y répondre, et donna à entendre que rien ne la contrariait, qu'elle agissait comme d'habitude, que ni son caractère ni sa physionomie n'étaient changés et que bien certainement Richard s'abusait.

— Vous ne m'aimez plus, dit Richard d'une voix sourde.

Malgré les vives affirmations de Soubise, Richard déduisit, non sans justesse, que sa maîtresse paraissait contrainte et portait l'ennui sur toute sa personne ; si elle s'ennuyait, elle n'aimait plus.

— Que les hommes sont exigeants, répondait Soubise, ils vous condamnent à une égalité de caractère, à une gaieté perpétuelle, dont ils sont les modèles les plus éloignés. Eh bien, oui, quelques nuages sont en moi; je me sens toute singulière, je l'avoue ; mais je ne vous en aime pas moins... Si j'avais douté de votre amour par les soucis qui s'emparaient de vous aux approches de votre procès et en bien d'autres circonstances !

— Ah ! s'écria Richard, me reprochez-vous les inquiétudes de la politique, Soubise, vous qui m'avez encouragé dans cette voie, en me montrant un avenir dont je n'avais pas conscience. Alors nos préoccupations n'étaient-elles pas fondées sur des motifs graves ? mais ce sont les vôtres, Soubise, que je voudrais voir basées sur des faits réels. Avez-vous quelque chagrin véritable ? Je demande à le partager, sinon je ne verrai dans ce changement soudain de votre caractère qu'un changement dont vous n'avez pas encore conscience, mais dont l'accent me frappe.

— Méchant homme trop aimé ! s'écria Soubise en entourant Richard de caresses.

— Laissez-moi, dit Richard en se reculant.

Pour la première fois les deux amants se divisaient et Soubise fondit en larmes; les larmes opérèrent une

réconciliation que les séductions des caresses n'avaient pu obtenir.

Dans un doux moment d'expansion, voilé par quelques traces de mélancolie, Soubise avoua à Richard la nature de ses inquiétudes. M. de Pontlevoy s'était laissé entraîner à une perte de jeu assez considérable pour la fortune médiocre du ménage ; il avait désintéressé son adversaire en lui donnant une forte partie de la somme et en engageant pour quelques mois ses appointements. L'honneur ne permettait pas à Soubise de se récrier contre l'emploi de cet argent : elle-même poussa son mari à s'acquitter dès le lendemain des deux tiers de sa dette, ce qu'elle fit en mettant ses bijoux en gage; mais elle voyait, dans ces nouveaux griefs que lui donnait son mari, les symptômes d'un avenir chargé de noires couleurs, et, malgré tous ses efforts pour cacher ses agitations, elle sentait combien il lui était difficile, après de telles secousses, de paraître calme et souriante; aussi avait-elle pensé à ne pas voir Richard jusqu'à ce que la résignation fût venue. Ce qu'elle redoutait le plus était arrivé : Richard avait deviné ses pensées secrètes, s'en plaignait ; d'où un aveu pénible à faire et à entendre.

— N'est-ce que cela ? s'écria Richard. Qu'importe cette misérable perte d'argent si vous m'aimez encore ? L'argent peut se retrouver, l'amour jamais... Je vous aime davantage pour la preuve de confiance que vous venez de me donner. Pauvre femme ! à qui devez-vous confier vos inquiétudes domestiques, si ce n'est à moi ? Ne devons-nous pas les porter ensemble ? Que serait mon

amour si je ne cherchais à vous en débarrasser? Je veux que ma Soubise ne soit pas effleurée par le bout de l'aile des soucis, ou je n'en serais pas digne. Je vous garde rancune de vos hésitations à me dire vos inquiétudes, puisque je peux les faire cesser immédiatement.

— Comment? dit-elle.

— C'est un service que vous m'avez rendu, chère Soubise : ici, je m'endormais dans un fatal repos; je vais profiter de mes heures de tranquillité pour me livrer à un grand travail qu'il m'a toujours été impossible de continuer au milieu de la vie troublée de Paris. . Ce sera un beau livre, qui nous donnera de la gloire et de la fortune. Plus de pamphlets! Je me dépensais misérablement dans de petites brochures et dans des écrits sans importance, propres à produire de l'effet sur le moment, mais qui, l'actualité passée, sont oubliés aussi vite qu'ils sont pensés... Demain sera un beau jour, et pourtant je ne vous verrai pas, Soubise.

— Pourquoi? s'écria-t-elle.

— C'est pour vous voir plus sûrement et plus longtemps; je vais passer une partie de la nuit à mettre en ordre le plan de ce grand ouvrage dont j'ai toutes les notes; j'écrirai les sommaires des chapitres, afin que mon idée apparaisse clairement rien que par les titres, et je ferai prévenir mon éditeur de passer dans la journée. Il comprendra la portée de ce livre : quand même, son instinct de marchand le fera souscrire à mes conditions, grâce aux verrous de la prison qui me servent de décoration. Le livre sera daté de la Conciergerie; la

préface est prête depuis longtemps... Nos amis la lanceront dans leurs journaux ; ce seul mot de *Conciergerie* nous vaut dix mille souscripteurs... à dix francs, c'est une affaire de cent mille francs... j'en aurai une cinquantaine pour ma part. Cinquante mille francs en trois mois de travail ! C'est à Soubise que je les devrai... Ne vous plaignez pas de votre mari, mon amie, il a bien fait de vous rendre malheureuse, puisque ce malheur nous a réunis... Si vous n'aviez pas eu besoin d'affection, vous aurais-je rencontrée ? Il vous ruine par ses dettes de jeu, et cette ruine fera notre fortune... Ah ! combien je vous aime, Soubise !

Soubise se défendit longuement d'accepter les nouvelles preuves de libéralité de son amant ; elle s'en doutait, et cette raison seule l'empêchait de confier à Richard la fâcheuse position de son mari : sans les instances pressantes du prisonnier, sans les doutes qu'il avait manifestés sur son affection, jamais elle n'eût parlé de cette situation qui la faisait rougir. A cela Richard répondit par de nouvelles preuves de tendresse, dont la petite cellule fut teintée comme l'horizon la veille d'un beau jour de printemps. Ce fut un des plus beaux moments de la vie de Richard, que sa situation actuelle rendait encore plus propre à rêver le bonheur. Sa détention lui montrait combien il était chéri de ses amis, de sa maîtresse ; les égards dont chacun l'entourait, les priviléges que le préfet lui accordait libéralement, n'étaient-ils pas une preuve de sa valeur et du respect qu'il inspirait aux hommes du gouvernement ? Et, maintenant, grâce à la vie calme qu'il menait, il allait pouvoir exécuter cet ouvrage long-

temps rêvé qu'il reculait sans cesse par suite des entraînements de la vie de polémiste. Richard laisserait un livre pour donner la mesure de ses forces; il prouverait à tous que le journaliste était un homme réfléchi, ne se contentant pas de l'improvisation de la brochure, cachant sous un style imagé des pensées profondes.

La nuit ne fit qu'ajouter à ces impressions heureuses : de dix heures du soir à trois heures du matin, dans un profond silence, Richard mit en ordre les notes qu'il préparait depuis longtemps. C'est là le meilleur moment de la vie d'écrivain, que cette demi-exécution : la fatigue du travail n'est pas encore venue plier le corps sous ses élans nerveux; la pensée brillante flotte au-dessous de chacun des titres de chapitre et éclate en petites fusées lumineuses, qui donnent à l'artiste une sorte d'éblouissement produit par l'idée du feu d'artifice solennel qui éclatera plus tard. La préparation de ces sortes de livres ressemble aux ébauches de grands maîtres dont les grands partis pris d'ombre et de lumière offrent un tel rayonnement à l'œil du curieux. Le cortége des inquiétudes, des doutes ne vient qu'à l'exécution : dans un plan tout marche à souhait ; les idées se croisent abondantes, vaillantes, impétueuses, sans redouter d'être enfermées sous la serrure de la phrase. La phrase n'est-elle pas un tuteur jaloux, qui craint que l'idée ne prenne sa volée en Rosine vagabonde ?

De ce travail nocturne, il résulta un demi-sommeil agité pendant lequel Richard récita, d'une façon entrecoupée, une bonne moitié de son livre : il n'avait pas la conscience de ses paroles, mais il sentait les idées courir

dans son cerveau, frapper contre le crâne et crier : Paresseux, lève-toi. Aussi, quelques heures de sommeil léger lui suffirent et il sauta dispos de son lit à sa table de travail, la main d'accord avec le cerveau, toute prête à écrire sous la dictée de l'homme intérieur.

Cette disposition est trop rare, dans la vie de l'écrivain, pour qu'il ne la saisisse pas avec empressement. Alors le travail est chose facile, la pensée sort de l'esprit comme l'eau d'un vase trop plein. Bien différente est l'action de s'asseoir devant une table, de prendre une plume, de fouiller dans l'encrier, de se *creuser* et d'arriver aux efforts infructueux d'ingénieurs qui font sonder la terre pour arriver à des puits artésiens infertiles ! Richard avait passé par l'un et l'autre cas. Souvent, l'imagination fatiguée, le corps plus abattu que l'imagination, il lui avait fallu terminer, en grimaçant, en se frappant la tête, en froissant le poing, les travaux *commandés* par un éditeur qui ne connaissait rien aux fatigues de l'intelligence. Mais aujourd'hui il travaillait pour lui, pour sa jouissance, pour la gloire, pour l'avenir. De ce livre, il pouvait dire : c'est *mon* livre ! Longtemps, il l'avait porté en lui et il en avait ressenti ces doux piétinements qui amènent le sourire chez les femmes avant l'enfantement. Il le rêvait beau, fort, masculin et vigoureux. Il lui prêtait toutes les qualités que les fées prédisaient jadis aux jeunes princes, et, si dans un coin apparaissait la figure ridée, le menton de galoche, la tête branlante, une canne à bec de corbin à la main, une vieille Carabosse, ce ne pouvait être que la critique, séduite elle-même par les qualités et la beauté du nouveau-né.

Quand vint le libraire, il trouva Richard dans un état d'heureuse surexcitation qui le faisait tenir debout, marchant à grands pas dans sa cellule, voyant l'humanité et la nature sous un jour plus gai que de coutume. Ce petit libraire, nommé Bazouche, fut une des figures les plus singulières de la Restauration ; il allait de pair avec les plus fortes têtes de l'opposition, car il était honorable d'avoir un livre édité par lui. Il n'était pas facile de faire imprimer son nom sur le catalogue du libraire Bazouche, et plus d'un illustre carbonaro brigua longtemps la faveur d'être étalé sous les Galeries de Bois, aux vitrines de ce petit vieillard sale, à la mine sordide, qu'on voyait tous les matins faire sa montré lui-même en mangeant du pain et du fromage.

On disait vaguement que l'énorme fortune de Bazouche provenait d'un fonds d'estampes et de livres scandaleux dont le débit s'adressait merveilleusement aux goûts des débauchés de la Galerie de Bois; mais c'était un de ces *on dit* si fréquents dans Paris, où tout homme en réputation ne peut sortir sans un joueur de flûte par devant et cinquante insulteurs par derrière. Bazouche répondait triomphalement à ses détracteurs par la vente perpétuelle du *Manuel des Braves*, qui était alors à sa dix-neuvième édition. Pour ce qui était de la librairie anonyme, les fortes têtes du parti libéral n'ignoraient pas que les livres, portant sur la couverture *A la librairie clandestine*, telles que les œuvres philosophiques de Diderot, sortaient des presses de Bazouche. Le parti ne lui en demandait pas davantage.

— Eh bien! mon cher Richard, dit-il (car les libraires

aiment à appeler *cher* ceux qu'ils payent peu), comment vous trouvez-vous de la prison?

— Parfaitement, mon maître, je suis au comble de la joie.

— Moi aussi, si vous l'êtes, dit le libraire, ne se piquant pas de suivre au pied de la lettre les préceptes du bon style. Pourtant, le commerce va doucement, doucement.

Richard ne fit pas grande attention à la *douceur* de situation d'un commerce dont il connaissait les ressources vivaces. Son humeur était tout entière tournée vers son livre, et dans cette situation, il ne connaissait, ne voyait que son œuvre. La création amène fatalement chez les artistes des égoïsmes immenses, devant lesquels toute l'humanité disparaît. On a vu souvent des œuvres calmes et tranquilles, composées par un songeur enfermé pendant l'agitation des guerres civiles.

— Oui, le commerce va doucement, reprit Bazouche, qui connaissait à fond *ses* auteurs et qui n'ignorait aucune des manies et des habitudes qu'apporte la littérature dans les esprits les plus réguliers. Richard se promenait toujours à grands pas, conversant avec sa propre pensée. Bazouche, pour l'arrêter, s'accrocha à un bouton de sa redingote.

— Oui, mon cher Richard, reprit-il, le commerce va doucement.

— J'ai de quoi le relever, dit l'écrivain, dont l'œil s'enflamma. Bazouche prit une mine mélancolique et ricana sur l'air du doute.

— Si vous pouviez dire vrai! Mais l'esprit public

s'endort, la dix-neuvième édition du *Manuel des Braves* est d'un tirage...

Et le libraire poussa un gémissement, comme s'il avait été chargé de faire manœuvrer le cabestan d'un navire.

— Il ne s'agit pas du *Manuel des Braves*, dit Richard ironiquement; que m'importe que vous vendiez cette sottise...

— Les auteurs, dit Bazouche, raisonnent toujours à leur point de vue et ne s'inquiètent guère si le libraire vend ou non son papier imprimé... Certainement, j'ai de la considération pour quelques noms; j'aime à rendre service à nos bons écrivains, mais, enfin, je ne veux pas qu'une édition entière reste en ballot dans mon magasin.

Richard commençait à s'impatienter; il n'avait pu encore placer un mot de son livre, et déjà par avance Bazouche se plaisait à jeter de l'eau sur le feu de son enthousiasme.

— Vous voyez ceci? dit-il au libraire, en lui montrant un paquet volumineux de feuillets d'écriture. Voilà de quoi faire votre fortune.

A ce mot de *fortune*, Bazouche se leva, alla jeter un coup d'œil sur le manuscrit et vint se rasseoir prudemment.

— Qu'est-ce que cette fortune? dit-il.

— Un grand livre que je prépare depuis longues années et que je vais terminer en paix dans cette prison. Nous aurons cinq volumes, du prix de trente francs; dix mille à trente francs font trois cent mille francs; met-

tons cent mille francs de frais, il nous reste à chacun cent mille francs de bénéfices, car cette fois nous ferons l'affaire en commun. C'est un immense succès qui me pose en homme nouveau, et qui vous fera le plus grand honneur, mon cher Bazouche. Si l'on savait que cet ouvrage est en préparation, j'aurais déjà dix éditeurs à la porte de ma cellule, mais nous n'avons eu jusqu'ici que de bonnes relations : quoique vous m'ayez payé chichement, j'ai voulu faire l'affaire avec vous. Est-ce convenu ?

Richard parlait pour lui et ne regardait pas son éditeur, qui semblait atterré.

— Réellement, dit le père Bazouche, parlez-vous de sang-froid... Mais, *monsieur* Richard, vous remuez les cent mille francs comme avec une pelle... J'avais déjà remarqué combien le séjour de la prison peut influencer les têtes les mieux organisées... Vous faites de gros livres, en cinq volumes, au prix de trente francs, quand nous ne vendons pas nos brochures politiques à trois francs... Voilà ce que c'est que d'être séparé de Paris seulement depuis un mois; si vous vous promeniez tous les soirs aux Galeries de Bois, vous respireriez l'air de la librairie, et jamais une pareille idée ne vous serait venue en tête... Dites-moi que ces cinq volumes ne sont pas une invention, monsieur Richard, dites-moi qu'il y a là-dedans l'étoffe de dix petits pamphlets, de ces admirables morceaux d'éloquence, comme tout ce qui sort de votre plume, et je vous les achète tous les dix, non plus six cents francs, mais mille francs pièce, à cause de votre condamnation et de votre triste séjour

en prison... Oui, je vous donne dix mille francs, dont cinq mille comptant : je veux que vous n'ayez pas d'inquiétudes à la Conciergerie, que vous preniez vos aises; mais un gros livre en cinq volumes, vous n'y pensez pas, c'est ma ruine que vous demandez... Les libéraux, vous le savez mieux que moi, n'achètent pas de ces gros ouvrages du prix de trente francs, quand j'ai déjà tant de peine à épuiser ma dix-neuvième édition du *Manuel des Braves*...

— Encore ce Manuel, s'écria Richard.

— Oh ! monsieur Richard, pensez à la *Gaule poétique* de M. de Marchangy, qui remplit les ateliers de mon brocheur de la rue Poupée! Si vous étiez libre, je vous y mènerais; on a tout fait pour ce livre; le malheureux éditeur y a dépensé les yeux de la tête, gravures sur Chine, papier de fil, caractères de Didot l'aîné.

Richard en se promenant, s'écriait :

— Me comparer à un Marchangy?

— Non, monsieur Richard, je ne vous compare pas à un procureur général, vous n'avez pas ses idées politiques, et je vous reconnais plus de style; mais M. Marchangy a pour lui le pouvoir, des gens riches, son livre s'adressait à tous les partis, et, cependant, il ne s'est pas vendu... Je ne connais pas l'ouvrage que vous me proposez; d'avance je sais qu'il contient des idées généreuses; personne n'en saurait douter, et pourtant vous préparez un fameux bouillon à l'imprudent qui tenterait de le fabriquer.

— Bouillon! fabriquer! Quel langage! s'écriait Richard. C'est bien, monsieur, en voilà assez.

— Je vous offre quatre cents francs de plus par brochure, plus du tiers de nos anciens traités, et je cours dix fois plus de risques... Une condamnation en appelle une autre... Rien n'est plus dangereux qu'une saisie en librairie ; la première fois, le ministère hésite à saisir un écrivain, à la seconde, il envoie tout droit ses agents.

— Monsieur Bazouche, c'est trop.

— Je risque donc mille francs de droits d'auteur, autant de frais d'impression, c'est-à-dire deux mille francs de jetés à l'eau, car votre prison va vous donner du nerf, de la colère.

— Assez, monsieur, dit Richard, en ouvrant la porte.

— Non, je ne m'en irai pas, dit le petit libraire en se cramponnant à sa chaise; j'ai apporté de l'argent (il tira un vieux portefeuille) pour vous montrer que je ne vous oubliais pas, et vous me ferez vos dix brochures quand il vous plaira.

— Demain, dit Richard, vous vous repentirez, quand j'aurai traité avec un autre.

— Voulez-vous parler de Potel et Chaumont ? Mon cher monsieur Richard, traitez avec Potel et Chaumont, je ne leur souhaite pas de mal, mais je ne voudrais pas voir un tel livre fabriqué par mon plus plus cruel ennemi, parce que je sais qu'il s'y ruinerait... Mais, qu'importe, je tiens à mes pamphlets, et je vous laisse les cinq mille francs.

— Gardez votre argent, dit Richard. Je ne veux plus faire de pamphlets ; cet ouvrage important dont vous ne

voyez que le commencement va me demander près de deux ans de travail.

— Mais vous serez oublié alors.

— Qu'importe un oubli momentané, si l'apparition de mon livre me rend pour toujours une réputation sérieuse.

— Allons, vous êtes un homme incorrigible, dit Bazouche; je m'en vais, mais vous me rappellerez; les Potel et Chaumont ne feront pas l'affaire; ils connaissent trop la place... Ce sont des fabricants plus rusés que vous ne le croyez...

— Ils m'ont fait des offres de service jadis, et j'ai été assez niais pour croire en vous.

— Ah! je comprends qu'ils aient voulu vous éditer une brochure, mais un livre en cinq volumes, jamais.

— C'est ce que nous verrons.

— Un dernier conseil, dit Bazouche, si vous vous avisiez de traiter avec eux, ils vous payeront en billets, et je vous avertis que leur papier est mal vu dans Paris.

Là-dessus Bazouche se retira, laissant Richard dans un état d'accablement d'autant plus grand que ses projets avaient été plus élevés. Pendant une heure, le crasseux libraire fit naître un doute amer dans l'esprit de Richard au lieu de cette auréole de gloire dont les rayons doraient sa prison. Il osait à peine jeter les yeux sur les feuillets de son manuscrit, qui lui faisait horreur. La librairie apparut alors à l'écrivain comme un antre où l'on vendait à la livre du papier noirci, sans que les marchands s'inquiétassent si une main intelligente avait couvert ces pages de caractères exprimant des pensées profondes. A

quoi bon la méditation, les nuits sans sommeil, les fatigues de la pensée, les tourmentes du cerveau, si un esprit médiocre pouvait entrer en lutte avec ces qualités? Ce stupide *Manuel des Braves*, que Bazouche jetait sans cesse à la tête des écrivains, et qui était un livre fait par un ignorant, flattant les idées populaires, donnait envie à Richard de déchirer ses feuillets et de s'endormir dans une inaction absolue.

Le premier moment de dépit passé, il songea à Soubise, envers qui il s'était engagé, et il écrivit aussitôt un billet aux éditeurs Potel et Chaumont, les concurrents de Bazouche, pour les engager à venir le trouver. L'après-midi qui suivit cette matinée fût éclairée par l'arrivée de Soubise, qui n'eut pas de peine à s'apercevoir des inquiétudes peintes sur la figure de son amant. Richard s'était promis de ne pas parler des mécomptes de la matinée, mais il était faible; d'habitude, il confiait à sa maîtresse ses pensées les plus cachées, et il ne put lui taire la chute de ses espérances. Soubise mit du baume sur la plaie de l'écrivain; elle réconforta son amour-propre endolori. Loin de partager les doutes de Richard, elle voyait dans l'ignorance du libraire une preuve de la hauteur du travail nouveau entrepris par l'ancien pamphlétaire; il s'élançait dans les nues, et les esprits médiocres ne pouvaient l'y suivre. Mais elle blâma Richard de n'avoir pas accepté l'argent de Bazouche, qui avait gagné des sommes considérables depuis l'emprisonnement de l'écrivain. Les cinq mille francs qu'il offrait, à titre d'avance, n'étaient autre chose qu'une restitution sur la part des gains énormes des derniers pamphlets. Richard

avait vendu chacune de ses brochures six cents francs *à toujours*, suivant la mode du commerce d'alors, et chacun de ces pamphlets n'avait pas rapporté moins de quinze mille francs de bénéfices. Depuis la condamnation de l'écrivain, le débit de ces brochures s'était accru sensiblement ; si la dernière était saisie et empêchée par le parquet, le public recourait aux précédentes, certain d'y trouver, en germe, l'esprit d'opposition qui s'était heurté tout d'un coup au gouvernement et qui, loin d'être brisé par l'emprisonnement, y puisait un nouveau relief. Soubise avait pu constater par elle-même, dans Paris, la vogue des anciens écrits de Richard ; elle ne mettait pas en doute que le libraire Bazouche, poussé par un certain remords, était venu offrir à l'écrivain emprisonné une faible partie des gains dont on l'accusait peut-être déjà dans le parti d'avoir pris une part de lion.

Quoiqu'il comprît la justesse de ces raisons, Richard en souffrait d'autant plus que son amour-propre lui interdisait de faire appeler Bazouche de nouveau.

— Il reviendra, lui dit Soubise. Au besoin, je ferai connaître la honteuse exploitation dans laquelle vous a tenu cet homme, et pour s'excuser aux yeux du parti, il vous fera les mêmes offres.

Richard fut rasséréné par cette visite, qui lui montrait une femme aimante prenant chaudement ses intérêts, sachant descendre des sommets de la passion dans les tristes vallées où s'agitent les vulgaires intérêts de la vie. Un moment, il craignit de perdre son auréole en accusant la triste situation dans laquelle l'avait laissé Bazouche, mais Soubise elle-même s'était plu à

faire reluire les rayons de gloire sans lesquels Richard ne pouvait exister. Il pensait qu'il n'existait pas deux femmes plus dévouées dans Paris : combien sa détention eût été dure et pénible sans les consolations et les tendresses de Soubise ? En même temps, il fondait quelque espoir sur la visite de MM. Potel et Chaumont qui vinrent en effet le lendemain, mais qui jouèrent, à propos du livre de Richard, la même comédie de Bazouche, sous un autre déguisement. MM. Potel et Chaumont, payant patente de libraires-éditeurs au quai des Augustins, étaient des vermisseaux pour l'intelligence à côté de Bazouche. Tous deux jeunes, habillés comme des premiers commis de *Malvina*, MM. Potel et Chaumont avaient manqué leur vocation en n'entrant pas dans un magasin de nouveautés. Potel était blond, Chaumont brun et méridional, en cette dernière qualité très-abondant en paroles. De la littérature, ils n'en savaient pas un mot, n'en montraient que plus de vanité, et éditaient, à force de crédit, toutes les médiocrités chassées des comptoirs de la haute librairie. Un homme de lettres, pourvu qu'il fût convenablement ganté, verni et frisé, représentait leur idéal ; ils n'eussent pas donné un sou aux hommes qui, la tête chargée de pensées, le corps ployant sous le cerveau, oublient de soigner leur toilette. Aussi s'entendaient-ils merveilleusement avec les médiocrités et en étaient-ils constamment victimes. La maison Potel et Chaumont fut la première qui fonda la fortune des frères Lebigre, dont la librairie au rabais causa jadis une sorte de révolution en librairie. Le magasin Potel et Chaumont, encombré d'ouvrages dits *ros-*

signols peut-être parce qu'ils ne chantaient pas, honteusement couverts de poussière, fut vendu tout entier au poids du papier aux fameux Lebigre de la rue de la Harpe, qui trouvèrent le secret d'écouler toutes ces médiocrités en vendant à moitié prix des livres qui leur avaient à peine coûté quatre pour cent.

Les Potel et Chaumont n'ayant pas dix mille francs de crédit chez les imprimeurs et les papetiers, jugèrent insensé d'éditer le grand ouvrage de Richard, quand celui-ci leur eut démontré la nécessité de cent mille francs de frais. En ce moment, Bazouche devenait un aigle, le vieux Bazouche avec ses habits sordides, l'homme qui se nourrissait de pain et de fromage. Potel et Chaumont étaient de vulgaires *calicots*, dans l'acception que venait de leur donner un vaudeville à succès du théâtre des Variétés. Aussi Richard, profondément humilié d'avoir écrit à des êtres si vulgaires, les traita de haut, surtout quand ceux-ci lui offrirent un règlement de cinq cent francs à trois mois, pour la livraison d'un pamphlet. Ni argent, ni intelligence, ni relief, tel était le fonds sur lequel reposait la maison Potel et Chaumont.

Les dures nécessités de la vie d'écrivain apparurent alors dans leur triste nudité aux yeux de Richard, qui, de nature faible, se sentit terrassé par la réalité d'une profession qu'il s'était plu à rêver purement poétique. Il n'était pas de ces hommes que les obstacles grandissent, qui ne trouvent de puissance que dans la lutte ; son cœur saignait des moindres blessures, et ses aspirations généreuses s'alanguissaient par le manque de pilotis soli-

des. Si Richard n'avait pas eu Soubise pour lui faire oublier ce qu'il regardait comme une vive humiliation, la prison lui eût paru insupportable; mais un grand dîner que donna en son honneur le libraire Bazouche lui démontra que, si l'éditeur était sincère en refusant d'entrer dans l'entreprise de son grand ouvrage, il conservait de l'admiration pour l'homme dont les pamphlets s'enlevaient comme du pain, disait-il. A ce repas où Richard fut fêté et traité en grand génie par les plus fortes têtes de la démocratie, il y eut un concert unanime pour engager l'écrivain à reprendre sa plume et à continuer de marcher dans la route glorieuse qu'il avait suivie jusque-là. Journalistes, avocats, militaires, semblaient avoir reçu le mot de Bazouche et insistaient sur la nécessité d'un nouveau pamphlet. A la fin du repas, Bazouche lui-même, en trinquant avec l'illustre prisonnier, lui glissa dans la main cinq billets de mille francs, que Richard ému ne put refuser. Tous ces hommes semblaient compter sur lui, l'idolâtraient, le posaient en sauveur des libertés nationales; Richard fut vaincu. Il est rare de rencontrer de ces caractères de fer qui, n'obéissant qu'à leurs propres instincts, savent sacrifier fortune, honneurs, popularité, pour s'atteler à un travail long, pénible, dont le placement est incertain et l'avenir douteux. Richard crut aux autres et non à lui-même; il se laissa prendre au mot d'ordre politique qu'on lui coula dans l'oreille, et redevint le soldat obéissant d'un parti, quand il eût dû le commander. La politique est pleine de ces exigences; les partis les plus avancés n'existent que dominés par une sorte d'auto-

cratie qui enlève aux hommes leur libre examen, sans leur permettre d'agir suivant les instincts de leur conscience. L'homme qui s'écarte tout à coup, qui veut marcher en avant, librement, en agissant d'après sa propre volonté, est un homme déclassé que les partis abandonnent, le jugeant plus dangereux isolé que s'il faisait partie d'un camp opposé; au contraire, un esprit rangé, qui ne souffre pas de cette domination, fut-il médiocre, sera mis en avant, acclamé et posé en homme de la plus haute intelligence, à cause de sa médiocrité, qui n'inspire aucune crainte, et à cause de son asservissement. A ce dîner politique se trouvait un jeune Genevois blond et rose, âgé seulement de vingt-quatre ans, qui venait de débuter par un éloge de Voltaire : sans vues nouvelles, sans aspirations éclatantes, ce livre obtint un certain succès par la raison que le Genevois répondait par cet éloge à des attaques violentes. Le parti récompensait le jeune écrivain de cette défense imprévue en faisant louer le livre dans tous ses journaux, en posant le Genevois en homme du plus grand avenir, et en appuyant fortement sur le génie de cet enfant sublime et destructeur pour lequel on se servait du procédé qu'emploient seulement les femmes. Rose, blond, l'œil bleu, la figure sans intelligence, sans angles, parlant peu, souriant niaisement, ce Genevois passait pour n'avoir que dix-neuf ans, et il jouait son rôle en conséquence. Déjà on parlait de ses bonnes fortunes. Une dame maigre, qui n'avait pas plus de cinquante et un ans, l'avait fait le roi de son salon politique : c'était un brevet de capacité auquel il était difficile d'échapper.

Richard avait fui les charmes de cette personne, qui, par sa fortune, disposait d'une grande puissance dans les journaux : de son alcôve sortaient des réputations toutes faites, que ses salons confirmaient; Richard lui-même, longtemps poursuivi par les rancunes de cette même dame, qu'il traita simplement avec politesse, eut à lutter contre la défaveur que savait répandre cette puissante créature, mais il oubliait ces misères de la vie parisienne en se retrouvant avec Soubise, et le concours de sa plume était trop réellement puissant pour que des amis officieux n'intervinssent entre lui et l'ennemie qu'il s'était faite par un manque de courtoisie.

Les besoins de Soubise, l'invention du Genevois, l'unanimité des hommes de son parti firent que, le soir même après le dîner, Richard s'engagea vis-à-vis de Bazouche à lui livrer le pamphlet que chacun attendait de lui. Grâce à la somme que lui avait glissée le libraire, il pouvait satisfaire aux premières nécessités de la belle Soubise dans l'embarras; elle remercia Richard d'un de ce regards qui feraient fondre les millions dans la main d'un homme pauvre: dans ce regard se lisait l'émotion d'une femme qui a honte d'entremêler l'amour et l'argent, et qui rougit d'accepter des preuves matérielles de l'homme qu'elle idolâtre. Une vive rougeur, des yeux attendris, un serrement de main particulier, payèrent Richard bien au delà du service qu'il venait de rendre à sa maîtresse; car l'argent n'entrait que pour une faible part dans ce service. N'ayant pas de besoins, vivant sobrement, Richard, sans cet accident, eût refusé les offres de Bazouche, se fût plongé dans le travail d'où devait

sortir son grand livre; mais pouvait-il laisser dans une situation embarrassée une femme aimée, coupable d'avoir épousé un mari joueur? Aussi passa-t-il la nuit à mettre d'accord sa conscience littéraire et sa passion. Toutes choses peuvent se dresser dans le cerveau quand le levier est trouvé. Le levier, c'est la conscience. Pour son repos et son avenir, Richard se plut à chercher des motifs dans un ordre de raisons sophistiques; c'est par là que sont gangrenées souvent les plus belles intelligences. *Je dois faire ceci* ou *je ne dois pas faire cela.* Quand l'homme arrive à composer avec lui-même pour *faire* ce qu'il *ne doit pas faire*, quand il *ne fait pas* ce qu'il *doit faire*, la meilleure partie de son intelligence native s'enfuit en gémissant et ne revient plus au logis. Richard trouva mille raisons suffisantes pour écrire le pamphlet commandé, mais il perdit du même coup la force, le courage, la volonté, pour se remettre plus tard au grand livre qui avait germé un moment en lui.

On a observé que plus un homme se sacrifie pour une femme, plus il l'aime. C'est ce qui explique la passion qui s'empare à de certains moments d'êtres sans passions. Un banquier entretient une fille d'opéra; il ne l'aime pas d'abord; il y trouve seulement des caresses à son orgueil. Qu'elle le trompe ouvertement, peu lui importe, mais comme il arrive souvent, si la femme est forte, elle s'empare peu à peu de la confiance de l'homme d'argent, elle le mine, elle le dévore. C'est alors seulement, quand il se sent sur une pente fatale, que cet être, qui ne demandait que des plaisirs matériels, sent palpiter en lui d'autres instincts plus délicats. Il commence à aimer la

femme qui le trompe, qui le ruine, il l'aime parce qu'elle lui coûte trop; il se sent battu par le naufrage de sa fortune; il adore la femme qui a été plus forte que les spéculations, que le jeu de Bourse.

Il en fut ainsi de Richard, qui, le lendemain, vit entrer Soubise dans sa cellule, avec l'émotion première de ses premiers rendez-vous. Un léger tremblement s'empara de tout son être, des frissons parcoururent son corps; il se sentait redevenu timide en présence de cette belle créature pleine de nouveaux charmes. Après une liaison de deux années, le renouveau se faisait sentir; Richard se trouvait en présence d'une femme qu'il aimait encore plus que par le passé. Quand Soubise voulut remercier l'écrivain du service qu'il lui avait rendu, celui-ci l'arrêta dès les premières paroles, et ses regards semblaient dire : Ne suis-je pas trop heureux d'avoir effacé une partie de tes ennuis? En ce moment, Soubise était si séduisante, que pour elle Richard se fût condamné à rester un homme obscur; il eût sacrifié sa réputation, son avenir. Soubise eût ordonné un crime, Richard l'aurait exécuté; il était tout entier livré à sa passion, l'humanité se résumait dans Soubise. Liberté, emprisonnement se confondaient quand Soubise était présente.

Ivre de bonheur, Richard, aussitôt que sa maîtresse fut partie, se mit immédiatement à sa table de travail; il avait hâte de commencer le pamphlet promis au libraire Bazouche. A l'heure présente, ce n'étaient plus cinq brochures qu'il voulait livrer, mais dix, vingt, cent, afin de pouvoir satisfaire les besoins de Soubise. La tête en feu, il rêvait une réputation égale à son amour, afin

de la faire partager à la femme qu'il adorait. Aussi, les premières pages qu'il écrivit se ressentirent-elles de la flamme qui l'animait : un feu singulier brûlait sous ces lignes qui s'alignaient trop lentement au gré de sa pensée ; sa phrase, d'ordinaire large et majestueuse, se ressentait de cette situation, en sortant du moule plus impétueuse et en brisant les obstacles. Quand Richard relut ce début le lendemain, il fut tout étonné des révolutions de son esprit ; à peine reconnaissait-il ces lignes sorties de sa plume, et il fallait que l'écriture matérielle fût là pour le confirmer que lui et non pas un autre avait pensé de la sorte la veille. Jugeant plus froidement, il semblait un médecin qui consulte le pouls du malade : sa phrase avait la fièvre. La passion nouvelle qui courait en lui descendait jusque dans sa plume, et produisit des agitations qui se remarquaient sur la table de bois blanc où il écrivait, couverte de taches d'encre irrégulières, produites par une trop grande vivacité de l'écriture emportée par la pensée. Une nouvelle vie circulait dans son sang et ses écrits, et il comprit pour la première fois de sa vie la puissance de la phrase vivante, courant sans s'arrêter jusqu'à ce qu'elle tombe haletante : en effet, à la suite de ce travail, Richard s'était senti rompu, fatigué, et il lui avait fallu s'étendre sur son lit, non pas dans un état de douloureuse fatigue, mais avec la jouissance secrète d'un homme qui a accompli une tâche difficile, qui s'y est donné tout entier et qui en sort pour ainsi dire immatériellement. Après avoir fortement appliqué sa pensée, Richard était resté sans pensées, étendu, les sens assoupis, le cerveau ensom

meillé. Un arc qui a lancé au loin de glorieuses flèches et qu'on accroche à un clou n'est pas plus calme.

Mais pour reprendre le ton de la veille, il fallait la visite de Soubise : elle vint à son heure accoutumée. Richard entendit de loin des pas et se précipita à sa rencontre. Quel ne fut pas son désappointement de la voir arriver, suivie du jeune Genevois qui avait assisté au banquet des jours précédents ! Sans remarquer la mauvaise impression qu'il produisait sur Richard, Soubise présenta le jeune homme, qui, dit-elle, manifestait le plus vif désir d'être mis en rapport avec un homme qu'il admirait. Cette présentation fut d'autant plus pénible pour Richard, qu'il comprenait que, sous le prétexte de rendre visite à un écrivain emprisonné, ce Genevois venait chercher des compliments. Richard n'avait aucune sympathie pour le livre du débutant, livre froid et raisonneur, plein d'un matérialisme étroit, puisé dans les nombreux écrits du dix-huitième siècle. A force de lecture, le Genevois s'était approprié certaines idées des encyclopédistes, qu'il connaissait bien, mais il n'avait pris que leur lanterne, sans pouvoir rallumer la flamme expirée depuis longtemps. Si à vingt-deux ans, le Genevois promettait pour l'avenir un pédant philosophe entêté, sa liaison avec la vieille marquise de Vandœuvre montrait un homme désireux d'arriver par n'importe quel moyen. Dès l'abord, il avait inspiré de l'antipathie à Richard : maintenant c'était presque de la haine; cependant la politesse ne permettait pas de lui manifester du mépris; Richard cherchait à faire partager ses secrets sentiments à Soubise par des regards d'intelli-

gence; mais Soubise, loin de s'associer à la froideur de réception de son amant, faisait les honneurs de la cellule comme si elle eût été dans son salon. Elle activait la conversation entre les deux écrivains, et ne semblait pas remarquer le désir de Richard, dont les coups d'œil expressifs se perdaient sans être remarqués.

Après une heure de conversation, qui roula presque exclusivement sur la politique, le Genevois se leva, et Richard espéra que Soubise resterait; mais elle pria le jeune homme de la reconduire, et ce fut en vain que le prisonnier tenta de lui faire des signes d'intelligence pour pouvoir lui parler tête à tête. Au lieu de la douce après-midi qu'il attendait et de la laborieuse soirée qui devait lui succéder, Richard fut pris d'une sorte de jalousie que comprendront ceux qui ont aimé réellement, à ces premiers moments où l'on souffre même de la présence d'une femme amie qui s'empare de la personne d'un être cher, où l'on rêve une solitude éternelle à deux, un échange continuel de pensées et de paroles. Inquiet, mécontent de lui-même, Richard cherchait à oublier dans le travail cette visite malencontreuse, mais l'image du Genevois ne pouvait le quitter, et la figure rose et le sourire niaisement enfantin de l'écrivain qu'on s'efforçait d'inventer étaient tout ce qu'il pouvait tirer de son cerveau; les quelques pages qu'il produisit en se forçant portaient l'empreinte de l'état d'agacement produit par cette visite. L'idée s'enchaînait aussi mal que les phrases, les phrases se déroulaient péniblement, sèches comme le gosier d'un voyageur dans le désert: entre l'improvisation ardente de la veille et la tension

maussade de ces dernières pages, il y avait la différence d'un brillant cheval arabe dans une fantasia et l'essoufflement d'un cheval poussif attelé à une charrette dans un mauvais chemin.

Le lendemain, Soubise fut frappée de l'air de mécontentement empreint sur la physionomie du prisonnier, qui resta froid devant les marques d'affection de son amie.

— Souffrez-vous? dit-elle, ne comprenant rien à son silence.

Après quelques minutes :

— Le Genevois! s'écria Richard.

— Ai-je eu tort de vous l'amener?

— Pouvez-vous le demander?

— Il m'avait tant priée de me faire faire votre connaissance; il vous admire tellement!

Richard haussa les épaules en signe de doute.

— Vous croyez sérieusement qu'il m'admire; ah! Soubise, vous ne connaissez guère les gens de notre profession... Ce petit bonhomme est infatué d'amour-propre sous une apparence modeste. Ne l'avez-vous pas remarqué à ce dîner où il recevait les compliments les plus exagérés? On eût dit un saint d'église qui reste calme devant les prières des fidèles... Sa fausse modestie me faisait pitié... Mais il ne s'agit pas d'admiration feinte ou réelle : en entrant ici, j'ai laissé à la porte de la Conciergerie tous ces mensonges de la vie d'écrivain; c'est vous que je veux, c'est votre présence, c'est votre affection... Le reste m'est indifférent. J'ai si peu de temps à vous voir, à vous entendre, et vous m'amenez un étran-

ger qui empêche toute intimité entre nous, qui me glace, qui m'irrite.

— La prison vous affecte, dit Soubise; n'est-ce pas dans votre intérêt que j'amenais ce jeune homme? Il envoie tous les huit jours une correspondance en Suisse; il rendra compte de la conversation qu'il a eu l'honneur d'avoir avec vous, à la Conciergerie. Qu'il vous admire ou non, qu'importe! la position qu'il occupe dans le parti libéral lui fait un devoir de paraître sympathiser avec vous et vos idées. Je travaillais pour vous: vous êtes un ingrat, avouez-le, méchant homme!

Richard reconnut que Soubise avait un sentiment droit de la vie; désormais il se laisserait guider par elle et obéirait aveuglément à sa direction. C'est ainsi que peu à peu l'écrivain arrivait à n'agir que d'après une influence étrangère, qui, toute douce qu'elle fût, l'empêchait de mettre en activité les rouages de sa volonté. Cependant, au bout d'une huitaine de jours, le pamphlet, arrivé à bonne fin, fut livré au libraire Bazouche, qui promit de le faire imprimer avec toute la rapidité désirable. Le lendemain qui suivit la livraison du manuscrit, alors que Richard se délassait par avance à l'idée de revoir Soubise, elle ne vint pas. Richard s'était fait une fête, maintenant l'esprit libre et dégagé de toute préoccupation, de la venue de Soubise, et cette privation lui fut d'autant plus sensible, qu'il ne pouvait plus vaincre son ennui par le travail. Que pouvait-il être arrivé à Soubise? Chaque minute qui éloignait l'espoir de la voir entrer amenait une nouvelle interprétation de son absence; à la place de Soubise, entrèrent les premières ombres du

crépuscule, qui trouva Richard livré à ses tristes pensées, comme un homme abattu par le pressentiment d'un grand malheur. Un petit mot de billet de Soubise annonçait qu'elle était prise d'une indisposition qui ne lui permettrait peut-être pas de venir le lendemain; par ce mot, Soubise priait Richard de ne point s'inquiéter d'une indisposition sans gravité, quoiqu'elle souffrît beaucoup de névralgies. Loin de calmer l'écrivain, le billet fit paraître dans tout son jour la séparation forcée qui existait entre les amants : libre, Richard eût volé à la maison de Soubise, à toute heure, sans choquer M. de Pontlevoy, qui restait momentanément une partie de la nuit à jouer hors de chez lui. Aussi Richard fit-il prier le préfet de police de lui accorder une sortie extraordinaire, permission qui lui fut accordée immédiatement.

Au moment où il allait entrer dans la maison de Soubise, celle-ci parut, belle, fraîche, en grande toilette. Richard fit un mouvement de surprise.

— J'allais vous voir, dit Soubise.

— Comme vous êtes belle! s'écria Richard d'un ton jaloux.

— Ne vous étonnez pas que la maladie pousse à la toilette; ennuyée d'avoir été renfermée hier tout le jour, je voulais aller au bois...

— Et moi? dit Richard.

— Oh! je vous aurais rendu une petite visite et je suis heureuse de vous avoir rencontré, je vous emmène.

— C'est une bonne idée que vous avez, Soubise; il y a si longtemps que nous ne nous sommes promenés ensemble, seuls...

Soubise parut embarrassée.

— Nous ne serons pas seuls, dit-elle, Mme la marquise de Vandœuvre m'a offert une place dans sa voiture.

— La marquise de Vandœuvre, s'écria Richard, vous la connaissez?..

— Elle est venue hier me rendre visite et m'a trouvée maladive; aussi m'a-t-elle engagée à l'accompagner au bois pour me distraire.

— Vous voyez cette femme, dit Richard; elle ne peut que me vouloir du mal.

— A vous? mon cher Richard; vraiment, la prison vous rend injuste. La marquise n'est venue chez moi que pour vous; elle n'a pas cessé de me parler de vous; votre nom était sans cesse sur ses lèvres; j'en étais presque jalouse. Mme de Vandœuvre vous aime encore, malgré que vous l'ayez traitée froidement... Si elle n'accourt pas à la Conciergerie, c'est qu'elle n'ose; elle craint d'être mal reçue... Elle me l'a laissé entrevoir, en déguisant l'amour qu'elle vous porte sous une admiration politique qui cache bien des flammes.

— Je n'ai que du mépris pour cette femme, disait Richard, et je ne comprends pas qu'elle puisse mener les hommes distingués qui vont chez elle. Tous ont la même opinion que moi et ils la fréquentent : ils la savent hautaine, aristocrate, et des républicains consentent à lui donner de la puissance en faisant cercle chez elle!

— Comme vous la jugez mal! Est-ce sa faute si elle vous admire?

— Vous croyez à son enthousiasme. Pauvre Soubise, que vous êtes naïve! Elle m'admire comme le Genevois

m'admirait: elle est encore plus froide que lui; tous deux peuvent s'entendre; ils n'ont pas chacun la moitié d'un cœur, mais à la place une ambition aiguë qui les dévore. Mme de Vandœuvre a voulu jouer un rôle en politique; dans ce but, elle s'est jetée à la tête de tous les hommes marquants de notre parti. Beaucoup s'y sont laissé prendre et sont restés ses amis; il faut croire qu'elle a surpris quelques-uns de leurs secrets. Pour moi, je vous ai dit quelle avait été ma conduite avec elle, et c'est vous, Soubise, qui me poussez à la revoir.

— Vraiment, peut-on être jalouse de la marquise! Pouvais-je refuser l'invitation d'une femme haut placée, qui a eu la politesse de venir me rendre visite, et qui, pendant que j'étais malade, séparée de vous, m'a fait oublier votre absence en ne me parlant que de mon Richard?

— Ainsi, vous êtes décidée à y aller?

— Si vous m'y accompagnez.

— Si je refusais!...

Soubise ne répondait pas.

— Allons, dit Richard, puisque vous l'exigez.

— Ai-je une volonté, Richard! Vous savez le contraire; mais il serait inconvenant de prévenir à cette heure Mme de Vandœuvre de mon refus... que lui dirai-je?

Cette conversation se tenait en marchant dans la rue de Rivoli.

— Voici la marquise à son balcon, dit Soubise, elle nous a vus. Il faut monter.

Richard suivit Soubise avec résignation et entra mélancoliquement dans les appartements de Mme de Van-

dœuvre, qui s'élança hors de son salon pour se précipiter au-devant de l'écrivain et lui serrer vivement la main. Tout ce que la conversation parisienne renferme d'artifices fut employé par la marquise, reconnaissante de la rentrée de Richard ; à diverses reprises, l'écrivain avait été amené chez elle, mais il n'y faisait que de courtes apparitions et ne revenait que selon les lois de la plus stricte politesse. Après avoir complimenté Richard sur tous les tons, Mme de Vandœuvre embrassa Soubise pour la récompenser d'avoir amené ce *sauvage* qu'on voyait si rarement. Richard ne savait quelle contenance tenir en présence de ces flatteries, de ces adulations mensongères. En face de la marquise, il se sentait devenir misanthrope, tant il lisait au fond de ces paroles caressantes, démenties par une voix froide, que l'usage du monde n'avait pu assouplir entièrement.

— A quoi bon tant de paroles inutiles ? se demandait l'écrivain cuirassé contre des éloges exagérés qui le gênaient plus qu'une haine sincère. Jugeant la marquise profonde en méchanceté, Richard eût voulu la voir s'abandonner à ses instincts, à son dépit, à sa rancune : alors elle eût été une femme naturelle, montrant ses passions ; mais le masque qu'elle portait constamment, la comédie qu'elle jouait, la rendait odieuse aux yeux de Richard, qui comparait Soubise à la marquise, et qui jugeait d'autant plus favorablement la sincérité jusqu'alors attachée aux moindres actes de celle qu'il aimait.

Un laquais vint annoncer le Genevois, et Richard fut obligé d'accueillir cordialement celui qui était venu lui rendre visite en prison ; mais ce fut un nouveau sujet de

dépit. Richard se trouvait en présence, pour quelques heures, de deux êtres antipathiques. Pour Soubise, elle se laissa emmener au bois dans la voiture de la marquise, avec une joie qui se lisait dans ses yeux. Un léger sentiment de vanité perçait dans son contentement : elle, la femme d'un chef de bureau, traitée en égale par la marquise de Vandœuvre, peu accoutumée à montrer de l'amabilité aux femmes et qui semblait oublier tout amour-propre pour vanter la grâce et la beauté de la maîtresse de Richard : de temps en temps, celui-ci se demandait s'il ne rêvait pas, s'il se trouvait réellement en voiture à côté de Soubise et en face de la marquise. Mme de Vandœuvre, comme toutes les femmes intelligentes, affectait un profond mépris pour les personnes de son sexe : les relations qu'elle entretenait avec les hommes les plus distingués de Paris, l'effort qu'elle faisait pour se mettre à leur niveau, l'étude, la lecture, la préoccupation des idées d'avenir lui faisaient tenir en pitié de pauvres êtres dont la vie se passait en coquetteries, en toilettes et en propos insignifiants. Aussi le salon de la marquise était-il presque entièrement composé d'hommes ; le peu de femmes qui s'y voyaient montraient une insignifiance d'intelligence et de beauté : la marquise ne pardonnait pas à ces deux qualités. Elle voulait être la première femme intelligente de Paris, et en même temps son instinct se révoltait de rencontrer la grâce et le charme chez d'autres femmes.

Richard, qui connaissait à fond la marquise, ne put s'empêcher d'être séduit par l'affection qu'elle semblait porter à Soubise : elle reniait tout son passé et se faisait

bonne et aimante pour une jeune femme, parce que cette femme appartenait à l'homme dont elle désirait l'amitié. La froideur, la contrainte se fondirent comme par enchantement en face du raisonnement suivant : Peut-être la marquise n'est-elle pas si mauvaise que je me la suis faite ! Même le Genevois était oublié, et Richard se plut à voir froissé l'amour-propre du jeune homme, à qui Mme de Vandœuvre adressa rarement la parole.

— Pour vous refaire de votre prison, dit la marquise, que vous seriez aimable, monsieur Richard, de venir passer un mois à ma maison de campagne !

Et comme Richard, étonné de cette nouvelle preuve d'affection, ne répondit rien sur l'instant.

— Tous vos amis y seront, continua Mme de Vandœuvre ; je me fais forte d'obtenir un congé pour M. de Pontlevoy.

Soubise remercia la marquise d'un coup d'œil, et Richard, désormais, se laissa aller à une expression de reconnaissance d'autant plus vive, qu'il voulait faire oublier par là à la marquise les mauvais sentiments dont il l'avait crue coupable.

Ainsi Richard jugeait de son importance politique. Une femme qu'il avait blessée mortellement oubliait ses rancunes pour se dévouer entièrement à lui ; elle ne conservait même pas de jalousie contre une rivale jeune et belle. Etait-ce indifférence ou ligne de conduite ? c'est ce que l'écrivain put constater le soir, après un charmant dîner improvisé dans un cabaret à la mode du bois de Boulogne. La nuit venait ; la marquise proposa un tour à pied sous les ombrages frais, pendant que la

voiture suivrait. Richard prit par politesse le bras de Mme de Vandœuvre.

— Je suis heureuse maintenant, lui dit-elle, et je voudrais voir tout le monde heureux autour de moi.

Cette confidence fit connaître d'un mot la conduite de la marquise, qui parla longuement de son affection pour le Genevois; son cœur était rempli, et Richard, qui aimait, jugeait que l'amour avait changé le caractère de la femme politique. Une après-midi suffit pour faire fondre les nuages qui existaient entre Richard et la marquise; maintenant, confiant, expansif, l'écrivain répondait aux confidences de Mme de Vandœuvre par les siennes propres. Il ouvrait son cœur à une amie en lui en étalant tous les trésors, comme un collectionneur avide de décrocher ses tableaux pour les montrer à un connaisseur. Richard parlait de Soubise à une amie et se trouvait aussi heureux que de lui donner le bras. Qui peut bien comprendre la confidence d'un amour sinon une femme aimée? Le cœur de la marquise était plein, elle l'avait avoué, et Richard ne risquait pas de le faire tressaillir en lui confiant les propres tendresses dont le sien débordait.

Quand la marquise, après être arrivée à son hôtel, donna l'ordre à son cocher de conduire Richard à la Conciergerie en compagnie de Soubise, qui devait terminer la soirée chez elle, Richard jura une amitié profonde à Mme de Vandœuvre, pour la confiance qu'elle lui avait témoignée.

— Maintenant je commence à être jalouse, dit Soubise, étonnée d'entendre de la bouche de son amant l'é-

loge de la femme qu'il avait peinte sous des couleurs si dures quelques heures auparavant.

Cette réaction produisit un excellent effet sur les idées de Richard, qui se remit au travail le cœur satisfait, en ressentant de cette nouvelle amitié une douce émotion, dont sa veille profita. Le lendemain, à la pointe du jour, Richard reçut un petit billet parfumé, dont l'enveloppe, l'écriture, le cachet, annonçaient un pli de bonne compagnie. Mme de Vandœuvre, sous le coup de la soirée de la veille, ne s'était pas mise au lit avant d'envoyer au prisonnier le trop plein d'affection que cette soirée avait fait déborder en elle : il n'y avait que quelques mots, mais délicats, affectueux, amicaux, devant lesquels s'effaçaient les anciennes poursuites de la femme politique. La marquise donnait à entendre son bonheur d'avoir conquis une amitié si haut placée que celle de l'écrivain, amitié que rien ne pouvait désormais briser. Quelques phrases sur la fragilité de l'amour terminaient le billet. Richard fut complétement heureux entre l'amitié aimante de Soubise et l'amitié amicale de Mme de Vandœuvre, l'amitié d'une femme étant remplie de délicatesses inconnues aux hommes les mieux élevés. Richard se dit que, quand les femmes voulaient être raisonnables, elles possèdent cette qualité à un bien plus haut degré que les hommes. La marquise préférait une amitié solide à une liaison passagère très-courte, assez longue pour faire naître des chagrins, des haines que rien ne saurait éteindre. S'il lui restait quelque charbon mal éteint de son ancienne passion, elle en avait fait courageusement le sacrifice, comme dans un incendie il est d'usage de

couper le feu en abattant une maison encore intacte, voisine de la flamme.

Soubise arriva, qui ne tarit pas en éloges sur le compte de la généreuse marquise, dont elle s'était séparée la veille dans les meilleurs termes.

— Voici pour vous attacher à moi, avait dit Mme de Vandœuvre, en lui passant au bras un bracelet élégant en fer sculpté.

Rien de plus délicat que ce cadeau, œuvre d'art et de luxe, dû à l'un des plus fameux ornemanistes de Paris; les matières précieuses en étaient exclues, tels que l'or, les pierreries; mais ce morceau de fer curieusement ouvragé, dont la matière première était sans valeur, avait dû coûter plus qu'un bracelet en diamants par le fini du travail et le goût de l'artiste. Pour mettre Soubise à son aise, Mme de Vandœuvre s'était engagée à diner sans façon chez elle; aussi Mme de Pontlevoy, dont la table était d'ordinaire médiocrement servie, courait-elle Paris pour offrir à la marquise un repas digne d'elle. Elle n'avait fait qu'entrer à la Conciergerie, étant fort pressée, afin de ne pas laisser Richard dans l'inquiétude, et celui-ci pressa lui-même Soubise de ne rien négliger pour recevoir sa nouvelle amie.

— Nous serons bien heureux dans ce château l'automne, dit Soubise.

— Vous avez accepté?

— Ne faut-il pas que notre Richard oublie sa prison et qu'il prenne des bains de verdure? a dit la marquise. J'ai consenti pour vous encore plus que pour moi.

Richard resta seul dans sa cellule, dont il ne voyait

plus les murs sales. Le mot de Soubise le transportait dans des massifs d'arbres épais, à travers lesquels se glissait sournoisement un rayon de soleil ; ses pas disparaissaient dans des tapis de verdure qui se faisaient tendres pour porter les deux amants : le silence était troublé seulement par des chants d'oiseaux invisibles, qui s'éloignaient afin de ne pas froisser l'oreille par leurs accents aigus. Tout était ombreux et silencieux dans ce mirage que les yeux de Richard entrevoyaient. Sous ces verdures tranquilles, l'amour puisait de nouvelles délicatesses; la bouche avait peur de parler, l'oreille d'écouter; les battements du cœur étaient plus distincts; il semblait que les âmes conversaient ensemble et se reposaient de la brutalité des sensations de la ville. La nature longtemps asservie reprenait ses droits; elle faisait entendre un langage mystérieux qui sortait des herbes, des fleurs, de l'air, de la lumière : la moindre brise était un incident dramatique, le jeu des rayons dans le feuillage faisait oublier les meilleurs tableaux, aucune symphonie ne pouvait rendre un battement d'aile, un cri de cigale, une note de bouvreuil.

Ce rêve délicieux, dont Richard ne put déterminer la durée, était dû à Mme de Vandœuvre. Ainsi peut-être, cette personne maigre, hautaine, aux mœurs dissolues, ambitieuse et sans cœur, avait-elle été douée par la civilisation de ces vices que l'écrivain haïssait. Il résolut de se corriger dès lors de ses premières impressions, et de chercher dans l'homme ce qu'il devait être loin du séjour des villes ; c'était comme une épaisse croûte de glace à casser, sous laquelle coulait une eau pure et claire.

Qui sait, se demanda Richard, si la marquise n'est pas victime d'un premier amour, si elle n'a pas cherché, dans les excitations fiévreuses de nouveaux attachements, un oubli à ses dévorantes pensées? Autant jadis les réflexions de Richard étaient amères au souvenir de la marquise, autant aujourd'hui elles s'imprégnaient de nuances favorablement amicales. Soubise ne contribua pas peu à entretenir le prisonnier dans ces heureuses dispositions; elle était devenue l'inséparable de Mme de Vandœuvre, qui la traitait en enfant gâté. La voiture de Mme de Vandœuvre appartenait pour ainsi dire à Soubise, qui en disposait presque chaque jour pour venir à la Conciergerie. Soubise dînait le plus souvent à l'hôtel de la marquise, et y restait en compagnie le soir; chacun lui faisait fête, et comme Richard, un jour, laissa percer une pointe de jalousie, elle se récria vivement.

— Si vous saviez ce que j'ai fait pour vous, lui dit-elle.

Elle n'en dit pas plus, semblant émue et désireuse de se laisser surprendre son secret. Richard la pria tellement que son trouble augmenta; pressée, elle se pencha à l'oreille du prisonnier et lui parla à voix basse.

— Ce sont des vers! s'écria Richard étonné.

— Oui, je les ai composés depuis huit jours, et je n'osais vous les dire.

Richard paraissait embarrassé.

— Tout le monde m'en a fait des compliments chez Louise.

— Louise? dit Richard.

— La marquise... et vous ne m'en dites rien, ingrat !

Ainsi que beaucoup d'hommes, dont la vie pénible consiste à enchaîner des idées, Richard avait une admiration médiocre pour les femmes littéraires. La poésie est une couronne brillante qui laboure le front des poëtes. Si elle est garnie au dehors de pierres étincelantes, des pointes de fer sont au dedans, qui font souffrir sans relâche le malheureux que la foule acclame. Une fois posée sur la tête de l'imprudent qui s'est laissé prendre à ses richesses, cette couronne ne le quittera qu'au tombeau : les pierres brillantes pourront s'en détacher une à une, l'or se noircira, mais le cercle fatal restera toujours sur la tête du poëte, plus martyr que les saints couverts de cilices, que les illuminés qui se fustigent avec des lanières de fer. Devant cette couronne disparaissent les intérêts de l'humanité, les devoirs de la famille, l'amour pur ; il faut chanter, et ne pas craindre des souffrances enfantées par des sensations trop délicates, inconnues au reste des hommes. Le poëte ne s'appartient plus, il est à sa couronne. Combien regrettent une existence tranquille les femmes qui se sont laissé entraîner vers la gloire de la publicité ? Quand elles aiment, ce sont des étrangetés de passions inquiètes que leur donne la poésie à laquelle elles sont asservies ; elles contractent à ce métier de penser des aspirations fiévreuses, que rien ne peut satisfaire ; elles en oublient leur caractère de femme ; toujours elles restent inassouvies.

Telles furent les impressions douloureuses de Richard,

qui frémit à l'idée que la poésie s'était emparée de Soubise.

— Vous ne me dites rien, reprit-elle.

— Vos vers sont très-beaux, dit Richard, qui n'eut pas le courage de communiquer à sa maîtresse les réflexions qui se pressaient en lui.

— On dirait que vous n'êtes pas content, Richard, dit Soubise, étonnée d'entendre un compliment banal après les vives admirations qu'avaient soulevées ses vers dans les salons de Mme de Vandœuvre; Louise m'a fait les lui redire trois fois, c'est elle qui a vaincu mes scrupules en m'engageant à vous les réciter. Ces vers ne prouvent-ils pas que je pense à vous nuit et jour : car je les ai composés la nuit.

— Ils sont charmants, ma Soubise; mais je ne voudrais pas vous voir passer les nuits à vous livrer à des compositions fatigantes.

Le ton dont ces paroles étaient dites fit voir à Soubise que Richard ne partageait pas l'enthousiasme du salon de Mme de Vandœuvre : les vers étaient médiocres; c'est une raison de plus pour obtenir les louanges exagérées de la bonne compagnie, qui de temps en temps se donne la cruelle joie de jeter un poëte au milieu de l'arène, pour, derrière les éventails, le dévorer de remarques moqueuses et satiriques.

Une certaine froideur était résultée de cette confidence poétique : Soubise ne revint pas le lendemain, et Richard passa une nuit tellement agitée qu'il résolut d'obtenir son pardon. A cet effet, il écrivit une lettre, dans laquelle il disait à Soubise les inquiétudes qui le tenaient:

il se reprochait de n'avoir pas témoigné sa reconnaissance pour les quelques vers qui lui étaient dédiés ; il les trouvait admirables, et il comprenait que Soubise cherchât à hausser son intelligence. Dans le principe, Richard avait souri de cette poésie ; maintenant, il y croyait, et Soubise lui paraissait une femme plus remarquable que par le passé. Mme de Pontlevoy revint en triomphatrice, un sourire légèrement dédaigneux sur les lèvres, et le faible Richard sentit une chaîne nouvelle s'accrocher à son cou. Cependant cette froideur s'éteignit peu à peu, et Soubise avoua à Richard qu'elle était jalouse de sa réputation et qu'elle espérait, dans l'avenir, des succès poétiques destinés à la rendre l'égale du pamphlétaire. Richard était loin de partager des illusions qu'il n'osait combattre ; mais la marquise de Vandœuvre lui fit tant de compliments de l'intelligence de Soubise, qu'il crut n'avoir pas compris jusque-là la femme qu'il aimait. Ses lettres, qui furent publiées plus tard sous forme de roman par la belle Soubise, en font foi. On y voit un homme qui s'accuse d'avoir aimé une *femme*, et oublié la poésie latente qui est en elle. Il s'en veut de n'avoir pas découvert ce filon intelligent que l'amour lui cachait : ces lettres seraient fort curieuses si Soubise n'avait eu la malheureuse idée de leur donner une couleur romanesque, ce qui en a atténué le vif accent. Dès que Soubise vit son avenir littéraire bien constaté, elle rendit des visites moins fréquentes au prisonnier, qui s'en plaignait doucement ; mais les raisons ne manquaient pas : le travail, les visites aux journalistes, la fréquentation du monde littéraire, les études, la lecture,

la nécessité de se tenir au courant des nouveautés dramatiques. Richard souffrait en silence de ces raisons. Il voyait Soubise sur une pente fatale, et ne trouvait rien pour l'arrêter; d'ailleurs, Mme de Pontlevoy avait trouvé un motif impérieux pour se livrer à la littérature. Ses dettes augmentaient de jour en jour, de même que ses frais de toilette; le rang qu'elle occupait chez la marquise la forçait à des dépenses formidables; l'idée d'écrire lui vint naturellement, et elle avait été d'autant plus encouragée dans cette voie, que l'avocat qui fit condamner Richard à la prison lui procura un livre d'éducation, payé un prix raisonnable. Un libraire, dont la spécialité est d'éditer des livres pour la jeunesse, eut un procès pour une question de propriété littéraire, procès important, gagné par le même avocat, qui mit en relation Mme de Pontlevoy avec l'éditeur. En un mois, Soubise avait gagné six cents francs à écrire un livre léger sur l'éducation, sans soupçonner que les *Pestalozzi* ont passé des années de pratique avant d'oser traiter un tel sujet; mais la plume ne pèse guère aux mains des femmes! S'il en est quelques-unes qui, fatiguées de leurs propres souvenirs, ont fait déborder la passion dans des pages brûlantes, empreintes d'un sentiment réel, combien malheureusement ressemblent à une machine à vapeur de chemin de fer, dont les roues, portant des plumes de fer, traceraient des caractères sur la voie! La pensée et l'observation sont souvent absentes de ces lignes rapides auxquelles le cerveau semble n'avoir aucune part.

Richard fut heureux que Soubise écrivît pour les

librairies d'éducation ; il croyait que sa maîtresse obéissait à des principes certains et qu'elle avait développé en elle le sentiment de l'enfance. Aussi, au moment de cette bonne nouvelle, dédia-t-il à Mme de Pontlevoy sa brochure, dont il venait de recevoir les dernières épreuves. Dans cette dédicace, dont chaque ligne trahit la passion, se lisait un encouragement pour Soubise dans la voie pénible de la publicité. Cependant le prisonnier tenta un dernier effort. Par un travail de nuit et de jour, il arriva à écrire deux nouvelles brochures avant que la première fût publiée, il les envoya au libraire Bazouche, en lui faisant une demande d'avances. Bazouche vint en grommelant ; le commerce allait encore plus doucement que par le passé : il n'était pas en fonds ; il avait prêté mille francs à celui-ci, deux mille francs à celui-là, les auteurs s'entendaient pour le ruiner ; ils n'étaient pas raisonnables, ne vivaient que d'avances, le remboursaient rarement, et mille autres raisons qui démontrèrent à Richard que sa demande était à peu près rejetée. Cependant, après de longs pourparlers, Bazouche souscrivit à l'écrivain pour cinq mille francs de billets à des échéances dérisoires et sans valeur dans le commerce. Richard, ignorant en matières de banque, serra affectueusement la main du vieux libraire, se croyant à la tête d'une somme réelle de cinq mille francs ; mais son illusion ne fut pas longue, lorsqu'il s'agit de négocier les billets, échelonnés de trois mois en trois mois, et dont la dernière échéance allait à plus d'un an : nul banquier ne voulut se charger d'escompter un papier de librairie si lourd. Appelé de nouveau, Ba-

zouche rejeta la faute sur les écrivains, qui par leurs dettes discréditaient la librairie; mais comme il était *bon* sur la place, il pouvait indiquer à Richard un commissionnaire du quai des Agustins, qui accepterait son papier à un taux raisonnable. Les cinq mille francs produisirent net trois mille deux cents francs, chez l'honnête commissionnaire, qui était un compère du rusé Bazouche. Le célèbre libraire de la Galerie de bois spéculait sur le besoin d'argent des écrivains, en les payant autant que possible en billets, lesquels billets étaient acceptés par un de ses anciens commis, devenu commissionnaire en librairie, et ils se partageaient les bénéfices usuraires.

Qu'importait à Richard? Il avait trois mille francs, dont il envoya aussitôt les deux tiers à Soubise, qu'il savait dans la gêne. Peut-être cette somme pouvait-elle l'arrêter dans ses idées littéraires! Peut-être reviendrait-elle à cette aimable simplicité de sentiments qu'il lui connut dans l'origine de leur liaison. Richard attendait avec anxiété sa maîtresse, le lendemain de cet envoi; elle ne vint pas, et envoya un simple mot:

— Ami, merci de ce nouveau sacrifice; je pars pour quelques jours en voyage pour faire des études, ne soyez pas inquiet! Je ne manquerai pas de vous donner bientôt de mes nouvelles.

La chute d'une poutre sur la tête n'eût pas produit un effet plus douloureux et plus sourd que les quelques mots du billet, car Richard resta quelques minutes sans autres sentiments que celui d'un coup brutal qui l'atteignait subitement.

— Elle est partie ! s'écriait-il, en voyant alors pour la première fois les murs de sa prison dans toute leur horreur. Pourquoi partie ? Pour où aller ! Soubise ne le disait pas ; elle ne voulait donc recevoir aucune lettre du prisonnier. Elle mettait en avant des études.

— Des études ! s'écriait avec un rire amer le malheureux Richard. Quelles études ?

Il souffrait d'autant plus qu'il avait pensé que l'envoi des deux mille francs arrêterait Mme de Pontlevoy dans ses aspirations littéraires, et qu'elle arriverait le lendemain joyeuse, débarrassée de ses soucis d'argent. Et à sa place étaient venus une dizaine de mots froids, un simple avis, tel qu'une personne pressée en écrit à un indifférent. En ce moment la jaune jalousie entra en rampant dans la prison et se glissa sans être vue jusque dans le cœur du prisonnier ; Richard essaya de lutter contre elle ; mais c'était comme l'hydre aux mille têtes, dont on arrache avec peine quelques-unes et qui repoussent encore plus nombreuses ; c'était un de ces polypes dont la vie est partout, qu'on taille, qu'on rogne, et dont chaque fragment constitue toujours un polype. Pour échapper à ce cruel ennemi, Richard se mit au lit, et reconnut que la chaleur lui était encore plus insupportable que le froid de la cellule. Partout où il tournait ses regards, des voix lui criaient le nom de Soubise, qu'il eût voulu oublier, et il semblait que le mot *partie !* était inscrit en lettres ardentes sur les murs de la prison.

En liberté il eût couru la ville pour avoir des nouvelles de Soubise, il eût rafraîchi son front brûlant à l'air de la campagne ; il eût tué son corps de fatigues, de courses ;

mais en prison! Que lui ai-je donc fait? s'écriait-il en mesurant avec terreur la grandeur de son affection. Plus il aimait, et plus il se sentait terrifié! Sa vie, son sang, son corps et son âme, il avait tout donné à Soubise; il n'existait que pour elle, et elle avait fui emportant ce précieux dépôt, laissant à la Conciergerie un pauvre être abandonné, désormais sans volonté, sans pensée. Alors il s'apercevait des barreaux de fer de sa fenêtre qu'il secouait et qui restaient immobiles dans le mur. De temps en temps, il rallumait sa lampe pour relire ce fatal billet, qu'il épelait, n'y croyant pas, et la réalité de caractères bien connus lui faisait souffler convulsivement la faible flamme qui éclairait la trahison de Soubise; ou bien il ouvrait son portefeuille et en tirait les dernières lettres de sa maîtresse, afin d'en confronter la forme et le fond. La forme en était la même, des caractères maigres qu'il avait baisés plus d'une fois, mais le fond! A quatre jours de là il avait reçu un petit billet spirituel et amical, huit jours auparavant un mot amoureux, un mois en arrière une lettre pleine de passion. La transition n'était que trop palpable : l'amour avait cédé la place à l'indifférence, puis à la sécheresse du dernier billet. C'en était fait. Soubise n'aimait plus. La manie de la publicité en avait fait une autre femme : elle aimait la gloire, elle n'aimait plus son amant.

Cette nuit suffit pour creuser des sillons sous les yeux de Richard, qui compta les heures une à une et les trouva plus longues que des siècles. La lune l'irritait par sa froide et blanche tranquillité : dans son calme éternel, elle semblait prendre en pitié les misérables passions de

l'humanité; elle semblait devoir toujours éclairer cette nuit sans fin, et Richard oubliait qu'autrefois, au bois de Boulogne, tenant la main de Soubise dans la sienne, il avait trouvé douce la lumière de celte lune attendrie, qui sait disparaître avec complaisance derrière un nuage pour voiler les transports de l'amour.

Richard attendait le jour avec impatience, espérant qu'il adoucirait la rage de ses tourments. Au moins, il atteindrait plus facilement l'heure de midi, qui est l'époque de permission de sortie. Vers les dix heures du matin, le libraire Bazouche apparut :

— Grand succès, mon cher Richard, s'écria-t-il, grand succès ! Nous avons mis votre brochure en vente avant-hier, pardonnez-moi de ne vous l'avoir pas envoyée plus tôt, mais mon magasin a été mis comme au pillage; c'est à grand'peine que j'ai pu sauver deux exemplaires, un pour l'imprimerie et un pour vous.

— Que m'importe cette brochure ? disait Richard.

— Vous êtes le premier auteur indifférent à un succès; mais j'y prends le plus grand plaisir, soyez-en certain, c'est un fameux succès de librairie, pour lequel je ne regrette pas mon argent.

— L'argent ! s'écria le prisonnier d'un ton d'amertume.

— Vous faites fi de l'argent, de la réputation ! je ne vous reconnais plus; vous êtes un singulier homme, que vous faut-il ?

— La liberté, dit Richard.

— La liberté ! vous n'avez plus que vingt jours de prison; vos amis me l'ont dit, vous sortez à peu près à votre fantaisie, plaignez-vous !

— Je donnerais la moitié de ma vie pour être dehors à l'heure qu'il est, entendez-vous? A midi, je sortirai d'ici, eh bien, si je pouvais passer la porte de la Conciergerie à ce moment même, je donnerais la moitié de ma vie.

— Oui, mon cher Richard, la prison vous irrite; avouez cependant que vous y avez été bien heureux.

— Heureux! s'écria l'écrivain d'une voix qui aurait fait supposer qu'il avait été enfermé dix ans sous les plombs de Venise.

— Vous avez beaucoup travaillé, dit Bazouche.

— Malheureusement.

— Non, non, très-heureusement; si j'étais le maître, je ferais coffrer quelques-uns de mes auteurs, dont je ne peux pas tirer une ligne de copie.

Richard n'entendait pas un mot de ce bavardage de libraire, dont le son l'irritait malgré tout.

— Vous avez eu une singulière idée, dit Bazouche sans faire attention aux tortures morales du prisonnier, en écrivant cette dédicace.

— La dédicace! s'écria Richard, qui saisit convulsivement sa brochure et qui coupa du plat de la main le nom de la première feuille.

— Que faites-vous là? dit le libraire en voyant traiter avec si peu de respect son papier imprimé. En effet le feuillet s'était déchiré inégalement et formait comme des dents de scie. Richard lisait les premières pages, le front en sueur, l'œil enfoncé, et ses poings se serraient de rage!

— Ah! cette dédicace! reprenait Richard, qui avait

jeté de colère la brochure dans un coin de la cellule.

— Oui, continua Bazouche, on a trouvé original de dédier une brochure politique à une femme; moi-même...

— Eh bien! quoi, que vous importe? s'écria Richard en poussant hors de sa chambre le libraire, qui ne comprenait pas l'irritation subite de l'écrivain.

Cette dédicace, écrite avec amour, venait de rappeler cruellement la fuite de Soubise. Ainsi, à cette heure où tout Paris s'entretenait de la publique marque d'affection passionnée que lui avait donnée le prisonnier, c'était de la sorte que Soubise récompensait Richard de ces quelques lignes, dont chaque mot trahissait le secret. Aux souffrances de la passion s'ajoutaient celles de l'amour-propre blessé. Jusque-là, la liaison de Soubise et de Richard n'était connue que d'un petit groupe; maintenant elle était affichée, répandue à un nombre immense par la voie de la librairie. Bazouche l'avait dit: une telle innovation en matières politiques étonnait chacun et en faisait déduire l'aveu d'une passion que Richard aurait voulu garder pour lui seul dans la circonstance actuelle. L'heure avançait et il craignait de sortir dans Paris, où le plus simple fait prend souvent la forme d'un événement : combien rencontrerait-il de gens de connaissance qui lui parleraient de sa dédicace à Mme de Pontlevoy? Autant il avait été heureux d'associer le nom de sa maîtresse au succès de la brochure, autant, dans ce moment, il eût désiré anéantir la brochure elle-même, le succès, pour faire disparaître ce

nom de Soubise qui le faisait souffrir comme un moxa. Cependant il fit sa toilette et se prépara à sortir. Il se cacherait au fond d'un fiacre, courrait chez Mme de Vandœuvre et ne manquerait pas d'avoir des nouvelles de celle qui s'était enfuie si précipitamment, sans crainte d'ouvrir un abîme dans le cœur du prisonnier.

Comme Richard allait sortir, le guichetier entra :

— Monsieur, dit-il, j'ai des ordres de la Préfecture de police à vous communiquer.

— Qu'est-ce encore? s'écrie Richard, dites, je suis pressé.

— La permission que vous aviez obtenue de sortir une fois par semaine vous est retirée.

— Retirée !

— Oui, monsieur.

— Pourquoi?

— La décision de M. le préfet ne donne aucuns motifs.

— C'en est trop, dit Richard, je vais écrire immédiatement au préfet.

Dans le premier moment de sa colère, il se laissa aller à un emportement d'indignation qui laissait à supposer qu'on avait porté atteinte à un de ses droits.

— Envoyez ceci au secrétariat, dit-il au guichetier, et dépêchez-vous, j'attends la réponse.

Richard oubliait tout à coup sa prison : il écrivait à un chef d'administration comme s'il eût été en liberté; il regardait le guichetier comme un commissionnaire, et il s'imaginait avoir une réponse immédiate. Le guichetier revint sans réponse ; le préfet était absent, ainsi

que son secrétaire particulier, et le chef de bureau, après avoir pris connaissance de la lettre, avait dit qu'il en référerait à l'autorité supérieure.

— Il faut que je sorte, pourtant! s'écria Richard qui bondissait dans sa cellule comme un lion en cage.

Lassé d'attendre, il écrivit un mot à la marquise de Vandœuvre, et la supplia, au nom de l'amitié, de lui répondre immédiatement. Deux heures atroces se passèrent ainsi, à la suite desquelles le commissionnaire revint sans réponse : Mme de Vandœuvre était absente, et il avait laissé le billet de Richard.

Il fallait attendre une grande partie de l'après-midi, le préfet pouvait être occupé au ministère, Mme de Vandœuvre ne rentrait que pour dîner quand elle sortait, et les deux réponses pouvaient tarder jusqu'au soir. Richard ne tenait plus en place; il avait maudit la nuit, il maudissait le jour; le soleil brillant l'irritait peut-être encore plus que la froide lune. Dans le préau qui donne au-dessus des fenêtres de Richard, il pouvait voir les prisonniers chanter, crier, jouer, se chauffer dans un des angles du mur, étendus, caressés par les rayons de ce soleil qui accompagnait Soubise... dans quelle partie de la France? Que faisait-elle à cette heure? que pensait-elle? avait-elle quelque repentir d'avoir abandonné l'homme qu'elle devait tant aimer? qui sait si, en appliquant fortement sa pensée sur ces rayons de soleil, ils n'iraient pas transmettre à Soubise les agitations d'un cœur souffrant! L'amour s'empare de toutes les idées folles et s'attache à les croire possibles. Richard chargea les rayons de soleil de son message, comme il l'eût

confié à un fil électrique, et il attendit longtemps une réponse qui ne vint pas, car le temps s'était obscurci tout à coup, et il semblait qu'impatients de porter ce message, les rayons brillants s'étaient enfuis de la cour de la prison.

Malgré tout, le calme ne revenait pas dans cette âme brisée. Richard sortit de sa cellule et se dirigea vers le parloir; de là, il espérait recevoir plus tôt les réponses qu'il attendait, en même temps qu'échapper aux tortures de la solitude. Le parloir de la Conciergerie est sombre, froid et élevé; ses voûtes en arceaux, qui rappellent d'anciens caveaux, donnent à ce lieu une physionomie telle qu'on se la figure des prisons de l'inquisition. Dans cette ancienne prison, on se sent plus prisonnier qu'ailleurs; partout voltigent de tristes souvenirs des guerres civiles : chaque porte rappelle un nom illustre qui en est sorti sans espérance. Quoique le parloir fût plein d'une foule inquiète, cherchant à communiquer aux prévenus quelque parcelle de la liberté du dehors, Richard n'en fut pas moins douloureusement ému en voyant cette grille qui séparait les uns des autres. A l'ordinaire, c'était le cœur palpitant, le pied léger qu'il traversait ce parloir pour sortir de la Conciergerie; il allait retrouver Soubise! Mais aujourd'hui, confondu avec la foule de prévenus et de condamnés à qui il était défendu de franchir la fatale grille, il se trouvait parmi tous le seul sans un visiteur, sans un ami! Ceux qui ont visité un hôpital le dimanche, auront pu remarquer l'amertume inscrite sur les traits des malades abandonnés : ces jours privilégiés, l'hôpital

semble en fête; les femmes vont visiter leurs maris, les enfants leurs pères, les maîtresses leurs amants. Chacun apporte un cadeau comme au premier jour de l'année, un modeste cadeau, des oranges, des biscuits, des confitures; mais le malade, à la vue de ces souvenirs, se sent rappeler à la vie : il entend des voix amies, l'affection lui va jusqu'au cœur. Tandis qu'à côté est étendu sur un lit de douleurs un malheureux, un vieillard sans famille, un orphelin qui n'espèrent nulle visite du dehors, nul cadeau, nulle attention. Celui-là, sans être jaloux, souffre de cette fête d'hôpital; les embrassements lui rappellent qu'il n'en attend plus depuis longtemps : s'il guérit, il reviendra à la vie plus lentement, et il cache ses yeux brûlants dans l'oreiller pour échapper à la vue des tendresses qui éclatent de toutes parts. Richard était semblable à ces malheureux abandonnés; plus malheureux encore, car il avait goûté longtemps aux fruits de la liberté et de l'amour, et tout à coup une main sauvage avait coupé brutalement les deux arbres qui servaient à le rafraîchir.

Dans un coin du parloir se tenait un forçat libéré, la terreur des voleurs de la Conciergerie sur lesquels il exerçait une sorte de domination. Cet homme redoutable par son caractère brutal avait donné des coups de couteau à sa maîtresse, dans un accès de jalousie. La première personne qui le fit demander au parloir fut cette même femme, qui pleurait de voir son amant renfermé. Richard ne pouvait entendre ce qu'elle disait à son meurtrier, mais à sa physionomie, à son regard, à l'attendrissement empreint sur sa figure, il était facile

de voir qu'elle semblait demander grâce au forçat de lui avoir donné sujet de la frapper. Ce spectacle attendrit profondément Richard :

— Ainsi veulent être aimées les femmes, pensa-t-il. Si je n'avais pas obéi aux moindres désirs de Soubise, si je ne lui avais pas sacrifié ma vie, mon avenir, à cette heure, elle serait ici. Plus il réfléchissait et plus il découvrait à son amour des développements immenses, dont il pouvait à peine voir les horizons. Cette visite au parloir lui fit encore plus de mal que la solitude, et il retourna dans sa cellule, espérant que peut-être une lettre était venue pendant son absence; mais la soirée se passa sans réponse, et la nuit du prisonnier fut encore plus cruelle que la précédente. Il eut un instant de sommeil lourd, maladif, et ce repos malsain fut troublé par un cauchemar tel qu'il se releva en sueur, effrayé, ne sachant s'il était victime de la réalité ou d'un rêve. Les murs de la prison se rapprochaient insensiblement, le plafond s'abaissait, Richard se trouvait pris entre quatre pierres polies et froides comme dans un tombeau dont il ne pouvait plus sortir; il respirait à peine. La voix lui manquait, et il lui restait juste assez d'intelligence pour avoir une idée nette de cette horible situation; cependant ses yeux acquéraient une puissance singulière qui lui permettait de voir au delà de son tombeau. Tout était plaisirs et fêtes au dehors : Soubise, en habit de bal, dans un cercle d'adorateurs, souriait, laissait échapper de doux regards à chacun des hommes qui l'entouraient. Elle pouvait voir dans la terre, bien audessous d'elle, le malheureux entre quatre murs, mais

elle semblait ne pas le reconnaître, et, dans un coin du salon, la marquise de Vandœuvre souriait perfidement.

— Je me suis vengée, disait-elle.

Une telle alliance de la réalité et de l'impossible jeta Richard dans une terreur profonde. Il n'y voyait que la réalité. Cette prison, qui se changeait petit à petit en un tombeau où il était oublié, ne pouvait-elle pas devenir perpétuelle? Recouvrerait-il cette liberté que la police de la Restauration pouvait rendre illusoire? N'existait-il pas d'exemples de gens disparus tout à coup sans laisser de traces? Le cerveau du prisonnier bouillonnait; d'étranges idées se pressaient les unes contre les autres, en tas, sans suite. Richard eut peur un instant de perdre la raison. Il avait bien perdu Soubise, en qui il croyait aveuglément! A cette heure, il ne répondait plus de sa raison, qui semblait se heurter contre toutes les parois de son crâne, comme si elle eût cherché une fissure pour s'enfuir. En ouvrant la fenêtre et en laissant pénétrer un peu d'air, Richard put reprendre ses esprits; la confiance revint avec le calme. Le lendemain, il recevrait certainement une lettre de Mme Vandœuvre, sans doute, une explication du préfet de police, peut-être un mot de Soubise. La marquise de Vandœuvre n'était rentrée que fort tard chez elle: un malentendu dans les bureaux avait privé le prisonnier de sa sortie; Soubise se justifierait par une lettre aimante. Ce cauchemar, cette vision du mal étaient dus évidemment à la fatigue produite par des excès de travail.

Richard rougit de s'être laissé aller à des exagérations fiévreuses et chercha à se représenter l'humanité sous le

jour le plus favorable. Il essaya de lire et prit au hasard un livre qui lui tomba sous la main. C'était la vie de Diderot, publiée par sa fille ; mais il n'en lut pas plus de dix lignes : le volume lui tomba des mains et des sanglots s'échappèrent de sa poitrine. Diderot, lui aussi emprisonné, avait été trompé par sa maîtresse : Jean-Jacques, trompé par sa maîtresse, Voltaire, trompé par sa maîtresse ! Ainsi, le génie ne mettait pas en garde contre les trahisons de la femme. Nul ne pouvait y échapper. Les poëtes, les philosophes, les moralistes étaient tous d'accord : une femme inférieure a toujours trahi l'homme supérieur. La supériorité des hommes n'avait fait qu'augmenter leurs souffrances. Tous ils avaient passé par ces landes mornes et désolées qu'on appelle une passion éteinte ; chez tous, le cœur s'était racorni convulsivement comme un parchemin sur le feu, tous avaient pleuré en secret des larmes brûlantes : aussi Richard se laissait-il aller à des flots de larmes qui rafraîchissaient momentanément ses vives blessures.

Cependant l'heure avançait, Richard prêtait une oreille attentive aux moindres bruits de la prison, espérant distinguer les pas du geôlier apportant une lettre. A dix heures, qui est le moment habituel de la distribution, le geôlier entra et Richard se précipita vers lui, mais pour reculer aussitôt. C'etait le déjeuner que l'homme apportait ; et comme il était bien payé par Richard, qu'il connaissait son inquiétude, il n'eût pas manqué de porter sur sa physionomie l'annonce d'une bonne nouvelle. Richard ne dit pas une parole, et le guichetier eut un instinct de délicatesse en ne parlant pas de ce qu'il sa-

vait remplir la pensée du prisonnier. Il déposa le déjeuner sur la table et s'en retournait sans mot dire.

— Rien des bureaux? s'écria Richard.

— Rien, monsieur.

— Il n'est pas possible, ma lettre ne sera pas parvenue au préfet... Je vais lui écrire.

Et Richard, maîtrisé par la douleur, qui, la veille, avait fait explosion dans sa lettre, supplia le préfet de police de lui accorder une audience. Il s'adressait à l'homme et non pas à l'administrateur; les rapports qu'il avait eus avec le préfet, au début de sa détention, autorisaient Richard à solliciter une audience presque immédiate, des affaires d'une nature grave réclamant sa présence dans Paris.

Le préfet vint l'après-midi, et Richard ne put retenir une exclamation de joie; il lui offrit une chaise, mais le préfet, d'un geste de refus :

— Monsieur, j'ai peu de temps à vous donner; ma présence est réclamée au ministère.

Richard s'était persuadé que le préfet de police s'excuserait des obstacles mis à sa sortie; aussi attendait-il avec impatience que celui-ci s'expliquât. Le préfet regardait son prisonnier comme pour l'inviter à parler. Ce fut au tour de l'écrivain d'être embarrassé.

— Monsieur le préfet, j'ai eu l'honneur de vous écrire hier, pour réclamer...

— Un permis de sortie; malheureusement ce permis est suspendu.

— Suspendu! s'écria Richard.

— Complétement.

Les lèvres du prisonnier faisaient écho et répétaient : complétement.

— Monsieur le préfet, oserais-je vous en demander le motif?

— Écoutez-moi attentivement, monsieur : vous avez perdu cette faveur par votre faute... La justice vous condamne à la prison pour une brochure répréhensible; je rencontre un galant homme dans une mauvaise situation, je me mets entièrement à son service pour lui adoucir les ennuis de la captivité; je le garde à la Conciergerie; je lui accorde de recevoir autant de personnes qu'il lui plaît; il lui est permis de sortir une fois par quinzaine, j'élargis encore cette faveur, mes bureaux ont ordre de lui délivrer une passe quand il la demande; comment suis-je récompensé de ces services? Par une brochure nouvelle, datée de la Conciergerie, qui attaque le gouvernement avec un nouvel acharnement, et met en péril nos institutions. Le ministre de la justice me fait venir, me reproche ma tolérance, me taxe de faiblesse... Enfin, mon cher monsieur, pour vous avoir rendu service, j'ai été menacé d'une destitution. Voilà pourquoi monseigneur le ministre a décidé que vous ne sortiriez maintenant qu'avec un ordre signé de lui-même. Faites une demande, si vous le jugez convenable, quoique je craigne qu'elle reste sans effet.

— Mais il faut que je sorte absolument, s'écriait Richard.

— Hélas ! je n'y puis rien.

— Aujourd'hui même.

— Vous feriez aujourd'hui une demande à monseigneur le ministre qu'elle arriverait trop tard.

— Maudite brochure! s'écria Richard.

— Ne pouviez-vous attendre d'être rendu à la liberté pour nous attaquer?

— Ah ! je voudrais anéantir cette brochure.

Le préfet fit quelques pas dans la cellule, comme pour prendre congé du prisonnier.

— Ainsi, monsieur le préfet, je suis condamné à rester enfermé ici, dans ce lieu épouvantable?

— Vous n'avez pas à vous plaindre, monsieur; nous pouvions y mettre plus de rigueur. Dans une autre prison, après le scandale produit par votre dernier pamphlet, le directeur vous eût fait enlever immédiatement plume, encre et papier. Rien, sauf vos permissions de sortie, n'a été changé aux égards que je vous ai témoignés lors de votre entrée.

— Si je pouvais sortir! ah! monsieur le préfet, vous ne vous doutez pas de mes souffrances!

Richard alla vers un petit miroir et se regarda.

— Suis-je le même homme qu'il y a cinq mois! Depuis deux jours je souffre tellement que je me sens changer... Je ne m'étais pas regardé, mais je viens de voir sur cette glace les ravages...

— Voulez-vous, mon cher monsieur, que je fasse appeler un médecin?

— Un médecin! dit ironiquement le prisonnier; c'est la liberté qu'il me faut, un seul jour.

— Mais il ne vous reste plus qu'une quinzaine.

— Dix-huit jours! dans dix-huit jours je serais mort

s'il me fallait rester emprisonné... Vous ne me comprenez donc pas, monsieur le préfet?

— Homme imprudent! il vous était si facile de ne pas publier de brochure. Quinze jours de retard dans la publication de ce pamphlet ne mettaient pas en péril le parti libéral.

— Ah! les libéraux! s'écria Richard d'un ton de dédain... Ne pourrais-je faire une demande au ministre de la justice?

— Il est toujours permis de faire une demande, mais de là à la voir acceuillie....

— En faisant valoir combien mes intérêts peuvent souffrir au dehors...

— Le ministre ne connaît et ne doit pas connaître d'intérêts particuliers: il veille aux intérêts publics; mais je dois vous avertir qu'il est mal disposé en votre faveur. Vous ne jouiriez pas au ministère des priviléges que je vous ai peut-être trop facilement accordés. Une demande adressée à monseigneur le ministre de la justice, en suivant la filière ordinaire des bureaux, ne recevrait pas de réponse avant un mois.

— Un mois! s'écria Richard.

— Et vous n'avez plus que dix-huit jours à faire.

Le préfet alla vers la porte.

— De grâce, monsieur le préfet, s'écria Richard, écoutez-moi; je suis perdu si je ne sors pas, il le faut; ayez pitié de moi; ne m'avez-vous pas dit que vous alliez au ministère?

— Oui, monsieur.

— Un seul mot de vous au ministre suffirait pour

l'émouvoir, pour le bien disposer en ma favenr.

— Que me demandez-vous là, monsieur!

— Eh bien, monsieur le préfet, écoutez ce que je vais vous dire, j'emploierai tous les moyens pour sortir d'ici, il le faut.... Il faut que je sorte à tout prix.

Là-dessus le préfet de police laissa Richard dans un profond accablement. La nuit qui suivit fut d'autant plus cruelle, que maintenant l'implacable réalité se montrait dans toute son âpre nudité. Mme de Vandœuvre n'avait pas répondu à la lettre de Richard, parce qu'elle se vengeait; son image, entrevue dans le songe de la veille, n'était que trop ressemblante. Par sa faute, le prisonnier avait perdu sa liberté, en même temps que la liberté s'était enfuie Soubise. Alors les remords vinrent se joindre aux chagrins: Richard payait par des souffrances inouïes les jouissances d'un amour illégitime. La morale de tous les peuples s'accordait sur le même point; toute passion illégitime recevra son châtiment sur la terre, quand même elle échapperait à la justice des hommes et de Dieu. Richard n'était-il pas coupable d'avoir le premier engagé Soubise à déserter ses devoirs conjugaux? Elle l'avait aimé pour sa célébrité; elle fut conduite de là à vouloir elle-même chercher la célébrité. Si elle avait trahi son mari pour Richard, pourquoi ne trahirait-elle pas Richard pour un autre? Mais ces raisons froides, cette morale subite ne pouvaient apaiser les souffrances du prisonnier dont le seul rêve était: la voir encore une fois, lui parler, lui montrer les trésors d'amour enfouis, oubliés dans sa fuite!

Les amants malheureux n'ont pas de trêve qu'ils ne

sachent le pourquoi de la trahison ; ils veulent voir leur malheur dans toute son étendue, le toucher, se donner la cruelle joie de le palper ; ils sont incrédules tant que la conviction leur manque, et la conviction les rend quelquefois plus crédules et plus amoureux. Richard pensait à faire agir des amis pour avoir des nouvelles de Soubise, mais il rougissait d'avouer cette trahison, et maintenant il voyait rarement ses amis. L'été avait chassé de Paris tous ces heureux, brisés par la fièvre de la capitale, qui n'ont qu'un rêve, celui de se retremper dans des campagnes tranquilles. Après le premier enthousiasme en faveur du pamphlétaire, les visites étaient devenues plus rares : la vie parisienne exige tant d'égoïsme et de luttes personnelles quotidiennes qu'un homme malade, emprisonné ou exilé est oublié : il est mort à demi ; s'il reparaît, une simple poignée de main indifférente est le plus souvent le seul signe de joie qu'il a le droit d'attendre. Ces trois mois de prison vieillirent Richard de vingt ans ; il en sortit laissant dans sa cellule des illusions qu'il avait apportées jeunes, encore fraîches, et qu'il retrouva dans un coin fanées et flétries.

Le lendemain, sur le midi, le préfet de police entra dans la cellule. Il était parti d'un tel air de pitié, que Richard ne comptait plus le revoir. Aussi cette visite imprévue fit-elle bondir son cœur ; peut-être le ministre de la justice s'était-il relâché de sa sévérité pour un écrivain honorable, dont le seul crime était d'avoir exprimé trop vivement des pensées d'avenir. Le préfet de police dit à Richard qu'il avait trouvé le ministre plus mal disposé que jamais : le pamphlet se répandait par toute la France à

des nombres immenses; Richard devait se trouver heureux de n'être pas poursuivi de nouveau et de ne pas voir une condamnation ajoutée à l'ancienne. Le prisonnier interrompit cette conversation en maudissant ce fatal écrit, et le préfet s'y trompa.

— Avez-vous réellement regret, monsieur, d'avoir publié cette brochure?

— Elle est la cause de tous mes maux.

— Le parti libéral doit vous en savoir le plus grand gré.

— Que m'importe?

— Seriez-vous déjà désillusionné, monsieur Richard ?

— Désillusionné est un mot trop beau pour peindre les landes arides de ma pensée.

— Cependant vous avez espéré porter un coup terrible au gouvernement?

— Je me soucie bien du gouvernement !

— Hier déjà, mon cher monsieur Richard, j'ai cru remarquer ce scepticisme amer qui, en effet, vous a changé, beaucoup changé.

— N'est-il pas vrai, monsieur ? s'écria Richard ; oui, je suis changé, je ne suis plus le même homme. Cette prison comptera dans ma vie; j'y suis bien malheureux et j'aspire à la liberté. Peut-être un jour regretterai-je ces heures de solitude !... Ah ! si je pouvais sortir !

— Nous passons dans vos journaux pour des geôliers farouches, mais vous savez qu'il n'en est rien.

— Je n'ai qu'à me louer de vous, monsieur le préfet, et je reconnais moi-même que j'ai mérité la mesure de sévérité qui m'a atteint dans ma liberté.

— Eh bien, la plupart des actes du gouvernement

sont attaqués par les feuilles libérales avec autant de justice ; il suffit qu'une mesure soit prise par le gouvernement pour qu'elle soit dite mauvaise ; toute idée est déclarée nulle par votre parti. Je prends mon administration pour mieux me faire comprendre : quand je songe à un arrêté utile, à une mesure qui intéresse la sûreté des citoyens, je suis certain que, le lendemain, cette mesure sera vilipendée et conspuée dans vos feuilles par des journalistes qui se donnent pour mission de mentir à leurs propres opinions, uniquement parce que moi, préfet de police, j'appartiens au gouvernement. Il en est ainsi de tous les fonctionnaires haut placés, des ministres eux-mêmes : qu'ils se consument en veilles, qu'ils se sacrifient aux intérêts du pays, jamais une feuille libérale ne sera assez libre pour reconnaître leurs efforts, leurs tendances et leurs travaux.

— Il est vrai, s'écriait Richard.

— Je sais qu'il y a d'honnêtes gens qui, après avoir passé par le journalisme, se retirent la rougeur au front, et viennent à nous en se repentant du mal qu'ils ont pu commettre. Vous avez un grand talent, monsieur Richard, mais vous l'employez à faux. Qu'est-ce qu'un journaliste ? Un paresseux qui doit fournir tant de lignes par jour, qui se lève ennuyé de l'article à faire, qui va respirer l'air pesant d'une salle de rédaction, qui lit indolemment quelques journaux, et qui broche là-dessus un article quelconque. Cela ne mène à rien ; on devient vieux en quinze ans : l'ennui tue plus que le travail. A ce métier de machine, l'intelligence s'use vite : un jour arrivent d'autres hommes, des jeunes gens sans

respect pour vous ; vous êtes un vieux journaliste, vous n'êtes rien. Nous en parlions hier avec monseigneur le ministre, qui déplorait de voir une intelligence comme la vôtre perdue dans le journalisme.

Alors le préfet fit un tableau sombre de l'avenir de Richard en l'avertissant que le ministre voulait ordonner de nouvelles poursuites contre la brochure. — Votre dernier pamphlet est plus violent que le précédent ; je crains que vous ne soyez condamné ; le tribunal sera moins indulgent. Un an ajouté à ces six mois vous fera connaître alors la prison dans toute sa rigueur, car il me sera impossible de garder à la Conciergerie un condamné à un an, et j'en serai véritablement désespéré, dit le préfet d'un ton qui marquait son intérêt pour Richard.

Une discussion cordiale s'établit entre le fonctionnaire et l'écrivain, discussion politique dans laquelle le préfet combattait sans résistance les arguments de Richard en faveur du libéralisme. Richard n'appartenait plus à la politique, mais à l'amour. Un révolutionnaire n'est fermement révolutionnaire que dégagé des autres passions. Il est impossible d'aimer la femme et la République : on les aime mal toutes les deux. Richard avait perdu sa fermeté et son caractère au service de Soubise. Aussi la modération subite de ses principes fit que le préfet jugea, à quelques mots échappés, de la véritable situation d'esprit du prisonnier, et qu'il lui glissa adroitement la promesse d'une liberté complète, à la condition que Richard prendrait l'engagement de ne plus traiter de matières politiques. Le préfet était un habile diplomate ;

ayant surpris un éclair de doute dans les yeux de Richard, il lui fit entrevoir les champs de la haute littérature, de la philosophie, qui ouvriraient de nouveaux horizons à son esprit. Au lieu d'écrire des pamphlets, qui n'avaient d'autre valeur que l'actualité, Richard se recueillerait et lancerait dans le public un ouvrage que pourraient applaudir tous les partis. Sans le savoir, le préfet avait touché une corde sensible. S'étant aperçu qu'elle résonnait, il sortit laissant le prisonnier sous ce coup ; mais peu à peu la conscience rentra dans Richard et lui montra quel piége adroit le préfet de police semblait lui tendre. Pour être libre, il fallait renoncer au pamphlet ! Richard était fier de souffrir pour ses croyances : sa conscience se redressait de toute sa hauteur et lui entr'ouvrait un coin du monument où étaient gravés en caractères ineffaçables les noms des hommes de courage qui se sont sacrifiés pour l'avenir de l'humanité.

— Plutôt rester toujours enfermé ! s'écria l'écrivain dans son exaltation nerveuse ; mais le lendemain, quand il se retrouva seul, isolé, dans sa cellule, sans lettres, sans visites, l'accablement le reprit, plus sourd et plus tenace que jamais. Le flot de larmes qui l'avait soulagé était tari ; il ne restait plus qu'un chagrin sec, aride comme un ruisseau desséché. Les derniers espoirs s'évanouissaient à mesure que les jours s'écoulaient : Soubise n'écrivait pas. Qui sait s'il ne lui était pas arrivé d'accident ? Car la femme la plus perfide ne pouvait abandonner de la sorte un homme qu'elle avait tant aimé. Richard eût préféré un abandon positif à cette incertitude qui le minait. En moins de huit jours, des cou-

rants bilieux avaient changé sa physionomie à tel point qu'on l'eût pris pour un convalescent sortant d'une maladie de six mois ; la nuit, la fièvre le dévorait, et il se réveillait quelquefois en appelant Soubise d'une voix grelottante. Ses forces s'épuisaient, rongées par un feu intérieur qui affaiblissait ses jambes, et il pressentait que le jour viendrait où il ne pourrait plus sortir de sa cellule. La nuit, il voyait sans cesse la maladie qui voltigeait autour de lui, semblant chercher l'endroit le plus faible de son corps pour s'y loger. Si la mort fût venue, Richard l'eût accueillie avec joie ; il la désirait, il l'appelait; ses tortures étaient trop vives pour ne pas lui faire désirer le repos. Que lui importait la vie aujourd'hui ! Son intelligence se démantelait pièce à pièce comme une place forte, endommagée par l'artillerie, et qui ne pense qu'à se rendre.

Quand Richard crut son intelligence perdue à jamais, il fit demander le préfet de police, et lui dit qu'il offrait sa parole de ne plus écrire contre le gouvernement. Il n'y avait plus que cinq jours à attendre pour sa délivrance! Le préfet reçut l'engagement de l'écrivain de ne plus traiter de matières politiques; le ministère avait essayé d'incriminer la dernière brochure du pamphlétaire, mais le procureur général, consulté, répondit qu'il craignait un acquittement. Des événements politiques étaient survenus qui annonçaient une grave opposition dans le pays.

Richard sortit de prison.

Son premier soin fut de courir à la maison de M. Pontlevoy, à qui il avait écrit sans obtenir de réponse. Là, il

apprit que les lettres envoyées à Soubise et à son mari étaient adressées à Bade, poste restante. Il en était de même pour la marquise de Vandœuvre; elle avait accompagné Soubise; c'est ce qui expliqua à Richard comment il ne reçut pas de réponse. Richard partit immédiatement pour Bade: enfin il allait avoir des nouvelles de Soubise, la voir, la rencontrer, lui parler. Elle lui semblait maintenant moins coupable, accompagnée de son mari et de la marquise. C'était un petit voyage improvisé par la marquise qui avait enlevé Soubise, sans lui permettre de voir Richard, qui aurait pu la retenir. Peut-être la marquise, par cette légère vengeance, essayait-elle de montrer sa puissance à l'écrivain?

Richard, en arrivant à Bade, où ne respirent que le plaisir, le jeu, la danse, la toilette, sentit ses craintes se dissiper. Les maisons aux murs peints, la verdure peignée des montagnes, contrastaient tellement avec l'intérieur de la Conciergerie, que Richard sentit une nouvelle existence poindre en lui. Il arrivait à deux heures de l'après-midi; aussitôt il courut au Casino. Des valses enivrantes se faisaient entendre, toute la population des baigneurs et des joueurs se promenait sous les ombrages. Tout à coup Richard frissonna. Il venait de voir Soubise au bras de l'avocat qui l'avait fait condamner; elle s'appuyait sur lui, et l'avocat lui répondait par des mots jetés dans l'oreille, dont on peut deviner le sens à la manière dont ils sont dits.

Richard devint pâle, s'appuya contre un tilleul et crut qu'il allait tomber; cependant, malgré cet état de faiblesse, il put remarquer que Soubise pressait le bras de

l'avocat comme pour l'engager à regarder devant lui. Tous les trois s'étaient reconnus; mais Soubise fit un brusque détour en emmenant son cavalier, et Richard resta seul dans le parc!

Le même soir il repartit pour Paris, où depuis on l'a vu toujours inquiet et maladif, ne souriant jamais, parlant rarement à ses meilleurs amis. On l'a cru longtemps abattu par le séjour de la prison. Divers hommes influents de son parti essayèrent de le distraire en le rendant aux plaisirs. Richard était perdu pour toujours. Son intelligence revint, qui se trahissait par des paroles âcres contre le gouvernement; il en jugeait sainement la situation chancelante. Quelquefois on l'engageait à écrire de nouveau ses conversations, qui, si elles avaient été publiées, eussent porté le dernier coup au règne de Charles X; mais il fuyait quand on lui parlait d'écrire, ne lisait aucunes gazettes, et craignait surtout de se retrouver avec ses anciens confrères.

Les intelligences s'usent aussi vite à Paris qu'elles y sont oubliées. Le Genevois, protégé par la marquise de Vandœuvre, remplaça Richard, et la presse libérale, qui ne montra aucun regret de la perte d'un homme de talent, s'enthousiasma pour un être froid, sans passion, bon soldat, du reste.

Le nom de Richard Loyauté serait aujourd'hui tout à fait oublié, s'il n'était gravé, au milieu de noms obscurs, sur la colonne de juillet.

Richard fut tué par un Suisse, à l'attaque du Louvre, le 28 juillet 1830.

FIN

TABLE

305 a

part 2

PARIS

A L'ENVERS

IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

PARIS

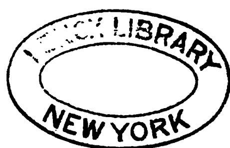
A L'ENVERS

PAR

LE COMTE DE VILLEDEUIL

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1855


LIBRARY
NEW YORK

NOTA BENE

Il y a de cela plusieurs mois, j'étais allé à Portsmouth. Je logeais chez mon excellent et digne ami, Willams Smith, directeur de la poste.

Un matin, pendant le déjeuner, Willams Smith me dit d'un air mystérieux : « J'aurais à vous parler. »

Si bien que je passai dans son cabinet.

Willams s'assit sur un fauteuil de cuir vert, mit ses lunettes, et commença sa confidence en ces termes :

— Étant donnée une lettre que vous ne pourriez faire parvenir à son destinataire, vous feriez-vous scrupule de la garder? Je l'avoue, je suis curieux.

— Eh ! vraiment, non, répondis-je.

— En votre âme et conscience? continua Willams.

— A moins, repris-je, que ce ne fût une lettre d'amour, auquel cas je ferais tous les efforts possibles pour la faire parvenir.

— Ce n'est pas une lettre d'amour.

— Eh bien, gardez-la !

— Mais je suis directeur de la poste.

— A plus forte raison.

Willams sourit de ma morale facile.

— Vous voilà bien, vous autres Français ! soupira-t-il.

— Allons, ne gémissez pas sur Babylone, et voyons cette lettre.

Willams prit un trousseau de clefs, ouvrit le grand tiroir de son bureau, pressa le ressort de droite, et retira en tremblant une lettre. L'adresse était ainsi conçue :

Le Prince Hikar,

à Semler;

Victorie.

— C'est pour la Victorie, dit Willams; nous

n'avons pas encore de service organisé, ajouta-t-il, — visiblement humilié de ce que la chose britannique pouvait une fois être prise en défaut; — mais il le sera dans peu, et alors je les enverrai toutes à la fois, s'il en vient d'autres.

Et moi, je tenais la lettre dans mes mains, et je la tournais et la retournais.

La Victorie, comme chacun sait, est cette grande région australienne découverte vers le mois d'avril dernier par le commodore Mac-Schul, et appelée Victorie, du nom de la reine Victoria. Qui est-ce qui pouvait bien écrire au prince Nikar, qui, d'après les renseignements pris par Willams à l'amirauté, était un des roitelets du pays? Était-ce un tailleur qui lui proposait à prix réduit, payable comptant sans escompte, la défroque d'une cour quelconque? Était-ce un élève de l'école polytechnique qui lui venait offrir le secours de son bras et de son bon sens, de son courage hypothétique et de sa science éprouvée? Un ingénieur qui lui proposait un chemin de fer? Un coiffeur qui lui demandait sa pratique? N'était-ce pas bien plutôt une baronne de Daumant, qui lui offrait d'être la gouvernante

de ses plaisirs? Ou une Octavie Lasserre qui lui offrait de faire elle-même ses plaisirs?

— Willams, dis-je, aiguillonné par la curiosité, puisque vous gardez cette lettre, il faut l'ouvrir.

— Vous croyez?

— C'est votre devoir.

— Faites, répondit-il; et il se remit au travail.

Je profitai de la permission. Cette lettre était adressée au prince Nikar par son frère le prince Hennoneh, qui, conduit en Angleterre par le commodore Mac-Schul, était allé compléter son excursion par un voyage en France. La lettre était assez curieuse pour que je ne regrettasse point ma curiosité. Le prince Hennoneh confessait à son frère l'intimité de ses impressions.

— Willams, dis-je, vous devriez me donner cette lettre.

— Soit, reprit-il.

— Voulez-vous la lire?

— Non, vraiment.

— S'il y en a d'autres, vous me les passerez.

— Jusqu'à ce que le service soit organisé.

je vous les enverrai ; au moins elles ne resteront pas là ; elles seront envoyées à quelqu'un... Vous me débarrasserez d'un grand poids.

Je serrai avec effusion la main de Willams.

Il y eut d'autres lettres ; ce sont elles que je publie aujourd'hui, après leur avoir fait, je dois le dire, subir quelques mutilations, car le sauvage s'exprimait quelquefois avec une vivacité qui n'était pas de bon goût. Ces sortes de gens ne comprennent pas toujours la raison des choses : ils prennent pour vice de notre admirable société tout ce qui n'est que vice de leur entendement. Et, quoique simple éditeur du prince barbare, je professe pour les choses et les hommes de ce bas monde une estime trop sentie, pour laisser passer le moindre mot qui pourrait ressembler, non pas à un blâme, mais à un simple doute.

Je sais bien que l'on pourra me dire : « Vous auriez mieux fait de réduire à rien les arguments captieux de ce malencontreux mécontent. Supprimer n'est pas résoudre. »

En ceci, monsieur, je me suis conformé à l'exemple de plusieurs grands médecins, qui

appellent cette méthode empirique : couper le mal dans sa racine.

Quand un dentiste vous arrache une dent, vous ne lui en donnez pas moins le salaire auquel il a droit, pour avoir rempli dans votre bouche l'office de Borrigel ; et cependant arracher une dent, c'est supprimer la cause du mal, mais ce n'est pas guérir.

Ma manière de répondre a ceci de bon, qu'elle est concluante et toujours victorieuse.

Il en est des arguments comme des avocats : mauvaise institution, inutile secours.

Quand on vous fait un procès, mieux vaut ne pas répondre : le silence rapporte l'économie du salaire toujours exagéré du jurisconsulte. Les avocats sont comme les épées trop longues : très-bons pour l'attaque, ils sont inutiles pour la défense.

La bave tache, mais elle ne détache pas.

Vendoire, le 15 mai 1853.

Comte de Villedeuil.

I

Mon cher frère,

Tu seras fort étonné d'apprendre ce que je suis devenu. Tu sais bien les petits signes que l'on nous montrait ? il paraît qu'on peut les faire à la main, et les envoyer où l'on veut. La pensée se fige là dedans, et il suffit de souffler dessus pour lui rendre sa forme première. On appelle cela écrire et lire. Tout le monde ici sait lire et écrire. Je t'engage à apprendre à lire et à écrire : c'est très-agréable, car on écrit tout ce qu'on veut. Il y a même des gens qui font métier d'écrire pour donner à lire aux autres.

C'est un plaisir que de lire les gens qui écrivent des choses amusantes, et il y en a. Je m'amuse beaucoup à lire. J'ai lu cette nuit un livre bien intéressant qui s'appelle la *Cuisinière bourgeoise.* Il contient sept cent soixante et une manières de manger. Tu vois combien ces gens sont supérieurs à nous, qui ne connaissons que le cochon cuit au four et l'igname cuite au four ou à l'eau. Tu trouveras ci-joint un exemplaire de la *Cuisinière bourgeoise.* C'est le cadeau le plus utile que je te puisse faire. Je t'engage à faire connaîtré ce livre à tous tes sujets : c'est le plus grand service que tu leur puisses rendre, et ta mémoire sera bénie par la postérité comme celle d'un dieu bienfaisant. Si tu savais ce que c'est que d'avoir au choix des caprices de l'appétit sept cent soixante et une espèces de mets ! — Tu te feras expliquer tout cela par le missionnaire, — c'est ainsi qu'on appelle en France l'homme chargé de percevoir un tribut.

C'est probablement lui qui te lira ma lettre : il t'expliquera tout ce qui pourrait être obscur pour toi. Figure-toi que, dès que j'ai été sur le vaisseau anglais et que j'ai pu comprendre quelque chose au parler de l'équipage, je n'ai plus entendu que deux mots : la *France* et *Paris*... Et pourtant ces gens étaient bien orgueilleux d'eux-mêmes. Je croyais que la France et Paris étaient quelques fameux restaurants de Londres ; car les Anglais aiment beaucoup à manger. Point

du tout : la France est un pays voisin de l'Angleterre, et Paris est le plus grand village du pays.

En arrivant en Angleterre, je ne pensais plus qu'à une chose : c'était d'aller en France.

Il était presque nuit lorsque nous débarquâmes à Londres.

Le capitaine, le gros rouge qui avait le plus de galons et qui commandait aux autres, me conduisit avec lui dans une grande maison dont la porte était tout ouverte. Il y a beaucoup de ces grandes maisons en Angleterre et en France. On y trouve, à toutes les heures du jour et de la nuit, à manger et à coucher : il y en a pour toutes les bourses ; car, comme chez nous, cette hospitalité n'est pas gratuite; on paye tout dans ces maisons, et les saluts des domestiques et les sourires de la maîtresse de la maison, qui ne perd pas une occasion de vous prodiguer cette marchandise qu'il n'y a pas moyen de refuser.

Lorsque nous eûmes bien mangé, moi et le capitaine, il me dit : « Je sors pour affaires. » Mais pas du tout; je le vis bientôt rentrer avec une femme, demander deux bouteilles de rhum et monter dans sa chambre. C'était, je présume, sa femme qu'il ne voulait pas me montrer, de peur que je ne fisse quelque impression sur son cœur, et qu'il était allé chercher en cachette. Je ne parus pas le voir, de peur de le rendre jaloux.

Tandis que j'étais à recommencer mon dîner, car le capitaine ne m'avait fait manger que onze plats, je fis la connaissance d'un monsieur qui me dit qu'il était Français, et qui m'offrit de me conduire en France. J'acceptai, et une heure après nous étions partis, sans que j'eusse dit adieu au capitaine, que je n'avais pas voulu détourner une seconde de ses devoirs conjugaux.

Il paraît qu'il n'est pas permis en France de se moucher avec les mêmes mouchoirs qu'en Angleterre : la douane s'y oppose. La douane est un grand cercle de fer qui entoure tout le pays, et on ne peut le traverser qu'au moyen de beaucoup de petits papiers. Avant d'arriver à la douane, le Français me prévint qu'on ne laisserait pas entrer mes bagages, mais que si je voulais les lui confier, il se chargeait, par des moyens à lui, de les faire transmettre à Paris. Il m'indiqua un hôtel où je pourrais aller loger, et me prévint que toutes mes malles y seraient avant moi.

Quelques heures après, j'étais à Paris ; car les civilisés ont sur terre une singulière manière de voyager. Tu sais que quand on couvre trop bien une marmite qui bout, on la fait éclater ; eh bien, les civilisés se font éclater à jour et à heure fixes !... Les voyageurs sont les éclats, et ils se trouvent, par une admirable combinaison, portés là juste où ils voulaient aller. Cela s'appelle la locomotion à vapeur.

Adieu, mon cher frère, je t'écrirai un autre jour. Embrasse bien pour moi ma chère Etellah, et dis-lui que je lui veux être fidèle.

Prince HENNONEH.

II

Mon cher frère,

J'espère que ma première lettre t'arrivera; mais, comme, si j'attendais ta réponse, un long temps s'écoulerait avant que tu eusses de mes nouvelles, je prends le parti de continuer à t'écrire.

Tâche d'apprendre à lire, car je n'ose te parler à cœur ouvert. L'écriture est une chose si extraordinaire, que tous ceux qui lisent un écrit le peuvent comprendre, à moins qu'il ne soit incompréhensible, et j'aimerais autant ne pas mettre le missionnaire dans l'intimité de mes secrets.

Il y a pourtant des écrivains qui ne sont compréhensibles que pour certaines personnes

Ainsi, un certain M. Scribe n'est compréhensible que pour les épiciers, parce qu'il n'y a qu'eux qui aient la même manière de sentir que lui; un certain M. Baour-Lormian n'est compréhensible que pour les confiseurs, parce qu'il n'y a qu'eux qui se puissent expliquer les légendes de mirliton. — Il en est de même de beaucoup d'autres dont je n'ai pas les noms présents à la mémoire, mais que je te citerai chaque fois que l'occasion s'en présentera, car je veux que tu connaisses Paris comme moi. Bien entendu que je ne parlerai même pas pour mémoire des vilaines choses avec lesquelles je ne voudrais pas faire connaissance : par exemple, un trou noir qui s'appelle l'Odéon, et un grand égout que l'on intitule le *Constitutionnel;* ce sont là deux choses que je ne veux pas connaître, et qu'un honnête homme, dit-on, ne doit pas connaître. Mais ces deux choses n'ont rien de français; par conséquent, ni toi ni moi n'en connaîtrons pas moins Paris et la France; car Paris, c'est la France en réduction. Tu sais que l'ombre grandit ou décroît en proportion de l'éloignement dans lequel se trouve le réfléchi par rapport au réfléchissant. Paris est l'ombre trente-deux fois rapprochée.

C'est une carte d'échantillons de la France entière : il y a de tout, dit-on, jusqu'à des honnêtes gens. Je ne me suis pas encore aperçu de cette dernière circonstance.

Je t'ai dit qu'un monsieur français et très-poli,— car les Français sont toujours très-polis, excepté avec les femmes, les enfants et généralement tous les êtres faibles, — je t'ai donc dit qu'un monsieur s'était chargé de traverser pour moi le cercle de la douane, et de me faire remettre mes bagages à Paris. J'avais consenti.

J'arrivai donc à Paris sans autre propriété qu'un parapluie, mon costume national, et cent petites machines rondes qu'on appelle des souverains à Londres et des louis à Paris : c'est toujours la même chose. C'est jaune, et cela sert à tous les usages, à tous, tu entends? Tous les besoins sont prévus à Paris, et avec le concours de ces petites machines on peut satisfaire tous les besoins. Il n'y a plus qu'une question de nombre.

Avant d'aller plus loin, il faut que je te dise ce que c'est qu'un parapluie. Représente-toi un bâton de moyenne longueur, au bout duquel on aurait posé un fond de barrique en étoffe. S'il était en bois, le fond ne pourrait pas se plier; voilà pourquoi on le fait en étoffe. Te dire à quoi sert un parapluie, je ne le sais pas encore. mais j'espère finir par l'apprendre ; tu peux être sûr que je te le manderai aussitôt, car c'est un détail qui m'occupe beaucoup. Si je m'en rapporte à la raison étymologique, le parapluie devrait servir à garantir de la pluie ; mais quand je vois la chose signifiée en action, je suis obligé

de renoncer à cette explication. Je crois plutôt que le parapluie a été inventé par les domestiques pour empêcher leurs maîtres de se crotter en sortant à pied quand il pleut.

J'arrive à Paris. On me débarque dans un palais.

Je croyais être chez le roi du pays.

Je m'adressai à un monsieur qui avait sur la tête une marmite galonnée que l'on me dit être une casquette, — un habit à boutons d'argent, des pantalons galonnés, et au côté une épée, que l'on me dit n'exister que sous le rapport de la poignée. Je crus que le roi du pays m'avait envoyé, pour me complimenter, le général en chef de ses troupes. Je m'approchai pour le remercier; mais on m'avertit à temps que c'était tout simplement un monsieur chargé d'apprendre aux arrivants par quelle porte on devait sortir du palais.

Ce que j'avais pris pour un palais était simplement le débarcadère, — un endroit où l'on descend de voiture. C'est grand comme tes États.

Il y avait aussi là plusieurs messieurs qui avaient des épées au côté et qui paraissaient aimables comme des étrilles. On me dit qu'ils étaient en effet aimables comme des étrilles, mais que leurs épées n'étaient que des broches pour passer dans les habits, et voir s'ils n'étaient pas doublés de tablettes de bouillon de provenance anglaise.

J'avais salué ces messieurs, je ne les saluai plus.

Le monsieur français et poli m'avait donné rendez-vous à l'*Hôtel des Princes*, rue Richelieu. Je pris une voiture. Mais tu ne sais peut-être pas ce que c'est qu'une voiture. Tu connais bien ce qui nous sert à enterrer les morts, eh bien, une voiture est une caisse analogue, moins longue, plus haute et percée de plusieurs ouvertures; on fixe cette caisse sur deux bâtons, ces bâtons reposent sur des ronds; on attache solidement à cet attirail un ou deux chevaux, et puis on roule, et tout en roulant on arrive où l'on veut arriver. C'est très-commode, on marche sans se fatiguer; mais les chevaux se fatiguent.

Je t'engage à te faire faire une voiture d'après les indications que je viens de te donner; tu en seras content; on peut aller vite ou doucement, au choix.

Il y a des gens qui ont des voitures à eux: le plus grand nombre n'en a pas; mais on en trouve dans toutes les rues, que l'on prend pour le temps que l'on veut et pour lesquelles on ne paye que ce que l'on doit. Cela te paraît tout naturel; pourtant, si tu étais ici, tu saurais qu'il n'y a rien de plus rare que de ne payer que ce que l'on doit. Il y a toute une classe d'hommes que l'on appelle avoués et qui font profession de vivre et de bien vivre de ce qu'on ne leur doit pas. On les appelle avoués parce qu'ils jouissent

du privilége de conserver l'impunité devant la manifestation de leurs voleries.

Adieu, cher frère, voilà l'heure de mon dîner. Bien des choses à Ertellah ; dis-lui que je lui suis fidèle.

Prince Hennoneh.

III

Mon cher frère,

J'avais donc pris une voiture pour me rendre à l'*Hôtel des Princes*. J'y arrivai. En me voyant entrer, le maître d'hôtel vint au-devant de moi, en me faisant beaucoup de politesses.

Tu ne sais pas ce que c'est que des politesses: cela consiste à se présenter devant les gens avec un visage agréable qu'on ne leur montre pas, parce que l'exquise politesse est de plier le corps de manière que le dos, formant une ligne horizontale, coupe à angle droit la verticale représentée par les cuisses. Les Français sont très-polis. Le défaut des politesses, c'est qu'elles

sont toujours au profit de celui qui les fait et aux dépens de celui qui les reçoit. Il y a des gens qui se font payer leurs politesses; il en est d'autres qui payent ce qu'ils doivent avec des politesses. Le premier moyen est employé par les inférieurs contre leurs supérieurs : le second par les supérieurs contre leurs inférieurs. Il est des politesses de deux sortes : les politesses affirmatives et les politesses négatives. Les politesses affirmatives sont celles dont je t'ai parlé au sujet du propriétaire de l'*Hôtel des Princes*, elles montent de l'inférieur au supérieur; les politesses négatives sont les appellations familières, elles descendent du supérieur à l'inférieur. Plus un boutiquier parle chapeau bas, plus il vend cher; plus un personnage connu, homme de lettres, magistrat, militaire, parle familièrement, plus il emprunte d'argent, moins il en rend. Il y a des gens qui sont flattés de s'entendre traiter publiquement de : Gros imbécile ! par un homme connu.

J'avais appris à connaître la valeur de mon titre de prince.

— Prince Hennoneh ! dis-je au monsieur qui vint au-devant de moi, et que je jugeai être le directeur de la maison.

Aussitôt une grosse cloche se fit entendre, et vingt messieurs ornés de cravates blanches et de longs pagnes blancs vinrent se ranger autour de moi.

Le N° 2 pour Sa Majesté le prince Hennoneh, roi... roi... de... br! br! br!

Je ne dis rien.

Le monsieur passa devant moi, me fit monter un escalier, et m'introduisit dans une chambre magnifiquement meublée. Il m'en montra sept sans désemparer, et me dit :

— Voilà l'appartement que je destine à Votre Majesté; il a été successivement occupé par tous les étrangers de distinction qui sont venus à Paris. Car ce n'est pas pour me vanter, mais il n'y a que mon hôtel qui soit en mesure de loger les grandeurs de passage à Paris; c'est un établissement qui manquait; je l'ai fondé par patriotisme, car il y a beaucoup de grandeurs de passage en cette ville. Votre Majesté sera ici comme si elle était chez elle. J'ai des interprètes pour toutes les langues et tous les dialectes. J'ai des cuisiniers pour toutes les cuisines, mais je présume que Votre Majesté préférera la cuisine française.... Où est donc la suite de Votre Majesté, et où sont les bagages de Votre Majesté?

— Ils viendront, répondis-je.

— Ah! Votre Majesté parle parfaitement français.

— Oh!

— On s'aperçoit de l'éducation toute royale qu'elle a reçue.

En ce moment, j'entendis un grand bruit dans

20

la rue; je me précipitai vers la fenêtre. Ce fut un cri général : « Le voilà ! le voilà ! » et tous les fronts se découvrirent; car les Français ont l'habitude de se couvrir la tête. Cela vient de ce que les cheveux sont très-rares en France. Tout le monde est chauve, parce qu'on ne passe pour un homme sérieux, on n'est apte à un emploi — un emploi public, rapportant beaucoup et ne donnant aucune peine, — qu'à la condition d'avoir au moins les deux tiers du crâne privés de toute espèce de poil. Et tous les Français veulent être des gens sérieux, même ceux qui font profession de faire rire le public. Ils ne sont plaisants qu'à l'heure du spectacle ; le reste du temps, ils sont tristes comme des mariages du grand monde. C'est une comparaison toute française, dont je te donnerai la clef plus tard. Ah! cher frère, la clef! la clef!... que je suis heureux quand j'ai la clef! Mais maintenant j'ai toujours la clef.

J'écoutais le bruit sans savoir qu'on le faisait en mon honneur, lorsque le monsieur qui m'accompagnait me dit :

— C'est à Votre Majesté que s'adressent ces marques de respect.

Je n'avais pas encore eu le temps de répondre, lorsqu'une voix se fit entendre derrière moi.

— M. le directeur des théâtres populaires sollicite l'honneur d'être présenté à Votre Majesté.

Aussitôt le monsieur qui se tenait à mes côtés se retourna brusquement, et dit très-vite au nouveau venu :

— Combien avez-vous fait payer l'audience?

— Mille!

Je compris plus tard que cela voulait dire mille francs, ce qui représente à peu près quarante des petites machines rondes que l'on m'avait données à Londres.

— Votre Majesté veut-elle le recevoir?

— Oui, répondis-je.

Aussitôt on fit entrer un petit monsieur brun.

— Votre Majesté voit le plus dévoué de ses serviteurs.

— Monsieur, je vous remercie...

— Je suis le directeur des théâtres populaires. . je suis bien connu...

— Monsieur...

— Votre Majesté veut-elle me rendre un grand service?

— Parlez...

— Il faudrait que Votre Majesté voulût bien assister à un de mes spectacles... elle s'ennuiera, mais je compenserai cela...

— Je ne sais...

— Oh! que Votre Majesté ne me refuse pas! elle verra là l'élite de la société française. Les places seront augmentées de vingt-cinq centimes, c'est le maximum.

— Je serai heureux...

— Il faut que Votre Majesté vienne six fois...

— Mais...

— Je ne demande pas cela gratuitement à Votre Majesté... Je lui offre trois mille francs...

— Je calculai que cela faisait cent vingt machines jaunes comme celles que j'avais eues à Londres.

— Non, dis-je; il me faut deux cents guinées.

— Votre Majesté me ruine ; mais je ne peux rien lui refuser.

Alors il tira de sa poche deux feuilles de papier et écrivit :

« Entre les soussignés Pierre, directeur des théâtres populaires, et le prince Hennoneh, Altesse étrangère de passage à Paris, il a été convenu ce qui suit :

« Art. 1er. — Le prince Hennoneh s'engage à paraître six fois, pendant trois heures chaque fois, dans les divers emplacements des théâtres populaires, et ce dans le délai de douze jours, à partir de demain.

« Art. 2. — En récompense de ce service et comme indemnité de déplacement, M. le directeur des théâtres populaires payera à Sa Majesté le prince Hennoneh la somme de deux cents louis.

« Art. 3. — Le prince Hennoneh ne pourra, pendant cet espace de temps, traiter avec aucun autre directeur de spectacle.

« Fait double à Paris, etc. »

Je l'arrêtai pour lui faire mettre *guinées* au lieu de *louis;* il m'assura que c'était la même chose. Je reconnus trop tard que non, et que j'avais été volé d'un cinquième. Ce n'était pas la faute du monsieur; il en fut aussi fâché que moi; mais la loi ne permet pas que l'on s'écarte d'un contrat signé. Et malheureusement il ne savait pas l'anglais, et moi je ne savais pas le français; ce qui prouve que quand on traite il faut s'entendre, et que les lois ne sont pas faites pour protéger la bonne foi.

Adieu, cher frère; je t'écrirai incessamment. Embrasse Ertellah.

Prince Hennoneh.

IV

Mon cher frère,

Lorsque le directeur des théâtres populaires fut parti, le monsieur qui était resté avec moi depuis mon entrée dans l'hôtel me demanda si je voulais manger. Je répondis oui ; car c'était ce que je désirais depuis longtemps. Les civilisés sont singuliers : ils n'ont pas toujours faim ; ils ne mangent qu'à certaines heures. C'est une habitude à laquelle je ne puis pas me faire ; aussi je mange toujours. Les Français ont bien l'air d'être faits comme nous, mais je crois qu'ils ont quelque chose de moins : je ne puis pas dire quoi. Je vérifierai cela par la suite.

tacle. Les Français, qui sont après tout bonnes gens, aiment beaucoup à se voir ridiculiser, non pour se corriger, mais pour rire d'eux-mêmes. Ils payent des gens, quelquefois fort cher, pour venir pendant quelques instants se montrer affligés de tous leurs ridicules. Voilà ce que c'est que le spectacle; il y a des spectacles tristes et des spectacles gais; il y en a qui ne sont qu'ennuyeux, et c'est le plus grand nombre.

Il y a des gens qui y vont par devoir : ce sont ceux qui servent, de près ou de loin au succès de la représentation, les médecins du théâtre, chargés de constater le décès des gens qui meurent d'apoplexie foudroyante dans la chaleur de leur enthousiasme, et les maris qui accompagnent leurs femmes. Beaucoup d'hommes ne vont au spectacle que pour voir celles qu'ils aiment. Tu conçois que je ne te puis énumérer les secrets motifs de tous ceux qui viennent au théâtre : j'en aurais pour trop longtemps. Il est néanmoins une variété de visiteurs habituels du spectacle que je ne puis passer sous silence : ce sont ceux que l'on appelle les habitués de l'orchestre; ceux-là ne vont au spectacle que pour voir les mollets des femmes qui jouent dans la pièce; car les civilisés, ayant la coutume de ne laisser toujours apparaître de leur corps que le bout du nez, sont très-friands de la moindre partie qu'ils

28

peuvent voir à nu. Les habitués de l'orchestre se recrutent parmi les extrêmes jeunes gens et les vieillards. Il y en a toutefois qui paraissent dans la force de l'âge : ceux-là appartiennent à l'espèce agent de change, une espèce à qui la civilisation n'a pu encore apprendre qu'à se servir de ses doigts pour sonder les poches circonvoisines, et de ses pieds pour filer. L'espèce agent de change se reconnaît à l'exiguité de sa membrure : la nature l'a douée ainsi pour lui permettre d'emporter la caisse, ce qui est sa spécialité. Quand ils sont contents du spectacle, les civilisés ouvrent les mains et les frappent l'une contre l'autre avec un grand bruit : c'est ce que l'on appelle applaudir. Rarement les Français se donnent la peine d'applaudir, ils ont peur de se rougir les mains. Les administrations théâtrales se fournissent donc d'un certain nombre d'hommes de bonne volonté, auxquels elles donnent gratuitement le droit d'entrer, à condition que leur admiration sera aussi bruyante que faire se pourra. Ces admirateurs, avec garantie, sont appelés *romains*, — du nom d'un peuple très-brave qui n'existe plus, — à cause du courage inébranlable avec lequel ils accomplissent leur mission.

Le théâtre où l'on m'avait conduit était un des plus petits de Paris, un des plus chauds et des plus mal construits. Il est cependant situé sur le boulevard. Les siéges sont tellement durs,

que moi-même je m'y trouvai mal à l'aise. Quand j'arrivai, il y avait sur la scène un monsieur qui paraît assez bien : tous ses gestes excitaient une vive hilarité ; ceux même qui n'avaient rien de risible obtenaient plusieurs salves de rire : les Français vont toujours de confiance. Aux côtés du monsieur il y avait plusieurs femmes dont toute la salle recherchait avec curiosité les moindres détails. Toute la salle, c'était bien peu de monde : mais on me dit qu'à ce théâtre il n'y avait jamais personne. Il en est ainsi depuis un académicien en partie double connu dans l'ordre des bipèdes sous le nom d'Ancelot.

Je ne tardai pas à m'endormir, ce qui fait que je ne pourrai pas te raconter ce qui se passa.

Adieu, cher frère, et à bientôt.

Je porte toujours le souvenir d'Ertellah dans mon cœur.

Prince Hennoneh.

V

Mon cher frère,

Ce n'est jamais sans un vif sentiment de plaisir et d'orgueil que je me compare à ces affreux petits Français. Tous les Français sont mal bâtis, bossus ou cagneux. Je dis tous, je ne devrais peut-être dire que la plupart; mais ce que je puis dire, c'est que tous ont la peau rongée de boutons et autres végétations qui sont regardées chez nous comme témoignage de la plus grande détérioration possible de l'homme. Ces maladies sont si générales, que tous les Français, tous, sans exception, ont l'habitude de se vêtir, c'est-à-dire de s'envelopper de voiles auxquels ils sa-

vent donner diverses formes. Les femmes mêmes sont obligées de se conformer à cet usage aussi absurde qu'impie. Je dis impie, et, en effet, si le Créateur n'eût pas trouvé l'homme assez couvert de son tégument naturel, il lui en eût gratuitement donné un second. Te figures-tu les femmes contraintes de cacher ce qu'elles ont de plus joli, ce qui leur fait le plus de plaisir à montrer; ce qui, à nous autres hommes, nous fait le plus de plaisir à voir! Si on leur demande la raison de cette stupide coutume, les Français vous rient au nez. Quand ils ne vous rient pas au nez, ils prétendent que c'est par décence. Je hausse les épaules, et je pourrais leur répondre un volume de bonnes raisons, mais je ne connais pas encore assez bien la langue pour discuter la question de décence. Les moralistes, ceux qui aspirent au titre de sages et aux fonctions de législateur, prétendent que si l'homme porte des vêtements, c'est pour se garantir des intempéries des saisons. Ce motif est spécieux, mais il n'est pas exact. Nous autres Victoriens, nous jouissons de tous les luxes de la santé, et nous n'en sommes pas plus vêtus pour cela; j'ajouterai que, l'été, les vêtements sont plutôt un surcroît de chaleur qu'une source de rafraîchissement. Enfin, il est beaucoup de gens, — ceux, par exemple, qu'on appelle les indigents, — qui passent pour vêtus, qui ne le sont pas, et qui vivent plus longtemps que les existences les

mieux vêtues. Jamais les Français n'avouent que les beautés du dessus ne sont là que pour cacher les impuretés du dessous. Un petit nombre de femmes jolies et philosophes protestèrent, dit-on, naguère, contre l'absurde interdiction qui pesait sur l'étalage de leurs charmes ; mais les femmes qui, comme Théodora, n'avaient pas tout à gagner à tout montrer s'émurent fortement ; elles intriguèrent avec cette activité qui est le caractère des femmes laides, et elles parvinrent à arrêter la réforme. Quant aux hommes, ne pouvant non plus se montrer dans leur nudité, ils portent des pantalons collants. Cette dernière circonstance suffirait à prouver que le vêtement est une question de peau. S'il est sale de laisser apercevoir certaines parties du corps, il est également sale de laisser apercevoir la bouche, qui sert à manger et qui sécrète abondamment ; le nez, qui sert à sentir et qui sécrète avec une égale abondance ; les yeux et les oreilles, qui servent à voir et à entendre et qui livrent passage à une sécrétion. Plus j'étudie cette question, plus je me sens convaincu que si les Français se cachent la peau, c'est qu'ils ont de bonnes raisons pour le faire. Je n'en puis douter en voyant le soin qu'ils ont de prendre des bains. C'est un médicament que nous ne connaissons pas : on fait chauffer de l'eau, on en remplit un grand vaisseau, et on se plonge

dedans. Quand on n'est pas sale, on n'a rien à laver. Donc les Français sont sales, puisqu'ils se lavent.

J'aurais encore beaucoup de choses à dire sur le costume ; pour ne pas être monotone, je te les dirai une autre fois.

En t'envoyant la *Cuisinière bourgeoise*, le chef-d'œuvre pratique de la littérature française, je t'ai parlé avec admiration de la cuisine française et de ses ressources infinies. Hélas ! mon cher frère, j'ai commis une grande erreur. Les Français sont de grands menteurs : ils n'ont pas plus de mets que nous, si ce n'est les huîtres, que nous ne connaissons pas ; mais ils donnent à ces mets mille noms divers, suivant qu'ils sont jaunes ou noirs, avec plus ou moins de ceci ou de cela. Ainsi, un fricandeau, une blanquette, des escalopes et du veau rôti, c'est toujours du veau. Ces gens-là ne s'en tiennent qu'aux apparences. Peu leur importe de manger toujours la même chose, pourvu que la même chose ait l'air de ne pas être la même chose. En vérité, mon cher frère, ce sont de grands fous que ces civilisés !... Bœuf, veau, mouton, ils n'ont que cela, et avec cela ils croient avoir mille choses. Au bout de quelques jours, je ne tardai pas à m'apercevoir que, quelque soin que je misse à varier les éléments de mon dîner, tout ce que je mangeais avait le goût d'un morceau d'une même tranche coupée au même

filet de bœuf, veau ou mouton. Je pris alors la *Cuisinière bourgeoise*, et en observant les titres courants je reconnus que cent noms de plats ne cachaient qu'un même poulet, plumé, vidé, flambé.

J'en étais là de ma lettre, lorsque je fus interrompu. On me dit qu'un monsieur demandait à me parler de la part de M. Calu. J'avais bonne envie de ne pas le recevoir; mais j'espérais qu'il me donnerait des nouvelles du jeune homme qui s'était chargé de mes malles, et j'ordonnai qu'on le fît entrer.

— Que veut M. Calu? demandai-je.

— M. Calu n'a pas l'honneur d'être connu de Votre Majesté; mais, néanmoins, j'ai pensé qu'en me présentant sous ses auspices j'aurais plus de chances d'être reçu de Votre Majesté. Je venais proposer à Votre Majesté une petite chose qui a été honorée des souscriptions de tous les princes étrangers et de tous les personnages de distinction qui ont passé depuis un an à Paris.

Et en même temps, l'envoyé de M. Calu tirait de sa poche plusieurs feuilles de papier fort sales, au milieu desquelles il y en avait plusieurs d'un autre format et d'une entière blancheur. Aussitôt, une odeur qui pouvait bien provenir d'une condensation extrême de mauvais tabac remplit toute la chambre d'une saveur nauséabonde.

— Si Votre Majesté veut prendre connaissance...

Et il me mettait sous le nez plusieurs feuilles de papier réunies par un fil.

— Qu'est ceci?

— L'*Éclair*, — un journal qui doit être bien connu de Votre Majesté.

Mais tu ne sais pas ce que c'est qu'un journal. — Un journal est une chandelle qui brûle par les deux bouts. Il procure autant d'ennui à celui qui le fait qu'à celui qui le lit; et ce n'est pas peu dire, si j'en juge à la figure que je vois faire aux malheureux qui lisent le *Constitutionnel*, et à la figure que je fais moi-même quand je lis la *Presse!*... — Celui qui le fait a bien plus d'ennui, car il paye 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 15, 1,900 fr. par jour pour faire l'ennui d'un journal que le simple mortel peut se procurer à domicile pour 40 francs par an, ou, dans un lieu public, à raison de 15 centimes l'indigestion. Quand un monsieur s'est injecté plusieurs colonnes d'un journal, il va les évacuer aux oreilles de ses amis, ou en public, en sorte qu'avec la meilleure volonté du monde on ne peut éviter l'absorption du journal; l'air qu'on respire en est lui-même saturé!... Les rafraîchissements que l'on prend dans les établissements publics en sont parfumés! Il y a même des endroits où l'on tente de vous en servir à déjeuner et à dîner!... Mais, le plus souvent, ces tentatives

ne sont pas couronnées du moindre succès. — Cependant les journaux ont une utilité : il est une quatrième page où l'on trouve un remède contre les onze cent quarante maladies qui affligent l'homme dans ce malheureux pays. — Et, chose vraiment étonnante! ce qui donne le plus d'attrait aux journaux est ce qui leur rapporte le plus! Les apothicaires payent (et beaucoup) pour figurer dans cette quatrième page, sans laquelle nul ne songerait à lire les journaux. — Ce qui coûte le plus aux journaux, c'est la première, la seconde et la troisième page. On paye les gens qui les noircissent, et nul jamais ne songea à les lire. Ainsi, cher frère, tout est anomalie chez les Français. Au point de vue physique, un journal est quelque chose d'ignoble. C'est, en général, une intention d'impression manquant sur un papier à prétentions blanches, mais à réalités grisâtres.

Je ne connais guère que trois journaux qui soient gracieux à l'œil : c'est le *Charivari*, une vieille gloire qui trône sur un échafaud de crayons; l'*Éclair*, une revue à affectations aristocratiques et à publicité exclusivement roturière; *Paris*, un journal fantastique qui ne jouit pas de la protection du gouvernement et sait s'en passer; le reste est bon à envelopper de la chandelle, une malpropre invention des civilisés.

Mais j'oublie le monsieur qui m'a fait faire cette digression.

Je ne connaissais pas du tout l'*Éclair;* mais, comme je ne voulais pas avoir l'air de rien ignorer, je répondis affirmativement :

— Oui, beaucoup.

— Alors, je n'ai pas besoin de dire à Votre Majesté que ce journal...

— Dites, dites...

— Votre Majesté voit par elle-même que c'est le plus élégant de tous les journaux.

— Oui, oui.

— Et, comme je ne doute pas que Votre Majesté ne veuille s'y abonner, j'ai pris soin de me munir d'un engagement de souscription, afin de lui éviter la peine de passer au bureau...

— M'abonner? Et combien cela coûte-t-il?

— Oh! le meilleur marché de tous les journaux! 20 francs par an! Vous aurez par an huit cent cinquante pages de texte in-4°, vingt-six pages de caricatures, vingt-six lithographies de l'illustre Gavarni, qui vient d'être décoré tout récemment pour ses travaux dans le journal; douze volumes de romans inédits, et douze romances inédites. Si Votre Majesté ne chante pas, elle pourra offrir les romances à une dame. Au bout de l'année, ce sera un magnifique album, valeur de 24 francs dans le commerce. Pour 20 francs, je donne à Votre Majesté vingt-six lithographies valant 26 francs, douze volumes de romans valant 85 francs, douze romances valant 24 francs, soit une valeur de

135 francs; plus huit cent cinquante pages de texte, illustrées de quatre cent cinquante caricatures! Nous y perdons.

— Tout cela?...

— Votre Majesté veut-elle une réclame? Je puis lui promettre quelques lignes dans les Faits divers.

— Mais je ne suis pas Français; que voulez-vous que je fasse d'un journal français?

— Qu'à cela ne tienne! nous ne reculons devant aucun sacrifice; nous avons des éditions dans toutes les langues, et notamment en victorien.

— Voyons...

— Ah!... je ne l'ai pas sur moi; mais on vous l'enverra.

Et il me présentait la plume pour signer, — et je signai.

Je reçois le journal très-régulièrement, mais en français; du reste, je ne m'en plains pas : il est très-spirituel, je le comprends, et on n'est pas encore venu toucher mon abonnement. Je t'enverrai le journal à mesure que je l'aurai lu; mais tu auras soin de ne pas le laisser lire devant Ertellah.

Adieu, mon cher frère; j'aime toujours Ertellah, quoique, contre mon intention, j'aie dû lui faire quelques infidélités.

Prince HENNONEH.

VI

Mon cher frère,

Je veux te parler, entre autres choses, aujourd'hui, d'une invention des civilisés qui est faite pour rendre le monde inhabitable.

Tu sais avec quel soin nous évitons tout ce qui peut offenser l'oreille; ce n'est pas de la délicatesse, c'est purement et simplement de l'hygiène. Ingénieux à se rendre la vie difficile, les civilisés ont imaginé, sous le nom de musique, une combinaison de sons, tantôt forts, tantôt pleins, tantôt aigus, qui n'a et ne peut avoir que deux effets : abasourdir ou endormir. Ce n'était pas assez de l'instrument fourni par la

nature, — du gosier, — pour produire ces sons étourdissants ou somnolents : les civilisés ont inventé divers instruments factices au moyen desquels un petit nombre de personnes peuvent faire autant de bruit que le vent du couchant. Tu n'ignores pas qu'en frappant sur une marmite vide on obtient un bruit qui varie suivant la position et la capacité de la marmite. Tous les instruments dont se servent les Français pour faire ce qu'ils appellent de la mélodie peuvent être comparés à des marmites. Tout le système musical est un système d'exploitation du vide, de la compression, de la concavité, de la convexité, et avant tout de la sonorité dont sont doués les métaux. Les Français font beaucoup de musique. Toutes les maisons sont garnies d'instruments. Les locataires s'occupent de former une coalition pour forcer les propriétaires à les leur fournir. Il n'est pas rare de trouver chez un Français plusieurs instruments de jeu différent. Ce n'est pas tout : il y a des instruments de musique dans la rue, et les Français ont le bon esprit de les payer pour se taire... oui, mon ami... comme s'il ne serait pas plus simple d'abolir ce chantage, comme on a aboli la torture... Mais les Français sont ainsi biscornus, qu'ils n'aiment que ce qu'ils détestent.

Dans tous les théâtres, on fait de la musique : je crois que c'est pour tenir lieu au public de ce fameux anneau de Polycrate dont nous parlait

le missionnaire anglais. Il y a même à Paris quatre établissements où l'on ne fait que de la musique. L'un s'appelle l'Opéra ; on a été obligé d'en faire un rendez-vous d'amour pour le public, qui sait néanmoins préférer la mare d'Auteuil ou le rond-point de Mortemart, surtout quand une certaine madame ..... a le privilége de paraître pour faire savoir à tous ceux qui ne la connaissent pas qu'elle n'est ni actrice ni cantatrice, deux qualités pour lesquelles elle pose avec autant de grâce que d'insuccès. Le second établissement s'appelle le Théâtre-Italien. C'est la même chose que l'Opéra, mais en laid et en malpropre. La spécialité du Théâtre-Italien est le chant italien, auquel personne ne comprend rien. Les acteurs ont si bien l'habitude de se considérer comme des Chinois jouant une parade indigène sous les yeux du roi de Naples, qu'ils s'amusent à pousser au hasard les consonnances les moins significatives. Pour certaines classes de la société, les Italiens sont encore un lieu où se trament contre les maris partie de ces mille conspirations qui éclatent chaque jour. La troisième caverne musicale, située dans l'un des plus beaux quartiers de Paris, à une place qui pourrait être utilement employée, est appelée, par une singulière dérision, l'Opéra-Comique ! L'ironie est une figure très-familière aux Français. — L'Opéra-Comique est assez fréquenté ; car les Français, plats va-

lets des apparences, ne comprennent pas la fine et profonde raillerie que cache ce titre trompeur. On a l'habitude, à l'Opéra-Comique, de couper la musique par des temps de repos qui sont consacrés au débit d'une prose extraplate, imitation caoutchouc sortant des ateliers d'un certain Scribe, homme aux idées stupides, mais couronnées du plus grand succès. Les acteurs de l'Opéra-Comique mettent une certaine pudeur à ennuyer le public; sauf cependant un monsieur du nom de Battaille, qui a des yeux, des gestes et une intonation à mettre en fuite le moins délicat des auditeurs... Il existe encore un quatrième établissement; celui-ci est de fabrication récente : on le nomme le Théâtre-Lyrique. C'est la succursale de l'Opéra-Comique, c'est tout l'Opéra-Comique, avec un peu moins d'auditeurs et quelques marmites ou imitations de marmites de moins à l'orchestre. Le personnel n'a rien de particulièrement désagréable, si ce n'est toutefois un sieur et une dame ....., passés chanteurs par l'opération du Saint-Esprit, chez lesquels le manque absolu de procédé dénote une absence complète d'éducation musicale, et qui ont le talent d'ajouter encore aux inconvénients naturels d'une musique aussi fâcheuse que regrettable. Il est d'ailleurs, de par la ville, une foule de mauvais lieux où l'on se livre à l'exercice de la musique. Pour l'honnête homme ignorant des voies et moyens de la ville,

c'est un danger de tous les instants, comme il en est partout de béants à Paris.

Les Français se plaisent au milieu de ces dangers, dont la pensée seule peut transformer en effroyables cauchemars les doux rêves de la nuit, et en même temps gravement compromettre la vie et la mission des femmes enceintes. Je remplirais cette feuille et bien d'autres, si je voulais te profiler la silhouette de tous les périls qui se promènent sur l'asphalte des trottoirs, sans que personne songe à leur mettre un écriteau sur le dos pendant le jour et le soir un lampion sur la tête... A une hauteur à laquelle les yeux ne peuvent atteindre, les Français ont l'usage d'écrire le nom des rues qui servent à la circulation des populations. — Pourquoi donc ne pas faire la cérémonie de la plaque aux précipices, aux goûffres, aux abîmes qui s'ouvrent de tous côtés ? Les pieds ne sont pas plus intelligents que la colonne d'air qui se trouve à la hauteur de la classification des rues. Pourquoi la mesure d'en haut et la mesure d'en bas? Ce raisonnement te paraîtra convaincant, un Français n'hésiterait pas à le trouver inepte. C'est que les Français ne conçoivent à leur endroit que la plus servile admiration. Cependant, je dois le dire, ils ont le bon esprit de mépriser profondément ceux qui les admirent, et de n'avoir d'admiration que pour ceux qui font profession de les mépriser. Les Français, je crois.

sont en cela comme les autres hommes : on n'ouvre pas la porte des affections, on l'enfonce avec effraction ; et surtout dans ces sortes d'affaires, le bâton et le plus fidèle comme le plus infaillible des agents.

Adieu, cher frère.

Prince HENNONEH.

Le souvenir d'Ertellah vivra éternellement dans mon cœur.

VII

Mon cher frère.

Je n'en ai pas fini avec les habitudes des Français.

Quoi qu'on pense de l'homme, de son origine et de sa création, il est évident pour tout le monde que le travail est un châtiment. Or, si le travail est un châtiment, le bonheur est dans l'inaction, et la plus grande somme de bonheur possible dans la plus grande somme possible d'inaction Les civilisés appellent cette doctrine l'évangile des paresseux. Et cependant, telle est au fond leur opinion, que, dans leur langage, ceux qu'ils appellent les heureux de la terre, ce

sont les gens riches, ceux qui n'ont rien à faire. Toujours le même système : parler d'une façon et agir d'une autre. De ce que le travail est un châtiment, il ressort que le perfectionnement possible des conditions de l'humanité est dans la réalisation de ce qui doit être le but constant des efforts de l'homme, la suppression du travail, l'existence spontanée. Ces sentiments raisonnables, tous les civilisés les ont dans le cœur ; mais nul, parmi eux, n'ose les avoir sur les lèvres. Loin de là ; ils font de grandes phrases sur le travail : Le travail élève l'homme — en le courbant vers la terre ; le travail ennoblit l'homme — en le déformant et en lui rendant les mains calleuses. Je te ferais mille lettres de toutes les sornettes qu'ils ont écrites sur ce sujet. Et note bien en passant que, quand ils travaillent, c'est toujours dans le désir d'arriver à ne plus avoir besoin de travailler. Ils traitent de mauvais sujets ceux qui, voulant diriger les faits avec la logique des idées, vivent au jour le jour, et se gobergent la nuit du travail du jour.

Le travail est la loi de la nature. Dépêchez-vous de travailler pour n'avoir plus besoin de travailler. Cela vaut-il bien la peine d'avoir des endroits où des messieurs en robe noire sont payés pour enseigner la logique !

Sottise ! absurdité ! illogicisme !

Voilà le premier et le dernier mot de la civilisation.

Le bonheur est dans l'inaction : l'inaction, c'est le repos des organes que la nature nous a donnés pour en faire le moins d'usage possible. Eh bien, les civilisés n'ont d'autre but que d'irriter perpétuellement ces organes.

Je t'ai dit comment ils avaient réussi à transformer en instruments de supplice les oreilles, destinées tout simplement à transmettre au cœur le signal du rendez-vous d'amour. Ils ont fait bien pis de l'appareil de locomotion que la nature nous a donné avec recommandation bien expresse de n'en user que dans les circonstances désespérées. Ils reconnaissent si bien que l'action des jambes, que la marche est un acte pénible et fatigant, qu'ils ont emprunté des moyens de locomotion aux animaux; qu'ils ont créé une locomotion factice avec du feu, de l'eau, du salpêtre, du zinc et autres ingrédients que je ne connais pas. Tous ces moyens extérieurs de locomotion se payent fort cher, et la faculté de ne jamais poser le pied par terre est considérée comme une des jouissances des heureux de la terre, c'est-à-dire des riches. Avoir une voiture, se faire porter, c'est une des ambitions de celui qui travaille pour ne plus travailler. Tels sont, je le jure sur le souvenir d'Ertellah, les sentiments des civilisés. Eh bien, mon frère, toi qui es un homme raisonnable, tu méditerais vainement pendant dix ans pour découvrir ce qu'ils ont trouvé comme suprême plaisir : un

exercice fantastique, une locomotion effrénée qu'ils appellent la danse. Un monsieur s'approche d'une dame, lui met la main dans la main, et les voilà qui s'agitent, en dépit du bon sens et de l'hygiène, jusqu'à ce que leurs muscles refusent le service. Ce ne serait rien encore que cette ronde désordonnée des évolueurs et des moteurs : les civilisés ont trouvé moyen de raffiner l'agonie en combinant la musique avec la danse. Les femmes, non moins que les hommes, se plaisent à cet exercice. J'en suis étonné, car les femmes ici ont mille fois plus d'esprit que les hommes. Les gens qui raisonnent prétendent que l'on danse pour le plaisir de causer. Or, règle générale, le danseur et la danseuse ne se connaissent pas ; le danseur a des souliers trop étroits, et la danseuse étouffe dans son corset. Ni l'un ni l'autre n'ont l'haleine parfumée. Quand l'un ne sent pas autre chose, il sent toujours une infection que l'on appelle le tabac. Ne vaudrait-il pas mieux rester tout le jour dans cette position qui est le vrai bonheur, et pour laquelle l'homme semble fait, l'échine allongée sur des coussins et les jambes en l'air ? Tu ne me croiras pas, et pourtant c'est l'exacte vérité : cette position n'est point du tout connue en France, ou, si elle y est connue, elle n'y est point appréciée ; j'ai même passé pour un homme mal appris, ignorant des beaux usages, parce que je m'étais placé ainsi dans un salon.

Je te le dis tout bas, en te priant de ne pas laisser lire ce passage devant Ertellah, on trouva que j'avais l'air d'un gigot avec son manche.

Si le missionnaire anglais, qui me fait l'effet d'un homme à tout faire, voulait t'apprendre à danser, je te conseille de protester énergiquement. Que les Victoriens n'imitent pas les stupides Français, si fous de la danse, qu'ils payent pour danser, et que, dans les lieux publics, le gouvernement est contraint d'envoyer des agents chargés d'empêcher, au moyen de peines rigoureuses, les danseurs de se démancher par des écarts exagérés !

Encore une absurdité : nous regardons comme peu agréable à l'œil cette sécrétion que produit le nez et dont le nom en français ne me revient pas à la mémoire. De même ici, on ne veut pas des chevaux qui se mouchent ; et, quand l'heure de la sécrétion est arrivée, il est d'usage de se cacher pour la recueillir. Voilà un fait. Eh bien, pour activer cette malpropreté, qu'ils ne veulent pas souffrir chez leurs chevaux, les civilisés aspirent une poudre ; et ils font cela publiquement. Ils ont toujours l'air de dire : « Monsieur, je vous prépare une malpropreté. » — Comme s'il fallait prévenir de ces choses-là !

Adieu.

Prince Hennoneh.

J'aime toujours Ertellah.

30

VIII

Mon cher frère,

Plus je vis dans ce pays, plus je me sens convaincu que, si par civilisation il faut entendre le perfectionnement des conditions de la vie humaine, c'est nous qui sommes les civilisés, et ce sont les civilisés qui sont les barbares.

Je t'ai déjà dit comment les civilisés abusaient de leur gosier, de leurs oreilles et de leurs jambes ; il n'est pas un seul organe qu'ils ne livrent également à des excitations exagérées, qu'ils ne fatiguent et ne torturent, dont ils ne fassent enfin un véritable instrument de supplice.

Tu sais comment ils tourmentent leur gosier,

sous prétexte d'émettre des sons; ce n'est pas tout : ils ont trouvé le moyen d'ajouter à cette torture, en rendant impossible au gosier ce que précisément ils ont à lui demander. Il existe de par le monde une plante qu'on appelle *tabac*, et qui est bien la plus nauséabonde chose que ton odorat se puisse imaginer. Cette chose, que je n'hésite pas à qualifier de vénéneuse, devrait être non-seulement éloignée du contact des sociétés honnêtes, mais extirpée avec soin. Loin de là, cette plante infecte est l'objet d'une culture toute particulière, sous la surveillance du gouvernement. Je ne verrais là aucun inconvénient, si ce culte restait à l'état platonique (un mot que je t'expliquerai une autre fois) ; mais, avec une logique qui les caractérise rarement, les Français ont soin de passer de la théorie à la pratique. Toujours sous la surveillance du gouvernement, cette herbe puante est recueillie, non pas pour être prudemment détruite, mais bien pour être séchée. Une fois que l'herbe est sèche, le gouvernement s'en empare ; il la hache en menus morceaux, ou la roule en baguettes minces, courtes et dures, et la livre en cet état à la discrétion des civilisés. La plus désastreuse des propriétés de cette herbe est de produire une fumée fâcheuse qui cause à l'odorat le plus déplorable des chatouillements et qui fait jaillir des yeux une douloureuse sécrétion. Or, voici ce que font les civilisés : ils allument

ces baguettes, dont l'excessive dessiccation est aisément combustible; ils introduisent l'extrémité opposée dans la bouche, et, par l'aspiration, activent l'ignition en même temps qu'ils appellent la fumée dans leur bouche. Ce travail s'appelle fumer. Fumer est un plaisir pour les civilisés. D'autres prennent un godet dont le fond percé correspond à un tuyau, allument le tabac dans le godet, introduisent le tuyau dans leur bouche, et font absolument le même travail que ceux qui fument des baguettes. Cette manière de fumer est encore plus nauséabonde que la première; plus la fumée est forte, plus le plaisir est grand. Te figures-tu comment le gosier se trouve du contact de ces âcres vapeurs?

Ce pauvre gosier, ce n'est pas le seul tourment qu'il ait à endurer.

Il y a en France une sorte d'arbre qu'on appelle la vigne, qui produit un fruit que l'on nomme raisin et qui jouit d'une qualité très-remarquable. Il se transforme, par la pourriture, en une liqueur indéfinissable, le vin. Il n'est rien chez nous qui puisse être comparé au vin. Chasse toute autre pensée de ton esprit, suppose que tu éprouves à la fois tous les plaisirs à toi connus, et tu n'auras qu'une faible et imparfaite idée de la jouissance que procure l'absorption d'un verre de bon vin; car il y a du bon et du mauvais vin. Le mauvais vin lui-même est une bonne chose, mais moins bonne que le bon vin.

Le vin a une singulière propriété. Quand il est en ébullition, il dégage une vapeur qui, condensée, devient elle-même une liqueur transparente, mais la plus dégoûtante des liqueurs, aussi fâcheuse au goût qu'à l'odorat. Suppose qu'on te frotte la plus délicate partie de ton corps, la langue ou les paupières, avec une brosse telle que celle dont nous nous servons pour nous nettoyer la peau, et tu auras à peine une idée de l'irritation douloureuse que le passage de l'alcool, — tel est le nom de cette liqueur, — produit sur le gosier. Eh bien, l'alcool est un objet d'usuelle consommation chez les civilisés! Quand je te dis que ces gens-là sont stupides!

Adieu, cher frère; ma lettre est courte, mais j'ai mille occupations.

Prince HENNONEH.

Je pense toujours à Ertellah.

IX

Mon cher frère,

Je t'ai dit que j'étais fort occupé : tu vas comprendre pourquoi. Le Français si poli qui m'avait proposé de se charger de mon bagage n'a pas reparu. Si j'en crois le bruit généralement répandu, c'est assez l'habitude en France, quand on est poli, de se faire payer sa politesse. Je trouve cependant que celui-ci m'a pris un peu cher ; car il ne m'a rien laissé. Ce qu'il a fait s'appelle, en civilisation, *voler*. Le vol est très-commun. Jusqu'à un certain point, il est puni par les lois ; mais, en acquérant une certaine importance, il acquiert l'impunité. Tous

les Français, en général, sont, seront, ou ont été voleurs, et en ceci les Anglais, leurs rivaux, leur ressemblent énormément. Le vol est une science qui a pour professeur le besoin qu'éprouvent toutes les jouissances ou toutes les nécessités de la vie, de ces machines rondes et jaunes dont je t'ai parlé, et qui, guinées, louis, ducats ou sequins, représentent partout une dose variable de plaisirs et d'inaction. Le vol est d'autant plus commun, que les civilisés ont plus d'une nécessité. Ainsi, nous autres Victoriens, nous n'avons d'autres vêtements que le satin que la nature nous fournit. Un civilisé a besoin de plusieurs vêtements. D'abord, sous prétexte de propreté, il lui faut un revêtement intérieur que l'on appelle chemise. Te dire l'utilité de la chemise, je ne saurais. Là doit être le dernier mot de la civilisation, mais je n'ai pas encore ce dernier mot.

Pour le moment, je n'hésite pas à dire que la chemise est le plus inutile de tous les vêtements. Cependant, il n'est pas d'individu, si pauvre soit-il, qui se veuille passer d'une chemise; et dire de quelqu'un qu'il n'a pas de chemise, c'est le créer, *ipso facto*, grand-croix de la misère. Conçois-tu qu'une superfluité aussi évidente soit prise pour une nécessité? Ah! mon frère, que ces gens-là sont sots! Et ils nous appellent sauvages! Ce n'est pas nous qui nous préoccuperions d'une chemise! Après la che-

mise vient une tentative de deuxième couche de revêtement qui ne porte que sur la poitrine et les épaules : cela s'appelle un gilet. Le gilet a été inventé pour servir de prétexte à des exhibitions de bijoux. On appelle bijou toute chose faite en métaux ou pierres précieuses qui peut trouver sur le corps sa place et son application. Le gilet sert donc de fond pour faire ressortir les bijoux. Cela n'empêche pas que les gens qui n'ont rien à faire ressortir se croient dans l'obligation de porter un gilet ; toujours par propreté et afin qu'on ne voie pas leur chemise. Ne te semble-t-il pas comme à moi que ce qu'il faut cacher aux autres, il le faut cacher à soi-même, attendu que le *moi* a droit à encore plus de respect et de ménagements que l'autrui ? Le gilet est tronqué aux entournures afin de légitimer la présence d'une troisième couche destinée à préserver les deux revêtements antérieurs. Chez les gens riches, on trouve quatre couches au lieu de trois. Il est temps que les couches s'arrêtent ; car, chaque revêtement devant encadrer les autres, et, par une progression arithmétique et axiomatique, le contenant étant toujours plus grand que le contenu, un civilisé finirait par ressembler à une maison, ce qui, en France surtout, rendrait l'usage des rues complétement impossible. J'ai oublié de te dire que les civilisés s'entortillaient le cou avec un linge plus ou moins élégant ; quelquefois ce linge est

une simple ficelle; d'autres fois, c'est tout une pièce d'étoffe. — L'ampleur de la cravate, — c'est ainsi que s'appelle cette facétie, — est le signe extérieur des inégalités sociales. Plus une cravate est grosse, plus celui qui la porte est élevé en dignité. Il y a même des gens qui mettent de grosses cravates pour s'introduire dans les maisons et capter la confiance des propriétaires. L'usage des cravates vient de ce que les Français sont sujets à une maladie qui laisse au cou des traces horriblement dégoûtantes; et c'est toujours par propreté que les cravates ont été inventées.

Je t'ai parlé du haut; je vais te parler du bas.

Quoi de plus fait pour la liberté que les jambes? Tu le crois. Eh bien, après tout ce que je t'ai dit, tu ne seras pas étonné d'apprendre que, fidèles à leurs habitudes stupides et dépravées, les civilisés enferment leurs jambes dans des étuis ou gaînes bizarrement appelés pantalons. L'usage du pantalon, par exemple, est si général, si ancré dans les mœurs, qu'un homme qui se présenterait devant ses concitoyens dépourvu de ce vêtement nécessaire serait réputé atteint d'aliénation mentale. Je ne sais même point si la loi ne se chargerait pas d'intervenir, et ne le punirait pas pour offense à la morale et à la pudeur publique. Quelque misérable que l'on soit, il n'est pas permis de ne pas avoir de pantalon. On n'en fournit pas à ceux qui n'en ont

pas, mais ils doivent en avoir : Dieu a donné à l'homme la volonté et l'action pour qu'il pût avoir un pantalon. Hors le pantalon, point d'existence légale possible. Le pantalon est la loi de la nature ; le pantalon est le but que l'homme doit proposer à ses efforts. Un monsieur qui s'appelait Jacotot a dit que tout était dans tout ; il s'est trompé. Il aurait dû dire : « Tout est dans le pantalon. » Sans pantalon, rien de possible. Le pantalon est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de toutes choses. L'enfance finit par une robe ; l'homme sort d'une robe pour entrer dans un pantalon. L'homme finit par un pantalon. Le cadavre commence au linceul. Le pantalon ! mon ami, le pantalon! ah! le pantalon, c'est toute la civilisation en raccourci !

Après avoir emprisonné les jambes, les civilisés ont pensé aux pieds; et ils ont vraiment réussi à les bien tourmenter au moyen de deux engins, dont l'un s'appelle la chaussette et l'autre la botte. La chaussette et la botte, mon cher frère, je ne te souhaite pas de connaître ces deux déplorables inventions. La chaussette est le premier vêtement, la botte est le deuxième et dernier ; exposé aux intempéries des saisons, il ne sert en rien de préservatif contre leurs atteintes : loin de là, il recueille le principe du froid et de l'humide et s'empresse de le transmettre.

Les femmes sont mises absolument comme les hommes. Il leur faut encore mille petits objets

de détail dont je ne t'ai pas parlé, tels que jarretières, peignes, papillotes, etc.... Elles ne portent de pantalons qu'exceptionnellement et quand elles veulent faire croire à une pudeur qu'elles n'ont pas.

Telles sont, mon cher frère, les nécessités du seul costume ! Tu vois que de choses il faut à un civilisé !

Le vol revêt mille formes et emploie mille moyens. Il y a autant de manières de voler qu'il y a de manières d'exposer à la tentation ou de serrer un objet valant la peine d'être volé ; car le civilisé vit dans une telle défiance du voleur, qu'il n'ose pas faire un pas sans barricader ses possessions. Moi, je n'ai pu me faire encore à ces craintes, et je dors sans fermer ma porte ; ce qui m'a valu beaucoup de compliments de la part des gens de l'hôtel.

Adieu, mon cher frère. Je m'aperçois que je t'ai écrit une longue lettre sans te parler de ma position ; ce sera pour une autre fois.

Prince Hennoneh.

Que devient ma chère Ertellah ?

X

Mon cher frère,

J'avais la tête si troublée la dernière fois que je t'ai écrit, que je ne t'ai pas dit un mot de ce qui faisait précisément l'objet de ma lettre.

Oui, mon cher frère, je suis occupé, et fort occupé.

J'attendis mes bagages pendant quatre jours avec une excessive placidité; au cinquième jour, je commençai à me désespérer, et le maître de l'hôtel commença à me considérer d'un air narquois. Cependant, comme j'avais l'argent du directeur des théâtres populaires, il ne perdit pas encore toute espèce de respect. D'après son

conseil, j'allai faire ma déclaration à la police. Mais que je suis donc sot de te toujours parler de choses que tu ne connais pas! La police est une congrégation d'individus spécialement chargés de veiller à la bonne harmonie des rapports des hommes entre eux. La police est vigoureuse en ses répressions. Ainsi sont faits les civilisés, que, sans la police, ils s'entre-détruiraient, et qu'il est de bon goût chez eux de professer le plus vif dédain pour cette machine tutélaire. Cela ne les empêche pas de se mettre à plat ventre devant elle quand l'occasion s'en présente. Ils lui baisent les mains dans le tête-à-tête, et n'osent pas la saluer publiquement Encore une anomalie, une bêtise! est-ce que ces gens-là sont capables d'autre chose? J'allai donc à la police, où je ne fus pas reçu avec ce que l'on pourrait appeler exactement de la déférence. — Quoi qu'il en soit, ma demande fut écoutée avec beaucoup d'attention; mais l'on me prévint que la rencontre de mon voleur était très-difficile, et que, d'ailleurs, en découvrant sa présence, la police pouvait ne pas retrouver la trace des objets volés. Je restai abasourdi! Conçois-tu que l'on arrête les voleurs, mais que l'on ne s'occupe pas de retrouver les objets volés? Ces civilisés sont étrangement inconséquents. Plus je vais, moins je comprends la supériorité qu'ils se veulent arroger sur nous, sous prétexte que nous sommes de sauvages

anthropophages, parce que, pour utiliser les débets de nos haines, nous mangeons nos ennemis.

Rentré à l'hôtel, je reçus la visite du maître d'hôtel, qui me dit qu'il venait, selon l'usage, régler avec moi, et qu'en France les fournisseurs avaient l'habitude de se faire payer tout de suite, sinon d'avance, attendu que donner des délais pouvait paraître un soupçon d'impuissance de payement vis-à-vis du débiteur. Ceci était juste, mais faux, complétement faux. Il semble que la politesse pour un marchand est, au contraire, de vendre à crédit, de ne jamais demander d'argent, et de se contenter de reporter avec soin du recto au verso le total de la dette, principal et intérêts.

Il est bien fâcheux que tu n'aies pas fait comme moi un voyage dans ce pays du hasard. Il est mille choses dont j'ai à te parler et dont je ne te parle pas, parce que cela nécessiterait un glossaire. Par exemple, qu'est-ce qu'un glossaire? C'est un recueil, par ordre analytique, des interprétations diverses auxquelles peuvent donner lieu les sauts et cabrioles de la langue.

Je payai; mais, en payant, je m'aperçus que j'avais fait une rude brèche aux écus du sieur Pierre.

— Si vous n'avez que ça, dit le maître d'hôtel en considérant mon trésor, vous ferez bien de vous choisir un état.

Ces raisons me touchèrent. Je maudis le sort qui me persécutait. Je voulus aussi faire un sacrifice à la déesse Apounah, mais je ne pus m'empêcher de me rire au nez à moi-même en me voyant engagé dans les puérilités de cette cérémonie. Quelques jours se passèrent sans que la police me donnât aucune nouvelle de mes bagages. Tu juges comme je commençai à perdre l'envie de rire. Seul, sans moyen d'existence, sans notoriété reconnue, qu'allais-je devenir au milieu de cette civilisation inhospitalière? Ajoute à cela que j'ai pris rapidement toutes les habitudes des civilisés, en sorte que je porte chemise, pantalon, bottes, chaussettes, etc., ce qui me crée mille besoins, factices, j'en conviens, mais impérieux.

Sur ces entrefaites, vint le jour de ma première apparition dans un des théâtres populaires. Je me vêtis d'une chemise blanche et d'un habit noir, avec détails analogues à ce luxe de circonstance. Quand j'arrivai à la porte de l'établissement, on me rit au nez et on me soutint que je n'étais pas moi. Je fis appeler le directeur. En me voyant, il faillit tomber à la renverse,

— Vous me ruinez! s'écria-t-il.

— Comment?

— Vous venez en bourgeois; qui donc vous regardera?

Le lendemain, je reçus une assignation.

Accompagné d'un avocat, je me rendis au tribunal.

Les juges n'eurent aucun égard à ma triste position.

Et comme notre acte était muet à l'endroit du costume, je fus autorisé à paraître en sauvage, c'est-à-dire nu, dans la loge des princes étrangers.

Je te dirai prochainement les suites de tout ceci.

Adieu, cher frère.

Prince Hennoneh.

Ah ! que j'aime Ertellah !

XI

Mon cher frère.

La dernière lettre que je t'ai écrite a dû te paraître bien enchevêtrée ; il faut attribuer ce désordre à l'agitation mentale que j'éprouve depuis quelques jours, et il y a de quoi, mon cher frère. Que suis-je venu chercher ici ? Hélas ! que je voudrais ne jamais avoir quitté la Victorie !

La disparition de mes bagages m'avait vivement affecté ; mais, et cela ne t'étonnera pas, toi qui connais mon caractère aventureux et insouciant, j'opposais aux coups de la fortune la cuirasse impénétrable d'un sang-froid inépui-

sable. Je ne pensais donc plus à l'exiguïté de mes ressources, et je vivais comme par le passé, mangeant et buvant en homme qui apprécie le but des choses et la brièveté de la vie, c'est-à-dire un peu plus qu'il ne m'était simplement possible ; car, en France, la consommation est très-chère ; aussi il n'y a qu'un petit nombre de riches qui mangent, et certaines classes de la société ont réalisé le problème de l'existence spontanée. Un matin, j'étais encore couché, je venais de choisir les onze plats qui devaient former mon premier déjeuner, et, les yeux tournés vers le plafond, je pensais. A quoi ? A Ertellah d'abord, et ensuite à une femme nommée Constance, dont j'avais fait la conquête, la veille, dans un lieu public. Être couché sur le dos, avoir les jambes ouvertes et les talons rapprochés de manière à former un losange ; avoir la tête exactement sur le même plan que le reste du corps, et soutenue sur l'union des mains, c'est une position que je prends souvent, parce qu'elle est compatible avec les habitudes morales, privées, publiques et financières des civilisés, et qu'elle ressemble, bien imparfaitement il est vrai, aux positions favorites du sans-souci de nos usages. Tout à coup, ma rêverie fut interrompue par le bruit d'une porte. C'était le maître d'hôtel qui entrait. Sans rien me dire, et avant que je lui eusse rien dit, il s'approcha de la cheminée, prit les pincettes, attisa le feu.

et s'allongea dans un fauteuil avec autant de volupté que j'aurais pu en mettre, moi, le maître de la maison.

Je n'osai rien dire, parce que, dans un pays dont on ne connaît les usages et les lois que d'une manière intermittente et incidente, il ne faut pas s'engager à la légère ; mais je ressentis en moi le plus violent désir de jeter l'insolent au feu ou par la fenêtre : les motifs que je viens de te confier m'empêchèrent d'en rien faire. Ah ! mon cher frère, qu'il y en aurait à dire sur le chapitre des secrets motifs, la raison de ceci et de cela ! Ah ! si l'on pouvait lire dans le cœur des amis ou des ennemis, que d'amitiés se rompraient, que de haines s'éteindraient ! Souffleurs et confidents, honnêtes Iagos, vous aussi vous auriez votre tour, vous qui nous faites souvent tant souffrir de vos venimeux et mensongers rapports ! Le mensonge est le salut de l'homme, l'hypocrisie est l'instrument de ses chagrins. Le mensonge est une invention, l'hypocrisie est un déguisement. Il n'y a que les coquins qui puissent gagner à l'hypocrisie ; les honnêtes gens aussi peuvent gagner au mensonge. Voilà l'énorme différence qui existe entre ces deux faits ; mais je suis bien loin du maître de l'hôtel des Princes. Il ne mettait en ce moment ni hypocrisie ni mensonge dans sa conduite, et il agissait avec moi d'une façon tout aussi familière qu'il eût pu le faire avec son égal, c'est-à-dire avec un

cuisinier, voire même un marmiton ; car le marmiton est au cuisinier ce que l'enfant est à l'homme, le chrysalidisme par lequel il faut passer. Le chrysalidisme est, après tout, la loi de toutes choses en ce monde : la lune y passe en ses révolutions; et nous ne savons pas ce que fut le soleil au début de sa carrière, au premier lendemain de la création. Le plaisir et la douleur eux-mêmes sont soumis au chrysalidisme. Souvent le plaisir s'achète par une douleur, et toujours la douleur commence par le plaisir. Dans l'ordre physique, est-ce que le chrysalidisme ne régit point le moindre brin de fil ou de laine ? Depuis l'ensemencement ou la tonte, que d'opérations et de transformations jusqu'au tissage et jusqu'à l'application usuelle ! Et l'application elle-même ne passe-t-elle pas par le chrysalidisme ? Des épaules de la grande dame, l'oripeau descendra jusqu'aux épaules de la gouine ! De vos vieilles robes, mesdames, faites des doublures, épargnez-leur les hontes de la dégénérescence. Il y aurait tout un rapport de trachéotomie sociale à faire des confessions d'un oripeau. Je dis oripeaux avec quelque raison ; car, de tous les objets de toilette, ce sont les plus simples qui descendent le moins.

Une chemise, par exemple, est ce qu'une femme du monde use le plus ; et moins la chemise est belle, plus on met de conscience à l'user. Il en est de cela comme des torchons, qui,

quoique étant ce qu'il y a de meilleur marché en fait de lingerie dans une maison, sont toujours ce qu'il y a en plus mauvais état. J'ai dit qu'une chemise était ce que la femme du monde usait le plus complétement, de même la chemise est ce que la gouine achète le moins à la revendeuse. Il ne lui faut que des tire-l'œil et des trompe-l'œil. Quant aux finesses du linge, à la chemise de nuit, elle n'a pas à s'en préoccuper, car ses habitués ne la comprendraient pas.

A propos de quoi t'ai-je parlé de chemises?

Vraiment, je te demande mille pardons de la manière bizarre dont je t'écris: mon style est la fidèle image de la confusion que le spectacle de cette civilisation cocasse a jetée dans mes idées, et je suis bien excusable. Sur la foi de ces Anglais navigateurs qui sont venus nous découvrir et troubler notre paisible existence, j'avais cru trouver chez les civilisés des hommes bien supérieurs à nous, des demi-dieux, si ce n'est des dieux tout entiers. Après une superficielle connaissance, je les ai méprisés du fond du cœur. Et puis, en les étudiant plus intimement, en voyant ce mélange de grandeur et de petitesse, de force et de faiblesse, ces victoires obtenues coup à coup sur la création, et cette soumission à plat ventre aux moindres caprices de la matière; en voyant ces richesses et ces pauvretés, ces codes stupides et ces philosophies sublimes, ces morales si fausses et ces

instincts si vrais; en voyant tout ce que j'ai vu, je me suis pris à ne plus savoir si je devais les mépriser ou les admirer !

Il n'y a point de vérité absolue, me dit un philosophe contemporain; toute médaille a un revers.

L'heure de la poste presse; adieu, cher frère.

Prince Hennoneh.

XII

Mon cher frère,

Décidément, au diable la philosophie ! je n'ai que mépris pour les civilisés en général et les Français en particulier.

Et pourtant... je n'ose t'avouer encore quels liens m'unissent à la France.

Oui, je méprise tous les Français, et je les haïrais si tous les Français ressemblaient au maître de l'hôtel où j'avais bien voulu descendre et où, certes, j'ai largement payé tout ce que j'ai consommé et peut-être un peu aussi tout ce que je n'ai pas consommé. Ce misérable ! tu sais comment il s'était introduit et installé dans

ma chambre. Je le regardais, mais sans lui adresser la parole. Lui, de son côté, semblait ne pas plus faire attention à moi que si jamais je n'avais existé. Je suis, après tout, peu sensible aux injures d'un vil industriel ; mais son action était présentement si contraire aux obséquiosités de sa conduite habituelle, que je conçus une crainte vague. J'avais bien raison. Une fois installé dans le fauteuil, il froissa du papier dans ses doigts, prit un charbon dans l'âtre et alluma son papier... C'était un des plus atroces engins d'infection par le moyen du tabac connus dans la pharmacopée civilisée, la cigarette, l'atroce cigarette ! La cigarette, chez moi, dont les nerfs délicats ne peuvent supporter le titillement de cette vaporisation puante ! Il me semble que je payais mon appartement assez cher pour l'exiger sinon parfumé, du moins désinfecté !

Le croirais-tu ? cet outrage me devait faire bondir. Au lieu de bondir, je restai calme et tranquille dans mon lit. Tout en fumant, cet homme se retourna de mon côté.

— Nous dormons bien ? fit-il de sa grosse voix.

— Pas mal, repris-je.

— J'ai besoin de cet appartement pour le célèbre général Nerf-de-Bœuf, qui arrive aujourd'hui ; il est temps que nous en finissions.

— Comment ?

— Eh! farceur, croyez-vous que je vous prenne pour le prince Hennoneh? D'abord, le prince Hennoneh n'existe pas et n'a jamais existé.

— Malheureux ! vous mentez !

— Allons donc! je vous ai laissé faire le beau tant que vous avez voulu; il est temps que cela finisse.

Et il continua ainsi à me larder le cœur, en me contestant mon identité, et en affectant de me croire tout simplement un étudiant parisien qui avait voulu se faufiler dans un monde distingué, et qui n'avait pu légitimer qu'au moyen de l'origine étrangère les vulgarités de son physique : ce qui ne prouve ni en faveur de l'étudiant, ni en faveur de l'étranger. Oh ! le misérable ! plus il avait été plat, plus il se revengeait du temps passé par ses insolences présentes. Dans son délire, il alla jusqu'à me faire entendre que je pouvais bien être un adroit filou, et qu'il se repentait d'avoir exposé si souvent tant d'argenterie à ma tentation. Je n'avais pas à discuter avec cet homme. Ma dignité ne me permettait pas de mendier une hospitalité que je pouvais me procurer partout avec mon argent.

L'argent, mon cher frère, comme chez nous la poigne, l'argent, dis-je, est ici le grand porte-respect devant lequel les têtes se courbent et les choses deviennent possibles. Les rébellions

sont rares. Je savais assez de civilisation pour ne concevoir aucune crainte. Et cependant, en comptant les débris de mon trésor, je me désolais : dans quelques jours, j'allais me trouver sans le sou. J'avoue que ceci me préoccupait fort. Le sieur Pierre m'avait bien fait des propositions nouvelles. Cette fois, il voulait que je devinsse partie active dans le spectacle. Mais je ne me cache pas que je suis assez mal jambé, et peu propre aux tours dits de force qui font les délices des civilisés. D'ailleurs, j'avais ma dignité à ménager, et tu comprends qu'il eût été assez drôle de me voir, moi, prince royal de Victorie, sautiller sur un pied ou glisser sur la tête, pour la plus grande joie de ces badauds de Français; aussi je refusai avec indignation.

Ah ! pourquoi ai-je quitté la Victorie ? Pourquoi suis-je venu ici ? Enfin, j'y suis, et je ne dois plus m'occuper que des moyens de quitter ce déplorable pays.

Je connaissais assez Paris pour trouver un logement ; mais il m'en coûtait de quitter ce luxe et ces somptuosités auxquelles je m'étais habitué, comme on s'habitue à ce qui est bon et beau. Le luxe consiste principalement dans la richesse des objets mobiliers. Le luxe dessert tous les sens, mais principalement deux : le tact et la vue ; le tact, parce que les doigts aiment à sentir de préférence des choses molles et soyeuses, dont la présence est toujours consi-

dérée comme un signe non équivoque de luxe. Le tact entre pour trois dixièmes dans l'appréciation du luxe, la vue pour quatre dixièmes. Oui, qu'importe le luxe à un aveugle? un mur recrépi et une fresque sont mêmes choses pour lui. En fait de pendules, celle qu'il préfère, c'est celle dont le timbre est le plus fort. Rideaux, fauteuils, tentures, les mille et mille riens qui forment le luxe lui sont également indifférents. La part de la vue dans le luxe se prouve par celle du tact. Dans tous les pays, les aveugles aiment à toucher de belles étoffes. La part du tact se prouve par celle de la vue : ce qu'on aime à toucher, on est toujours désireux de le voir. C'est l'histoire de mille choses dans ce monde, de mille et mille circonstances dans la vie. Le luxe, mon cher frère, est la chose du monde à laquelle on s'habitue le plus facilement et dont on se déshabitue le plus difficilement. Un siége dur est une torture pour des membres accoutumés à un siége mou ; des murailles nues sont le plus vilain aspect possible pour des yeux habitués à se mirer dans des glaces ou à se reposer sur ces mariages éclatants de marbre et de couleurs qu'excellent à faire les décorateurs français. Et comment seraient-ils à leur aise sur le carreau, des pieds accoutumés à s'enfoncer jusqu'à l'orteil dans le pelage des tapis de Smyrne? La bonne chère fait partie du luxe, selon quelques-uns. Je ne suis pas de cet avis. La bonne chère

peut être un accident, le luxe n'est le luxe qu'à la condition d'être une habitude. En outre, la bonne chère n'est pas inhérente à celui qui en profite. Il y a des pique-assiettes qui font bonne chère aux dépens des autres, et qui sont eux-mêmes dans le plus grand dénûment. On peut dîner à la Maison-d'Or et habiter une mansarde carrelée, dénuée de tout ornement : donc, la bonne chère ne constitue pas le luxe ; le luxe, d'ailleurs, se constitue de mille choses, et point d'une seule. Le luxe, c'est à proprement parler, dans tous les détails de la vie, le plus parfait ménagement possible des jouissances des sens. Il y a cinq sens : le tact, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût. Chacun de ces cinq sens entre pour une fraction dans le luxe. Sept dixièmes, nous avons vu que telle était la part du tact et de la vue ; celle du goût ne doit être évaluée qu'à un dixième. En effet, outre que les jouissances du goût sont essentiellement éventuelles, puisqu'elles peuvent dépendre d'un grain de sel de trop, d'un atome de muscade de moins ou d'une marmite cassée, le goût est soumis à mille hasards ; sa part doit donc être diminuée en raison de son instabilité. Il est encore une autre considération qui confirme ce que j'ai dit. Les mets réputés délicats ne sont pas souvent du goût des riches ; et l'on parle beaucoup en France d'un monsieur fort riche qui avait l'habitude de dîner avec une poule au riz, et qui n'en vivait

pas moins au milieu d'un luxe réellement royal. Qu'est-ce que cela prouverait ? que, sur le luxe, je ne dois pas faire la part du goût. Cela serait vrai, si le bon absolu existait; mais le bon absolu n'existe pas plus que le beau absolu, le vrai absolu, ou tout autre absolutisme. Or, pour celui qui aime la soupe aux choux, la soupe aux choux est de l'ambroisie ; pour celui qui aime la bière, la bière est du nectar : donc, l'absorption du mets le plus grossier peut être une jouissance du goût, une recherche du luxe; donc, j'ai lieu de faire entrer pour quelque chose le goût dans le luxe. Quant à l'odorat, c'est différent ; sa part doit être bien plus considérable. Sans doute, il y a des gens qui n'aiment pas les parfums, mais l'absence d'odeurs est pour eux un parfum. Au lieu d'être chatouillé par une affirmation, leur odorat est chatouillé par une négation. Peu importe, c'est toujours un chatouillement ; aussi, je ne crois pas me tromper en portant à trois vingtièmes la part du luxe. Il reste un vingtième pour l'ouie ; et, en effet, l'assourdissement des sons est pour quelque chose dans le luxe, mais pour si peu de chose, que la plupart des hommes ne s'en doutent pas.

Tact.	6/20
Vue.	8/20
Goût.	2/20
Odorat.	3/20
Ouïe.	1/20
Total. . . .	Luxe.

Voilà donc ce que c'est que le luxe !

Tu vois, mon cher frère, que cela vaut la peine qu'on y pense.

Ertellah ! Ertellah ! ah ! hélas !

Prince HENNONEH.

XIII

Mon cher frère,

Je t'ai dit dans ma dernière lettre un mot auquel tu n'as dû rien comprendre : c'est le mot *glace*. N'écoute pas le missionnaire anglais; il te dira sans doute que la glace est un liquide solidifié par l'action astringente du froid. Il est une autre glace, qui est quelque chose de merveilleux, en ce sens qu'elle a la puissance de doubler les hommes et les choses. Oui, mon cher, d'un elle fait deux, mais deux avec une ressemblance si parfaite, une identité si remarquable, qu'il est impossible de distinguer le produit du

type. Tu ne t'es jamais vu le front, n'est-ce pas? Eh bien, figure-toi qu'au moyen d'une glace, tu aurais pu te voir le front. Ce n'est pas tout : ton front sera reproduit avec ses circonstances, dépendances et signes caractéristiques. Pour ma part, quoique j'aie, au témoignage de tout le monde, un esprit vif et pénétrant, je ne puis rien comprendre à ce fait réellement merveilleux en lui-même. Il n'y a cependant, dit-on, rien de surnaturel dans ce phénomène. Les glaces se fabriquent avec autant de facilité que nous fabriquons le sirop d'igname pour la nuit des noces. On en vend partout; on en fabrique partout, et tout le monde en a. Il faut te dire qu'il y en a de toutes les grandeurs; et j'en ai vu à la plus puissante fabrique du monde civilisé, à Saint-Gobain, qui valaient dix-huit mille francs; et tout à côté, j'en ai vu, et en plus grand nombre, qui ne valaient que quatre sous. De dix-huit mille francs à quatre sous, on pourrait, par franc, sou et centime, graduer la valeur des glaces. On pourrait même en faire qui coûteraient plus de dix-huit mille francs. Du reste, c'est bien simple, le prix varie suivant la grandeur. A tes yeux, les glaces, avec leur puissance de reproduction, ne paraîtront qu'un simple phénomène, une distraction, un amusement. Si tu connaissais la civilisation, tu saurais que les glaces sont des objets d'utilité, et tu vas comprendre pourquoi. En dépit de ses philosophies,

la civilisation est le triomphe des apparences. Tout se fait, se conduit, se gouverne par les apparences; pourvu que les apparences y soient, peu importe le fond. Et je crois que les neveux trouveraient moyen de tuer leurs oncles par un simple serrement de main, que l'impunité leur serait accordée. Grandes et petites, toutes choses sont soumises à la loi des apparences. Tu ne sais pas de quelle importance peut être l'inclinaison d'un chapeau, quelle importance peut avoir la place d'une mèche de cheveux, la longueur de la barbe ou des moustaches, la convenance d'un col ou d'une cravate. Or, mon frère, ici comme chez nous, il n'y a de solide et de fidèle que la matière, et partout je préférerai une arme à une affection. Il n'y a pas de dévouement qui ne se lasse, il n'y a pas de cœur qui ne soit corruptible. Et quand d'un détail important de composition et de toilette, qui n'est pas justiciable des yeux de la victime, peut dépendre quelque chose de grave, il serait imprudent de s'en rapporter à un témoignage qui peut être gagné aux intérêts de la partie adverse; il le fallait pourtant; il le fallut, jusqu'à ce que l'homme eût trouvé ce qu'il cherchait, sans le savoir, un conseiller tout matériel, une impossibilité de corruption. Les glaces sont, avant tout, un objet d'utilité. On en a fait un objet de luxe, une superfluité aux yeux des gens superficiels. D'abord, parce qu'elles coûtent

cher; ensuite, parce qu'elles sont devenues particulièrement chères aux femmes. La protection des femmes leur a nui dans l'esprit des hommes. Je ne crois pas que les hommes soient jaloux des glaces. Cependant, il est des femmes qui aiment bien à se regarder, à se mirer ; et elles sont si jolies, qu'elles seraient excusables d'aimer ce verre, qui est un instant leur image. Mais la jalousie n'est pour rien dans ce manque de respect des hommes à l'endroit des glaces. Les civilisés aiment beaucoup les femmes ; pour elles, on voit les jeunes gens se condamner à une vieillesse prématurée par le mariage ; pour elles, on voit les vieillards faire plus de folies encore que les jeunes gens. Malgré cet amour pour les femmes, malgré cette idolâtrie, je puis le dire, les civilisés considèrent les femmes comme une infériorité. Cet absurde préjugé est consacré par les lois et les usages ; aussi, toutes les affections de la femme sont réputées indignes de l'homme. Le favoritisme dans lequel se trouvaient les glaces auprès de la femme devait nécessairement suffire à les déconsidérer aux yeux de l'homme. Les glaces ne furent plus pour lui que des futilités, des jouets féminins ; et cependant, c'étaient bien réellement des objets d'utilité ; je dirai même, dans certains cas, pour les hommes politiques, par exemple, et pour les femmes qui ont besoin de ne pas paraître chiffonnées aux yeux de monsieur, — je dirai

même des objets de première nécessité. Il est fort peu de personnes qui considèrent les glaces à ce point de vue observateur et réaliste ; il est peu de personnes qui sachent ce que c'est que réfléchir !

Voilà du papier que je perds à sortir du récit que je voulais te faire des aventures déplorables qui me sont arrivées. Je voudrais bien me défaire de cette déplorable manie de toujours excursionner hors de mon sujet ; mais il faudrait complétement changer de caractère pour arriver à ce résultat : car, en tout et pour tout, j'ai toujours péché par la fantaisie, et ma présence au milieu des civilisés en est une flagrante preuve. A propos de fantaisie, j'ai commis ici de singulières méprises. Je voudrais pouvoir me promener sur la tête et m'asseoir sur le nez ; porter un habit voyant comme le soleil, galonné avec des rubans de nuit sans lune ; être coiffé d'un chapeau haut comme une cathédrale (je te dirai ce que c'est) et bruissant comme le tonnerre ; être chaussé de bottes montées sur des mâts de vaisseau de haut bord, avec des semelles de dentelles, crépitantes comme une halle qui croulerait. Voilà ce que j'appelle de la fantaisie. En arrivant à Paris, j'entendis beaucoup parler de la fantaisie et des fantaisistes ; c'est ainsi que s'appellent ceux qui prétendent ne sacrifier qu'à la fantaisie. J'appris que cette fantaisie s'appliquait spécialement à la littéra-

ture. — La littérature, c'est l'ensemble de toutes les balivernes grossoyées par les écrivains publics et autres. — Je demandai tout de suite que l'on me présentât un fantaisiste. En cherchant dans la cité, on finit par trouver, dînant comme un bourgeois ou un provincial, à la Maison-d'Or, un jeune fantaisiste dont le nom ne m'est pas présent à la mémoire. La belle fantaisie que de dîner où l on est bien et où l'on dîne bien ! La belle fantaisie que de s'asseoir au même banquet que tous les crétinismes enrichis ! On n'eut pas de peine à amener le jeune fantaisiste du petit salon de la Maison-d'Or à la table d'hôte de l'hôtel des Princes : les deux cuisines se valent, les deux élégances se compensent. Ce jeune homme avait un chapeau noir fait à la dernière mode; la belle fantaisie que d'avoir un chapeau comme tout le monde ! Il avait un habit noir d'une coupe satisfaisante, et parfaitement semblable à un habit que j'avais vu le matin dans la montre d'un magasin; son pantalon, son gilet, ses bottines, ne portaient la trace d'aucune excentricité. Il avait en tout l'air d'un épicier qui serait jeune et riche. Quant à sa figure, elle n'avait rien de volcanique ; la lèvre supérieure était velue d'un léger duvet, la bouche était rose et souriante, les joues pleines et légèrement colorées, les yeux bleus et doux, le front uni et tranquille, les cheveux blonds et coupés comme tous les coiffeurs les coupent; ses che-

veux étaient frisés, selon lui, par la nature, et, selon la chronique indiscrète, par une nature patentée qui demeure place de la Madeleine. En tout, c'était un fort joli garçon. Il y avait dans son regard beaucoup de tendresse, mais rien de ce qui doit être la fantaisie ; cette fantaisie gigantesque que je sens bouillonner dans mon cerveau, et dont les moindres caprices sont immenses comme la lame qui suffirait à inonder toute une flotte. La conversation du fantaisiste n'eut rien de plus extraordinaire que son extérieur. Il parla de madame Doche, de mesdemoiselles Figeac, Page, etc., comme pourrait le faire un vieil habitué des orchestres du Vaudeville et des Variétés, ex-colonel ou chef d'escadron des hussards ou des grenadiers de la garde royale. Il parla musique comme un classique, et mit le drapeau du romantisme dans sa poche à propos des Funambules. Il va se promener aux Champs-Élysées comme un jeune homme qui poserait pour le respect de tous les vieux usages, et il irait jusqu'au Bois s'il avait chevaux et voitures. Il a besoin d'être assis au spectacle comme un droguiste de la rue des Lombards. Il a peur de se griser et boit comme un sansonnet. Il a des prétentions à la noblesse de naissance. Toute sa fantaisie consiste à assembler des mots cocasses dans des idées drolatiques. Il a encore une autre fantaisie, c'est de concevoir des passions exotiques qui durent

juste autant que la fraîcheur d'une rose. Tous les jeunes gens en font autant. Il a aussi beaucoup de défauts, et entre autres celui de s'obstiner à ne pas payer madame Barthélemy, propriétaire, rue de Clichy, 49; mais qui est-ce qui n'a pas de défauts? Qui est-ce qui n'a pas une madame Barthélemy sur sa route? Tel est Adolphe Gaïffe. — Je viens de me rappeler son nom. — Un prétendu fantaisiste. Il s'habille, il mange, boit, fume, marche et agit comme tout le monde, et il appelle cela être fantaisiste; mais, à ce compte, le premier organe de la fantaisie serait le cours de la Bourse de Chollet ou de Bresson!

Adieu, mon cher frère; bien des baisers à mon Ertellah; souviens-toi que c'est l'amante de ton frère.

Prince Hennoneh.

XIV

Mon cher frère,

Trêve de digressions : cette fois-ci, je te veux raconter mes aventures et pas autre chose. Me voilà en quête d'un logement. Il faisait beau ; je marchai assez longtemps, regardant les femmes que je coudoyais intentionnellement de ci et de là, et lorgnant attentivement celles qui passaient trop loin pour que je les coudoyasse.—Tu trouveras souvent chez moi de ces terminaisons en *asse* ; quelque désagréables qu'elles puissent être à ton oreille, elles ne te seront jamais aussi antipathiques qu'à moi. Mais on est forcé de s'en servir en certains cas : la grammaire le

veut, et on ne discute pas une autorité de cette nature. La grammaire est un mythe; mais c'est par cela même qu'on ne l'a jamais vue qu'elle a plus de puissance. Je t'expliquerai une autre fois cette énigme. Ces terminaisons en *asse* me sont particulièrement fâcheuses. Du reste, elles n'ont rien d'essentiellement français. Toutes les langues, dans des circonstances identiques, ont leur terminaison en *asse;* souvent la consonnance n'est pas la même; mais, pour être différente, elle n'en est pas moins regrettable pour les oreilles.

C'est un grand plaisir dans la rue que de rencontrer des femmes, qu'elles soient vertueuses ou qu'elles ne le soient pas. Il y a deux sortes de femmes vertueuses : les femmes vertueuses de propos délibéré, et les femmes vertueuses sans parti pris. Les femmes vertueuses de propos délibéré ont quelquefois, pour être vertueuses, les motifs les plus excentriques et les moins vertueux par eux-mêmes; ce qui prouve qu'il n'y a rien d'absolu, non, rien, pas même la logique. Ces femmes-là se laissent regarder, elles ont sur les lèvres toute une nichée de sourires agaçants et de regards assurés qui semblent chanter : « J'ai du bon tabac dans ma tabatière, mais ce n'est pas pour ton fichu nez. » Les femmes vertueuses sans parti pris sont vertueuses parce qu'on leur a dit de l'être, et que jamais personne n'a tenté de les convaincre de

l'inutilité de l'observance de cette prescription; ce n'est pas qu'elles ne soient pas jolies, mais c'est que leur heure n'est pas encore venue. Patience! Ces femmes d'une vertu d'attente regardent pour voir si on les regarde, pour s'assurer si elles ont à rougir d'une insulte. Les femmes pas du tout vertueuses sont encore plus amusantes à rencontrer. C'est là qu'il y aurait des variétés à décrire! mais c'est ici que je retomberais plus que jamais dans le péché dont j'ai promis de me corriger, dans la digression. Je t'écrirai plusieurs lettres consacrées spécialement à la dissection des femmes non vertueuses.

Tout en marchant, tout en lorgnant, tout en fumant,—car je fume: il n'y a que les domestiques de bonne maison qui ne fument pas, et je ne voulais point passer aux yeux de ceux que je rencontrais, et surtout des femmes auxquelles je pouvais trouver l'occasion d'offrir mon bras, pour un domestique de bonne maison, — tout en fumant, dis-je, j'arrivai dans une rue assez belle, qu'on appelle la rue Laffitte. A droite, un écriteau jaune frappa mes yeux. Les civilisés logent dans des amas de pierres espacées de façon à former des nids plus ou moins grands, appelés en général pièces, et, en particulier, vestibule, antichambre, salle à manger, salon, bibliothèque, galerie, cabinet, cabinet de toilette, corridor, couloir, cuisine, office, garde-manger, cellier, cave, grenier, écurie, remise, sellerie.

chambre d'amis, lieux à l'anglaise, etc., suivant l'usage auquel elles servent. Les Français habitent toujours des maisons qui ne leur appartiennent pas. Ceux qui possèdent des maisons ne les habitent pas. C'est, je crois, à cause des portiers; et voici comment je m'explique la chose : le portier est le représentant du propriétaire, et le représentant de l'âpreté personnelle au gain; d'où le portier est l'ennemi du locataire, qu'il pressure; mais, pour se mettre à l'abri des rancunes du locataire, il a soin de servir avec férocité les intérêts du propriétaire, qui, de son côté, a besoin de ce policier infime et intime.

Or, si le propriétaire habitait sa maison, vexé comme locataire par son portier, il se verrait obligé de faire cause commune avec ses locataires; et, en déconsidérant son représentant par la répression, en affaiblissant son autorité par la réprimande, en le désarmant de sa force principale, le prestige, il arriverait à se déconsidérer et à s'affaiblir lui-même. Il ne faut pas que l'autorité puisse avoir tort. La femme de César ne doit pas même être soupçonnée, et il faut laver son linge sale en famille. Ce sont là des axiomes de théorie gouvernementale. Lecteurs assidus d'un journal quotidien et politique, les propriétaires n'ignorent pas cette grande vérité.

Chez les civilisés, et surtout en France, les maisons sont composées de plusieurs couches de maisons superposées les unes sur les autres

comme des tranches d'igname, quand nous faisons un tchaô-tai. Peu de Français louent une maison tout entière; les gens riches louent une couche. Pour avertir qu'il y a dans leur maison une ou plusieurs couches à louer, les propriétaires ont l'habitude d'attacher au-dessus de la porte, et quelquefois à l'une des fenêtres de la première couche, de façon à ce qu'il soit complétement invisible, un écriteau annonçant l'appartement à louer. — L'appartement est la couche ou la fraction de couche prédestinée à la location par les décrets du propriétaire. — Les gens qui ont besoin de louer un appartement savent où perchent les écriteaux, et ont soin de marcher dans la rue les yeux complétement tournés vers le ciel, ce qui leur permet de tomber dans le ruisseau : circonstance assez désagréable, car les ruisseaux sont faits aujourd'hui de manière à ce qu'il n'est guère possible d'y tomber sans se casser la jambe ; mais ce n'est rien, quand on pense qu'on ne s'y mouille plus. Il arrive souvent que les propriétaires garnissent leurs appartements de meubles; cela s'appelle des appartements meublés. Les étrangers et les gens qui n'ont pas de meubles font usage de ce mode de location. Pour éviter à ceux qui cherchent la peine de venir demander des renseignements au portier, ou plutôt pour éviter aux portiers la peine de donner des renseignements, il a été tacitement convenu entre

les intéressés que, vu l'impossibilité de lire les écriteaux en raison de la hauteur de leur suspension, les écriteaux pour appartements meublés seraient sur papier jaune, et ceux pour simples appartements sur papier blanc. On a dû s'occuper de savoir pourquoi les portiers avaient choisi la couleur jaune. Quelques-uns prétendent que c'est en raison de la couleur la plus ordinaire des affiches, d'autres disent que le hasard a seul inspiré la décision du conseil des portiers; d'autres, puisant leurs arguments dans la partie physique de la question, mettent en avant la solidité spécifique de la couleur jaune; enfin, d'autres, plus savants et plus profonds, appliquant la méthode philosophique à l'étude de cette question purement de curiosité, sont arrivés, il me semble, à la vérité. Les appartements meublés sont très-commodes pour dépister les recherches d'un mari, et peuvent être, par conséquent, considérés comme terrain de manœuvre réservé aux amours; voilà pourquoi ces épigrammatiques portiers ont décidé que les appartements meublés seraient annoncés sur papier jaune. Ne te paraît-il pas, comme à moi, que c'est là l'explication vraie?

Adieu, cher frère. Mille souvenirs à Ertellah.

Prince Hennoneh.

XV

Mon cher frère,

C'était le premier écriteau jaune que je rencontrais. Tu connais mon caractère : je ne ferais pas dix pas pour une chose utile, mais j'en ferais cent pour une futilité. Aussi je me reprochais déjà d'avoir tant marché pour chercher un appartement. J'entrai donc dans la maison à l'écriteau, avec la ferme intention de ne pas aller plus loin.

Déjà, dans mes lettres, je t'ai parlé des portiers, mais jamais je ne t'ai dit ce que c'était qu'un portier.

Le portier est toujours âgé de cinquante ans;

à l'état civil il peut bien avoir plus ou moins, mais pour le public il n'a jamais que cet âge. Il est gras ou maigre, plus souvent maigre que gras. Il a les cheveux gris, mais ce fait tient à son âge. Il porte quelquefois des lunettes; le plus souvent il n'en porte pas. Le matin, il aime à boire la goutte et à réitérer fréquemment dans la journée, tantôt pour faire, tantôt pour rendre une politesse; tantôt avec le domestique, tantôt avec le locataire familier par position, et souvent pour les besoins de la cause; tantôt chez le marchand de vin, tantôt chez l'épicier; mais il ne se grise que rarement, et, quand il est gris, il dort jusqu'à ce qu'il soit dégrisé; quand il est dégrisé, il se relève, demande une soupe à l'oignon, et, tandis qu'elle se fait, il va prendre un petit verre, parce qu'il a l'estomac fatigué. Le portier a toujours une femme, à moins qu'il ne soit veuf depuis huit jours, et, en ce cas, il aurait une femme de ménage. Le portier est marié par nécessité, car, sans cette condition, son métier serait impraticable. Voici, en effet, en quoi consiste l'état de portier. Je t'ai dit que les maisons se composaient de plusieurs couches ou appartements. Pour arriver à chacune de ces couches, on dispose d'une manière assez ingénieuse des plans inclinés qui servent à communiquer d'une couche à l'autre. Un escalier, — c'est ainsi que s'appellent ces combinaisons de plans inclinés, — est un lieu de passage d'au-

tant plus fréquenté que la maison est plus grande, et par conséquent il exige un entretien très-minutieux pour rester dans des conditions de propreté, d'élégance et de luxe. Le portier est chargé de nettoyer l'escalier; il est aussi chargé de balayer la cour, de recevoir les loyers, de montrer les appartements, de rendre dans la maison tous les services possibles, de faire les commissions du propriétaire, et en même temps de résider dans une cage généralement infecte et close, appelée *loge* dans le langage usuel. Là il est obligé de se tenir pour recevoir les lettres, répondre à tous ceux qui lui demandent des renseignements sur ses locataires, demander à tous ceux qui entrent où ils vont, épier M. un tel et madame une telle, et causer avec les allants et les venants, avec les passants si les passants voulaient causer. Voilà en quoi consistent les fonctions du portier. Le portier a aussi pour spécialité de représenter le propriétaire, d'empêcher que l'on ne joue du cor de chasse après minuit, et que l'on ne déménage sans payer les loyers. C'est déjà un motif pour qu'il soit haï de tout le monde. De plus, il a le privilége exclusif de toutes les commissions désagréables et de la poursuite des chiens et des chats.

Le portier est la bête noire des locataires et des voleurs. Un fait remarquable, c'est que le portier est surtout et particulièrement haï de

ceux qui n'ont point d'habitation, ou qui habitent des maisons sans portiers. Il est d'usage dans un certain monde de tourner le portier en ridicule, d'en faire le bouc émissaire de toutes les plaisanteries et de toutes les charges. Et cependant, jeunes gens, qui est-ce qui vous défend contre vos créanciers? Le portier. Que d'heures tranquilles vous lui devez, et la belle somme que cela ferait si vous le payiez comme un cocher de fiacre! Outre qu'elle n'est pas neuve, la charge du portier est stupide. Il n'est pas de fonctions aussi graves que les siennes, et il n'est pas de corporation qui fournisse moins de criminels que celle des portiers. Quel éloge plus flatteur pourrait-on faire de la moralité de cette fraction de la population? Et cependant que ne peut un portier? Avec son inquisition nécessaire et son tout-puissant cordon, que ne peut un portier? Il est au fait des habitudes, des manies, des moindres détails de la vie, des ressources, des entrées, des sorties de ses locataires; il connaît le faible de telle ou telle serrure: voler, assassiner, tout lui est possible; honneur à ceux qui ne cèdent point à de pareilles tentations! Bien des honnêtes gens n'agiraient peut-être pas ainsi, s'ils avaient de telles facilités. Il n'y a pas de portier qui ne mérite par cela même le prix Monthyon; car il n'est pas de portier qui n'ait pu faire sa fortune par le crime, et avec quatre-vingt dix-neuf pour cent de chan-

ces d'impunité. Du reste, fort à la mode pendant un certain temps, le mépris du portier n'est plus porté que parmi les artistes ou les amis des artistes, qui tiennent à s'encanailler de tous les préjugés de leurs amis. Entre les portiers et les artistes, c'est une guerre effroyable, qui ne s'arrêtera que quand la galerie n'applaudira plus, et surtout quand les artistes auront de quoi payer leurs termes, quand ils n'oublieront plus de rembourser leurs lettres et autres menues babioles que le portier est tenu d'avancer. Entre les artistes et les portiers, la question est toute personnelle. Les artistes se vengent des régularités arithmétiques du portier par des quolibets et des mystifications. Le portier, plus humain, est toujours disposé à rendre le bien pour le mal. Et pour peu qu'on lui solde sa note, il ne demande pas mieux que de la recommencer.

Le portier se lève matin et se couche tard, et il est fréquemment réveillé dans la nuit par des locataires attardés.

Le portier peut avoir un état, car rarement les émoluments de sa porte lui suffiraient à lui et à sa femme. Du reste, cela varie suivant les quartiers et les maisons. Il est de vastes maisons où les fonctions de portier sont une espèce d'intendance ; dans ces maisons-là, le portier ne pourrait pas enfiler trois perles dans la journée. Il en est aussi dans les quartiers neufs, où l'on ne permet pas au concierge d'exercer un état.

Il est vrai que l'état généralement exercé par les portiers n'a rien de gracieux : ils sont savetiers ou tailleurs, c'est-à-dire qu'ils raccommodent les chaussures et les habits, deux professions qui traînent habituellement la guenille.

Adieu, mon cher frère. Je n'ai pas le temps de t'en écrire davantage. Que devient Ertellah ?

Prince Hennoneh.

XVI

Mon cher frère,

Je ne t'ai pas fini la psychologie du portier. Je continue, car ce sujet en vaut bien un autre.

Le portier n'est pas voleur ; hors celle-là, il n'est dans son cœur aucune espèce de probité. Maris qui trompent leurs femmes, femmes qui trompent leurs maris, enfants qui trompent leurs parents, domestiques qui trompent leurs maîtres, amants qui trompent leurs maîtresses, maîtresses qui trompent leurs amants, tous les genres de tromperie, quand ils ont l'amour pour prétexte, sont sûrs de trouver auprès

de lui aide et protection ; et, ce qu'il y a de merveilleux, la plus inébranlable discrétion, la chose la plus difficile à obtenir, surtout d'un portier.

En général, le portier a été militaire, et il a rapporté du régiment un chauvinisme dans les idées qui s'entretient quotidiennement chez le marchand de vin. En politique, le portier pense juste comme le journal d'un de ses locataires, celui qui a le plus long feuilleton, — ou le *Charivari*, quand le *Charivari* est reçu par hasard dans la maison. — Le portier sait par cœur les discours de M. Odilon Barrot, et il a souscrit à une édition populaire de l'*Histoire de France* d'Anquetil. Il professe la plus grande haine pour Abd-el-Kader, et le plus profond mépris pour le gouvernement anglais. Il traite l'empereur de Russie, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche de caporaux d'ordinaire. Il est persuadé que la France est une grande araignée qui n'a qu'à s'étirer les pattes pour gober le monde. Il a toutes sortes d'idées bouffonnes sur le choléra, sur les pommes de terre que l'on fait frire dans de la graisse de pendu, sur la teinture des Gobelins que l'on extrait des condamnés à mort, sur le maniement des fonds publics, sur les appointements des sergents de ville et les appétits des gendarmes ; il soupçonne tout et tous, mais il croit pour le lait falsifié qu'il achète au coin de la rue. Il prétend que la

vaccine a été inventée par les Anglais pour dépeupler la France ; il a peur des courants d'air et du brouillard le matin. Il prétend que l'on guérit de la fièvre avec du café, et du rhume avec du punch. Il assure que l'eau-de-vie est la santé du corps, et il a bien d'autres lubies médicales et hygiéniques. On peut même dire qu'il n'a que des lubies. Il est incapable d'avoir une idée juste, une opinion raisonnable.

La portière a précisément des opinions contraires à celles du portier. Elle a les mêmes instincts que ceux de son mari, et, avant tout, cet instinct particulier aux individus mi-partis aisés de la classe populaire : la gourmandise tempérée par l'intérêt; — l'intérêt surexcité par la cupidité. La portière croit que le café au lait creuse ; mais elle a mauvaise opinion du petit verre, car elle n'en boit que dans le cas d'extrême vieillesse ou d'infinie dégradation. Elle ne croit guère en Dieu, mais elle croit beaucoup aux saints. Elle est hargneuse, bruyante et colère ; aussi son mari la bat souvent, mais elle s'en venge lorsqu'il est affaissé sous le poids de ses libations. Complaisante et serviable à tant la complaisance et le service, elle entreprend à des prix modérés la réussite des amours, et ne craint pas de joindre les paroles aux actes quand l'objectif est rebelle au subjectif. Elle a des arguments d'une étrange

puissance, mais d'un cynisme révoltant. Peu soucieuse des serments qu'elle a faits jadis par-devant M. le maire, elle n'a pas le moindre respect pour son mari, qu'elle traite publiquement d'ivrogne. Il est vrai que son mari ne la traite pas mieux, et qu'il va jusqu'à sacrifier sur le comptoir du marchand de vin cette partie de leur réputation qui est le bien le plus cher aux femmes. Ennemis jurés, le portier et la portière ne se réconcilient que pour le plus grand tourment des locataires; leur querelle recommence quand il s'agit de partager le produit de la vexation. La portière a lu ***Monte-Christo***, les ***Mousquetaires*** et le ***Juif Errant***. Elle attribue ces trois romans à M. Scribe, qui lui paraît le plus grand écrivain possible. C'est, en effet, le seul qu'elle comprenne. En général, elle est sale ou, sinon sale, du moins d'une propreté peu rigoureuse. Elle a les cheveux gris, descendus sur les joues en forme de tire-bouchon. Cette décoration ne suffit pas à l'embellir ; elle met un bonnet rose. Il n'y a que les portières de monuments publics qui se permettent le chapeau. La portière est gourmande et friande en même temps ; elle aime les petites ordures, les rognons sautés, les cervelles de veau et autres infamies. Rarement la portière a des enfants. Cuisinière, et fille garantie par M. le maire jusqu'à un âge raisonnable, elle avait amassé quelques économies, lorsqu'elle eut la bêtise

d'écouter les discours d'un ex-soldat de l'armée d'Afrique, chassé de son corps, qui, une fois devenu son mari, a mangé tout ce qu'elle avait, en parlant beaucoup d'honneur et en se conduisant comme un gredin qu'il était, le brave soudard! Si la portière avait des enfants, ils seraient laids, sales, désagréables et bruyants, tous les défauts de leur mère unis à ceux de leur père.

Mais il faut que je sorte, j'ai un rendez-vous très-pressé.

Tout à toi,

Prince Hennoneh.

P. S. — Ah! Ertellah!

XVII

Mon cher frère,

Quelle est la plus belle couleur? Le vert, n'est-ce pas? le vert, la couleur des feuilles et des herbes. Sur la palette de l'infini, la création avait à choisir les couleurs de sa toilette ; elle a préféré le vert : donc le vert est la plus belle couleur. Sa délicatesse et sa fragilité, d'ailleurs, prouveraient encore en sa faveur ; car si le vert ne peut supporter la lumière, c'est que la création n'a pas voulu que son favori pût servir de réflecteur aux rayons des quinquets, rivaux de son soleil. Dans la décomposition du vert par la lumière, il est encore un autre enseignement :

c'est que, si la nuit le vert quitte la terre et se fait remplacer par le bleu, c'est pour aller colorer les mondes de l'infini. Les Français ne comprennent pas cette suprématie du vert; chez eux, le vert est une couleur honnie : c'est celle des eaux stagnantes et des corruptions; comme si cette circonstance, que presque toutes choses sont amenées, par la décomposition, à la couleur verte, n'était pas une preuve que le vert est la couleur première, le roi des couleurs. Pour en revenir aux civilisés, ils ont le vert en grand mépris. Dire d'un monsieur qu'il porte des lunettes vertes, c'est lui ôter toute possibilité de se marier. Les femmes tiennent énormément à ce que leurs maris n'aient pas de lunettes vertes. Un amant pourvu de lunettes vertes serait à mettre sous cloche, comme rareté. Dire d'une femme qu'elle est verte est également peu flatteur. Et cependant, pour une femme, quoi de plus flatteur que de ressembler à un lis, à une violette ou à toute autre fleur? et depuis quand les fleurs ne s'épanouissent-elles pas sur un fond vert? Ce n'était pas tout que d'insulter le vert d'une manière négative, les Français en sont arrivés à faire au vert des injures affirmatives. C'est, selon eux, la plus malpropre des couleurs. Comme les habitations sont très-compliquées, il y a des gens qui font profession de dire aux ouvriers : «Tel bois doit être placé là et telle pierre ici.» On les appelle archi-

tectes. Le talent d'un architecte ne consiste ni dans l'élégance de la construction, ni dans la plus grande économie possible de matériaux et de main-d'œuvre. L'architecture est l'art des encoignures. Étant donné un alignement, sans déranger d'une ligne cet alignement, sans rentrer ni sortir, multiplier les coins le long de la façade d'une maison, voilà ce que propriétaires, locataires et passants demandent à l'architecte. Plus un architecte peut faire de coins, plus il acquiert de réputation. Tu te demandes pourquoi faire ces petits coins ? Je conçois ta curiosité ; je ne te la reproche pas, puisque c'est moi qui l'ai surexcitée; mais je suis bien embarrassé pour la satisfaire. Le Français éprouve souvent des besoins naturels, mais exigeants. Ces petits coins sont des espèces de cellules de repos, dont la jouissance gratuite est accordée au public. Eh bien, ce sont ces encoignures que les Français couvrent d'un revêtement peint en vert ! Et ce n'est point hasard ou caprice ! tous ces petits coins sont peints en vert, tous sans exception. Je sais bien que l'on pourrait dire qu'en donnant à ces sortes de retraits un revêtement peint en vert, les Français ont voulu compenser par les plaisirs de la vue les souffrances de l'odorat, et rendre ainsi au vert un hommage éclatant.

Je connais assez les habitants de Paris pour ne les pas croire capables de cette prévision et

de ce raisonnement. Dans les choses de la vie, les civilisés ne procèdent jamais par les contrastes; et je le dis avec l'orgueil d'un sauvage qui se voit supérieur à la civilisation, les civilisés ne procèdent en rien ni pour rien : ils agissent, mais ils ne procèdent pas, car ils n'ont ni législation, ni gendarmerie intérieure; je m'explique: ni règle de conduite, ni examen de conscience. Le meilleur principe est de n'en pas avoir du tout. Par législation, j'entends un but; par gendarmerie, une logique. Je dis une logique, et non pas la logique; car une logique, quelle qu'elle soit, vaut toujours mieux que rien, et une logique fausse n'est, après tout, qu'un demi-mal.

Ces petits coins dont je t'ai parlé sont très-fréquentés par le meilleur monde: on y voit établis tour à tour et le prince et le portefaix, et le gentleman et le poëte misérable; il y en a en face de la Maison-d'Or et à la porte des plus infimes cabarets. Il n'y a que les enfants qui n'en usent pas: ils préfèrent ne pas aller plus loin qu'eux-mêmes et cherchent à se faire un bain dans leur pantalon. Les femmes seules n'ont pas le droit d'y aller. Il n'en est pas pour elles d'une autre ordonnance. La femme est sacrée corps glorieux par le préjugé.

Ce n'est pas pour leur agrément particulier que les propriétaires font la dépense de ces enfoncements; ce n'est pas non plus pour celui

de leurs locataires, ni pour celui des passants; c'est par nécessité : c'est pour sauver la façade tout entière d'injures nauséabondes qu'ils en cuirassent certaines parties et les soumettent aux désirs des passants. Encore leur est-il très-difficile d'obtenir que l'on se contente du coin peint en vert. Il y a des gens assez bizarres pour prétendre que la vue du vert les paralyse, et pour aller transporter leurs besoins là où il n'est pas permis, recherchant de préférence tout ce qui peut passer pour une encoignure. Aussi, pourquoi ne pas peindre ces endroits sacrés en couleurs différentes? Celui que le vert agacerait irait voir du blanc ou du rose, et tout le monde y gagnerait, car quelquefois on aurait, en outre, le plaisir de la surprise et en moins le fastidieux dégoût d'une monotonie qui tue l'inspiration.

Adieu, mon cher frère.

Tout à toi.

Prince Hennoneh.

Embrasse mille fois Ertellah!

XVIII

Mon cher frère,

J'avais bien remarqué que les deux côtés de la porte cochère se découpaient en deux coins d'un usage bien facile à deviner ; mais une telle considération n'était pas de nature à m'empêcher d'entrer dans la maison. Je ne t'ai pas dit ce que c'était qu'une porte cochère. Il me souvient de t'avoir expliqué l'usage et la convenance de la voiture. La porte cochère est le complément de la voiture. C'est, dans la façade de la maison, une baie assez large et assez

haute pour que hommes, chevaux, voitures, tout puisse y passer l'un portant l'autre. Toutes les maisons n'ont pas de porte cochère. Il n'y a que les maisons favorisées d'une cour qui jouissent de l'avantage d'une porte cochère. Une cour est un espace généralement fort étroit, resserré entre les divers corps de bâtiment qui font la maison. Une cour sert aussi de prétexte à l'ouverture de fenêtres destinées, dans l'intention de l'architecte, à donner du jour aux pièces qui ne sauraient en puiser ailleurs; mais ne faisant, en réalité, que livrer passage aux puanteurs qui s'échappent de ce foyer d'infection. Les maisons pourvues de cour sont très-incommodes, mais les maisons qui n'en ont pas le sont encore davantage. Les escaliers, dans ces dernières maisons, sont toujours construits dans les ténèbres les plus épaisses. On n'y voit que pendant la nuit, parce qu'alors on les éclaire; mais on n'a pas le bon sens de les éclairer pendant les heures de jour. Les propriétaires disent, selon le texte d'un célèbre saltimbanque : « Il doit y faire jour. » Et cependant, un escalier, étant très-dangereux à monter et à descendre, devrait être aussi clair que l'intérieur d'une lanterne allumée.

Dans beaucoup de maisons, la porte cochère est une voûte sous laquelle s'ouvre l'escalier. On peut ainsi descendre de voiture à pied sec. Cela est si simple, que l'on croit tout d'abord

que c'est une disposition générale. Nullement. Une preuve de la stupidité des civilisés : une voiture est faite pour se transporter à pied sec et sans fatigue d'un endroit à un autre. La voiture ne répond pas du tout à cette demande ; très-souvent il faut se mouiller les pieds et la tête pour monter en voiture. Dans beaucoup de maisons, les propriétaires ne veulent pas laisser entrer les voitures, de peur d'abîmer le pavé de leurs cours. Or ces pavés sont du simple grès, la chose la plus commune et la moins luxueuse possible. Enfin, la partie du trajet la plus difficile, la plus ennuyeuse et la plus fatigante, la montée et la descente de l'escalier, le civilisé est obligé de la faire avec le secours de ses seules jambes. Et voilà ce que c'est que la civilisation ! Nous autres Victoriens, nous nous faisons porter jusqu'à notre natte. Voilà la vraie civilisation !

Pour en revenir à moi, je franchis donc la porte cochère et j'arrivai devant la loge du portier. On appelle loge un espace fort petit dans lequel il n'y a ni air ni lumière. Ces sortes de trous sont pratiqués par tous les architectes à l'intention des portiers. Dès qu'on devient portier, on acquiert la faculté de vivre ainsi dans la privation de ce qui fait la vie des autres hommes.

La portière lisait une pièce de M. Émile Au-

gier, un poëte assez célèbre comme n'étant pas poëte, et le portier lisait le *Constitutionnel*.

— Vous avez un appartement garni à louer? demandai-je.

Le portier et la portière regardèrent mon ventre; puis la portière me répondit :

— Oui, monsieur.

Si j'avais eu un gros ventre, la portière aurait répondu : « Non. » Et voici pourquoi : il est de notoriété publique que les hommes à gros ventre éprouvent tous le désir le plus ardent de de se débarrasser de cette obésité superflue. Or le meilleur remède contre l'obésité est un exercice pénible et fatigant. Quel plus pénible et plus fatigant exercice que de monter et de descendre des escaliers? Les hommes gros se condamnent donc à monter et à descendre un certain nombre d'escaliers par jour. Mais comme il serait ennuyeux et monotone de descendre toujours le même escalier, pour varier leurs plaisirs, ils vont voir des appartements qu'ils ne louent jamais, et se procurent ainsi la faculté de descendre et de monter un nombre indéfini d'escaliers. Aussi, les portiers bien appris se défient énormément des hommes gros. Mais l'homme gros est, en général, tenace et chef de division quelque part, et souvent, avec la menace du propriétaire, il force le portier dans ses extrêmes retranchements. Du reste,

les hommes gros ne sont pas les seuls qui se livrent à cette manœuvre. Le même exercice est également pratiqué par les employés de toutes les administrations, excepté ceux des maisons Bonnard et Bidault, qui courent comme des chats maigres. Mais tous les autres employés sont contraints à l'inspection des appartements par la nécessité de faire beaucoup d'exercice en peu de temps. Il y en a qui sont si pressés, qu'au sortir de leur administration ils entrent dans la première maison venue et demandent à voir des appartements louables dans trois, six ou neuf ans. Une fois, il m'est arrivé, à cinq heures du soir, dans la rue Lepelletier, de rencontrer vingt-trois employés appartenant aux diverses maisons de banque des environs, qui, sans s'être donné rendez-vous, se trouvaient tous là pour voir la même chose, une petite mansarde située au sixième. Plus la location est élevée dans les airs, plus l'amateur est content : il dédaigne les rez-de-chaussée, ne fait les entre-sols qu'avec cave, et ne pratique les premiers que pour se mettre en appétit.

Je demandai à voir l'appartement en question. La portière prit les clefs et gagna l'escalier. Le mari lisait toujours le *Constitutionnel*. Il est à remarquer que, parmi les gens à cordon, le mari fait toujours le moins possible et expose, sans la moindre vergogne, sa femme aux séductions d'un étranger, qui peut être ai-

mable, illustre et galant, trois qualités faites pour réussir.

Adieu, cher frère,

Tout à toi.

Prince Hennoneu.

Embrasse Ertellah pour moi.

XIX

Mon cher frère,

Après une ascension qui me parut d'autant plus longue que la société de ma compagne n'avait aucun de ces agréments qui font trouver le temps court, nous nous arrêtâmes.

La portière prit une clef, l'introduisit dans une serrure, m'ouvrit une porte : c'était un trou noir : « Attendez, dit-elle, que je donne du jour. » Elle ouvrit une fenêtre qui donnait sur l'escalier, — car c'est une habitude des civilisés que de toujours prendre à ceux qui ont besoin. Ce trou resta noir. « C'est l'antichambre, » dit-elle avec un certain orgueil. Il n'y avait aucune

espèce de meubles, et, de fait, il eût été difficile d'en mettre : l'espace était si restreint, que l'on ne pouvait fermer la porte qu'en entrant dans une autre pièce.

La portière ouvrit l'autre pièce ; elle était splendidement éclairée par une fenêtre. Sur la cheminée, il y avait une pendule d'albâtre et deux vases garnis de fleurs en papier. La pendule d'albâtre et les deux vases garnis de fleurs en papier sont les signes extrêmes de la plus grande misère possible ; les gens qui meurent de faim et qui n'ont ni feu ni lieu ont toujours une pendule d'albâtre et deux vases garnis de fleurs en papier ; il y avait aussi deux flambeaux en verre. Les flambeaux en verre sont un des trucs favoris des gens qui font le commerce d'appartements garnis, et voici comment : le flambeau en verre n'existe pas dans le commerce ; les loueurs en garni en font faire tout exprès pour eux ; or, il est impossible qu'on ne casse pas un flambeau en verre, d'où il résulte que, se trouvant dans l'impossibilité de remplacer le flambeau cassé, le locataire est obligé d'en passer par les exigences du locateur, et de lui payer un prix fabuleux, à titre de curiosité, une malpropreté dont la valeur réelle est de neuf sous ; sans ces moyens-là, les gens qui louent en garni ne pourraient jamais s'y retrouver. Il y avait encore une lampe sur la cheminée ; la lampe est aussi un

engin d'extorsion : elle a toujours une petite fissure, l'huile coule, tache, et c'est encore un objet à remplacer. Tous les meubles qui se trouvent dans les appartements garnis n'existent que dans des maisons spéciales qui se cachent du public ; il est toujours impossible de les remplacer exactement : en sorte qu'il s'en faut rapporter à l'estimation du locateur. Par terre, il y avait un tapis fond vert à fleurs bleues. Quand on prend l'appartement, l'inventaire attribue toujours cinquante-trois taches au tapis; quand on le quitte, il y en a toujours quatre-vingt-sept, sans compter celles que l'on peut avoir fait soi-même : c'est un tapis à payer. La cheminée est toujours écornée, mais le coin est rétabli avec de la colle forte ; la chaleur fait tomber le coin : c'est une cheminée à payer. L'intérieur de la cheminée est à la prussienne; au lieu d'être en fer, la chaîne qui tient la trappe est en laiton : c'est tous les jours trois francs à donner au fumiste. Il y a une remise pour le propriétaire. Il y a dans les coins des porte-pincettes ; mais au lieu d'être fixés dans du plâtre, ils sont fixés dans du beurre rance ; dès que l'on y touche, ils tombent : une dégradation à payer.

Au milieu de la chambre était une table couverte d'un tapis, soutenue par trois colonnes ornées de chapiteaux en cuivre. Le dessus de la table était en marbre. Quand on

s'en va, le locateur a soin de soulever le tapis, ce que vous n'avez pas eu la précaution de faire, et de vous montrer que vous avez brisé le marbre : ce sont des marbres qui font toujours exprès d'avoir une fente au milieu. Il manque aussi une bonne moitié des ornements en cuivre; mais ces absences sont masquées par de la poussière. Quand le locataire s'en va, on a le soin d'essuyer et de lui démontrer qu'il a pris les ornements en cuivre, style impérial, introuvable chez les marchands de meubles. Ce tapis porte plusieurs taches, qui se trouvent toujours avoir multiplié. En face la table, un canapé. Ce canapé a toujours un pied peu solidement recollé. Quand on a l'imprudence de s'y asseoir, le pied se détache, et l'on tombe, toujours en dégradant le meuble; bien heureux quand une hôtesse perfide n'a pas mis en face du canapé deux jardinières agrestes, qui se trouvent entraînées et démantibulées dans la chute : deux raretés qui ont toujours une valeur considérable. On trouve même des hôtes qui disent : « C'était un souvenir ! » et qui, en sus de l'objet, se font escompter leurs regrets. Outre le canapé, il y avait encore des fauteuils et des chaises en drap lie-de-vin. Couleur et étoffe sont également fabriquées à l'intention des loueurs en garni, attendu qu'il n'est pas une personne dans le monde qui voulût pour son usage personnel de l'étoffe et de la couleur. Chaises et fau-

teuils sont soumis aux mêmes pratiques secrètes que le canapé; mais, au lieu d'être sapés par en bas, les fauteuils et les chaises sont souvent respectés comme solidité jusqu'à la plate-forme, et ne deviennent insidieux qu'en leurs dossiers et accotoirs. Il y avait à la fenêtre des rideaux de damas de laine rouge excessivement étriqués. Comme le mur était fort mince, un porte-rideaux soutenait la garniture à distance, afin de paraître donner du jeu à la fenêtre. C'était encore un secret du métier, que ces rideaux, cette fenêtre et ce porte-rideaux : les rideaux sont de larges morceaux d'étoffe que l'on tend devant les fenêtres pour intercepter le jour; les rideaux ont été inventés par les gens qui avaient des fenêtres inutiles; les rideaux sont souvent un moyen de faire croire à un jour qui ne pourrait pas se montrer. Les fenêtres, en s'ouvrant, décrivent une demi-circonférence, elles ne peuvent se mouvoir que dans un espace aussi large qu'elles; or il arrive dans les appartements garnis que les rideaux étant trop rapprochés de la fenêtre, la fenêtre les tend et les déchire. Et c'est ainsi que l'on fait payer les rideaux au locataire. La chambre à coucher était meublée dans le même goût et peuplée des mêmes siéges. Quand on prend un appartement garni et qu'on veut faire une bonne affaire, il faut n'avoir ni la volonté ni le pouvoir de payer; auquel cas on peut

prendre toute espèce de libertés avec les flambeaux de cristal, les ornements en cuivre et les canapés en drap lie-de-vin.

Adieu, cher frère.

Tout à toi.

Prince HENNONEH.

XX

Mon cher frère,

C'était dans un petit salon, coquettement tendu de perse bleue et blanche. Les chiens, Black et Lili, fourrageaient sur les canapés et sur les fauteuils. Les accords du piano s'éveillaient sous les doigts de Charles. Jules et Edmond fumaient de blonds cazadorès, les pieds sur un tapis, les yeux dans l'espace. C'étaient trois jeunes gens que j'avais rencontrés à la Maison-d'Or, et qui avaient été assez obligeants pour traduire à l'oreille du garçon les barbarismes anglo-barbares que je vomissais impudemment.

Le garçon, voilà un mot qui, pour toi, cher frère, a besoin d'une glose. Il y a des endroits en France où, comme je te l'ai déjà dit, des messieurs à gros ventre et à lunettes montent une ou plusieurs fois par semaine sur des tabourets pour enseigner la philosophie, — la science des hommes et des choses. — Ces gens-là sont payés par le gouvernement et fort respectés de leur portière. Ils s'appellent professeurs de philosophie ; mais ce titre n'empêche pas le professeur d'avoir des envies quand il passe devant l'étalage d'un marchand de comestibles, de regretter ses vingt ans quand il rencontre une jeune et jolie fille, de boire à petits coups le vin qu'il trouve bon, et de brandir sa canne avec fureur si, dans la rue, les gamins tendent des embûches à sa perruque ou à ses jambes branlantes. Eh bien, il est des hommes qui ne sont pas payés par le gouvernement, qui ne sont respectés de personne, qui ne s'appellent point professeurs de philosophie, qui ont de naturelles et simples apparences, et qui n'ont jamais passé sur les bancs d'une école, voilà ce qu'ils ne sont pas. Voici ce qu'ils sont : ils vivent au milieu des plus exquises perfections de l'art culinaire, et jamais ils n'ont même appétit d'une crevette ; au parfum des ragoûts et des sauces, ils ont mêmes narines qu'au fumet des eaux de vaisselle ; ils voient couler les vins les plus fins, les liqueurs les plus odorantes, sans avoir soif du

moindre petit verre ; sous leurs yeux se jouent les plus enivrantes lubricités : ils n'ont pas même l'air de comprendre. Le premier venu les tutoie, les raille, les injurie, et ils ne répondent que par des services et des politesses. Ces hommes, ces vrais et pratiques philosophes, ce sont les garçons de restaurant. Il semble que ces gens, toujours en contact avec l'argent et ses débauches, le doivent prendre en aversion. Du tout ! tranquilles, économes et pacifiques, ils ne s'occupent jamais des théories sociales, égalitaires et humanitaires. Qu'est-ce que la jalousie pour un homme qui a su vaincre ses sens? Qui peut le plus ne peut-il le moins ?

Mais toutes ces vertus ne donnent pas aux garçons la faculté d'entendre les langues étrangères : il est bien une pantomime fort expressive, cependant je n'en avais pas moins été charmé de rencontrer les trois jeunes gens qui avaient bien voulu venir à mon secours et suppléer mes insuffisances par la connaissance qu'ils avaient des dialectes de l'archipel océanique. Et puis, ils m'avaient gracieusement offert de se mettre à ma disposition pour tout ce dont je pourrais avoir besoin. Ne va pas croire que ce fût dans le but de m'obliger : tous trois étaient mus par un sentiment d'intérêt personnel ; tous trois voulaient m'exploiter, mais chacun à sa façon. Jules voulait faire mon portrait pour l'envoyer à ce qu'on appelle l'Exposition, Ed-

mond voulait m'extraire des renseignements sur la Victorie pour publier une légende victorienne ; quant à Charles, propriétaire et éditeur de journaux, il aurait voulu me faire faire mes mémoires.

Je n'avais pas encore deviné les projets intéressés de mes nouvelles connaissances, et, ne voulant pas me lancer témérairement dans une affaire dont je ne pouvais calculer les suites, j'allai consulter mes trois amis sur ma location de la rue Laffitte. Lorsque j'eus dit le quartier, la latitude et le prix, chacun trouva que j'avais parfaitement fait : Jules pensa qu'à un sixième on aurait un beau jour pour faire un portrait ; Edmond se disait que, logé au sixième, j'aimerais à ne descendre et à ne remonter qu'une fois par jour, et qu'alors il ne serait pas difficile de me tenir des soirées en face d'une choppe, sous prétexte de boire, et en réalité pour conter des traditions de mon pays ; quant à Charles, il se flattait que j'allais faire de grandes dépenses qui me réduiraient à lui donner à la fois mes mémoires, comme grand personnage, et mes services, comme garçon de bureau. On me dit donc que j'avais fait une affaire d'or. Et je m'empressai d'aller définitivement arrêter mon logement et annoncer à ma portière que je viendrais le soir même en prendre possession. Le portier daigna se déranger et me dire que si je n'avais personne pour faire mon ménage, il se-

rait trop heureux que je voulusse bien le charger de ce soin. J'acceptai.

— Et le denier à Dieu? me dit l'homme au cordon.

— Le denier à Dieu? repris-je, eh bien, chargez-vous-en aussi.

L'homme me regarda, la femme aussi.

— Mais, monsieur, c'est l'usage...

— Je le sais bien, continuai-je; seulement, comme je n'aime pas les embarras, je vous prie de le faire pour moi.

— Mais, monsieur, c'est dix francs que vous me devez pour votre bienvenue.

— Ah! fort bien. Et je payai.

Chez les civilisés, mon cher ami, il est un singulier usage : c'est de donner beaucoup à des gens auxquels on ne doit rien, et de payer rarement ceux auxquels on doit quelque chose. Etrange bizarrerie, qui ne te doit pas, du reste, étonner, après ce que je t'ai dit de leur folie. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les gens qui n'ont jamais d'argent pour payer ce qu'ils doivent en ont toujours pour payer ce qu'ils ne doivent pas. La civilisation devrait être la simplification de la vie; c'en est, tout au contraire, la complication. Le barbare est l'homme; le civilisé est l'enfant. Comme l'enfant, il prend toujours le chemin des écoliers. Et cependant, cette vie de rouages, d'engrenages, de courroies et de leviers ne manque pas d'un certain charme.

On s'y attache comme à un obstacle que l'on veut vaincre, et l'on finit par l'aimer. Le mécanisme de la vie des civilisés est assez remarquable pour que je te l'explique. Les civilisés sont divisés par peuples. Ces peuples sont les hommes qui habitent une étendue de pays comprise entre certains fleuves ou certaines montagnes, et quelquefois entre rien du tout. Le rien du tout est la limite de convenance. Dans ces étendues de pays, il y a des villes ; et chez chaque peuple une ville plus grande que les autres. On l'appelle la capitale ; c'est là que réside le gouvernement. Dans chacune de ces capitales, il y a un vaste établissement où, jour et nuit, un grand nombre d'hommes et de machines sont occupés à frapper la vie du peuple : cet établissement, c'est la monnaie ; cette vie, c'est l'or et l'argent. Il y a des établissements de cette nature tenus par les particuliers ; on les appelle des banques. Les banques viennent faire à la monnaie leur provision de vie, et, quand elles l'ont épuisée, elles la renouvellent. Voilà le mécanisme de la vie des civilisés.

Adieu, cher frère.

Mille baisers à mon Ertellah.

Prince HENNONEH.

XXI

Mon cher frère,

Je m'empressai de retourner à l'hôtel des Princes et de faire emporter mes effets. — C'est ainsi que les Français appellent la collection des vêtements d'un homme : expression bien impropre, car un homme n'est que l'effet de ses vêtements. Ce qu'il est, il le doit à ses chemises, à ses bottes, à ses culottes : le tailleur fait l'homme. Cela est si vrai, que les diverses fonctions des hommes se distinguent par leurs vêtements. Eh bien, si, pour être colonel, il faut forcément un habit de telle sorte, supposez que, par force majeure, un futur colo-

lonel n'eût pas pu se procurer l'habit en question, évidemment, il n'eût pas été colonel, parce que, si *b* ne peut être sans *a*, il est évident que *a* n'étant pas, *b* n'existera pas. Donc, les destinées des hommes sont entre les mains des tailleurs. Les superficiels trouveront ces réflexions absurdes et paradoxales. Je m'en rapporte aux esprits profonds comme le tien. Quant aux détails de ce prestigieux talisman que l'on appelle le costume, je t'en ai déjà dit tout ce qu'il t'intéressait d'en savoir. Il vient cependant de se faire dans le costume une révolution dont il faut que je te rende compte. Au lieu de pantalon, on porte généralement la culotte. La culotte est au pantalon ce que le borgne est à l'aveugle. Elle a l'avantage de dénuder le mollet, et d'être spécialement hostile aux gens qui n'ont ni jarret ni tournure. La mode vient également de passer aux carricks. J'ai dû te décrire le paletot : le carrick est un paletot qui serait plus long que le paletot ordinaire, et au col duquel on aurait attaché une ou plusieurs pèlerines. Il y en a qui mettent jusqu'à dix pèlerines ; le meilleur genre est de ne mettre qu'une pèlerine. Ce vêtement est très-avantageux à la taille : il communique aux hommes un air de jeune premier de l'Ambigu. C'est la vogue de *Jean le Cocher* qui a donné naissance à cette mode. Quoi qu'il en soit, le carrick est bien porté : on n'en a encore vu qu'un seul sur le boulevard des Italiens, et en-

core prétendait-on que c'était *Jean le Cocher* qui avait hérité d'un million.

Le commissionnaire qui portait mes affaires s'achemina vers la rue Laffitte. Le commissionnaire est une borne mobile peinte en violet et noir, qui se tient au coin des rues. Le commissionnaire est propre à tous les usages. Il est apte à tout, pourvu que l'intelligence ou l'interprétation n'aient rien à y voir. Jamais on ne l'aperçoit boire ou manger. Toujours à son poste, à la porte du marchand de vin, il se charge, avec un égal flegme, de porter les cartels ou les déclarations d'amour, et d'aller chez l'épicier acheter du rhum, ou, chez le pharmacien, du poison!

Pour le commissionnaire, l'argent ne doit pas avoir de valeur, et le papier pas de secrets. Le commissionnaire ne doit être ni voleur ni curieux. Et cependant, il n'y a pas longtemps, un écrivain, célèbre dans tous les mondes, Roger de Beauvoir, voyait filer loin de Paris un commissionnaire emportant avec lui le résultat d'un bon de cinq cents francs, que le spirituel romancier-poëte lui avait envoyé toucher à la caisse du journal *Paris*. Mais la suite a prouvé que c'était un faux commissionnaire.

Le commissionnaire monta mes faibles paquets, et je me sentis installé. Ah! ce n'était plus l'hôtel des Princes; il me fallait songer à mon dîner et à mon déjeuner. Il y a à Paris, à

l'usage des gens qui se trouvent dans la position où je me trouvais, des endroits appelés restaurants, où l'on trouve toujours à boire et à manger, excepté de six heures à dix heures du matin. On y trouve ce qu'on veut des dix mille variétés de la cuisine française. Le matin, le restaurateur achète un veau, un bœuf, un mouton et deux poissons : on fait cuire ces divers animaux jusqu'aux neuf dixièmes d'une cuisson complète ; en sorte que, quand on arrive, on désigne le plat que l'on désire ; il est immédiatement parachevé par un tour de casserole et une cuillerée de sauce. Pour faire une sauce, il faut trois choses : de l'eau, du sel et de la couleur. Il y a des couleurs de toutes nuances : du jaune, du vert, du rouge et du noir. Tout cela est rangé par petits pots à portée de la main du cuisinier, avec deux grands pots : dans l'un il y a une substance noire et odorante appelée truffe, et dans l'autre un produit spongieux de la terre nommé champignon. Le champignon et la truffe sont les deux grands moyens de la cuisine. Quand dans un plat il y a des truffes et des champignons, on n'a plus le droit de le trouver mauvais. On ne fait pas la cuisine pour manger, on la fait pour employer des truffes et des champignons. Quand on veut donner aux truffes et aux champignons un prix inestimable, on les assaisonne d'un filet de vin de Madère. Madère est une île qui n'existe pas ; elle a été in-

ventée par les fabricants de vin. Le vin de Madère est une composition chimique que chacun pourrait faire chez soi, mais que l'on préfère acheter toute faite. Les anciens faisaient le vin de Madère chez eux ; ils en prenaient en guise de vomitif quand ils étaient malades. Les civilisés modernes en prennent au commencement du dîner. C'est une rubrique des amphitryons pour ôter l'appétit à leurs convives. Et cela ne manque jamais.

Je descendis la rue Laffitte et j'entrai dans un illustre cabaret : la Maison-d'Or. C'est le plus beau restaurant de Paris, celui où l'on mange le mieux et le plus confortablement. Toutes les féeries du luxe sont réalisées à la Maison-d'Or le service est en très-belle argenterie, et en vermeil si on le désire ; cristaux, porcelaines, linge, tout est comme chez un riche particulier. J'y dînai fort bien ; mais ma pauvre bourse ! ma pauvre bourse ! J'y vis mille illustrations de la politique, de la presse, de la littérature, du théâtre, de la finance et de l'armée. Mais ma bourse ! ma pauvre bourse !

Adieu, cher frère.

Mille baisers à mon Ertellah.

Prince Hennoxeh.

XXII

Mon cher frère,

Me voilà donc tout seul, et chez moi, vivant sans tuteur ni lisière, comme un civilisé... Ah! que cette vie serait agréable si j'avais de l'argent autant que j'en ai besoin. Il n'est rien que je ne désire, rien dont je n'aie envie. Il n'y a rien de borné que mes moyens. On dit que tous les hommes en sont là. Pourquoi donc la monnaie n'est-elle pas plus généreuse de cette vie qu'elle départ si avaricieusement à chacun?

Je te vais raconter mon existence.

Je me lève un peu après le soleil. J'allume un

cazadorès : le cazadorès est un cigare d'un goût assez agréable. Quoique je condamne le tabac en principe, je fume avec fureur. Quand j'ai fumé un cigare, j'en allume un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il soit l'heure de déjeuner. Quand j'ai déjeuné, je recommence à fumer jusqu'à ce qu'il soit l'heure de dîner. Quand j'ai dîné, je recommence à fumer jusqu'à ce qu'il soit l'heure de me coucher. L'existence que je mène est très-agréable. C'est du moins l'opinion générale des civilisés ; car c'est celle de tous les gens de grande naissance qui ont reçu de leur père une belle fortune, et de je ne sais qui ce qu'on appelle une bonne éducation. Si j'en crois certains livres qu'on donne comme véridiques, autrefois un gentilhomme n'était tenu de savoir que deux choses : monter à cheval et tenir une épée. Aujourd'hui, le parfait gentilhomme doit savoir trois choses : fumer, écrire (pour accepter ses lettres de change) et polker. On a bien raison de dire que les temps sont changés ! Aujourd'hui, ce sont les fils de banquiers qui savent monter à cheval, et c'est principalement dans les arrière-boutiques que se recrute l'armée. Du reste, les gentilshommes n'en sont pas moins aimables pour cela ; et j'avoue que, pour ma part, je préférerais, comme eux, un gilet de velours brodé, fût-il brodé en or, à une cuirasse de fer. Mais je te parle beaucoup des gentilshommes, et je ne t'ai pas dit ce

que c'était qu'un gentilhomme. Dans l'usage, on entend par gentilhomme tout homme qui porte des chaussettes de soie, des gilets de flanelle rouge, des chemises de batiste, des bottines vernies, des pantalons à carreaux sans sous-pieds, des gilets, des cravates et des habits agréables à l'œil, des gants et un lorgnon. Nom, extraction, fortune, tout cela n'est rien : du moment où un homme a revêtu la livrée des gentilshommes, il est gentilhomme, ou du moins il doit l'être. S'il était resté dans la boutique de son père, et qu'il eût oublié de vingt-quatre heures une échéance, il eût été déshonoré; dès qu'il est gentilhomme, il acquiert le droit de regarder sa signature comme une tache d'encre. Voilà pourquoi il y a tant de gens qui se font gentilshommes. Ce sont les profits du métier. Et jamais les hommes ne sont las de ce qui leur rapporte. Trouver le rapport, voilà l'œuvre de l'observateur. Le mot gentilhomme, dans l'acception que je viens de lui donner, est une importation anglaise. Il a, comme je l'ai dit, une seconde acception, et celle-là est toute différente de la première. C'est le défaut de la langue française. Les Français ont la mémoire courte et l'esprit paresseux; aussi, pour ménager leurs fatigues, ils ont réduit leur vocabulaire jusqu'à la ténuité, de telle sorte qu'un mot signifie souvent vingt choses hétérogènes et parfaitement dissemblables.

Dans sa seconde acception, le mot gentilhomme veut dire noble.

Un gentilhomme est un homme noble. Tu vas demander ce que c'est qu'un noble. La noblesse est encore une invention de la civilisation. On peut bien dire que tous les hommes ne sont pas de la même famille; que le noir et le cuivré ne sont pas les cousins du blanc, c'est absurde : quoique situés à cinq cents lieues de ces gens-ci, sans aucun commerce avec eux, nous autres Victoriens, nous avons les mêmes passions, les mêmes intérêts et les mêmes habitudes qu'eux, avant qu'ils se fissent attacher à la meule équarrissante de la civilisation. Tout homme aime à dominer. Si nous en croyons la tradition et le raisonnement, le premier qui voulut dominer chez nous annonça qu'il voulait être le maître et qu'il ferait tomber son poing vigoureux sur le premier qui résisterait. Deux ou trois récalcitrants furent punis de leur audace, et les autres se tinrent tranquilles. Celui-là fut le maître qui avait le poing le plus vigoureux; après lui ce fut un autre, et ainsi jusqu'à nos jours; et le vainqueur prenait pour compagnons ceux qui, en luttant avec lui, s'étaient montrés plus forts que les autres, et qui, par conséquent, étaient après lui ceux qui valaient le plus. Les civilisés sont partis de ce principe que la force était héréditaire, et voilà l'histoire de la noblesse. Aujourd'hui, tout a changé : ce qu'on appelle l'intelligence a

pris la place du poignet. Il n'y a guère plus de noblesse que la noblesse personnelle, celle que l'on se fait par ses œuvres et mérites. Les fils n'héritent plus que de la fortune de leur père, quand il en a, et d'une certaine auréole d'estime, qui s'efface bien vite dans les nuages de l'indifférence quand leur front n'est pas fait pour la rayonner.

Adieu, mon cher frère.

J'aime toujours Ertellah.

Prince Hennokeh.

XXIII

Mon cher frère,

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Je commence à être très à court d'argent. Si je ne t'en demande pas, c'est que je suis bien persuadé que, loin d'en avoir, tu ne sais même pas ce que c'est. C'est ici que je reconnais l'utilité d'être civilisé. Si j'étais né en France, j'aurais un père, une mère, un frère, une sœur, un oncle ou une tante. Et quand on a besoin d'argent, il n'est rien de tel que les parents, surtout les tantes. Une tante a toujours quelque chose en réserve pour son neveu. La chose est si proverbiale, que l'on appelle vulgairement

ma tante un endroit où l'on prête à tous ceux qui n'ont pas. Quand je dis à tous ceux qui n'ont pas, je m'exprime mal; je veux, au contraire, dire à tous ceux qui ont: car, pour avoir quelque chose au mont-de-piété, — nom de famille de la tante, — il faut donner une garantie matérielle, représentant dix fois la valeur du prêt. En mon faible entendement, j'avais cru que les monts-de-piété étaient faits pour prêter à ceux qui n'avaient rien. Les civilisés pensent autrement, et les ont établis pour prêter à ceux qui ont trop, puisqu'ils peuvent se passer de ce qu'ils y apportent. Voilà ce que j'appelle raisonner. Eh bien, quand je m'exprime ainsi, les civilisés haussent les épaules, et me répondent des mots, comme si les mots étaient des raisons.

Tout cela ne diminue pas mon besoin d'argent. Et, comme je te l'ai dit, l'argent étant, chez les civilisés, le principe de la vie, je courrais risque de mourir si je n'en trouvais pas. Il m'est venu l'autre jour un monsieur qui m'a offert cinq francs par jour et la nourriture, si je voulais aller me promener tous les jours, de dix heures à minuit, dans son établissement. Ce monsieur tient un café sur le boulevard. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un café. Figure-toi une grande salle toute parsemée de petites tables, avec des glaces, des dorures et autres engins d'un luxe économique. On n'y mange pas; on y boit diverses

liqueurs chaudes ou froides : ceci est laissé à la discrétion de l'amateur. Je ne dirai pas que ces liqueurs sont bonnes ou mauvaises; cela dépend des liqueurs, et surtout de ceux qui les vendent. Mais il est un fait, c'est que chacun pourrait, chez soi, les avoir meilleures et à meilleur marché; — les boire seul ou avec ses amis. Tandis que, dans les cafés, il faut les boire telles quelles, les payer suivant un tarif arbitraire, et en compagnie de gens fort peu respectables la plupart du temps, car les cafés étant ouverts à tout le monde, la société y est très-mélangée.

Au milieu du café, il y a une grande table avec un rebord. On met sur cette table des billes, et des hommes, armés de bâtons, s'amusent à les pousser en sens divers. Cela s'appelle jouer au billard. Il faut toucher une bille avec une autre. Le jeu de billard est très-fatigant. Si l'on y jouait longtemps, on finirait par avoir les bras qui sortiraient du corps. C'est aussi un exercice particulièrement recommandé aux gens qui ont la poitrine bonne et qui veulent se rendre poitrinaires pour avoir du succès auprès des femmes. Il y a des cafés où il y a jusqu'à quatorze billards. Tu ne te figures pas les ravages que cela fait dans la population française. Quant aux spectateurs, ils ont les oreilles cassées par le choc incessant des billes, et les yeux fréquemment aveuglés par les bâtons des joueurs. Voilà, mon ami, voilà ce que c'est que la civilisation!

Il n'y a pas de village en France où il n'y ait plusieurs billards. Cela m'explique parfaitement pourquoi les Français sont si rabougris. Le moyen que l'on soit bien fait quand, dès sa plus tendre enfance, on n'a d'autre occupation que de se disloquer les membres ! Les Français aiment tant le jeu de billard, que, pour ne pas vivre dans l'isolement, les femmes ont dû l'apprendre et l'exercer; ce qui leur est très-disgracieux, très-incommode, très-indécent, et ne leur est point du tout agréable. Tout cela n'empêche pas les femmes du grand monde de jouer au billard; il est vrai qu'elles n'y jouent pas dans les cafés; mais ceci même est une preuve qu'elles y voient quelque chose de blâmable. N'es-tu pas de mon avis? ce que l'on fait sans rougir, on ne craint pas de le faire en public.

Dans les cafés, on joue aussi au trictrac et au domino. Le trictrac est un jeu que je ne connais pas; il ne se joue que dans une petite ville éloignée de Paris que l'on appelle le Marais, et je ne suis jamais allé dans le Marais. Quant au domino, je le connais un peu. Chaque joueur prend un certain nombre de petites plaques sur lesquelles il y a 1, 2, 3, etc., jusqu'à 12. Il y en a un qui en met une sur la table, et il faut que les autres suivent, en mettant au bout un chiffre semblable. Celui qui a le plus tôt fini a gagné. C'est le plus stupide jeu qui ait jamais existé. On nombre cependant une multitude de grands

hommes qui y ont perdu beaucoup de temps. Te dire le plaisir qu'ils y trouvent, je n'en sais rien; car j'ai toujours vu ceux qui s'y livraient s'endormir au bout d'un certain temps. Il y a aussi un café où on joue aux échecs; c'est un jeu très-compliqué; mais comme une partie peut durer mille ans, il y a peu de personnes qui y jouent. Quelquefois on joue aux cartes dans les cafés; mais il n'y a guère que les gardes nationaux, les jours de garde.

On fume dans les cafés. Les étrangers fument le cigare ou la cigarette; les habitués y ont généralement leur pipe, que le garçon se prête à lui-même quand elle est bonne, et qu'il prête souvent aussi à des amis, ce qui produit un agréable méli-mélo de salive dont la pensée seule fait frémir. Les cafés sont généralement bien éclairés; mais l'air y est si épais, que l'on n'a pas besoin d'être myope pour ne point reconnaître ses meilleurs amis: nul ne songe à s'en plaindre. Les cafés sont aussi fort bien distribués pour l'acquisition des rhumes de cerveau et de poitrine. Il y a des gens qui ne comprennent pas comment les cafés peuvent soutenir leur luxe éblouissant; je suis persuadé qu'ils reçoivent secrètement une subvention des marchands de pâte de guimauve et de sirop de gomme. On lit aussi, dans les cafés, les carrés de papier qu'on appelle journaux; on les lit en causant et en buvant, ce qui prouve qu'ils n'ont

pas grande importance, car ils ne sauraient former une occupation spéciale.

Tout cela n'empêche pas les cafés d'être très-commodes quand on a soif, chaud ou froid, que l'on est fatigué, ou que l'on a besoin d'écrire une lettre pressée. C'est une heureuse chose dans un pays où l'hospitalité est si mal comprise, que si tu entrais pour te reposer et boire chez quelqu'un que tu ne connais pas, on n'hésiterait pas à te mettre à la porte. Mais il est tard, je t'écrirai une autre fois ce que j'ai fait avec le propriétaire du café.

Tout à toi.

Prince Hennoneh.

Ertellah! oh! que l'absence est cruelle!

XXIV

Mon cher frère,

Je t'ai dit que le propriétaire d'un café du boulevard était venu me proposer cinq francs par jour et la nourriture pour aller me promener de temps à autre dans son établissement. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un propriétaire. Le propriétaire est un individu, homme ou femme, qui a le droit de dire de certaines choses : *mon*, *ma*, *mes*. Le Manuel du propriétaire se trouve entre les mains de tous les civilisés; c'est là le commencement et la fin de la civilisation. Il forme un petit volume, et on peut se le procurer chez tous les libraires, sous le nom de Code :

c'est toute une famille! le grand Code et une multitude de petits rejetons : Code pénal, Code du commerce, etc. Du reste, les législateurs ont droit de le provigner quand ils veulent; le droit de multiplication du Code leur est exclusivement réservé.

L'occupation que me destinait l'industriel aux cinq francs ne paraissant rien avoir de fatigant, je me décidai à l'accepter. Le matin du jour où je devais entrer en fonctions, je me levai de bonne heure, je me fis faire la barbe et m'habillai. Tu ne devinerais jamais ce que c'est que se faire la barbe. Par un léger caprice de la nature, les civilisés ont au menton et aux joues, autant, et souvent plus de cheveux que sur la tête. A peine arrivé en France, la barbe ne tarda pas à me pousser. Je crois que la barbe est un fait du chétivisme des civilisés. Il en est de cela comme de la mousse qui s'attaque de préférence aux arbres chétifs et rabougris. Biscornus dans leur essence, les civilisés ont fait de cette maladie de l'épiderme un accessoire obligé de l'homme. Un homme qui n'a pas de barbe est mal vu dans son quartier. Il y a différentes manières de porter la barbe. Peu la conservent dans son intégrité: quelques-uns se contentent de la tailler, la plupart la suppriment, et, tout en la supprimant, ils seraient bien désolés de ne pas en avoir; mais, plus la barbe est coupée, plus elle acquiert de puissance de

végétation. La barbe entière n'a pas d'inconvénient, la barbe supprimée en a de grands. D'abord, il faut au moins une fois le jour se racler ou se faire racler la peau avec un couteau. Ensuite, quand on embrasse une femme, il est impossible de ne lui pas perciller la peau par le contact des pousses ou des petites racines, qui ont une acuité excessivement perçante. Ajouterai-je qu'il n'est pas de supplice plus grand que de se faire ainsi racler la peau par un couteau souvent ébréché. Il y a des gens qui parviennent à se faire proprement la barbe eux-mêmes. J'ai essayé, je n'ai jamais réussi. J'ai donc recours au talent des gens qui font profession de racler la peau soit sur place, soit à domicile. On regarde, chez les civilisés, comme une insulte de mettre sa main sur la figure de quelqu'un; les barbiers seuls, — c'est ainsi qu'on appelle les gens qui font la barbe, — ont droit de mettre impunément leur main sur la figure de la plus susceptible personne, non-seulement sans qu'il leur soit infligé aucune correction, mais même avec remercîment et rémunération.

Je m'étais donc fait faire la barbe et proprement habillé. Tout le long des rues j'aperçus de grandes affiches sur lesquelles on pouvait lire, sans presque savoir lire, tant les lettres étaient grosses : « Tous les jours, le prince Victorien se montrera au café..... sans augmentation de prix. » Une affiche est une grande feuille de pa-

pier que l'on colle sur les murs pour informer le public de telle ou telle chose. On appelle cela faire de la publicité. Plus les affiches sont grandes et cocasses, plus elles produisent de l'effet, parce qu'elles tirent l'œil. On ne dit pas lire une affiche, on dit absorber une affiche. Il y a mille espèces de publicité, aucune ne vaut celle que l'on fait dans les journaux; généralement on n'y lit que les annonces, et l'annonce, ne s'adressant qu'à quelqu'un qui a de quoi payer un journal, a plus de chances de germer. Comme je n'avais pas cru devoir informer le public de mon arrivée à Paris, je crus que c'était une politesse du gouvernement à mon endroit, et je résolus de lui envoyer ma carte, avec la ferme espérance qu'au bénéfice de ces relations naissantes j'allais être traité comme un souverain étranger, c'est-à-dire logé, chauffé, nourri, blanchi, éclairé, rasé, diverti, aux frais du gouvernement. Quand on veut être poli avec quelqu'un chez les civilisés, on envoie sa carte, c'est-à-dire un carré de carton orné de son nom imprimé, parce que cela prendrait trop de temps de l'écrire à la main.

En arrivant au café, je remarquai qu'il était pavoisé d'affiches sur lesquelles on lisait : « Le prince Victorien à toutes heures. — Tarif des consommations, — sans augmentation de prix. » — A peine fus-je entré que le maître de l'établissement vint à moi : « Avez-vous vu mes affi-

ches ? » me dit-il. — Je compris que le gouvernement n'était pour rien dans mon affaire. Comme il n'y avait encore personne dans le café, on me fit passer dans le laboratoire. C'est là que l'on prépare les boissons à l'usage des habitués. J'y vis faire bien des mélanges, et je me dis avec satisfaction que si j'avais les fonds nécessaires je pourrais monter un café.

Je t'écris et je ne pense pas que j'aie un rendez-vous pressé.

Adieu, embrasse bien mon Ertellah pour moi.

Tout à toi.

Prince Hennoneh.

XXV

Mon cher frère,

J'étais dans le laboratoire, étudiant curieusement la fabrication du rhum, de l'eau-de-vie, de l'anisette, du curaçao et de l'orgeat, lorsqu'un garçon entra, apportant sur un plat un gros dindon mort, mais encore ombragé de ses plumes et exactement cru; autour du dindon, un triple cercle de navets également crus.

— Pourquoi ceci? demandai-je.

— C'est pour vous, me répondit le maître de l'établissement; et ceci aussi, ajouta-t-il en me montrant un pot dans lequel il avait mis suc-

cessivement de la bière, du vin, du curaçao, du sucre, du poivre et des citrons.

— Comment, pour moi?

— Oui, pour boire et pour manger; il faut bien que vous montriez aux amateurs ce que vous savez faire, autrement ils se croiraient volés.

— Jamais je ne ferai cela.

— Vous devez le faire; je vais vous mener devant le juge de paix.

A ce mot de juge de paix, je fus pris d'une terreur impossible à décrire; je réfléchis.

—Tenez, repris-je, pour ce qui est de boire, je boirai: prises individuellement, toutes ces choses sont bonnes; je les boirais les unes après les autres; je peux bien les boire toutes à la fois. Que le mélange se fasse avant ou après, dans mon estomac ou dans mon verre, peu m'importe; mais pour ce qui est de manger le dindon cru, je ne le mangerai pas. Je suis venu ici pour me civiliser, et non pas pour contracter des habitudes plus mauvaises encore que celles de mon pays. Donnez-moi un homme, donnez-moi une femme ou un enfant, je les mangerai; mais à la condition que vous les ferez rôtir.

— Hélas! je ne demanderais pas mieux, mais la police!...

— Je ne mangerai pas votre dindon.

Alors, il prit l'animal, le déchira en deux, en remit une moitié sur le plat:

— Eh bien, soit ! dit-il, je dirai que voilà ce que vous avez laissé de votre déjeuner.

Cependant le café s'était rempli : on appelait le prince Victorien. J'entrai précédé du maître de l'établissement; on me fit faire le tour des tables, et chacun s'ébaudissait en observations plus ou moins impolies sur mon compte. A chaque table, on montrait le dindon, et le garçon me versait un verre de l'odieux mélange. Je fis ce manége au moins vingt fois. Il était déjà tard, et personne ne m'avait parlé de déjeuner.

— A manger, demandai-je au propriétaire.

— C'est juste, dit-il; et il me fit servir une tasse de café. Nous déjeunons tard, ajouta-t-il, parce que nous ne pouvons dîner qu'après minuit, quand tout le monde est parti.

Toute la soirée ce furent mêmes promenades, et ce fut aussi même boisson. La soirée s'écoula. L'heure du dîner arriva enfin. On me donna une tasse de quelque chose avec un petit pain gros comme le pouce.

— Vous devez être malade, avoir la nostalgie et être maigre, pour paraître authentique, me dit le propriétaire.

Il était une heure du matin, et je sortis en jurant de ne jamais revenir. Le lendemain, le propriétaire vint me menacer de la justice, mais on me dit que je n'avais rien à craindre, et je

le laissai crier. Ah! que jamais on ne me reprendra dans un pareil piége!

Mais que faire? ayant deux bras et deux jambes, je ne puis cependant pas me laisser mourir de faim. J'ai bien pensé à me faire marchand de quelque chose; mais il me manque le capital. Le capital est le nom économique de l'argent. Sans le capital on ne sait rien faire : le capital est à la fois les rouages et les engrenages de la mécanique sociale. Aussi comme il a des ennemis! Je ne puis donc pas me faire marchand, et pourtant cette profession m'eût convenu. Le marchand est une classe bien distincte dans la société, — distincte non pas par les habitudes, les manières et les idées, mais par les lois de l'opinion publique. Ce qui est probité pour le simple particulier n'est pas probité pour lui. Tout objet a en lui-même, en dehors de l'offre et de la demande, une valeur réelle résultant de sa qualité intrinsèque, du temps que représente sa façon, de l'économie de temps ou de fatigue, de la somme de plaisir qu'il procure. Eh bien, le marchand a le droit de n'avoir dans la vente d'un objet aucune autre considération que celle-ci : le besoin du demandeur. Le marchand qui vend absurdement cher n'en est point déshonoré; il acquiert, souvent il est vrai aux dépens de sa prospérité, un renom de distinction et d'élégance. Tout au contraire, le marchand qui, par une juste équation

de la valeur relative et de la valeur absolue des objets de son commerce, arrive à vendre à bon marché, est presque déconsidéré, non pas comme homme, mais comme marchand. Et pourtant, ce sont souvent les mêmes objets. Du reste, cette loi de l'opinion publique qui absout l'usure du marchand n'est que parfaitement juste. Le commerce est une chose tellement chanceuse, que ses bénéfices ne peuvent être réglés. Le marchand qui a besoin de faire de l'argent est bien excusable de rançonner le premier client qui lui tombe sous la main. Les bénéfices du capital se peuvent raréfier : ceux du travail et du talent ne se peuvent pas raréfier, car ils sont introuvables et insaisissables. L'argent est une matière qui ne se perd ni ne s'abîme. Toutes les autres marchandises sont sujettes à un déchet.

Adieu, cher frère ; mille choses à Ertellah.

Tout à toi

Prince Hennoneh.

XXVI

Mon cher frère,

N'ayant rien de mieux à faire, je fais des visites, c'est-à-dire je vais voir pendant le jour des personnes que je connais et des personnes que je connais peu. Cette manière de passer le temps est très-bien vue parmi les civilisés. Le soir, je vais dans les coulisses d'un théâtre quelconque, car ma qualité d'étranger, en m'entourant d'une auréole de millions, m'ouvre les portes des lieux les plus inaccessibles. On appelle coulisses cet espace dans lequel se meuvent les machines et les décors, les machinistes, les acteurs, les actrices et leurs satellites. Rien n'est moins élégant que les cou-

lisses d'un théâtre. Des murs nus, des quinquets fumeux, des araignées, et souvent une odeur de chou qui arrive de chez le concierge, contribuent à faire de ce séjour le plus nauséabond des séjours. Et cependant, on rencontre là toutes les illustrations de l'art et de la politique : les plus grands font des bassesses pour venir y coudoyer des machinistes. C'est qu'elles sont là, ces idoles en carton doré, pour lesquelles petits et grands, jeunes et vieux, jettent par-dessus les moulins le bonnet des convenances ! Hélas ! trois fois hélas ! vous, monsieur le magistrat, vous, monsieur le duc, vous, mon général, et vous aussi, héros blasonné de l'art, que venez-vous chercher là ? de faux sourires, de fausses amours et de fausses amitiés ! Ah ! si vous en aviez fait autant pour arriver aux jouissances de l'ambition sérieuse que vous en faites tous les jours pour avoir l'honneur de tenir le manteau de coulisse d'une de ces dames, vous seriez... vous seriez monté plus haut que vous n'êtes monté. Jagernath maudit ! qui pourrait dire ce que vous avez dévoré de fortunes, flétri de cœurs et ravalé de nobles ambitions ! Malheureux ceux qui se laissent prendre aux séductions de vos charmes dangereux ! Et néanmoins, si j'étais civilisé, je sens que, comme tant d'autres, j'irais sacrifier sur ces autels, tant l'homme a de bizarrerie et d'inconséquence ! En dehors des grivoises satisfactions

qu'elles procurent, les coulisses ont un immense danger politique. Un civilisé, de ceux qu'on appelle révolutionnaires, Loustalot a dit : « Les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux : levons-nous. » Cette pensée ne doit pas être de Loustalot ; elle a dû lui venir d'un machiniste. En effet, jamais la société ne se déshabille plus à nu que dans les coulisses.

Je te disais donc que je m'étais mis à faire des visites. C'est ainsi qu'aujourd'hui je suis allé faire une visite à une actrice à laquelle on m'avait présenté. C'est une jeune et charmante femme qui n'avait pas paru faire beaucoup d'attention à moi. J'arrivai, on m'introduisit dans un coquet appartement. La maîtresse de la maison allait venir, me dit-on ; je me trouvai dans un salon élégant où couraient trois chiens. Les chiens ! mon cher frère, voilà encore une invention de la civilisation, et quelle invention ! Les civilisés disent de l'homme : c'est le roi des animaux. Or, dans mon entendement, comme dans le tien, le privilége du roi est de s'asservir les facultés des sujets ; je dirai plus : c'est sa fonction et son devoir. C'est ainsi que l'homme a soumis à ses besoins les facultés locomotives du cheval, de l'âne, du chameau, de la renne ; les facultés tractantes du bœuf ; c'est ainsi qu'il a habitué ses organes à la digestion de ceux des animaux

dont la chair lui a paru renfermer des principes nutritifs. Il est des animaux que les civilisés n'ont pas encore pu ou plutôt su dompter, comme le lion et le crapaud. Je ne leur en fais pas un reproche. Le premier homme n'avait pas de chemin de fer, le dernier homme mangera peut-être des crapauds à la poulette. On possédera une manière quelconque d'utiliser cette force de la nature. Mais ce que je trouve inadmissible, c'est que l'homme ait réellement abdiqué sa supériorité ; que l'homme, cette suprême intelligence, cette admirable conception et cette puissante exécution, ait abdiqué sa royauté en faveur d'une brute. Le vrai roi de la création, c'est le chien. L'homme n'est rien devant le chien. Il n'est que son esclave. Le chien est le tyran de la civilisation ; il est pour son maître, — son maître, quelle dérision ! — une autorité de tous les instants ! Tout homme qui a un chien n'est plus lui, il est son chien. Et, en retour, quelle utilité l'homme retire-t-il du chien ? Aucune. Le chien est peut-être le moins intelligent de tous les animaux. Ceci peut paraître extraordinaire ; mais qui a jamais essayé d'élever un veau comme on élève un chien ? qui donc peut répondre que le veau n'aurait pas plus d'intelligence que le chien? Je me suis d'abord pris à aimer les chiens ; mais je n'ai pas tardé à les haïr. Le chien, c'est la gourmandise incarnée, c'est le ventre fait animal marchant,

— un ventre qui aurait tous les organes de l'individu, et qui ne serait qu'un ventre. Les chiens ne sont pas susceptibles d'attachement : pour un morceau de viande, ils oublient toutes leurs affections. Rien de sacré pour eux : ils ont des saletés pour toutes les propretés et des mépris pour toutes les respectabilités. On cite un chien qui a eu de l'attachement pour son maître, le chien de Montargis. Mais on croit qu'il n'a jamais existé. Ajouterai-je que tout chien porte en lui le germe d'une affreuse maladie appelée la rage, maladie contre laquelle toute science est impuissante? Les civilisés n'ignorent rien de ce que je viens de te dire, ils connaissent les dangers et les inconvénients des chiens. Tout cela ne saurait les empêcher de se livrer à leur intention aux platitudes les plus révoltantes. Cette dame chez laquelle j'étais, par exemple, personne fort soignée du reste, m'avoua qu'il fallait, deux fois par an, changer ses meubles, que ses robes ne lui étaient jamais fraîches plus d'un quart d'heure, et mille agréments de cette nature. Ce n'est pas tout. Je m'en allais : en sortant du salon, je sentis sous mon pied une proéminence qui s'affaissait, je crus que c'était un peloton de laine, je voulus me baisser pour le prendre ; je ramenai, ah ! je ne te dirai pas quoi. Maudits chiens ! La maîtresse de la maison me partit d'un éclat de rire au nez en voyant ma piteuse attitude. Je sortis plus confus que

colère, ou plus colère que confus , je ne sais trop. Ah! les chiens! les chiens! Voilà pourtant à quoi un honnête homme se trouve exposé. Ah ! les chiens! les chiens! Je voudrais bien pouvoir ajouter : « Les femmes! les femmes ! » Mais les hommes ont autant de faiblesse pour les chiens que pour les femmes. Ah! les chiens! les chiens! les civilisés! les civilisés! Heureux métier que celui de chien : rien à faire; rien que boire et manger. La femme domine l'homme; le chien domine la femme : ainsi va le monde.

Adieu ; dis à Ertellah que je brûle du désir de la revoir.

Prince Hennoneh.

XXVII

Mon cher frère,

J'ai assisté hier à un mariage. Tu sais comment nous autres nous traitons cet acte important de la vie. Les civilisés ont un instrument qu'ils appellent lunette, qui rapproche les objets si on regarde par le petit bout, et qui les éloigne si on regarde par le gros bout. Les civilisés regardent toujours à l'envers, c'est-à-dire par le gros bout. Faire de la vie une plaisanterie, tel est le but apparent de la civilisation. Aussi, du mariage ils font une simple cérémonie, et pourtant chez eux le mariage a un caractère irrévocable. Les civilisés ne se marient pas par amour,

ils se marient pour avoir une femme qui remette des boutons à leurs chemises, et pour trouver du feu en rentrant. Souvent ils ne se marient que pour entretenir leur maîtresse avec l'argent de leur femme. Les civilisés ont deux religions : la religion des sens et la religion de l'esprit. La religion des sens, c'est la loi; son livre, c'est le fameux Code dont je t'ai déjà parlé. La religion de l'esprit, c'est le culte de Dieu. Les civilisés se marient donc d'abord devant la loi et ensuite devant Dieu. Le temple de la loi, c'est la mairie; le temple de Dieu prend divers noms, car les civilisés ont différentes manières d'adorer Dieu. C'est toujours la même chose, sauf quelques cérémonicules qui diffèrent. Rien de plus comique qu'un mariage : tous les assistants ont l'air de songer à autre chose. Du reste, c'est encore un des caractères de la civilisation, dont un des lots est l'activité de l'existence portée à la plus haute puissance. Quand un civilisé fait quelque chose, il a toujours l'air de se demander : « Aurai-je bientôt fini ? » La mariée a l'air de plus penser à sa toilette qu'à son époux, et l'époux paraît se dire : « Ils sont bien longs; et le rendez-vous de plaisir ou d'affaire qui m'attendait à midi ! »

Ce mariage m'avait fait faire de tristes réflexions : je songeais à Ertellah, dont une immensité me sépare, à Ertellah, que je ne reverrai peut-être plus, à Ertellah, que je n'épouserai

peut-être jamais! Pour me distraire, je suis allé souper. Un souper est un dîner qui aurait lieu six heures après l'heure à laquelle on dîne ordinairement. Le souper a été mis à la mode par les actrices, qui ne peuvent pas manger avant de jouer, et par les gens qui ont des insomnies. C'est une très-élégante façon de passer la nuit la fourchette d'une main et le verre de l'autre; et ce serait une charmante chose s'il ne dégénérait le plus souvent en orgie. Ainsi fut-il du souper auquel j'assistais. On servit successivement beaucoup de plats auxquels personne ne toucha, et plusieurs bouteilles auxquelles il fut beaucoup touché.

Le vin! ah! nous ne connaissons pas le vin. Longtemps j'ai pensé que c'était un malheur; mes opinions ont bien changé là-dessus. J'ai beaucoup aimé le vin, je ne bois plus que de l'eau. Sans le vin, les hommes ne se seraient jamais fait la guerre. Et pourtant c'est une bien bonne chose! Mais le vin n'est vraiment bon que dans la solitude. Cette boisson a un effet très-remarquable, c'est de faire perdre la raison à ceux qui en absorbent une quantité qui varie suivant les forces du buveur; je dis les forces, je devrais dire les dispositions. L'action du vin porte essentiellement sur les nerfs. Rien de moins constant et de plus variable que le degré de tactibilité des nerfs. La température, comme aussi l'état moral du buveur, influent énormé-

ment sur la propension à l'ivresse. On a dit que le vin était un remède contre la douleur: c'est faux. Le vin produit une surexcitation qui ne fait que doubler l'acuité de la douleur. Toute grande douleur est une idée fixe : le vin ne fait qu'ajouter quelque chose encore, s'il est possible, à la fixité de l'idée. La douleur vraie emprunte de l'ivresse toute la violence d'une folie. Et cependant, dans leurs chagrins, les civilisés n'ont d'autre consolation que le vin! Que ces gens-là me font pitié!

Avant de me rendre au souper, j'étais allé dans le monde, chez une grande dame qui m'avait fait l'honneur de m'inviter à venir chez elle en compagnie de plusieurs princes étrangers. J'arrivai vers neuf heures et demie. L'appartement crevait d'invités. Je fus obligé de rester dans la salle à manger, fort loin du foyer de la fête. Quand on n'a rien vu, quand on a eu les pieds écrasés, et qu'on a été presque littéralement étouffé, on s'est beaucoup amusé. « Soirée charmante! dit-on, il y avait un monde fou; j'ai été littéralement étouffé. » — Et chacun de demander à jouir d'un pareil plaisir, et la maîtresse de la maison de toujours augmenter le nombre de ses invitations, de peur que les habitués ne finissent par se lasser. Chez les civilisés, on entend de la musique partout : dans la rue, parce qu'il y a des gens qui spéculent sur l'ennui qu'ils causent aux autres, et qui vous

extirpent quelques sous sous le fallacieux prétexte de se taire; dans le lit, parce qu'il est rare de ne pas avoir un voisin musicien; chez soi, parce que toutes les femmes font de la musique; au théâtre, parce qu'il faut souvent empêcher les spectateurs d'entendre les paroles qui se disent devant eux; eh bien! dans le monde, un des plaisirs que l'on offre à ses hôtes, c'est la musique. De la musique, et toujours de la musique. Pour huit francs, on pourrait commodément en aller entendre à l'Opéra; on préfère avoir les pieds écrasés pour en entendre d'aussi mauvaise. Il me semble qu'inviter les gens pour leur faire entendre de la musique, c'est leur dire : « Vous n'avez pas de quoi vous payer un fauteuil dans un établissement vocal ou instrumental quelconque. » Les civilisés ne s'aperçoivent pas de l'impolitesse qu'on leur fait. C'est comme les gens qui vous invitent à manger des truffes et à boire du champagne : c'est une insulte. Quand on reçoit des épiciers, c'est bien; quand on reçoit des gens qui par eux-mêmes peuvent manger des truffes et boire du champagne, c'est un manque de savoir-vivre. Si j'avais à recevoir mes amis, je leur donnerais de la soupe aux choux, une omelette au lard, une omelette à l'oignon, du petit salé, un haricot de mouton, une oie farcie avec des marrons, des haricots et des pommes de terre au vin, avec du vin à douze; toutes choses simples qu'ils n'ont

pas l'habitude de manger, et dont la présence leur prouverait que je sais apprécier l'aristocratie de leurs habitudes. Mais ces civilisés ne savent rien faire! Je reviens à ma soirée. Quand on a fait de la musique, on lit des vers; j'aime encore mieux la musique que les vers. Et il me paraît que si on aime les vers, on les lit plus agréablement au coin du feu, un cigare à la bouche, que de toute autre façon, le cou emprisonné dans une cravate blanche, les bras torturés par un habit noir, et les pieds meurtris par ses voisins. L'aisance du corps est la moitié de l'aisance de l'esprit. On se bat bien avec une cuirasse, mais on ne travaille pas de tête avec une cuirasse. Un grand poëte, nommé Ludovico Ariosto, tout militaire qu'il était, faisait ses vers en robe de chambre!

De tout cela, il résulte, mon cher, que le monde est encore plus ennuyeux que la solitude. Il n'y a qu'une chose en ce monde : l'amour; aussi, j'aime bien Ertellah.

Tout à toi.

Prince HENNONEH.

extirpent quelques sous sous le fallacieux prétexte de se taire; dans le lit, parce qu'il est rare de ne pas avoir un voisin musicien; chez soi. parce que toutes les femmes font de la musique; au théâtre, parce qu'il faut souvent empêcher les spectateurs d'entendre les paroles qui se disent devant eux; eh bien! dans le monde, un des plaisirs que l'on offre à ses hôtes, c'est la musique. De la musique, et toujours de la musique. Pour huit francs, on pourrait commodément en aller entendre à l'Opéra; on préfère avoir les pieds écrasés pour en entendre d'aussi mauvaise. Il me semble qu'inviter les gens pour leur faire entendre de la musique, c'est leur dire : « Vous n'avez pas de quoi vous payer un fauteuil dans un établissement vocal ou instrumental quelconque. » Les civilisés ne s'aperçoivent pas de l'impolitesse qu'on leur fait. C'est comme les gens qui vous invitent à manger des truffes et à boire du champagne : c'est une insulte. Quand on reçoit des épiciers, c'est bien; quand on reçoit des gens qui par eux-mêmes peuvent manger des truffes et boire du champagne, c'est un manque de savoir-vivre. Si j'avais à recevoir mes amis, je leur donnerais de la soupe aux choux, une omelette au lard, une omelette à l'oignon, du petit salé, un haricot de mouton, une oie farcie avec des marrons, des haricots et des pommes de terre au vin, avec du vin à douze; toutes choses simples qu'ils n'ont

pas l'habitude de manger, et dont la présence leur prouverait que je sais apprécier l'aristocratie de leurs habitudes. Mais ces civilisés ne savent rien faire! Je reviens à ma soirée. Quand on a fait de la musique, on lit des vers; j'aime encore mieux la musique que les vers. Et il me paraît que si on aime les vers, on les lit plus agréablement au coin du feu, un cigare à la bouche, que de toute autre façon, le cou emprisonné dans une cravate blanche, les bras torturés par un habit noir, et les pieds meurtris par ses voisins. L'aisance du corps est la moitié de l'aisance de l'esprit. On se bat bien avec une cuirasse, mais on ne travaille pas de tête avec une cuirasse. Un grand poëte, nommé Ludovico Ariosto, tout militaire qu'il était, faisait ses vers en robe de chambre!

De tout cela, il résulte, mon cher, que le monde est encore plus ennuyeux que la solitude. Il n'y a qu'une chose en ce monde : l'amour; aussi, j'aime bien Ertellah.

Tout à toi.

Prince Hennoneh.

peut-être jamais! Pour me distraire, je suis allé souper. Un souper est un dîner qui aurait lieu six heures après l'heure à laquelle on dîne ordinairement. Le souper a été mis à la mode par les actrices, qui ne peuvent pas manger avant de jouer, et par les gens qui ont des insomnies. C'est une très-élégante façon de passer la nuit la fourchette d'une main et le verre de l'autre; et ce serait une charmante chose s'il ne dégénérait le plus souvent en orgie. Ainsi fut-il du souper auquel j'assistais. On servit successivement beaucoup de plats auxquels personne ne toucha, et plusieurs bouteilles auxquelles il fut beaucoup touché.

Le vin! ah! nous ne connaissons pas le vin. Longtemps j'ai pensé que c'était un malheur; mes opinions ont bien changé là-dessus. J'ai beaucoup aimé le vin, je ne bois plus que de l'eau. Sans le vin, les hommes ne se seraient jamais fait la guerre. Et pourtant c'est une bien bonne chose! Mais le vin n'est vraiment bon que dans la solitude. Cette boisson a un effet très-remarquable, c'est de faire perdre la raison à ceux qui en absorbent une quantité qui varie suivant les forces du buveur; je dis les forces, je devrais dire les dispositions. L'action du vin porte essentiellement sur les nerfs. Rien de moins constant et de plus variable que le degré de tactibilité des nerfs. La température, comme aussi l'état moral du buveur, influent énormé-

ment sur la propension à l'ivresse. On a dit que le vin était un remède contre la douleur: c'est faux. Le vin produit une surexcitation qui ne fait que doubler l'acuité de la douleur. Toute grande douleur est une idée fixe : le vin ne fait qu'ajouter quelque chose encore, s'il est possible, à la fixité de l'idée. La douleur vraie emprunte de l'ivresse toute la violence d'une folie. Et cependant, dans leurs chagrins, les civilisés n'ont d'autre consolation que le vin! Que ces gens-là me font pitié!

Avant de me rendre au souper, j'étais allé dans le monde, chez une grande dame qui m'avait fait l'honneur de m'inviter à venir chez elle en compagnie de plusieurs princes étrangers. J'arrivai vers neuf heures et demie. L'appartement crevait d'invités. Je fus obligé de rester dans la salle à manger, fort loin du foyer de la fête. Quand on n'a rien vu, quand on a eu les pieds écrasés, et qu'on a été presque littéralement étouffé, on s'est beaucoup amusé. « Soirée charmante! dit-on, il y avait un monde fou; j'ai été littéralement étouffé. » — Et chacun de demander à jouir d'un pareil plaisir, et la maîtresse de la maison de toujours augmenter le nombre de ses invitations, de peur que les habitués ne finissent par se lasser. Chez les civilisés, on entend de la musique partout : dans la rue, parce qu'il y a des gens qui spéculent sur l'ennui qu'ils causent aux autres, et qui vous

extirpent quelques sous sous le fallacieux prétexte de se taire; dans le lit, parce qu'il est rare de ne pas avoir un voisin musicien; chez soi. parce que toutes les femmes font de la musique; au théâtre, parce qu'il faut souvent empêcher les spectateurs d'entendre les paroles qui se disent devant eux; eh bien! dans le monde, un des plaisirs que l'on offre à ses hôtes, c'est la musique. De la musique, et toujours de la musique. Pour huit francs, on pourrait commodément en aller entendre à l'Opéra; on préfère avoir les pieds écrasés pour en entendre d'aussi mauvaise. Il me semble qu'inviter les gens pour leur faire entendre de la musique, c'est leur dire : « Vous n'avez pas de quoi vous payer un fauteuil dans un établissement vocal ou instrumental quelconque. » Les civilisés ne s'aperçoivent pas de l'impolitesse qu'on leur fait. C'est comme les gens qui vous invitent à manger des truffes et à boire du champagne : c'est une insulte. Quand on reçoit des épiciers, c'est bien; quand on reçoit des gens qui par eux-mêmes peuvent manger des truffes et boire du champagne, c'est un manque de savoir-vivre. Si j'avais à recevoir mes amis, je leur donnerais de la soupe aux choux, une omelette au lard, une omelette à l'oignon, du petit salé, un haricot de mouton, une oie farcie avec des marrons, des haricots et des pommes de terre au vin, avec du vin à douze; toutes choses simples qu'ils n'ont

pas l'habitude de manger, et dont la présence leur prouverait que je sais apprécier l'aristocratie de leurs habitudes. Mais ces civilisés ne savent rien faire! Je reviens à ma soirée. Quand on a fait de la musique, on lit des vers; j'aime encore mieux la musique que les vers. Et il me paraît que si on aime les vers, on les lit plus agréablement au coin du feu, un cigare à la bouche, que de toute autre façon, le cou emprisonné dans une cravate blanche, les bras torturés par un habit noir, et les pieds meurtris par ses voisins. L'aisance du corps est la moitié de l'aisance de l'esprit. On se bat bien avec une cuirasse, mais on ne travaille pas de tête avec une cuirasse. Un grand poëte, nommé Ludovico Ariosto, tout militaire qu'il était, faisait ses vers en robe de chambre!

De tout cela, il résulte, mon cher, que le monde est encore plus ennuyeux que la solitude. Il n'y a qu'une chose en ce monde : l'amour; aussi, j'aime bien Ertellah.

Tout à toi.

Prince Hennoneh.

— Très-bien! très-bien ! s'écria-t-il; pour nous autres artistes, voilà bien une splendide exécution, la nature qui chante elle-même ses sublimes concerts. Car qui pourrait nier, messieurs, qu'avant d'être écrite sur le papier par Hérold, Rossini, Weber, Mozart, Meyerbeer, la musique ne soit là-haut écrite de tout temps dans les célestes harmonies? Mais ce que nous savons, nous autres initiés de l'art, le public, ce stupide public qui vous siffle si souvent, ne le sait pas. Au lieu de voir dans l'exécution du noble prince la révélation tout entière de la musique innée, il n'y verrait qu'une insolente raillerie. Il ne dirait pas : « C'est trop beau, » il dirait : « J'en ferais bien autant. on s'est moqué de moi. » Il faut traiter le public avec mépris. — Voici donc ce que j'ai pensé : Nous aurons pour décor le salon du troisième acte des *Tracasseries par équivoque;* le prince prendra un violon, il aura soin de n'y pas toucher, mais de paraître seulement promener son archet sur les cordes. Pendant ce temps, un vrai violon de l'orchestre jouera des airs connus. Cette exhibition n'aura rien de curieux; mais la recette sera faite. Monsieur le chef d'orchestre, voulez-vous venir enseigner au prince comment on tient un violon.

J'eus d'abord la pensée de faire quelques objections; mais je me dis qu'après tout il serait aussi facile de jouer du violon que de la marmite, et que, au moment de me montrer en pu-

blic, il serait toujours temps de ne tenir aucun compte des prescriptions du directeur. On m'apprit à tenir le violon, on me recommanda de ne pas toucher les cordes de l'instrument, et lorsqu'il fut reconnu que j'étais assez fort sur la mimique, il fut convenu que, conformément à l'affiche, je jouerais le soir. C'était à neuf heures que je devais paraître, à sept heures j'étais au théâtre. Le directeur me fit des compliments ironiques sur mon exactitude. Je m'étais orné de toute l'élégance dont j'étais susceptible : tenue sévère, mais distinguée ; escarpins vernis, pantalon noir, gilet blanc, cravate blanche, habit noir, gants blancs. J'attendais mon tour avec cette impatience du coursier qui voit l'espace devant lui et qui se sent retenu. Vers huit heures, un garçon de théâtre vint m'inviter à monter dans ma loge. Je crus que c'était une loge que l'administration m'offrait dans la salle. Je remerciai.

— Mais, monsieur, ajouta le garçon, c'est pour vous habiller.

Quoique je me sentisse parfaitement habillé, je le suivis. Il m'introduisit dans un espace fort étroit qui ressemblait plutôt à une gaîne qu'à toute autre chose. Sur deux chaises on voyait un costume très-étriqué en drap bleu clair, et un chapeau orné de plumes vertes.

— Qu'est-ce que ceci? demandai-je.

— Votre costume.

— Mais je suis habillé.

— Oh ! monsieur, un habit noir, cela n'a pas de couleur locale.

A cet instant, le régisseur parut dans le couloir.

— Mais, monsieur, m'écriai-je, je ne mettrai jamais cela !

— C'est un costume hongrois ; nous n'avons rien de plus sauvage dans les magasins.

— Je ne le mettrai pas.

— Adressez-vous au directeur.

Les directeurs sont toujours invisibles pour cause de créanciers. Il me fallut franchir une demi-douzaine de portes et autant de garçons de bureau. J'arrivai enfin à la cachette de mon homme.

— Comment, lui dis-je, vous voulez me faire mettre un costume hongrois !

— Est-il hongrois, d'abord ?

— On le dit.

— C'est un costume de fantaisie, le public y est habitué; si vous ne le mettez pas, vous vous privez d'un élément de succès.

— J'aime mieux mettre le vrai costume de mon pays.

— En avez-vous un ?

— Toujours.

Et je commençai à me déshabiller.

— Assez, reprit le directeur, la police ne le

permettrait pas; mais quel succès je manque! Allez donc vous habiller!

— Pas en hongrois!

— C'est le costume de tous les étrangers de distinction qui viennent à Paris.

— Jamais!

— Trois mille cent francs d'amende, maximum de ma recette, si vous me faites manquer un spectacle!

J'allai m'habiller, mais en jurant de me venger. Du reste, le costume hongrois m'allait fort bien. En entrant en scène, mon noble et gracieux extérieur obtint un succès d'enthousiasme. Mille yeux de femmes braquaient sur moi, à travers les deux mille verres de cinq cents lorgnettes, des regards à allumer de l'amadou; et chacune de me jeter ce qu'elle avait à la main, mouchoirs, fleurs, bonbons, pâte de Regnauld, et autres condiments pour le cœur et l'estomac. Je ne saluai pas, j'envoyai des baisers, et cette conduite toute française porta l'enthousiasme à sa plus haute puissance. Cent trois femmes me jetèrent leurs cartes.

Le silence se rétablit un peu. Le succès avait usé mon ressentiment. Je n'en voulais plus au directeur, je résolus d'exécuter nos conventions. Je fis la pantomime du violon; pendant ce temps, le violon de l'orchestre préludait. Mais voici qu'un peu ému moi-même, je touche une corde,

elle vibre une atroce discordance. Je n'osai pas ne pas continuer. Et me voilà faisant ma partie avec le violon de l'orchestre : lui, jouant avec effort des airs connus; moi, avec aisance, allant à tort et à travers, raclant à droite, à gauche, au milieu, sans le moindre sentiment et sans le moindre souci de ce que je faisais. Nous faisions beaucoup de bruit : on crut que seul je faisais tout ce bruit. Et comme on n'avait jamais entendu un seul violon en faire autant, et qu'en fait de musique le public ne connaît que le bruit, j'obtins un de ces succès qui font époque dans les annales d'un théâtre. Je remontai tout joyeux dans ma loge; tandis que je me déshabillais, on vint me dire que le directeur me priait de passer chez lui. Il était dans son cabinet, se promenant à grands pas.

— Vous n'avez pas fait ce dont nous étions convenus, dit-il.

— Avez-vous le droit de vous en plaindre?

— Non; mais je vous rends votre liberté.

— Après ce succès?

— Précisément. Mademoiselle *** est jalouse; et, comme elle a des amis très-riches qui me prêtent de l'argent, je ne veux pas la mécontenter.

Je sortis navré. Voilà donc, mon cher frère, à quoi sert le succès! On donnerait sa vie pour arriver au succès! et voilà ce que c'est qu'un succès!

Ah ! la civilisation ! la civilisation !

Ma seule consolation est d'aimer Ertellah et de penser qu'Ertellah m'aime.

Tout à toi.

Prince Hennoneh.

XXIX

Mon cher frère,

Parmi les cartes qui m'avaient été jetées, une attira plus particulièrement mon attention : elle était plus explicite que les autres. Pour le lendemain, elle me donnait rendez-vous au bois de Boulogne. Le bois de Boulogne était autrefois une vaste forêt qui s'étendait d'un côté de Paris ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un bois. Il est de bon ton de s'y aller promener à cheval ou en voiture tous les jours, de trois heures à quatre heures et demie du soir. On est sûr d'y rencontrer la meilleure et la plus mauvaise société de Paris. L'aristocratie et la haute pègre. L'été,

on y a très-chaud, beaucoup de poussière et pas le moindre ombrage; l'hiver, on y grelotte. Tous ces inconvénients ne sont que des détails. La mode veut qu'on aille au bois de Boulogne, on y va. L'affluence des équipages y est telle, qu'on n'y peut circuler qu'au pas, et que souvent les voitures y sont accrochées; c'est l'affaire des carrossiers, et ce sont eux, je crois, qui s'entendent pour augmenter, s'il se peut, à la fois, les attraits et les désagréments de ce lieu de réunion. N'étant pas de ceux qui possèdent chevaux et voiture, je n'étais jamais allé au Bois; je ne fus par fâché de prendre prétexte de mon rendez-vous pour louer une calèche et aller faire ma part dans ce concert de la fashion parisienne. J'y vis effectivement beaucoup de voitures, des femmes qui dormaient dans leurs voitures, d'autres qui se faisaient voir, d'autres qui causaient avec leurs amants, d'autres enfin qui se promenaient à pied et paraissaient désirer qu'on les invitât à dîner; et puis, des hommes en blouse qui se précipitaient au milieu de la trombe des équipages pour ramasser le crottin de cheval. Je ne m'expliquais pas cet empressement, car le fumier n'est pas une chose si rare qu'il vaille la peine de se faire tuer pour en ramasser une poignée. Je demandai à quelqu'un ce que cela signifiait, et on me répondit que ces gens-là ramassaient le crottin pour le compte d'une fabrique qui en fait de petits dis-

XXIX

Mon cher frère,

Parmi les cartes qui m'avaient été jetées, une attira plus particulièrement mon attention : elle était plus explicite que les autres. Pour le lendemain, elle me donnait rendez-vous au bois de Boulogne. Le bois de Boulogne était autrefois une vaste forêt qui s'étendait d'un côté de Paris ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un bois. Il est de bon ton de s'y aller promener à cheval ou en voiture tous les jours, de trois heures à quatre heures et demie du soir. On est sûr d'y rencontrer la meilleure et la plus mauvaise société de Paris. L'aristocratie et la haute pègre. L'été,

on y a très-chaud, beaucoup de poussière et pas le moindre ombrage ; l'hiver, on y grelotte. Tous ces inconvénients ne sont que des détails. La mode veut qu'on aille au bois de Boulogne; on y va. L'affluence des équipages y est telle, qu'on n'y peut circuler qu'au pas, et que souvent les voitures y sont accrochées; c'est l'affaire des carrossiers, et ce sont eux, je crois, qui s'entendent pour augmenter, s'il se peut, à la fois, les attraits et les désagréments de ce lieu de réunion. N'étant pas de ceux qui possèdent chevaux et voiture, je n'étais jamais allé au Bois; je ne fus par fâché de prendre prétexte de mon rendez-vous pour louer une calèche et aller faire ma part dans ce concert de la fashion parisienne. J'y vis effectivement beaucoup de voitures, des femmes qui dormaient dans leurs voitures, d'autres qui se faisaient voir, d'autres qui causaient avec leurs amants, d'autres enfin qui se promenaient à pied et paraissaient désirer qu'on les invitât à dîner; et puis, des hommes en blouse qui se précipitaient au milieu de la trombe des équipages pour ramasser le crottin de cheval. Je ne m'expliquais pas cet empressement, car le fumier n'est pas une chose si rare qu'il vaille la peine de se faire tuer pour en ramasser une poignée. Je demandai à quelqu'un ce que cela signifiait, et on me répondit que ces gens-là ramassaient le crottin pour le compte d'une fabrique qui en fait de petits dis-

ques plats, que des hommes, déguisés en Orientaux, vendent le soir par les rues sous le nom de pastilles du sérail. On en met une sur des charbons ardents; et les gens qui sont enrhumés du cerveau se persuadent que cela sent bon. Voilà ce que j'ai remarqué de plus caractéristique au bois de Boulogne.

En revenant du Bois, il me fallut prendre les Champs-Elysées. Figure-toi une large et magnifique avenue bordée de palais, d'arbres séculaires, et, ce qui vaut mieux, de candélabres en bronze. Je ne connais rien de féerique comme les Champs-Elysées, vers quatre heures et-demie, au mois de janvier, quand il ne reste plus au ciel que le feu rouge du soleil couchant; qu'il y a des vapeurs dans les arbres, et que tout du long de la royale avenue les candélabres sont allumés, et que les voitures tourbillonnent dans cet océan de clair-obscur et de jets de lumière. Les civilisés ont beau vanter leurs fêtes, il n'est rien qui vaille le panorama du grand air et de l'animation; il n'est pas jusqu'au sergent de ville, dont le costume rappelle la loi protectrice de la sécurité publique, qui ne soit à sa place dans ce Pandémonium de tous les luxes et de toutes les misères; luxes en vrai et luxes en doublé, misères dorées et misères en haillons! Je voudrais avoir des heures à perdre pour aller tous les jours en haut des Champs-Elysées, voir la montée et la descente des élégances parisiennes.

Au bout de cette avenue, en revenant vers le centre de la ville, est une place jadis ornée de dorures, aujourd'hui encore ornée de fontaines et d'une colonne. Les civilisés ont une singulière manie. Dès qu'ils ont fait une place un peu aérée, ils éprouvent le besoin de la rétrécir. Pour cela faire, ils dressent au milieu un bloc de pierre, qu'ils appellent une colonne. Je n'ai jamais compris l'utilité de cette chose. Au dire des civilisés, c'est un ornement. La colonne n'a que des inconvénients négatifs. Passons. La fontaine a de réels et positifs inconvénients ; naturellement, elle donne de l'eau, et, par cela même, elle éclabousse les passants : ce qui est peu logique, car les civilisés ont de l'eau une telle horreur, qu'ils sont toujours munis d'un instrument que je t'ai déjà décrit et qui a nom parapluie. Les fontaines n'ont pas d'utilité, car l'eau qu'elles donnent n'est pas buvable : et serait-elle buvable, qu'il ne serait pas permis d'y puiser. Cependant, un voisinage aussi désagréable devrait au moins être excusé par une utilité pratique.

Il ne faut pas que j'oublie de te raconter un bonheur qui m'est arrivé. Tu sais que chez les civilisés la vie c'est une matière qu'on appelle l'argent, et que le but de la société est de vivre en s'amusant. Certains civilisés semblent avoir parfaitement réalisé ce problème. En dehors de quelques femmes, dont la conduite amusante et

lucrative choque les idées généralement reçues et généralement portées, certains hommes ont trouvé le moyen de vivre en s'amusant : on les appelle des joueurs. On se met à une table, on prend des morceaux de carton, appelés cartes, sur lesquels il y a certains signes connus, et suivant que les cartes sortent de telle ou telle façon, conformément à certaines règles arrêtées à l'avance, c'est Pierre ou Paul qui gagne. Le jeu n'a pas de bornes. Il n'a d'attrait que le gain. Les hommes qui jouent ne se connaissent pas : le frère n'épargne pas son frère, le père n'épargne pas son fils ; on a perdu, il faut payer. Par une bizarrerie qui convient à des civilisés, les dettes de jeu sont sacrées, à l'encontre des autres dettes, qu'il est toujours gentil de ne pas payer : et cependant, quelles dettes devraient être moins sacrées que les dettes qui ne représentent ni un service rendu, ni un plaisir reçu ? Autrefois, il y avait sous la surveillance de la police des maisons où l'on jouait publiquement, où l'on pouvait perdre son argent, mais sans crainte d'être volé. Aujourd'hui, ces maisons n'existent plus. Le jeu est même sévèrement réprimé. Cependant, comme il y a toujours des gens qui veulent gagner vite, et d'autres qui se font un plaisir de les voler (car il est très-facile de voler au jeu), il y a toujours aussi des gens qui donnent à jouer ; mais, en raison des sévérités de la loi, ce ne sont que des gens tarés, dont

le nom seul est une garantie d'immoralité. Il n'y a pas de jeu aujourd'hui sans femmes légères, et les dames s'efforcent de regagner aux amateurs ce que ne leur a pas pris la délicatesse des grecs (c'est ainsi qu'on appelle ceux qui volent au jeu). De toutes façons, l'on perd dans les maisons de jeu : si l'on n'est pas volé par ces messieurs, on est dévalisé par ces dames. Et pourtant l'autre soir j'ai gagné ; j'ai gagné trois mille francs. J'en étais presque honteux. Cependant, comme j'avais grand besoin d'argent, je me suis décidé à les prendre. Mais on m'a engagé à ne jamais retourner dans cette maison, parce que ce premier gain n'était qu'un moyen de m'allécher. J'y ferai attention. Mais, mon cher frère, les serments et les promesses, qu'est-ce que tout cela, quand on a au cœur une passion, quelle qu'elle soit ? On promet beaucoup, ici comme chez nous, mais on tient peu, toujours comme chez nous. Ici, comme chez nous, il y a pourtant des gens qui prétendent fort honorable de tenir ses promesses. Mais souvent ce n'est pas la bonne volonté, c'est la mémoire qui manque.

Adieu, cher frère, embrasse Ertellah pour moi : l'absence n'a pas diminué mon amour pour elle.

Tout à toi.

Prince Hennoneh.

XXX

Mon cher frère,

Je suis resté quelque temps tranquille, grâce aux trois mille francs que j'avais gagnés. J'ai même vécu fort agréablement, si cela se peut appeler vivre agréablement que de vivre selon la civilisation et ses étroitesses. J'ai fait tout ce qu'il faut faire pour s'amuser : je t'ai déjà dit quels étaient ces amusements; il en est cependant que je n'ai pu te faire connaître, car je ne les ai connus que récemment. Les civilisés les trouvent si exquis, qu'ils les réservent aux grandes et solennelles circonstances et n'en font part qu'aux initiés de la civilisation. Au

nombre de ces divertissements, le plus extraordinaire et en même temps le plus national, car il est toujours offert au public par le Trésor public, c'est un jeu qui consiste à grimper le long d'un bâton huilé et savonné de telle sorte qu'il est impossible de prendre, le long de ses glissements, le moindre point d'appui. Ne te semble-t-il pas qu'il y a tout un enseignement philosophique sur le caractère de la civilisation dans cette circonstance d'un travail impossible donné comme jeu et comme divertissement? La civilisation a vraiment une supériorité d'audace sur notre sauvagerie. Et, de fait, ce ne doit être que par l'étude de ses propres facultés que l'homme peut arriver à l'appréciation de l'infinité de sa double puissance.

Comme tu le dois comprendre, je me livrai, avec une certaine réserve, à cet exercice ascenseur ; le plaisir du mât de cocagne, — c'est ainsi que la chose s'appelle, — n'étant goûté par moi que comme sacration philosophique des tendances et du but de la civilisation : une impossibilité par l'impossible. Il en fut de même de tous les autres amusements qui me furent offerts par le gouvernement dans les fêtes publiques. Des balançoires et escarpolettes, invention médicale à l'usage des vieillards que l'on n'ose pas faire expectorer par l'émétique ou l'ipécacuanha, et dont on a fait un divertissement ; — des fauteuils macadamisés mais non

cessaire d'être baptisé, et je lui exposai ma situation exceptionnelle. Aussitôt il se leva, m'invita à m'asseoir et m'approcha un crachoir, — le crachoir est le meuble indispensable de tout lieu où l'on cause science; — puis il me fit signer plusieurs pancartes, au moyen desquelles, m'assura-t-il, je pourrais obtenir de l'homme le plus instruit de France, du ministre de l'instruction publique, des dispenses relatives à mon extrait de baptême et à mon extrait de naissance. Au jour dit, à l'heure dite, je me présentai dans le lieu affecté au concours sinologique; c'était une vaste salle éclairée par de larges fenêtres sur lesquelles venait jouer le soleil reflété par des stores en coutil gris. Il faisait un temps de printemps, de ces premières chaleurs qui poussent au sommeil. Au fond de la salle, sur un échafaud, trois hommes ronflaient. Quoique ornés de toute espèce de robes et de rabats, ces messieurs me faisaient l'effet de singes oubliés dans un déménagement de cabinet d'histoire naturelle. On me dit que c'étaient les sinologues experts chargés de discerner entre les sinologues aspirants. Leur sommeil ne paraissait pas tranquille; cela me parut tenir au bruit que faisait au-dessous d'eux un monsieur qui parlait avec une grand volubilité : c'était le candidat qui faisait valoir ses titres. Pour auditoire, il y avait deux huissiers, dont l'un, complétement

impotent, restait parce qu'il lui était impossible de s'en aller avant qu'on vînt le chercher. L'autre veillait parce qu'il avait le bénéfice d'une subvention extraordinaire de vingt-cinq centimes au détriment du candidat. Aussi avait-il traîtreusement le matin engagé à concourir deux perruquiers sans place qu'il avait rencontrés chez le marchand de vin. J'eus à essuyer les sons gutturaux de ces deux messieurs, après quoi ce fut à mon tour de monter en chaire. Par un habile début, emprunté à un prédicateur célèbre, je commençai par endormir mes trois juges; après quoi, pour me faire valoir aux yeux de mes concurrents et des huissiers, je fis ce que Charles m'avait conseillé pour remplir mes juges d'admiration. Il y a dans la langue française un morceau très-célèbre qu'on appelle le récit de Théramène, Charles me conseilla d'apprendre à réciter le récit de Théramène à l'envers, en disant que je l'empruntais à une traduction chinoise. Ainsi, au lieu de dire :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

je devais dire :

Étnavuopé elucer atroppa'l iuq tolf el.

Et tout suivant la même méthode. A peine eus-je dit quelques vers assez bas pour ne pas

réveiller mes juges, que mes concurrents eux-mêmes ne se purent empêcher d'applaudir. Les juges se réveillèrent, et l'un d'eux, en voyant qu'il était près de midi, heure à laquelle il allait régler sa montre au canon que le soleil fait partir dans le jardin du Palais-Royal, s'empressa de murmurer quelque chose à l'oreille de ses collègues. Ceux-ci agitèrent la tête en signe d'assentiment et me firent dire que j'avais assez parlé. Le temps de remplir les blancs d'un procès-verbal tout fait, et je fus proclamé professeur de sinologie. J'étais en verve; je voulus répondre quelques mots en chinois. L'un des juges se leva et me répondit en français qu'il comprenait bien ce que je voulais dire, mais qu'au nom de ses collègues il s'abstenait de me répondre, parce que, la langue parlée étant un patois qui nécessitait la pratique, il ne connaissait que la langue écrite.

Et c'est ainsi que me voilà investi d'une chaire de chinois, avec un traitement très-présentable.

Adieu, cher frère, et Ertellah? Ah! dis-lui bien que je l'aime et que je l'aimerai toujours.

Prince Hennoneh.

XXXI

Mon cher frère,

Mes succès sinologiques m'ont ouvert les yeux sur bien des choses que je ne comprenais pas dans la civilisation. Il est des gens que l'on appelle avocats et qui doivent toujours avoir une réponse prête à 1,700,000 questions qu'on leur peut adresser. Je suis persuadé que la plupart des avocats sont comme moi, n'en savent pas plus long et ont recours au même système : de l'audace, comme le disait un civilisé farouche et célèbre, de l'audace, de l'audace, et encore de l'audace : voilà le moyen de réussir. L'audace n'est même pas une condition, c'est une néces-

sité. J'étais en train de marcher, comme on dit, je ne m'arrêtai pas en si beau chemin. D'après les conseils de Charles, je publiai un programme de mon cours, et j'annonçai que j'entretiendrais mes auditeurs de la littérature chinoise considérée dans ses rapports avec l'ossianisme. — L'ossianisme est un mot macabre et abracadabrant qui permet tout et n'engage à rien. — Ce que m'avait promis Charles ne tarda pas à se réaliser. Le jour de l'ouverture de mon cours, il n'y avait absolument personne que l'huissier, lequel avait pris la précaution de se munir d'un livre fort amusant : *Voyage autour de mon jardin*. L'abstention du public me fit comprendre mes devoirs. J'annonçai qu'un mal de gorge très-violent, suite des fatigues de ma première leçon, me forçait d'interrompre mon cours, et je ne reparus plus à l'établissement que les jours de paye. Tous les autres professeurs faisaient comme moi, à l'exception de deux ou trois obèses qui avaient ordre du médecin de parler beaucoup afin de se faire maigrir.

Depuis quelque temps déjà, je goûtais les charmes monnayés de ma récente position, lorsqu'on m'annonça une nouvelle qui me remplit de terreur. La renommée avait porté mon nom aux quatre coins du monde connu, et un mandarin, — c'est ainsi qu'on appelle les lettrés chinois, — arrivait de Peking, — capitale présumée de l'empire chinois, — tout exprès pour

m'entendre. J'eus un instant la pensée de me mettre au lit pour éviter toute entrevue, mais mes amis m'engagèrent à accepter franchement la lutte. A peine le mandarin fut-il arrivé à Paris, que je lui fis demander un public entretien. Il fit répondre, par son interprète, qu'aussitôt reposé des fatigues du voyage, il se mettrait tout à ma disposition. Ce défaut d'empressement commença à me rassurer. Quelques heures après, l'interprète du mandarin vint, au nom de son patron, m'inviter à dîner. Un dîner est une chose que je n'ai jamais refusée. Je me rendis chez mon hôte avec la hâte d'un estomac toujours affamé. Je trouvai le mandarin en costume chinois, — tout empapilloté de bizarres bariolures, — ainsi que s'habillent les Chinois, au dire des voyageurs. Moi, j'étais vêtu en simple civilisé, et ce ne fut pas sans un sentiment d'intime contentement que je comparai au ridicule attirail de mon rival l'habit noir convenablement étriqué, le pantalon justement collant, et les autres étroitesses dont j'étais revêtu. Ce furent entre nous des saluts qui, je puis le dire, allaient jusqu'à terre. Moi, je saluai en civilisé, et je me sentais fier d'avoir lu le livre du bon ton, en présence de cet entêté sauvage qui ne savait que se prosterner sans grâce ni mesure. Nous nous regardions tous les deux avec une mutuelle attention, mais sans nous adresser un mot. Cependant il nous fallait nécessaire-

ment converser : l'interprète était entre nous, Nous n'avions pas encore eu le temps de combiner nos compliments, lorsque l'on vint annoncer que le dîner était servi. Au lieu de prendre ce qu'ils veulent manger avec les doigts, les civilisés, pour ne pas se salir les mains, — ce qui est une singulière propreté, — les civilisés, dis-je, ont des crochets en métal pour porter les mets à leur bouche. Je remarquai tout d'abord que ces crochets avaient été remplacés par de petites bûches : de pareils ustensiles servent, dit-on, en Chine, au transport des mets entre l'assiette et la bouche. Le mandarin regarda l'effet que produirait sur moi la vue des bûches. Je ne sourcillai pas; un homme qui a mangé avec ses doigts peut bien manger avec une bûche. Diverses malpropretés, prétendues conserves chinoises, me furent présentées; j'en mangeai résolûment, en homme qui est heureux de se retrouver en pays de connaissance. Le mandarin parut visiblement contrarié. Enfin il murmura quelques mots à l'oreille de son interprète :

— Quel dialecte parlez-vous ? me demanda celui-ci.

Comme je n'en connaissais aucun, je répondis : Tous, afin de ne pas me tromper.

Le mandarin tressaillit.

— La langue parlée ou la langue écrite ? ajouta l'interprète.

Si j'avais su celle que ne parlait pas le man-

darin, je l'aurais choisie ; toujours de peur de me tromper, je répondis : Toutes les deux.

Aucune parole ne fut échangée pendant le reste du dîner ; seulement je remarquai que le mandarin mangeait avec une sorte d'appétit désespéré. Je commençai à croire qu'il ne savait pas plus le chinois que moi, et que mon aplomb lui faisait peur. Je résolus de le forcer à se découvrir.

— Eh bien ! dis-je à l'interprète, est-ce que votre patron est muet ?

Et en même temps je prononçai à l'adresse du mandarin un phrase qui n'était d'aucune langue, mais qui pouvait passer pour être chinoise.

Il parut visiblement troublé.

Son trouble accrut mon audace, et je lui tins tout un discours, auquel il ne répondit rien.

Je triomphai.

— Monsieur, dis-je à l'interprète, est-ce une mystification ?

Le mandarin et l'interprète paraissaient également consternés.

Et moi j'avais l'air d'un juge en présence de coupables.

Je jouais le rôle de la vérité devant l'imposture. Ah ! s'ils avaient su ! L'interprète se décida enfin à ouvrir la bouche.

— Monsieur, dit-il, nous avons mille excuses à vous faire ; mais nous n'avons pas eu un mo-

ment la prétention de vous tromper ; tout ce que nous cherchons, c'est à gagner quelque argent en exploitant, comme tant d'autres, les badauderies du public. Je suis un ancien sergent-major de la garde impériale, je fus fait prisonnier en Russie. On m'envoya en Sibérie. Mes compagnons furent successivement mis en liberté. Mon tour arriva ; je préférai rester : ma patrie, c'est là où, avec le moins de travail, je puis le plus boire et le plus manger. Jeune, en France, j'avais travaillé dans une fabrique de chandelles ; en Sibérie, je me fis pâtissier. Lui, ajouta-t-il en me montrant le prétendu mandarin, —fut ramené par une caravane qui l'avait trouvé assis sur la grande muraille. Il est muet, ayant eu la langue coupée, autant que nous avons pu le comprendre, par un mari jaloux. J'eus l'idée d'exploiter sa mutilation en faisant passer pour le langage chinois les sons informes qu'il poussait. Nous avons successivement gagné quelque argent à Vienne, à Berlin, à la Haye, et nous venons chercher à Paris la consécration de toutes les gloires, de tous les mérites et de toutes les blagues. Voilà notre histoire ; vous pouvez nous perdre.

— C'est bien mal ce que vous faites là, répondis-je comme un homme qui lui-même n'eût eu rien à se reprocher.

— Ce serait peut-être moins mal si nous partagions les bénéfices.

Cette parole m'alla droit au cœur. Je n'avais rien à refuser à un homme qui faisait les choses aussi noblement, et je lui délivrai, sans le moindre scrupule, un certificat d'authenticité.

C'est ce que, chez les civilisés, on appelle faire des affaires. Tu pourras trouver cette manière d'agir peu honnête, mais elle est reçue et généralement bien portée.

Adieu, cher frère, dis à Ertellah que je l'aime toujours, et que je souffre cruellement d'être separé d'elle.

Tout à toi,

Prince HENNONEH.

XXXII

Mon cher frère,

Toutes ces choses étaient trop belles pour durer. La civilisation est une balançoire qui ne vous laisse point longtemps en l'air. Plus la civilisation est avancée, plus les positions sont remuantes, changeantes et agitées. La perfection de la civilisation sera un état de choses où chacun aura à peine le temps de s'asseoir avant de changer de place. Je jouissais tranquillement de mes paisibles et lucratives fonctions, m'en acquittant comme mes collègues, c'est-à-dire en raison directe du mépris que le public professe pour notre inutilité, lorsqu'il passa par la

tête de je ne sais quel grand personnage de l'Institut de publier un livre sur la langue *malatienne*, qui est à peu près celle que nous parlons. Il m'envoya son ouvrage, et je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il ignorait la langue *malatienne*, tout aussi complétement que je pouvais moi-même ignorer la sinologie. Quel mal y avait-il à cela? aucun. J'étais dans une position analogue, j'aurais dû garder le silence. Mais, poussé par des jeunes gens imprudents qui avaient en haine la chose académique, je cédai à la vanité de prouver que j'avais plus de science qu'un membre de l'Institut. Ce n'est pas que j'eusse envie d'être membre de l'Institut, — c'est une place qui ne rapporte rien et qui impose l'obligation, dans les circonstances solennelles, quand chacun met ses plus beaux habits, de se vêtir en kakatoës, une espèce d'oiseau fort disgracieuse et fort déplaisante aux yeux. Je fis un livre dans lequel je prouvais que le membre de l'Institut était un ignorant. Il me répondit et me traita de sot animal. Comme il avait une haute position, ornée de plusieurs décorations, et que moi j'étais peu connu, les rieurs se mirent de son côté. Les rieurs entraînèrent l'opinion publique. Or, les civilisés font le plus grand cas de l'opinion publique, la plus sotte chose qu'il y ait au monde, car l'opinion publique est l'opinion de la majorité, et ce sont nécessairement les sots qui font la majorité; car si les hommes d'intelligence for-

maient la majorité, ce serait la bêtise qui serait une distinction. Je fus traité d'intrigant, et je viens de perdre ma place.

Tout cela n'est pas gai, mon cher frère. Cependant je n'ai pas voulu me laisser abattre, et j'ai cherché à me tirer de là. Les positions brillantes ne m'ayant pas réussi, et sachant que je n'avais en moi-même rien de ce qu'il fallait pour les dignement remplir, je résolus de me borner à une humble et modeste position. Quelques personnes qui m'avaient connu m'offrirent de me faire recevoir cocher dans une administration de voitures publiques ; je me présentai muni de plusieurs lettres de recommandation, mais il fallait connaître par leur porte les quarante mille maisons qui ornent Paris, et je ne les connaissais pas. Je me présentai à l'administration des pompes funèbres, les voitures de cette administration étant comme les moutons de Panurge et se suivant les unes les autres; mais il fallait savoir conduire, et je n'avais jamais conduit de chevaux. D'ailleurs l'uniforme ne m'allait pas. De là, je courus me présenter dans une maison de commerce pour un modeste emploi de huit cents francs par an, ce qui ne procure pas tout à fait la nourriture de chaque jour; mais il fallait faire un an de surnumérariat et connaître la tenue des livres. J'allai successivement chez un notaire et chez un avoué, nulle part mon écriture ne fut trouvée

assez lisible. On m'offrit bien une place de domestique dans une maison, mais je ne connaissais pas le service de la table. J'allai dans un journal offrir mes services comme garçon de bureau, on me demanda si je savais préparer l'absinthe. Je répondis que j'apprendrais. On me dit que la vie était courte, surtout la vie des journaux, et qu'on n'avait pas le temps d'attendre.

Je ne me décourageai pas.

Je me dis que dans une humble position il fallait savoir beaucoup pour gagner peu, mais que probablement pour gagner beaucoup dans une haute position il fallait ne rien savoir. Quoi de plus contraire à une humble position qu'une haute position? Quoi de plus contraire à la science que l'ignorance? Mon raisonnement était parfaitement logique. Tout content de l'avoir trouvé, je passai subitement de mes modestes désirs à de gigantesques appétitions. J'achetai une demi-rame de papier vélin et je me mis à une table. J'écrivis, pendant quatre heures durant, de fort belles choses, je t'assure, et telles que je ne me serais pas cru capable de les écrire. Puis, je m'arrêtai à ce titre qui avait le mérite de ne pas engager beaucoup : *De l'architecture nationale dans ses rapports avec les lois économiques*. Armé de mon manuscrit, je me présentai comme rédacteur dans le même journal où j'avais été refusé comme garçon de bureau. J'étais bien aise de donner un témoi-

gnage de la variété de mes aptitudes. On m'avait reçu sans paraître s'apercevoir de ma présence, cette fois le secrétaire de la rédaction daigna se lever en me voyant entrer ; mais sur la tête il garda son chapeau. Je lui présentai mon manuscrit. — Monsieur, me répondit-il, je dois vous prévenir que nous ne payons pas la copie des nouveaux venus. — Alors je remporte mon manuscrit. — Mes prétentions lui donnèrent bonne opinion de moi; il ôta son chapeau, m'invita à m'asseoir, et m'assura qu'il ne doutait pas qu'on ne fît une exception en ma faveur, si l'article que j'apportais n'était point contraire à la ligne du journal, et pouvait, par conséquent, être inséré. Il finit même par me faire entendre que, quelques actions n'ayant pas été souscrites, je pourrais, en les prenant, faire dévier le journal du côté de mes idées, si, par impossible, il se faisait qu'il y eût le moindre dissentiment entre gens également honorables et sensés. Je fis semblant de ne pas entendre. Mon article fut inséré et me rapporta un argent convenable. J'en fis d'autres, et je devins bientôt un des rédacteurs habituels du journal, traitant toutes les questions sans en rien connaître. Les choses allèrent ainsi pendant un certain temps; mais un jour je fus pris sur une question de géométrie, et tous ces gens, qui n'en savaient pas plus que moi, me chassèrent comme un simple ignorant. Je me dis que le journalisme

n'était pas encore une position assez brillante pour qu'en l'occupant on fût dispensé de toute science et de tout travail, et je cherchai plus haut. Malheureusement je n'avais pas la moindre disposition dramatique, sans quoi je me serais fait acteur, et en fronçant le sourcil, en haussant la voix, en mettant des pantalons collants et en faisant de grands gestes, je serais rapidement arrivé à la réputation et à son corollaire, les gros appointements. Il est des emplois pour lesquels, dit-on, il n'est pas nécessaire d'être fort habile, ce sont les emplois publics ; malheureusement ma qualité d'étranger m'interdisait toute espérance de ce genre. On me parla bien d'une puissance étrangère, l'empire haïtien, qui cherchait un représentant à Paris. Mais j'appris que le traitement n'était que fictif, et qu'il fallait se fournir même de plumes, d'encre, de papier et de cire, le gouvernement n'ayant jamais voulu se charger que de commander le cachet officiel, lequel n'avait même jamais été payé. Une si maigre position ne pouvait convenir à un homme affamé et dépourvu de tous autres moyens d'existence. Il fallut y renoncer ; c'était pourtant une belle position diplomatique, un emploi élevé qui m'aurait mis de pair avec M. de Kisselef ou lord Cowley, et pour lequel il n'était même pas nécessaire de savoir lire ou écrire, car l'étiquette exigeait que l'on prît plusieurs secrétaires pour écrire et dé-

cacheter les lettres qui auraient pu arrriver ou partir. Et il y a des fous qui trouvent que la civilisation est une belle chose! Ah! ceux-là n'ont jamais eu ni faim ni soif! Et je ne pouvais me cacher que j'avais faim et soif!

Il me fallait prendre un parti. J'ai lu dans un journal qu'une expédition se préparait pour nos parages. J'ai assez vu la civilisation. Je m'en vais; je retourne en Victorie. Je reverrai Ertellah, mon Ertellah que j'aime et dont je ne veux plus me séparer. Ertellah, oh! comme ton souvenir fait battre mon cœur! je t'aime, enfant, je t'aime toujours, nous ne nous quitterons plus!

A bientôt, mon cher frère! A bientôt, mon Ertellah!

Prince Hennoneh.

FIN.

TABLE

Paris. — Imp. Simon Raçon et Cie, rue d'Erfurth, 1.

peut-être jamais! Pour me distraire, je suis allé souper. Un souper est un dîner qui aurait lieu six heures après l'heure à laquelle on dîne ordinairement. Le souper a été mis à la mode par les actrices, qui ne peuvent pas manger avant de jouer, et par les gens qui ont des insomnies. C'est une très-élégante façon de passer la nuit la fourchette d'une main et le verre de l'autre; et ce serait une charmante chose s'il ne dégénérait le plus souvent en orgie. Ainsi fut-il du souper auquel j'assistais. On servit successivement beaucoup de plats auxquels personne ne toucha, et plusieurs bouteilles auxquelles il fut beaucoup touché.

Le vin! ah! nous ne connaissons pas le vin. Longtemps j'ai pensé que c'était un malheur; mes opinions ont bien changé là-dessus. J'ai beaucoup aimé le vin, je ne bois plus que de l'eau. Sans le vin, les hommes ne se seraient jamais fait la guerre. Et pourtant c'est une bien bonne chose! Mais le vin n'est vraiment bon que dans la solitude. Cette boisson a un effet très-remarquable, c'est de faire perdre la raison à ceux qui en absorbent une quantité qui varie suivant les forces du buveur; je dis les forces, je devrais dire les dispositions. L'action du vin porte essentiellement sur les nerfs. Rien de moins constant et de plus variable que le degré de tactibilité des nerfs. La température, comme aussi l'état moral du buveur, influent énormé-